HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

MARIE IMMACULÉE

ET

LA FEMME CHRÉTIENNE

BT
650
.L36x

MARIE IMMACULÉE

ET

LA FEMME CHRÉTIENNE

D'APRÈS LE PLAN DIVIN, L'ÉVANGILE & L'HISTOIRE

OU

LE REMÈDE A NOS MAUX

PAR M. L'ABBÉ LAPALUS

CURÉ DE DIGOIN

Il n'y a que quatre personnalités dans l'histoire : Adam et Eve, Jésus et Marie. (Mgr GAUME.)

Il viendra un temps où la dévotion à la sainte Vierge sera si grande, qu'elle changera la face de la terre. (LE P. DE MONTFORT.)

On a besoin de vous, ô chrétiennes, pour tout ce qui se prépare. (DE MAISTRE.)

PARIS
HATON, libraire-éditeur
33, rue Bonaparte.

PARAY-LE-MONIAL
Mlles FENAILLON et PRANLELOUP.

GRENOBLE
BARATIER et DARDELET
Grand'rue, 4.

DIGOIN
M. l'abbé LAPALUS, curé.

HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

A Notre-Dame de la Providence

HOMMAGE

de dévouement filial

et de vive reconnaissance.

AUX FEMMES CHRÉTIENNES

Vénérées Chrétiennes,

Ces pages sont pour vous et je vous les dédie. Elles vous parlent de la sainte et immaculée Vierge Marie. Elles vous parlent aussi beaucoup de vous. En faut-il davantage pour qu'elles trouvent le chemin de vos cœurs? Un bon livre, c'est un ami. C'est un de ces amis que je vous présente. Vous le recevrez donc, comme on reçoit ses amis, c'est-à-dire avec bienveillance et à cœur ouvert.

Mais que viens-je vous dire de Marie et de vous-mêmes?

*
* *

L'importante conclusion à laquelle je veux arriver touchant l'auguste Vierge Marie est celle-ci : « Marie a été l'universelle espérance du passé, elle doit être aussi l'universelle espérance du présent. »

Pour prouver ma thèse et la rendre plus complète, j'aurais pu, j'aurais peut-être dû commencer par établir que Marie a été préparée par Dieu de toute éternité pour être le bonheur de la terre.

En effet, de même qu'un habile architecte, voulant bâtir un temple, un palais, conçoit d'avance un projet, détermine un plan, de même Dieu, voulant créer notre monde, d'avance, c'est-à-dire de toute éternité, conçoit le plan qu'il veut exécuter.

Ce plan, c'est d'élever, de grandir, de rendre digne de lui la nature humaine, et par elle toute la création, en l'unissant à la nature divine. Pour l'unir à la nature divine, il décrète : 1° qu'il y aura Incarnation de son Fils par l'intermédiaire d'une mère.

Mais, comme le monde qu'il veut créer doit subir une chute lamentable dans ses deux premiers chefs, Adam et Eve, il décrète : 2° pour le relever de sa déchéance, qu'il y aura, par ce même Fils, Rédemption, et que la créature fortunée, qui sera sa mère, c'est-à-dire Marie, sera aussi comme l'autel sur lequel devra se faire la réconciliation entre la Divinité et l'humanité, et se renouer l'antique alliance de la terre et du Ciel.

Si, pour mieux faire ressortir la grande place que Marie occupe dans notre monde, d'après les desseins de Dieu, je ne suis pas remonté jusqu'au delà de la création, je n'ai pas voulu non plus ne prendre mon point de départ qu'aux heures de la Rédemption. J'ai aimé à redire

rapidement que Marie n'est pas venue accidentellement dans l'humanité!

Ayant une destinée inséparablement liée à celle de son divin Fils, sa maternité virginale a été proposée à l'espérance du genre humain, comme l'Incarnation elle-même, dès l'origine, dès le moment de la déchéance de nos premiers parents. Ce livre vous rappellera donc sa préexistence, pendant quatre mille ans, tant du côté de Dieu qui l'annonce par un grand nombre d'oracles, que du côté des générations qui espèrent en elle, les unes après les autres. Il vous dira aussi sa vie sur la terre, pendant laquelle elle reçoit successivement ses grandes dignités de Souveraine et de Mère, et ses grands ministères de bienfaitrice et de modèle; — sa vie dans l'Eglise, déjà longue de dix-huit siècles, pendant laquelle elle ne cesse de répondre par les bienfaits les plus signalés aux prières, aux hommages des chrétiens, ses enfants.

De là, la conclusion de la première partie de ce livre devient éclatante. Le genre humain a été mis par Dieu, dès l'origine, sous la tutelle d'une Femme, qui a été Eve, puis Marie; donc, pour être dans la bonne voie, il y doit rester toujours. Marie a été l'universelle espérance de la terre depuis soixante siècles; donc elle doit être l'espérance et le trésor de l'époque présente. Elle est le remède à ses maux, sa miséricordieuse providence; donc tous les vœux, toutes les supplications, toutes les louanges doivent pour ainsi dire se concentrer sur elle. Son triomphe

sera le triomphe de Jésus-Christ, la restauration du règne de Dieu sur la société toute entière.

*
* *

Et de vous, vénérées chrétiennes, que viens-je dire? Pourquoi cette étude sur Marie à votre adresse spéciale, et pourquoi parler de vous longuement et particulièrement, en même temps que de Marie, dans un même livre? Y a-t-il donc des rapprochements à faire, des traits de ressemblance à établir entre elle et vous? Oui, vénérées Sœurs, il y en a, et il ne peut pas y en avoir de plus grands. Ce n'est pas en vain que vous êtes les sœurs de Marie en Adam, ses filles en Jésus-Christ. Vous partagez sa haute destinée dans une large mesure. Un rôle vous est aussi assigné pour le salut du monde. Comme à elle, de nobles charges, d'illustres fonctions vous incombent, d'après les desseins de Dieu. Vous rappeler ces importantes vérités : tel est le second but de ce livre.

Il vous redit votre incomparable grandeur dans l'ordre du bien. Il vous démontre que la sublime mission de zèle et de charité confiée à Marie vous est dévolue comme à elle, et constate pour votre enseignement comment vos sœurs l'ont admirablement accomplie partout, et dans notre France en particulier.

La conclusion finale de cette deuxième partie, c'est que, étant vous-mêmes, vénérées Sœurs, l'espérance de

la patrie et de l'Eglise, vous devez présentement vous employer au bien, comme Marie, avec Marie et par Marie, avec toute l'ardeur de votre foi et tout l'empressement de votre charité. Ces pages ne vous diront pas seulement vos grands devoirs de l'heure présente. Elles vous signaleront les puissants moyens que vous avez pour les remplir fructueusement, tant comme collaboratrices de Marie que comme collaboratrices de Dieu même.

Bref, humble semeur, j'ai voulu tenter de jeter en vos cœurs quelques graines de cette plante divine qui s'appelle le zèle, vous porter à imiter Marie dans sa vie de missionnaire et de bienfaitrice universelle, vous amener à être aussi le remède aux maux dont souffrent la famille et la société. Pouvais-je choisir une heure plus opportune que celle où nous sommes? En quel temps fut-il plus utile, plus nécessaire même d'appeler votre attention sur ce grand sujet?

Ai-je bien rempli ma tâche? Vous en jugerez vous-mêmes, vénérées Sœurs. Vous oublierez, du moins, le style et la forme, pour ne vous arrêter qu'aux choses et vous identifier avec elles.

Que Notre-Dame de la Providence trouve en vous des imitatrices ardentes, transfiguratrices infatigables de vous-mêmes et des autres, et bénisse toutes vos œuvres et tout ce qui vous est cher : voilà mon premier souhait. Voici le second : que bientôt de tous les cœurs parte ce cri de reconnaissance de tout un peuple envers une de vos sœurs

d'autrefois : « *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* » O femmes chrétiennes, ô fortunées sœurs de Marie, vous êtes la gloire du foyer domestique et de la cité, vous êtes la joie de la France, vous êtes l'honneur de l'Eglise !

En la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, le 15 du mois d'août de l'an de Jésus-Christ 1881.

L'abbé LAPALUS,

Curé de Digoin.

PREMIÈRE PARTIE

LA SAINTE VIERGE

1° SA PRÉEXISTENCE PENDANT 4,000 ANS

CHAPITRE PREMIER.

Plan divin relativement au genre humain, avant la déchéance : Dieu l'a mis sous la tutelle d'une femme.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui. »
(GENÈSE, II-18.)

L'ordre, l'harmonie, l'unité, mes vénérées sœurs, reluisent en toutes les œuvres de Dieu. Rien n'existe, soit sur la terre, soit dans le Ciel, qui ne soit marqué du sceau de cette triple loi. Le spectacle de la création toute entière le proclame, et l'Esprit-Saint nous l'enseigne par ces remarquables paroles : « *Dieu a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure.* »

Quand donc Dieu voulut donner à la terre les habitants destinés à remplacer dans le Ciel les anges révoltés, il ne dérogea pas à cette grande loi de toutes ses opérations. Il voulut qu'ils composassent tous ensemble un même peuple, une seule et même famille. De là trois desseins qui nous expliquent toute sa pensée et toute sa conduite.

Le premier fut de ne créer qu'un seul homme et une seule femme. Il voulut que toutes les générations appelées à passer successivement sur la terre

fussent liées par la communauté d'une même origine, que toutes remontassent au même père et à la même mère, comme dans la création tout remonte à lui-même et trouve en lui son principe et sa vie.

La relation du sang ne parut pas encore à sa sagesse un lien suffisant d'harmonie et d'unité. Pour maintenir plus profonde, plus intime, plus actuelle cette union, il voulut encore, et ce fut là son deuxième dessein, que toutes les générations vécussent sous la direction d'un chef suprême, d'un souverain revêtu d'un commandement perpétuel. Ainsi, dans notre monde matériel, « *figure et image*, dit saint Paul, *de toutes les œuvres divines,* tout est soumis à un astre chef, principe et centre de toute vie, le soleil. Cette prérogative ne pouvait convenir à personne mieux qu'à celui qui réunissait déjà sur sa tête l'autorité sacrée de la paternité, Adam. Adam est en effet l'être privilégié qu'il plaît à Dieu d'investir de cette haute dignité. C'est d'abord un des sens incontestables de la parole : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* » (*Gen.*, I, 26). Dieu étant Souverain et la source d'où émane toute souveraineté légitime, cette parole veut certainement dire : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* aussi bien sous le rapport de la dignité que sous le rapport des facultés et des perfections ; faisons un homme Souverain perpétuel de la terre, comme nous sommes Souverain éternel de tout l'univers. Ses actes confirment en tout point sa parole. C'est bien en roi qu'il traite Adam, quand il fait comparaître devant lui tous les animaux de la terre et tous les

oiseaux du ciel, comme pour lui rendre hommage ainsi que des vassaux. C'est bien pour lui en faire exercer les fonctions qu'il le charge de les dénommer chacun selon sa nature et le but de sa création. (*Gen.*, II. 19).

A ces deux premiers desseins Dieu en ajouta un troisième, également figuré dans notre monde matériel. Le soleil n'est pas seul chargé de nous transmettre la lumière et la vie. Il a pour aide un autre astre souverain, semblable à lui, qui lui emprunte tout ce qu'il nous donne. Ce troisième dessein fut de ne pas laisser porter par Adam seul le diadème de la royauté. Il plut à Dieu de mettre le genre humain entre les mains d'une Femme, et c'est sur celle qu'il allait donner pour compagne à Adam, pour mère à l'humanité, qu'il daigna fixer son choix. Pour nous convaincre de ces deux vérités, il nous suffit de lire, tant elle est claire, la parole que Dieu prononça, avant de mettre au monde la Femme, ce dernier chef-d'œuvre de ses mains, celui par lequel il a clos la création : « *Il n'est pas bon*, dit-il, *que l'homme soit seul, adjoignons-lui une aide semblable à lui.* » (*Gen.* II, 18.). Qu'est-ce à dire, il n'est pas bon que l'Homme soit seul? Dieu ne limitant pas la portée de sa parole, elle a aussi ce sens : Il n'est pas bon que l'Homme soit seul roi, seul souverain ; adjoignons-lui une aide semblable à lui, c'est-à-dire semblable en dignité, en destinée, aussi bien qu'en qualités du corps et de l'esprit. Adjoignons-lui une aide, pourquoi? Parce que la charge est grande, et qu'il n'est pa trop d'un auxiliaire pour en porter la responsa-

bilité et en remplir les devoirs. Adjoignons-lui une aide, pourquoi encore? Dieu ne nous le laissera pas ignorer... *Le Seigneur*, dit l'historien sacré, *envoya à Adam un profond sommeil, et pendant ce mystérieux sommeil, il prit une de ses côtes... Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma le corps de la femme, et y ayant uni une âme, il l'amena à Adam.* (*Gen.*, chap. II, 22 et 23.)

Pourquoi, mes sœurs, Dieu qui ne fait rien sans motif a-t-il tiré la femme, non de la tête, non des pieds, non des mains de l'homme, mais d'une de ses côtes? Les intentions sont multiples, je le veux bien, mais la première de toutes n'est-elle pas de nous apprendre le but de la création d'Eve?

Les côtes, nous le savons tous, et nous le sentons, sont les forteresses, les gardiennes du cœur de l'homme. Elles le sont de l'homme tout entier, car c'est du cœur que partent et rayonnent dans tous les membres le mouvement et la vie. Elles le sont de l'homme pendant toute sa carrière; car la tête peut faiblir, les mains et les pieds peuvent être frappés de paralysie, et même retranchés; mais la vie, tant que le cœur bat sous ses remparts protecteurs, dure toujours et ne finit qu'avec ses dernières pulsations. Ainsi, formée de cette côte d'Adam, chef et souverain, la Femme, aide, souveraine, sera la gardienne des hommes, gardienne du corps et de l'âme, et contre toute espèce de périls, gardienne de chaque homme jusqu'à sa fin, gardienne de tous les hommes jusqu'à la fin générale. Tel est le beau rôle que lui assigne la Providence.

*
* *

D'après ces données lumineuses de la sainte Ecriture, peut-il, mes sœurs, vous rester des doutes sur le plan de Dieu touchant la famille humaine? Il est donc vrai, Adam n'est pas seulement un homme; il est l'Homme par excellence, l'Homme chef et modèle, le roi aussi bien que le père de l'humanité. Eve également n'est pas seulement une femme, elle est la Femme par excellence, la Femme souveraine, la Femme qui a sous sa dépendance et sous sa tutelle le genre humain, la Femme à qui incombe une grande tâche dans le gouvernement de la terre. L'un et l'autre, ils ont la sublime charge de guider de siècle en siècle une innombrable postérité dans la voie du salut et du bonheur, soit par le conseil et l'exemple, soit par une prière puissante et victorieuse. L'un et l'autre ils ont la terrible faculté de perdre à jamais cette immense famille, en l'associant à une révolte qui semble impossible. Y eut-il jamais souveraineté plus haute et avenir plus magnifique ou plus redoutable? Saints et heureux, ils mettront au monde des enfants saints et heureux comme eux. Dignes d'une reconnaissance et d'un amour sans fin, s'ils les conduisent à la gloire par la voie de l'obéissance, éternellement ils en seront vénérés, aimés et bénis. Formant de la terre et du Ciel une seule et même patrie, composant un seul et même peuple, une seule et même famille, éternellement ils seront heureux. Enrichis de tous les dons naturels et surnaturels, leur esprit connaîtra tout ce qu'il doit connaître, leur cœur aimera d'un amour vif et pur tout

ce qu'il doit aimer, leur corps jouira d'une santé parfaite et d'une jeunesse perpétuelle. Leurs sens étant soumis à leur raison et leur raison à la foi, leur corps et leur âme formeront comme une lyre harmonieuse où tout sera d'accord, où tout résonnera la louange du Créateur. Enfin, autour d'eux, ils verront un monde soumis à leurs ordres; devant eux, une vie de délices et une éternité de jouissances; au-dessus de leur tête, un Père qui veillera sur eux, en les contemplant avec amour.

Tel est le plan divin. Telle est, ô mon Dieu, votre bonté pour l'homme. Vous l'avez créé presque l'égal des anges et vous l'avez couronné d'honneur. Et c'est pourquoi, ô divin Père, nous tombons à genoux devant vous, et nous vous remercions. Nous vous bénissons d'avoir façonné nos deux premiers ancêtres de vos mains et avec tant de soin. En les créant à votre image et ressemblance, en les comblant de faveurs, que vous nous faites grands! Nous vous bénissons de nous avoir créés pour composer une famille de frères, unis par le même sang, par les mêmes intérêts et par la même fin qui est de vous aimer ici-bas, afin de vous posséder dans le Ciel. Nous vous remercions de nous avoir initiés à la science des desseins de votre sagesse et de votre bonté, en nous révélant vos intentions miséricordieuses sur nos deux premiers parents. Cette connaissance sera le phare lumineux qui nous éclairera dans toutes nos méditations, qui nous montrera la continuité de vos miséricordes et nous en fera bénir les perpétuelles manifestations.

CHAPITRE II.

Plan divin relativement au genre humain, après la déchéance : Dieu l'a mis de nouveau sous la tutelle d'une Femme qu'il lui a promise, dès le moment de la chute, et signalée de diverses manières, pendant quarante siècles.

Un seul peuple, une seule famille sous la garde et sous la direction d'Adam et d'Eve, chefs de la race humaine : voilà le plan divin. Ah ! qu'il y a loin de l'histoire réelle de nos premiers parents à leur destinée telle que nous venons de l'esquisser ! Comment, alors qu'ils nageaient au sein de toutes les félicités et de toutes les grandeurs, purent-ils faire et si vite un usage aussi fatal de leur liberté et de leur souveraineté ? Ce n'est pas le lieu de sonder et de décrire les suites lamentables de la catastrophe amenée par leur chute. Il nous importe et il nous suffit de constater qu'elles furent incomparablement plus grandes pour eux que pour nous ; car il y en eut pour eux d'irréparables. Nous fûmes frappés comme individus ; ils le furent tout à la fois comme individus et comme souverains.

Depuis six mille ans, bien des rois ont perdu leur couronne et pris le chemin de l'exil. Les premiers, Adam et Eve, ont connu cette douleur et suivi cette route semée de tant d'épines. Ils perdirent à tout jamais la royauté dont Dieu les avait investis, et ils furent réduits au rôle plus ou moins obscur d'un homme et d'une femme dans une famille ordinaire. Vivre et mourir sans gloire, méconnus, oubliés ou maudits de leurs descendants, voilà, à dater de ce triste jour, leur nouvelle destinée.

Que savons-nous, en effet, de la vie d'Adam pendant sa longue carrière de neuf cent trente ans? Quelle mention fait d'Eve la sainte Ecriture, à partir de la naissance de Seth, son troisième fils? Son nom presque seul est venu jusqu'à nous. Encore ne nous est-il connu que par son œuvre qui lui a survécu, je veux dire, l'erreur et le crime, la misère et la mort.

O princes, ô rois, ô pères et mères, ô vous tous qui exercez un commandement, et qui méconnaissez les lois divines, instruisez-vous. Quelle leçon pour vous!

Quant au plan divin touchant le genre humain, cette catastrophe lui a-t-elle porté atteinte, et restera-t-il inaccompli? Privée de ses deux chefs, la famille humaine ne sera-t-elle désormais composée que d'individus isolés, sans souverains de sa race pour la garder et la conduire? Non, mes sœurs, il ne peut pas en être ainsi. D'un côté, les coupables, les malheureux ont encore plus besoin que les innocents de n'être pas délaissés. Dieu, lisant dans l'avenir les malheurs de la race humaine, aurait-il fécondé le néant, s'il n'avait dû y opposer un remède plus grand

que le mal? S'il n'était pas bon que l'homme fût seul, et s'il lui fallait un aide, alors même que les douleurs et les larmes n'existaient pas, et que la terre était un paradis, comment pourrait-il s'en passer, quand la souffrance est devenue le lot de l'humanité et que la terre est devenue un purgatoire, un creuset.

D'un autre côté, Dieu est immuable dans ses desseins. La créature changeante, abusant de sa liberté, peut se rendre impropre à lui servir d'instrument pour les accomplir. Mais alors il ne change pas lui-même de volonté, il se borne à changer de coopérateurs. Le flambeau de la sainte Ecriture à la main, nous allons nous en convaincre. La même page qui nous a dévoilé les desseins divins, va nous en montrer la perpétuité.

Ce n'était peut-être que quelques heures, quelques instants après le moment fatal. Adam et Eve, confus et humiliés, commençaient à peine à verser les premières larmes qui aient coulé sur la terre. Sous l'impression de la honte et de la terreur, ils venaient de chercher à se dérober à leur propre regard.

Le démon enivré et triomphant, en était à savourer les premières jouissances de sa victoire, et à se dire, dans son infernale joie : « Cette créature, dont Dieu » avait préparé avec tant de soin la magnifique de- » meure, faite à l'image et ressemblance de son Au- » teur, et appelée à de si hautes destinées, je n'ai » donc eu besoin que de quelques paroles pour la » tourner contre son Créateur, et la faire tomber à » mes pieds. Autrefois, dans l'éclat de la gloire, je » n'ai pu séduire qu'une partie des anges, aujour-

» d'hui tout dégradé que je suis dans mon être, j'ai » pu arracher à Dieu l'humanité entière ! »

Eh bien, c'est en ce moment même que Dieu daigne apparaître en ce lieu témoin de tant de désastres. Il cite devant lui les trois coupables, puis s'adressant, non plus à Adam et à Eve, désormais sujets à la mort, mais à l'ange déchu devenu pour toujours le chef des méchants : « *Cette guerre*, lui dit-il, que tu crois » avoir terminée, à ton avantage, *je la rallumerai* » *entre toi et une Femme, entre sa race et la tienne.* » *Cette Femme elle-même te brisera la tête.* »

O magnifique oracle ! Dans sa brièveté et sa concision que de lumières il donne ! Que de miséricorde il présage ! Que de consolations il contient. C'est l'oracle des oracles. C'est tout le plan de l'état d'innocence. C'est toute l'histoire de l'humanité déchue et rétablie. L'édit de la justice et l'édit de la miséricorde tout à la fois. C'est la promesse de notre salut à côté de la sentence de notre mort. C'est le nouvel Adam promis à la terre. C'est en particulier, car il faut nous circonscrire nécessairement dans les limites de notre sujet, c'est tout le dessein de Dieu sur une nouvelle Femme pour le bonheur du genre humain.

En effet, remarquez d'abord cette expression *Mulier*, Femme. Elle ne peut pas évidemment s'appliquer à toute femme indistinctement. Car, hélas ! il s'en faut bien que toutes les femmes vivent en inimitié avec le démon et lui brisent la tête. Combien d'entre elles, au contraire, au lieu de le terrasser, se laissent mordre par lui non-seulement au talon mais

au cœur? Elle regarde donc certainement une femme autre qu'une femme ordinaire; elle regarde une femme privilégiée. Oui, il s'agit d'une nouvelle Reine promise au monde et placée à la tête du nouveau combat où l'enfer sera terrassé. Il s'agit d'une souveraine qui tiendra en ses mains, comme la première, les destinées éternelles des hommes, et qui sera, en tous les siècles, l'aide et la compagne de l'Homme chef pour gouverner et sauver le monde, comme Eve l'avait perdu avec Adam. Il s'agit, en un mot, d'une nouvelle Eve en nature et en dignité.

Elle en aura, en effet, le texte sacré nous le révèle, les trois grands traits caractéristiques : la *Maternité*, la *Virginité* et la *Royauté*, et ces trois grands traits formeront son signalement à travers les siècles, et la distingueront de toutes les autres femmes.

Elle sera *Mère*, puisqu'elle aura une postérité, qu'elle enfantera le Libérateur à venir.

Elle sera *Reine* et Reine puissante, puisqu'elle foulera aux pieds toutes les puissances de l'enfer.

Enfin elle sera *Vierge*, Vierge *immaculée* et vierge à jamais. Elle sera vierge immaculée, car il y aura les mêmes inimitiés entre le démon et cette Femme. que entre le démon et le divin Fils de cette Femme. Ce qui veut dire évidemmment qu'elle sera conçue comme elle concevra, sans péché, dans une opposition radicale avec le démon, dans une inimitié d'origine, aussi bien que dans une inimitié de volonté. Elle sera vierge à jamais, car, dit la fin de notre texte, c'est elle qui sera victorieuse et qui brisera la tête, c'est-à-dire l'empire du démon. Si la guerre entre

Eve et le démon s'était terminée par l'assujettissement d'Eve et la perte de sa royauté, entre la nouvelle Eve et le démon, la guerre finira au contraire par l'assujettissemeut du démon, l'affranchissement du genre humain, et la royauté perpétuelle de sa Libératrice. *Ipsa conteret caput tuum*, elle te brisera la tête.

Quelle clarté, vénérées sœurs, jetée sur le plan divin par cette immortelle parole sortie de la bouche de Dieu lui-même? Il est donc vrai, un même jour a été témoin de la chute de notre nature et du rétablissement de notre espérance. Il est donc vrai, après la déchéance aussi bien qu'avant, Dieu a mis le genre humain sous la tutelle d'une femme, et c'est elle qui est désignée tout d'abord, et elle sera ce qu'il y a de plus auguste parmi les femmes, une vierge. Le monde sera sauvé par une Vierge et une Vierge Mère et une Vierge Reine. Enfin il est vrai, et nous devons le montrer ici, Dieu a été bon, infiniment bon pour l'homme coupable.

Pourquoi, en effet, s'est-il tant empressé de nous faire connaître son dessein ? Pourquoi l'a-t-il révélé à nos premiers parents aussitôt après leur chute? Pourquoi cette annonce si prompte d'un événement qui ne s'accomplira qu'après de longs siècles?

Parce qu'il entre dans les plans de sa Providence, me répondrez-vous sans doute, que l'arrivée des personnages importants, destinés à concourir à ses desseins, soit préparée de longue main. Cette raison est vraie. Mais, je n'hésite pas à l'affirmer, il en est une autre plus péremptoire de sa conduite. Père miséri-

cordieux, il a pensé au cœur de l'homme aussi bien qu'à son esprit. Dans leur détresse, Adam et Eve, et tous leurs descendants avaient besoin de se reposer sur une grande espérance. Son premier but a été de faire descendre dans leurs cœurs abattus et navrés de douleur le baume de la consolation, et de tarir en eux le désespoir, en faisant briller à leurs yeux un rayon d'espérance, je veux dire, en leur montrant le remède à leurs maux.

Oui, mes sœurs, tout dénote ici ses miséricordieuses intentions soit à leur égard, soit à l'égard de leur postérité. S'il leur fait à eux-mêmes cette consolante annonce, c'est qu'il veut voir la liste des clients de la Femme bénie, ainsi que la liste des missionnaires prêchant son culte, commencer par les deux premiers coupables et les deux premiers malheureux que la terre a portés. S'il la leur fait de suite après leur chute, et non dans le cours de leur longue vie, c'est pour leur montrer, et par eux, à toutes les générations, que c'est à cette auguste Bienfaitrice, la première, qu'il faut recourir en tout malheur.

S'il réprime publiquement, et en leur présence, plutôt qu'en secret, le ravissement du démon, en lui annonçant que son triomphe n'aurait pas toutes les suites qu'il espérait, c'est encore pour relever leur courage. Car leur révéler la future défaite de leur ennemi, c'était les consoler; et leur révéler que cette défaite aurait lieu par une Femme, c'était leur montrer leur future Bienfaitrice et les inviter à l'espérance.

En leur dévoilant l'avenir, ne semble-t-il pas leur dire : « Infortuné Adam, trop coupable Eve, vous

» venez d'attirer sur vous d'incalculables malheurs.
» Rassurez-vous, cependant, votre famille sera encore
» ma famille. J'aimerai d'un amour de compassion
» ceux que je voulais aimer d'un amour de complai-
» sance. Je leur conserve les mêmes droits que je
» voulais leur conférer par vous. Ils ne seront ni
» délaissés, ni orphelins. »

Telle fut assurément sa miséricordieuse intention. Tel fut l'enseignement qu'il voulut donner à tous les siècles. A toutes les générations il voulut apprendre à se rallier autour de la bannière de leur future Libératrice.

*
* *

Pour atteindre ce grand but, Dieu fit plus encore. Il a voulu, vous le savez, conserver parmi les hommes le dépôt des vérités primitivement révélées, et le dépositaire qu'il s'est choisi, c'est tout un peuple.

« *Avec ce peuple*, dit l'apôtre saint Paul, plus d'une fois et de bien des manières il lui a plu de reprendre la parole. »

Or, parmi les vérités dont il a daigné rafraîchir la mémoire, et que ce peuple a eu pour origine et pour fin d'annoncer, se trouve en premier lieu celle qui concerne la Vierge introductrice du Fils de Dieu dans le monde. Les longs siècles qui ont précédé la venue de cette bienfaisante Souveraine n'ont pas été des siècles de silence. Plus d'une fois des clartés nouvelles tombèrent sur le sublime oracle que nous venons de méditer et le développèrent. Les patriarches eurent leurs révélations. Par Abraham, Dieu

fit connaître à quel peuple elle appartiendrait. Par Jacob, il spécifia sa tribu, et par David, il indiqua sa famille.

Aux patriarches succédèrent les prophètes, qu'il fit confidents de ses secrets, et qui devinrent, sous sa direction, les historiens anticipés de cette Femme auguste, en même temps que du Messie.

A partir des jours de David et de Salomon, qui la chantent tour à tour, sa figure radieuse se dessine avec une netteté plus grande. Les prophéties sont pleines d'images magnifiques qui la représentent. Sous les emblèmes les plus touchants, sous les expressions les plus gracieuses, Dieu fait annoncer tour à tour sa virginité, sa fécondité divine, sa mission, sa gloire, toutes ses qualités et toutes ses grandeurs.

Ici, c'est David s'écriant dans son enthousiasme : « O mon Fils, ô mon Seigneur, une Reine s'est » assise à votre droite avec tous les ornements de la » beauté de l'âme qui a épris votre cœur... Ecoutez, » ô ma Fille, oubliez la maison de votre père, car » elle est trop humble et trop obscure pour votre » nouvelle destinée. Les filles de Tyr et de Sidon, et » tous les riches du peuple viendront vous invoquer... » Toutes les vierges vont se presser sur vos pas, » jusque dans le temple du Roi des rois, où vous » régnez, ô bienheureuse Mère, d'une nouvelle pos- » térité... Vos enfants, vous les établirez princes sur » toute la terre. »

Là, c'est Jérémie nous disant que Dieu va faire, par l'intermédiaire d'une femme, non pas seulement

un miracle, une suspension passagère des lois de la nature, mais une création nouvelle, supérieure à toutes les autres... *Creavit Dominus novum super terram, Mulier circum dabit Virum.*

Ailleurs, c'est Isaïe qui, après l'avoir appelée tantôt *une tige grandissante et chargée d'une fleur divine sur laquelle se reposera l'Esprit-Saint*, tantôt « *une terre fécondée par le Ciel, dans laquelle germera le Sauveur,* » finit par cette parole : « Je ferai moi-même un prodige, voici : *Une Vierge* concevra et enfantera un Fils qui portera le nom d'Emmanuel, ou Dieu est avec nous. » *Eccè Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* »

Ailleurs, encore, c'est Michée s'écriant : « Et toi, Bethléem, tu es petite entre les villes de Juda, mais de toi sortira le Dominateur dont l'issue est dès le commencement, dès l'éternité. »

Toutes ces prophéties et beaucoup d'autres trop longues à relater, nous montrent la Femme promise, par laquelle doit être donné au monde Celui qui sera appelé « *le Dieu fort et le Prince de la paix, le Prince qui exercera son jugement et sa justice sur la terre.* »

Les prophètes ont connu, annoncé jusqu'à sa marche triomphale vers le Ciel, et nous ont peint les anges étonnés à sa vue, et s'écriant : « Quelle est » celle qui s'élève de la terre brillante comme le » soleil, belle comme la lune, terrible à elle seule » comme une armée rangée en bataille ? »

Or, mes vénérées sœurs, pourquoi ces annonces multipliées de la part de Dieu ? Ne sont-elles pas

comme autant de flambeaux échelonnés sur la route des siècles, afin de dissiper toute obscurité et de consoler en l'éclairant le genre humain. Dieu, en les donnant ne ressemble-t-il pas à un bon père qui, pour consoler ses enfants et relever leur courage, ne cesse de leur redire : « Mes enfants, patience et espérance, voici votre mère, bientôt vous la verrez, confiance ! »

Si nous en doutions, nous n'aurions qu'à écouter Marie qui nous l'atteste si clairement dans son immortel cantique. Dieu, nous dit-elle, *a parlé à nos pères, à Abraham et à sa race de siècle en siècle*, parce qu'*il s'est ressouvenu de sa miséricorde.* »

Avec Marie, avec les Patriarches et les Prophètes, croyons-la, nous aussi, cette vérité si consolante. Comme eux, tressaillons d'allégresse et comprenons bien que ces douces espérances ne sont pas seulement des témoignages de miséricorde. Elles sont un enseignement. En nous révélant, pendant quarante siècles, les secrets de son éternel amour pour le genre humain, Dieu a aussi voulu nous donner des leçons, je dirai même des ordres. Il a voulu montrer son désir et sa volonté de voir tous les hommes mettre en l'auguste Libératrice promise leur espoir. Il a posé de bien loin les préliminaires de sa dévotion. Il l'a signalée à notre amour comme à notre vénération.

Prenons-les donc pour nous-mêmes, vénérées chrétiennes, toutes ces annonces si salutaires, toutes ces invitations si douces, et nous conformant aux intentions divines si solennellement manifestées, empres-

sons-nous de mettre notre espérance en cette Femme prédestinée qu'il nous a promise pour remède et pour notre Providence, je veux dire, en Marie. Car elle est cette créature privilégiée dont l'image et presque le nom ont apparu dès les premiers jours du monde. L'apôtre saint Paul a dit de Jésus-Christ : « *Il était hier, il est aujourd'hui, il sera au siècle des siècles.* » Toute proportion gardée, on en doit dire autant de Marie. Le nouvel Adam et la nouvelle Eve sont aussi inséparables dans l'œuvre de la Rédemption que les deux auteurs de la race humaine le sont dans le drame de notre chute. Si rien n'a été fait sans Jésus-Christ, rien n'a été refait sans Marie.

Oui, ô Marie, nous vous saluons en cette nouvelle Eve solennellement annoncée et promise à nos deux premiers aïeux. Ah! nous ne l'oublierons jamais : au seuil du Paradis terrestre, lorsqu'il n'y avait encore qu'un homme et une femme sur la terre, déjà votre image apparaissait mêlée à l'histoire de notre disgrâce, et c'était pour en diminuer le malheur et en éclaircir la sombre perspective. Comment pourrions-nous ne pas mettre notre espérance en vous et ne pas vous appeler notre Providence? Comment refuserions-nous de répondre à une volonté de notre Père céleste, vieille de soixante siècles? Oui, tombant à vos genoux, nous vous disons, avec tous les âges, et avec la sainte Eglise : « *Salve, Regina!* Nous » vous saluons, ô Reine, ô Mère de miséricorde; notre » vie, notre douceur et notre espérance, salut. Nous » crions vers vous, enfants exilés d'Eve. Vers vous » nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette

» vallée de larmes. De grâce donc, ô notre avocate,
» tournez sur nous vos regards miséricordieux; et,
» après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de
» vos entrailles, ô clémente, ô tendre, ô douce Vierge
» Marie. »

CHAPITRE III.

La Femme libératrice, c'est-à-dire Marie, connue et attendue par Adam et Eve, par les patriarches et le peuple élu.

Dieu, Maître suprême et souverain Législateur, ne peut point parler en vain. Il doit lui être fait écho sur la terre toutes les fois qu'il daigne y faire entendre sa voix.

Son plan miséricordieux, touchant la Femme libératrice, n'a donc pas dû passer inconnu et incompris des générations. Futur instrument des bontés divines envers les hommes, cette Femme auguste a dû être aussi bien l'affaire et l'espoir des siècles qu'elle a été l'œuvre de l'éternel Conseil, et l'objet de promesses tant de fois répétées, à dater de celle du Paradis terrestre.

L'histoire va nous répondre, et d'abord interrogeons nos premiers parents, Adam et Eve.

Quand ils entendirent retentir à leurs oreilles la divine parole, quel indicible sentiment de joie ne durent-ils pas éprouver ! O bonté ineffable, infinie de Dieu ! Ils sont sous le poids de la plus immense

douleur, à la pensée de leur immense malheur; ils sont sous l'impression de la plus écrasante terreur, à la pensée des châtiments qu'ils méritent, et c'est sur le démon seul qu'ils entendent tomber la malédiction, et non sur eux. Ils ne pensent qu'à un Dieu, maître irrité, et ils trouvent un Dieu, père miséricordieux, qui les prend en pitié. Que dis-je ? O bonheur incomparable ! une Libératrice leur est annoncée, et c'est de leur sang qu'elle naîtra; elle sera leur fille !

Ah ! comment devant tant de clémence, leur esprit et leur cœur pourraient-ils échapper aux émotions les plus heureuses ? Comment un cri de reconnaissance pourrait-il ne pas s'exhaler de leur âme soulagée de l'immense angoisse qui l'oppresse ? Comment chaque mot qu'ils entendent ne se burinerait-il pas ineffaçablement et délicieusement dans leur mémoire ?

Oh ! non, sans doute, ils ne quitteront pas sans la plus grande douleur cet Eden où ils vont laisser pour jamais et l'arbre de vie, et une nature soumise, et leur beauté originelle. Mais comme ils vont prendre le chemin de l'exil avec une tristesse moins profonde, emportant une si grande espérance !

Venons-en plutôt aux faits pleins de lumière que nous a conservés l'historien sacré.

Adam, le premier, dès qu'il a entendu le divin oracle, à peine sorti du paradis terrestre, de quoi s'occupe-t-il ? Est-ce de son malheur, de sa disgrâce, de son exil, des pénitences dures et multipliées auxquelles il vient d'être condamné ? Non, ses pensées

se portent avant tout vers la Femme réparatrice. Son premier acte est de donner à son épouse un nom qui ne peut être qu'un nom figuratif, le nom mystérieux et ineffable d'Eve; nom qui signifie la vie, l'être vivant, la mère de tous les vivants, *Mater cunctorum viventium*, nous dit la sainte Ecriture.

N'est-il pas étrange, devons-nous nous écrier avec saint Epiphane, que ce soit à l'instant même où Dieu vient de faire résonner à son oreille la parole de la mort, qu'Adam prononce une salutation, un présage de vie et d'immortalité? Comment, soumise qu'elle est à la mort, et devenue la mère de ceux qui ne doivent naître que pour mourir, Eve peut-elle être appelée vivante et la mère des vivants?

Ah! une lumière divine éclaire notre premier père. Changé en prophète, il voit l'avenir se déroulant au regard de son esprit et à l'espérance de son cœur.

Dans la femme qu'il a à ses côtés, il voit la figure et l'emblème d'une autre femme, semblable à elle par le sexe et la fécondité, mais bien différente, bien supérieure par la sainteté. Dans la personne d'Eve, qui va concevoir dans le péché, qui ne doit engendrer que pour le tombeau, il en voit une autre ne concevant, n'engendrant que pour l'immortalité, donnant la vie à un Libérateur, Libératrice elle-même, ne multipliant sa race d'adoption que pour peupler le Ciel, et à laquelle aucun nom ne saurait si bien convenir que celui de mère des vivants. Sous la figure de la fécondité naturelle de la mère déchue, il chante, il célèbre, il glorifie la fécondité surnaturelle de la mère restée fidèle. Il lui adresse de loin comme une

salutation prophétique, en l'appelant du nom de mère des vivants. Il espère, il se console et console son épouse.

M'éloignerai-je de la vérité en disant que s'il donne à Eve le nom dont il la nommera désormais, parmi les motifs qui l'inspirent se trouve celui d'avoir, dans son nom et sa personne, un mémorial toujours vivant, toujours présent de la promesse divine? Et pourquoi ce mémorial, sinon pour alimenter son espérance et se créer une consolation perpétuelle dans les tristesses devenues désormais son partage ?

Le voyez-vous, mes sœurs, comme la parole divine exerce sur Adam une puissante influence?

Celle qu'elle exerce sur Eve n'est pas moindre. Deux faits vont nous l'apprendre. Le premier événement que l'histoire a enregistré à son sujet, c'est une naissance. Le premier cri de joie, dans la tristesse de l'exil, s'est élevé, vénérées sœurs, d'un cœur de mère, d'une mère tout entière au bonheur d'avoir donné le jour à un homme. « *Je possède un homme par la grâce de Dieu*, » s'écrie-t-elle, ou mieux, selon le sens littéral de l'hébreu dont le texte se prête à une interprétation plus large : « *Possedi hominem Adonaï.* » « *Je possède l'Homme-Dieu.* » Pourquoi cette exclamation? Ah! c'est l'illusion d'un bonheur prématuré qui la lui inspire. Dieu ayant annoncé que le Fils de la Femme, sans indiquer ni quelle Femme, ni à quelle époque, écraserait la tête du serpent, et ayant fait entendre que ce Fils serait Homme-Dieu, elle est si pleine de ces paroles de miséricorde, qu'elle ose se croire cette bienheureuse mère, et

croire son fils ce Dieu-Homme. De là, cette joyeuse et significative exclamation : « *J'ai mis au monde l'Homme-Dieu*, » et elle le qualifie du nom d'homme, et non du nom d'enfant, et elle l'appelle Caïn, nom qui veut dire richesse.

La joie d'Eve ne fut pas de longue durée. Bientôt, soit qu'elle comprit mieux que l'Homme-Dieu ne devait pas naître d'elle, soit qu'elle reçut de Dieu de plus amples renseignements, soit que l'enfant ne justifia pas son attente, ses magnifiques espérances s'évanouirent, elle reconnut son erreur. Un second événement eut lieu. Elle mit au monde un second fils. — Ce n'est plus la joie, c'est la tristesse qui accompagne cette deuxième naissance. Mère désolée, elle consacre le souvenir de son illusion déçue, en donnant à ce second fils le nom d'Abel, qui signifie déception, vanité ou deuil. Hélas ! semble-t-elle dire, la délivrance n'est pas aussi prochaine que je l'espérais! Quand sonnera l'heure ? Il faut donc attendre et ne vivre que d'espérance ! Ce retard, dont elle ne peut deviner la durée, lui est une cause de tristesse extrême.

En vérité, mes sœurs, joie et tristesse, ces deux sentiments ne sont-ils pas provoqués par l'oracle divin? Aussi bien qu'Adam, Eve n'est-elle pas préoccupée uniquement de l'attente d'un Libérateur et d'une Libératrice? Il en dut être ainsi, mes sœurs, pendant toute leur carrière.

Combien de fois, pendant leur long exil de neuf cents ans, ils durent saluer et vénérer en esprit cette Femme ennemie du serpent, dont le pied invul-

nérable devait anéantir la puissance qui les avait renversés? Combien de fois, au milieu de leurs épreuves, ils durent chercher un adoucissement à leur douleur dans la pensée de cette fille bénie, providentiellement destinée à être leur médiatrice, leur avocate, et à leur rouvrir le Ciel, fermé par leur faute? Ah! qui pourra jamais décrire avec quelle ardeur ils l'appelèrent de leurs vœux, et quelle consolation ils éprouvèrent à l'invoquer d'avance. En un mot, ils furent ses premiers clients, ses clients d'autant plus empressés qu'ils sentaient mieux leur malheur.

Pourquoi ces longues pages sur Adam et Eve, me dira peut-être quelqu'un? Ne les fallait-il pas? Les connaissances et les sentiments de nos premiers parents, tels que nous les avons constatés, ne sont-ils pas pour nous comme le flambeau qui nous éclairera sur toutes les croyances, toutes les traditions que nous mentionnerons bientôt. Nous ne nous étonnerons ni de leur universalité, ni de leur vitalité; car nous dirons : elles ont un même point de départ. Elles remontent à nos deux premiers ancêtres, qui les transmirent à leurs enfants, à leurs descendants, lesquels les transmirent à leur tour, comme on transmet le plus précieux héritage.

C'est la vérité. Adam et Eve ne furent pas seulement les clients de la Femme Libératrice, ils furent ses missionnaires.

Pouvaient-ils, en effet, résister à la loi du devoir envers Dieu, et au sentiment de l'amour envers leurs enfants?

Dieu atteint ses fins avec suavité et douceur en

même temps qu'avec force, nous dit la sainte Ecriture. Il prépare de longue main, ainsi que nous l'avons déjà dit, les événements et les personnages importants qui doivent concourir à ses desseins. Préparer le monde au mystère ineffable d'une Vierge-Mère et d'un Dieu-Sauveur, et consoler la terre : voilà les deux buts en vue desquels il parla et révéla l'avenir à nos premiers parents. Pour les réaliser, la transmission de sa parole était indispensable. Qui donc dut en être chargé si ce n'est Adam et Eve, puisque lui-même il ne daigna plus faire entendre sa voix jusqu'à Noé, et depuis Noé jusqu'à Abraham? Oui, il compta sur eux et ils furent ses zélés missionnaires.

L'amour pour leurs enfants ne dut pas moins que le devoir les exciter à remplir cette mission. Leurs enfants avaient-ils moins besoin qu'eux de consolations, et étaient-ils moins intéressés à connaître la miséricordieuse promesse? Cette promesse n'était-elle pas le plus précieux héritage à leur transmettre, en compensation des maux dont ils leur inoculèrent la source avec un sang coupable ? Pouvaient-ils ne pas se sentir inclinés à les nourrir d'une si douce espérance ?

De quoi, d'ailleurs, les auraient-ils entretenus, si ce n'est des grands événements de la création, de la déchéance, et par conséquent de la réparation, durant ces longues années où tout le genre humain se réduisait à eux seuls, et où tout étant solitude autour d'eux, rien ne venait ni varier leurs loisirs, ni distraire leurs travaux ? Leurs enfants ne comprenaient-

ils pas qu'ils n'avaient pas pu sortir des mains du Créateur aussi malheureux et aussi enclins au mal? Adam et Eve pouvaient-ils leur raconter leur faute sans en atténuer à leurs yeux les suites terribles par le récit consolateur des promesses divines? Pouvaient-ils être auprès d'eux les missionnaires du divin oracle, sans leur inspirer, envers la Femme auguste qu'il avait pour but d'annoncer, les mêmes sentiments de vénération, de confiance, d'espérance dont ils étaient eux-mêmes pénétrés?

Oh! sans doute, leurs enfants, tous leurs descendants, jusqu'au déluge d'abord, s'empressèrent d'être leurs fidèles imitateurs, et devinrent à leur tour, mus par les mêmes motifs, de zélés missionnaires les uns envers les autres. Quoi de plus facile parmi ces patriarches, cette chaîne de vieillards, qui vivaient des siècles? Avez-vous réfléchi quelques fois, mes sœurs, que, entre Adam, père du premier monde, et Noé, père du second, il n'y a eu en définitive qu'une personne intermédiaire qui les a vus l'un et l'autre, Mathusalem? Mathusalem, en effet, qui vécut neuf cent soixante ans, et mourut l'année même du déluge, a vécu avec Adam deux cent quarante-trois ans, et avec Noé six cents ans. Lamech, père de Noé, a vécu lui-même avec Adam pendant cinquante-six ans. Quand Noé vint au monde, en 1056, il n'y avait guère qu'un siècle qu'Adam était mort. Au moment du déluge, en 1656, Noé comptait déjà six cents ans de vie, et par conséquent de relations avec ses ancêtres. Ses trois enfants, quand ils

entrèrent avec lui dans l'arche, étaient eux-mêmes âgés de cent ans.

Ce que nous constatons jusqu'au déluge est facile à constater également, après le déluge, jusqu'à Abraham. Dans ce monde nouveau dont il est devenu le père, avec ses enfants, Noé n'a-t-il pas vécu trois cent cinquante ans, et Sem cinq cents ans? Les traditions recueillies et gardées dans l'arche comme le plus précieux trésor, continuèrent d'être connues avec les mêmes détails. Les espérances durent être aussi ardentes et les sentiments aussi vifs. Je n'en veux donner ici qu'une preuve. Dieu, quand il daigna se montrer à Abraham, ne lui apparut pas pour lui réapprendre une vérité oubliée, mais uniquement pour lui donner une nouvelle lumière à ajouter à celles qu'il possédait déjà. Il voulut, comme nous l'avons dit précédemment, lui préciser que la Femme libératrice sortirait de la race de Sem, et parmi les descendants de Sem, du peuple dont lui Abraham allait être le père.

*
* *

Nous avons dit l'histoire de deux mille ans et plus. Deux mille ans nous restent à parcourir, jusqu'au jour où le Verbe éternel descendit des Cieux et prit un corps *fait de la femme*, « *factum ex muliere.* » Ils vont nous offrir le même spectacle.

Et d'abord, pour ce qui regarde le peuple élu, comment aurait-il pu ignorer la promesse de la Femme libératrice. A partir d'Abraham, nous l'avons déjà remarqué, les hommes n'en sont plus réduits

au seul oracle de l'Eden, qui à lui seul cependant avait suffi pour nourrir les plus vives espérances et procurer les plus douces consolatious. A la transmission par la tradition de cet oracle primitif, de nouvelles révélations viennent s'ajouter sans cesse qui le confirment, le développent et le complètent. Des communications sont faites successivement à chaque patriarche jusqu'à Moïse. Moïse divinement appelé, recueille l'histoire des siècles écoulés, et la manière dont il écrit montre que les hommes auxquels il parle n'ignorent rien de ce qu'il dit. On voit qu'il ne fait que consigner des vérités dont la mémoire était parfaitement vivante parmi eux.

Enfin tous les Livres saints apparaissent tour à tour, et la Femme souveraine avec sa divine postérité en est la pensée dominante. De la première page à la dernière, ce n'est qu'un enchaînement de figures, de prophéties, de chants qui célèbrent ses prérogatives et ses perfections. Et ces livres, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tous doivent les lire et les posséder de mémoire, et c'est tout exprès pour annoncer cette importante vérité qu'ils sont remis entre leurs mains. De plus, chez eux, tout porte à la communauté des intelligences.

Ils vivent en famille, aussi bien quand ils sont captifs et exilés sur la terre étrangère, que lorsqu'ils sont libres et tranquilles au sein de la patrie, et nulle part les livres sacrés ne les quittent. Il n'y a qu'un seul temple, et dans ce temple il n'y a qu'un seul pontife; et ce temple est le rendez-vous de toute la nation; et chaque année ils viennent aux grandes

solennités de tous les pays qu'ils habitent; et dans les cérémonies, les chants qu'ils entendent sont les chants de l'espérance. Pendant le voyage, sur tous les chemins, et dans la cité de Jérusalem; après leur retour, dans leurs familles et dans tous les lieux de leur séjour, entre croyants, avec quelle joie, avec quelle curiosité ardente ne doivent-ils pas s'entretenir de leur commune attente? Grâce à tant de lumières et à tant de moyens de les conserver intactes, l'ignorance, dites-moi, était-elle possible? Non, elle ne le fut jamais. Je n'en citerai que deux preuves.

Le rôle et l'importance des femmes chez le peuple juif est chose unique dans toute l'histoire de l'antiquité, où la femme en général est si avilie, si effacée, si rejetée, si impuissante, D'où vient ce contraste? C'est que si l'histoire sacrée commence et finit par une femme, la pensée de celle qui doit réparer les malheurs de l'autre est la pensée la plus dominante, Pourquoi, d'autre part, la maternite fut-elle chez le peuple juif l'objet d'une vénération religieuse et d'une sainte émulation, et d'où venait la honte qui fut toujours attachée à la stérilité? C'est, nous disent les docteurs, parce que, le nom de la Femme privilégiée, ainsi que le temps et le lieu de sa naissance, n'étant pas connus, toutes les femmes désiraient être cette heureuse mortelle, sinon par elle-même, du moins par leur descendance, et aspiraient à donner le jour au Rédempteur. Tous ces sentiments, toutes ces aspirations dénotent l'immense influence exercée par l'idée de la Femme réparatrice sur les pensées et les mœurs du peuple juif.

Quand les Mages eurent perdu de vue l'étoile qui les guidait, ils entrèrent à Jérusalem pour prendre des informations sur le lieu de la naissance du Sauveur. Les prêtres, les docteurs, tous les dépositaires et interprètes des Ecritures consultés, furent-ils partagés d'opinion ? Des réponses contradictoires ou douteuses furent-elles données par eux ? Non, tous répondirent sans hésiter, en citant la parole du Prophète, et affirmèrent que cette naissance devait avoir lieu à Bethléem. Ils avaient donc l'intelligence des enseignements prophétiques. Or, pouvaient-ils l'avoir sans la faire partager à leurs coreligionnaires, eux dont la mission était d'expliquer la loi dans le temple et dans toutes les synagogues ?

Loin de moi assurément de soutenir que tout le peuple juif eût du dogme consolateur une connaissance aussi claire, aussi étendue que celle que nous en avons nous-mêmes. Mais, ainsi que les chrétiens, même les moins instruits, ont une teinture des grandes vérités de la religion, de même les juifs devaient avoir une certaine connaissance des vérités dont ils entendaient nécessairement parler soit dans le temple, soit dans les synagogues, soit dans leurs propres maisons.

*
* *

Mais le peuple élu n'a pas seulement connu la Femme Libératrice. Comme Adam et Eve, comme les patriarches, il a aussi vécu d'espérance en elle. Trois témoignages vont nous en convaincre.

« *Abraham*, disait un jour Jésus-Christ, *a désiré*

avec transport voir mon jour, il l'a vu en esprit, et il s'est réjoui. » « *Beaucoup de prophètes et de justes*, disait-il un autre jour à ses apôtres, *ont désiré voir ce que vous voyez et entendre ce que vous entendez.* » — Saint Paul, groupant ensemble tous les justes de l'ancienne loi, nous les représente rafraîchissant leur âme par la pensée des mystères futurs qu'ils apercevaient et adoraient dans le lointain des âges : « *Non acceptis repromissionibus, sed à longè eas aspicientes et salutantes.* »

Que faisait si tard dans la vie Siméon, ce bon vieillard, cet homme juste et craignant Dieu, présent au Temple quand la sainte Vierge y fait son entrée, portant l'Enfant Jésus dans ses bras?... *Il vivait*, dit saint Luc, dans l'*attente de la consolation d'Israël.*» Il était un des expectants de Jésus-Christ et de sa Mère... « *Il attendait*, » et il n'était pas le seul. Anne, la sainte veuve, la femme de prières, attendait aussi; « *et elle se met à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.* »

Que pourrais-je ajouter, vénérées sœurs, à de si précieux témoignages? Il est donc bien vrai, depuis Adam, depuis les familles patriarcales, depuis la royale maison de David, jusqu'à la lignée sacerdotale de Zorobabel, jusqu'au vieillard Siméon, à travers toutes les vicissitudes, les captivités, les persécutions, les restaurations, la promesse du salut a suivi le cours des âges, progressivement éclairée par mille figures et prophéties. Marie, littéralement associée à Jésus-Christ, a été vivante dans les croyances et les espérances du peuple de Dieu, comme elle est vivante

aujourd'hui dans nos souvenirs. C'est en reposant leur prophétique regard sur sa mission que les justes de l'ancienne loi ont adouci leur exil et relevé leur courage.

Comment donc n'espérerions-nous pas, à notre tour, en cette auguste Femme, vers laquelle se sont portés leurs désirs ? La vie est un exil pour nous, comme pour nos premiers parents, et pour tous les justes venus après eux. Comme eux, pour calmer nos peines, et adoucir le poids de nos épreuves, pensons à Celle qui doit en être le remède.

Oui, ô Marie, nous voulons nous souvenir que la promesse de votre avénement s'est levée sur le monde comme une splendide aurore pour réjouir les hommes. Nous voulons marcher sur les traces de ceux qui espérèrent en vous, dans tout le cours des siècles d'attente. Comme les justes de l'ancien temps, nous voulons vous invoquer par nos vœux et nos soupirs, vous appeler notre Providence. Toujours nous vous redirons, comme en ce moment : « *Salve, Regina*, » salut, ô Reine, Mère de miséricorde. O Providence de toute la famille d'Adam ; ô Notre-Dame de la Providence, priez pour nous. »

CHAPITRE IV.

La Femme libératrice, ou Marie, connue et attendue chez les peuples païens.

Ce n'est plus seulement à l'école d'Adam et d'Eve, des patriarches et du peuple de Dieu, que nous allons nous instruire. Ce sont les peuples païens eux-mêmes qui vont nous donner des leçons de confiance et d'espérance en Celle que Dieu a bien voulu établir notre bienfaitrice, notre Providence. Vous n'attendez pas de moi que j'étale ici les innombrables témoignages que révèle l'histoire. Je n'en toucherai que ce qui est nécessaire pour porter la lumière et l'édification dans vos âmes.

Voici, mes sœurs, le fait certain, indubitable, universel que constate quiconque interroge les monuments, les annales religieuses et mythologiques, les histoires civiles et politiques des nations païennes, et cela dans quelque région que ce soit du globe : c'est que, au fond de toutes les doctrines qui ont eu cours dans le monde, on retronve comme point de départ la croyance à une Femme sauveur. Tous les peuples

ont cru à des temps meilleurs où tout rentrerait dans un ordre admirable. Chez tous, le nom d'une Femme se mêle à la tradition partout répandue d'un Rédempteur. Chose extraordinaire que cet accord de tous les peuples, au milieu de toutes les décadences et de tous les progrès. Chose non moins extraordinaire, c'est qu'ils ont tous, non-seulement conservé le dogme d'une Femme réparatrice, mais même gardé, tout en le mêlant de beaucoup de fables, le souvenir des trois principaux caractères qui doivent la distinguer de toute autre femme.

Et, d'abord, ils ont eu la croyance en la maternité et la virginité réunies dans une même personne. Le mystère de l'Incarnation d'un Dieu dans le sein d'une vierge est une des croyances fondamentales de l'Asie. C'est en vertu de cette persuasion que les Egyptiens et les Chaldéens donnèrent à une constellation le nom de la Vierge, en la représentant, les uns, tenant dans ses bras un jeune enfant, les autres tenant un enfant et lui présentant son sein pour le nourrir. — Dans l'Inde, les livres sacrés sont pleins des annonces de plusieurs Incarnations successives. « *Toutes les fois*, disent-ils, *que la Divinité s'incarne, c'est le sein d'une vierge qu'elle choisit.* »

L'idée d'une vierge mère revient aussi fréquemment dans les traditions des Chinois. On y lit que les sages, les libérateurs des peuples naissent de vierges, qu'ils n'ont pas de pères parmi les hommes, et sont conçus par l'opération du Ciel. On attache tant de prix à cette idée, que chaque dynastie veut attribuer cette prérogative à son fondateur.

Telles sont les croyances de tout l'Orient, de toute l'Asie, berceau du genre humain, et des plus anciens peuples. Telles aussi nous les trouvons chez les nations de l'Occident, filles de celles de l'Orient. Parmi elles nous rencontrons les mêmes vestiges, nous entendons les mêmes échos de l'antiquité. Ainsi, l'histoire nous apprend que chez les Germains la vierge avait un culte, et que les druides, prêtres de ces peuples, gardaient dans l'intérieur de leurs temples la statue de la vierge, mère du libérateur, à laquelle ils donnaient le nom d'Isis. — Chez les Gaulois, nos ancêtres, on voit les druides élever dans les vastes forêts du pays un autel à la *Vierge qui doit enfanter*, « *Virgini parituræ.* » — En Italie, les Romains, qui avaient créé des légions de dieux, lisaient, dans les œuvres de leurs poëtes, les chants consacrés à célébrer l'avénement de la Vierge et de son divin enfant, et l'âge d'or rendu par eux à la terre.

Les traditions de l'Asie et de l'Europe donnent la main à celles de l'Afrique, à celles même du nouveau monde. Jusque chez les peuplades sauvages et errantes de l'Amérique, il est question de vierges auxquelles sont rendus de religieux hommages, et des vierges qui enfantent des libérateurs. En un mot, le paganisme semble être tout entier une alliance de la divinité avec des vierges mortelles, dans le but de donner le jour à des fils de Dieu, bienfaiteurs des hommes. Et les femmes qui passent pour avoir porté dans leurs flancs cette émanation de la divinité, sont toujours nommées chastes et belles. Elles sont si ressemblantes entre elles, qu'on les dirait moulées sur le même

type. Toutes portent des noms glorieux qui signifient dans les langues antiques : beauté attendue, vierge pure, félicité universelle, mère qui enfante sans lésion, sans souillure, sans douleur.

Quoi de plus opposé aux mœurs païennes que ce respect pour l'idée d'une vierge mère, et cependant cette idée non-seulement persiste, mais devient féconde. Partout, à côté de cette tradition, on rencontre des vierges consacrées au culte de la divinité, des temples ou des autels qui ne sont confiés qu'à des vierges, vierges en petit nombre, vierges contraintes, il est vrai, et temporaires, mais enfin vierges, dans un temps où la virginité volontaire était inconnue.

Ces femmes ne sont pas seulement vierges et mères, dans les idées de chaque peuple. Elles sont aussi considérées comme puissantes. Elles sont transformées en déesses, c'est-à-dire en créatures participant plus ou moins à la nature et aux perfections divines. Ici, elles sont appelées filles des dieux; là, elles sont nommées leurs sœurs, comme partout elles en sont proclamées les mères. Et si on leur élève des temples sous le nom de Minerve, de Cybèle, d'Isis, de Cérès, etc., etc., c'est bien parce qu'on leur croit de la puissance, et que l'on espère se les rendre favorables, en leur rendant des honneurs.

Nous avons constaté et affirmé un grand fait, un fait universel. Il s'agit de nous l'expliquer à nous-mêmes, de remonter aux causes. Car il en a nécessairement une ou plusieurs.

La première cause, vénérées sœurs, vous la connaissez et vous la nommez aussi résolûment que moi.

C'est l'oracle de l'Eden, c'est l'oracle annonçant qu'une femme commanderait même au démon et posséderait, par conséquent, et un écoulement de la puissance divine, et des perfections qui lui seraient uniques, une femme qui serait vierge et mère. C'est l'oracle, trésor par excellence de deux mondes : du monde d'Adam et du monde de Noé. Oui, mes sœurs, c'est à ce divin oracle qu'il faut remonter pour expliquer toutes ces croyances. Sans lui elles sont des énigmes incompréhensibles; avec lui elles se comprennent et s'expliquent toutes. On comprend toutes ces magnifiques appellations en l'honneur de mères vierges. On comprend que toutes ces femmes extraordinaires, sont la Femme montrée dès l'origine du monde comme devant enfanter le Libérateur du genre humain. C'est le fil conducteur dans le labyrinthe des erreurs. Toutes ces erreurs attestent la confiance traditionnelle dans cette vérité primitivement reçue, et le besoin profond auquel elle répondait.

Et comment, me direz-vous, cet oracle a-t-il pu servir de point de départ à toutes les croyances ? Rien n'est plus facile à démontrer.

Remarquons d'abord que les païens et les Juifs sont les rameaux d'un même arbre, les fleuves sortis d'une même source. Les enfants des trois patriarches, Sem, Cham et Japhet, formèrent, jusqu'à l'événement de Babel, une seule famille, ayant la même langue, habitant les mêmes contrées, liés par les mêmes intérêts. Ils eurent donc les mêmes croyances.

Par le grand événement de Babel, la grande famille se trouva, il est vrai, partagée en cinquante-cinq

familles particulières, disons même avec d'autres, en soixante-douze familles, séparées de langage, puis plus tard, de mœurs, de climats, souvent même d'intérêts, jusqu'à se faire la guerre et même une guerre à mort. Mais cette confusion de langage et cette dispersion ne purent devenir mortelles par elles-mêmes à aucune des grandes traditions. En changeant le langage des hommes, Dieu ne changea pas leurs idées, ne leur ôta pas la mémoire du passé. En s'en allant au delà des monts et des mers, ils emportèrent les traditions paternelles avec non moins d'empressement que les débris des sciences et des arts sauvés du déluge. Pendant longtemps encore, au rapport de l'histoire, ces traditions restèrent pures de toute erreur.

*
* *

Le moment malheureux arriva enfin, il est vrai. Les familles se fractionnant de plus en plus, à mesure qu'elles se dispersaient, et les hommes à longue vie n'étant plus là pour sauvegarder la vérité, la vérité s'altéra. En passant de bouche en bouche par le seul canal de la tradition, elle s'enveloppa de nuages, et l'erreur commença à envahir le monde. Mais, remarquez-le bien, qu'est-ce que l'erreur ? Elle est l'abus de la vérité, comme le mal est l'abus du bien ; ou, mieux encore, elle est la plante parasite qui se greffe sur l'arbre. Que fait la plante parasite ? Elle se nourrit de la sève de l'arbre, lui prend une partie de sa sève; mais le détruit-elle ? Non.

Ainsi, comme autant de rameaux, les croyances

qui ont eu cours dans le monde ont pu s'enter sur l'arbre des vérités primitives, en altérer la vigueur, mais la détruire, jamais. Il en a été de toutes les religions antérieures à Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme de celles qui lui sont postérieures. De même que toutes celles qui sont venues au monde, depuis Notre-Seigneur, sont imprégnées de christianisme, de même toutes celles qui sont nées avant lui ont été imprégnées de la religion primitive et du dogme réparateur en particulier. Les siècles et les siècles ont pu s'écouler, mais en emportant et en gardant toujours, à travers toutes les dispersions et toutes les migrations, l'espérance du genre humain. Des vierges, en tant de religions diverses, ont reçu des honneurs surprenants, extraordinaires. Mais une Vierge avait été promise, et on l'attendait. En cent, en mille paganismes différents, on a jugé qu'une Vierge seule était digne d'enfanter un Dieu; mais une Vierge mère avait été annoncée, et à cette annonce on avait foi. Quand, à une heure de l'histoire du monde, Isaïe jeta son grand cri : « *Ecce Virgo concipiet, et pariet filium.* » Voici : « Une Vierge concevra, et elle enfantera un fils, » il se trouva qu'il était tout à la fois l'écho de la terre, aussi bien que l'écho du Ciel.

Nous avons dit la première cause qui a entretenu parmi les nations païennes le dogme de la Femme réparatrice. Il en est d'autres. Dieu n'a jamais abandonné les hommes sans lumières et sans secours. S'il a été bon pour un peuple en particulier, qu'il a appelé lui-même son peuple, il n'a pas délaissé les autres. Que dis-je ? C'est pour le salut de tous les

autres qu'il en a choisi un pour être le dépositaire de sa loi et de ses oracles. Ce peuple a reçu une mission et cette mission il l'a remplie. En contact avec toutes les autres nations, répandu providentiellement par tout l'univers, il a été plus que le gardien de la parole divine, il a été le missionnaire de Dieu pour faire connaître ses desseins miséricordieux. Ecoutez saint Chrysostôme : « Par le moyen d'Abraham et de sa postérité, Dieu dissémina jadis sa doctrine dans chaque génération ; l'univers entier en eût été instruit s'il avait voulu. » Ecoutez l'histoire : Abraham quittant la Chaldée, parcourt le pays de Chanaan, fait alliance avec ses princes et élève partout des autels à Jéhova. Il descend en Egypte, où Pharaon rend hommage à la puissance et à la loi de l'Eternel. L'arrière petit-fils du patriarche, Joseph, sera, pendant quatre-vingts ans, le maître de ce pays et le docteur de ses sages. Toute la postérité de Jacob y habitera pendant plus de deux siècles et y formera un grand peuple. Par ce moyen, tout l'Occident, en commerce continuel avec l'Egypte, apprenait facilement tout ce qui est du salut, tout ce qui concerne le dogme consolateur qui nous occupe.

Plus tard, sous la conduite de Moïse, et à la suite de prodiges terribles qui retentirent dans l'univers entier, Israël sort de l'Egypte consternée, traverse à pied sec la mer Rouge, et voyage, pendant quarante ans, dans le désert. Les Chananéens, chassés du pays qu'ils ont souillé de leurs crimes, iront chez tous les peuples raconter ces merveilleux événements.

Plus tard encore, David et Salomon étendront leurs

conquêtes, depuis l'Egypte, antique séjour de leurs pères, jusqu'à la Chaldée, leur antique patrie. Les rois, les reines viendront en personne ou enverront leurs ambassadeurs admirer la sagesse de Salomon. Pour élever au Très Haut un temple qui sera la merveille du monde, ce prince choisit cent cinquante mille ouvriers, non parmi les Juifs d'origine, mais parmi les gentils adorant le vrai Dieu. Ses flottes, combinées avec celles de son ami, le roi de Tyr, iront jusque dans l'Inde réveiller le souvenir de l'Eternel, tout en en rapportant l'or et les perles.

Lorsque Ninive sera devenue la première capitale de l'empire universel, un prophète, Jonas, y viendra prêcher la pénitence. Dix tribus d'Israël seront dispersées dans ses vastes provinces, afin d'y raconter le merveilles de Dieu aux peuples qui l'ignorent, et leur apprendre qu'il n'est de Tout-Puissant que lui seul.

Cet empire passe-t-il à Babylone? Daniel est là pour être l'âme du gouvernement, le chef des sages de la Chaldée et des mages de la Perse, depuis Nabuchodonosor jusqu'à Cyrus. Après lui, Esther et Mardochée font connaître la puissance de l'Eternel aux cent vingt-sept provinces de la monarchie persane, à commencer par l'Inde pour finir par l'Ethiopie. Des hommes de tous les peuples embrassent en foule le judaïsme.

Le roi et conquérant Alexandre trouve les Juifs répandus partout, et partout il les favorise. Un historien écrit en grec leur histoire. Les saintes Ecritures sont

traduites dans la même langue, qui était alors la plus répandue.

Si loin que pénètrent les Romains, ils rencontrent des Juifs. Ils ont des synagogues, non-seulement dans Antioche, capitale de l'Orient, et dans Alexandrie, capitale de l'Egypte, mais dans Philippe et Thessalonique, capitales de la Macédoine; mais dans Athènes, capitale des lettres et des arts, mais dans Rome, capitale de l'univers. Autant d'écoles, mes sœurs, où les descendants d'Abraham enseignaient aux hommes de bonne volonté le culte du vrai Dieu et, par conséquent, tout ce qui touchait au Messie et à celle dont il devait naître.

Fermes dans la foi, ils ont été zélés à la communiquer. Dans les divers lieux de leur séjour, quand on leur disait : *Chantez-nous les cantiques de Sion*, ils ne répondaient pas, comme à Babylone, par le refus et le silence. Pour faire des prosélytes, nous dit Horace, ils allaient jusqu'à user de violence.

Comprenez-vous maintenant, vénérées sœurs, comment, venue des hauteurs du Ciel, la tradition de la gloire de la Vierge a coulé à pleins bords entre les rivages de l'histoire; comment de tous les points de l'humanité, des échos du premier oracle déposé sur le berceau du genre humain, et des oracles successifs, ont pu se faire entendre et confirmer la grande voix du Seigneur? Dieu n'ayant indiqué dès l'origine ni les lieux qui verraient naître la Femme réparatrice et sa divine postérité, ni le temps précis de leur apparition, les peuples se sont trompés sur ces divers points; mais ils n'ont pas erré sur la vérité elle-

même, en ce sens qu'on en trouve des lambeaux parmi eux tous. Ils l'altérèrent, ils y mêlèrent des fables, mais le fond resta. De sorte que nous pouvons, en somme, dire que de même que aujourd'hui tous les peuples ont entendu parler de Jésus et de Marie, de même tous les peuples antiques ont entendu parler de leur future arrivée.

*
* *

J'ajoute, vénérées sœurs, que la connaissance qu'ils ont eue du dogme divin n'a pas été une connaissance stérile. Aussi bien qu'Adam et Eve, aussi bien que les patriarches et les Juifs, quoique à un degré inférieur, ils vécurent d'espérance, à leur manière, ils s'attachèrent avec amour à cette croyance en une Femme réparatrice. En faut-il d'autre preuve que leur fidélité constante à la garder comme un dépôt sacré, comme un trésor, à traverser les siècles.

Et cet empressement à prendre pour la Libératrice promise toute femme qu'ils voient se distinguer au-dessus des autres par quelque action d'éclat, que nous dit-il? D'où vient-il ? N'est-il pas l'indice qu'une soif de posséder l'Envoyé de Dieu et sa Mère les tourmente ? N'est-ce pas le besoin de jouir des bienfaits que leur avénement promet au monde qui les presse et aiguillonne leurs désirs ?

Et ces noms de Minerve, de Cybèle, d'Isis, de Cérès, de Diane, qui ne rappellent pas seulement des femmes célèbres, changées en déesses, mais des femmes bienfaisantes, ne nous confirment-ils pas les mêmes aspirations ? Les jeux, les spectacles, les fêtes

instituées en leur honneur, ne furent-ils pas dans l'origine des témoignages de vénération, de supplications, en vue de mériter assistance?

En vérité, les hommes, en se jetant dans mille erreurs qu'ils prirent pour la vérité, ressemblent à ces naufragés qui, pour se sauver de la mort, se cramponnent à tout ce qui peut leur offrir une planche de salut. Leurs égarements mêmes furent des aspirations, filles de l'espérance. Dans leur langage et dans leurs actes. ils semblent dire avec les patriarches et les prophètes : « Que les nuées pleuvent le juste, que la terre s'entr'ouvre et enfante le Sauveur.

Aussi plus les temps marchent, plus les pressentiments universels s'accroissent, et plus les traditions semblent vivaces et remuent le monde. La prompte arrivée des Mages, dès qu'apparaît l'étoile missionnaire, en est une preuve éclatante.

Non, non, les générations n'ont pas cessé d'être dans l'attente d'une Femme appelée à porter dans son sein le salut du monde. Les peuples même les plus égarés ont gardé son nom par excellence, celui de Vierge. Ses destinées n'ont pas cessé de consoler la terre, et quarante siècles se sont rattachés par l'espérance à son auguste avenir.

Que d'enseignements pour nous! Ah! faut-il que nos frères séparés; faut-il que même des catholiques aient à recevoir des leçons de pauvres païens, bien moins favorisés de lumières? Quelle confusion pour nous qui avons ses temples, ses fêtes, ses autels, ses exemples, sa vie, si nous n'espérons pas en elle, si nous ne l'appelons pas à notre secours?

Oui, ô Marie, nous vous saluons avec tous les hommes qui ont soupiré après vous, même sans vous connaître. Vous êtes pour nous aussi la Femme de l'espérance, et pour la troisième fois, nous vous redisons : *Salve*, *Regina*, *Mater misericordiæ*, nous vous saluons, ô Reine, ô Mère de miséricorde; notre vie, notre douceur et notre espérance, salut. »

LA SAINTE VIERGE

2° SA VIE DE SOIXANTE ET DOUZE ANS ET SES DIGNITÉS

CHAPITRE V.

1° Marie constituée Souveraine universelle, par son élévation à la maternité divine.

Après quatre mille ans de promesses, d'attente, de soupirs et d'espérances, le grand moment sonne enfin à l'horloge de l'éternité. Il plaît à Dieu de révéler au monde sa Libératrice, et de réaliser par elle, les uns après les autres, les prodiges de sa miséricorde.

Jusque-là, tout n'était que prélude, l'exécution va commencer. Voici enfin le Ciel qui s'ouvre et envoie l'un de ses plus augustes messagers porter à la terre la première parole de l'Evangile. Il part, ce céleste voyageur, ayant en sa main la plus grande commission qui ait été et qui puisse être apportée du Ciel. Suivons-le et admirons. Ce n'est ni à Rome, ni à Athènes, ni même à Jérusalem, ces trois grandes cités de l'époque, qu'il se rend, mais en un coin de la Galilée, en une bourgade presque inconnue, à Nazareth.

L'Eden avait été le théâtre de la déchéance, Naza-

reth sera le premier théâtre de la réparation. Une pauvre maison de cette obscure cité renferme le trésor du Ciel et de la terre. Là, vit humble et cachée l'auguste créature, fille de quinze rois, ses ancêtres, née de parents saints, sainte elle-même au-dessus des anges et des hommes, sur laquelle, de toute éternité, Dieu a fixé son choix. Là est une Vierge qui va recevoir plus de lumières et de grandeur qu'il n'y en a dans les cités les plus éclairées du monde, qu'il n'y en a parmi les hommes et les anges; une Vierge du sein de laquelle partira *la Lumière éternelle pour aller se répandre dans le monde*, ainsi que le chante la sainte Eglise.

C'est à cette Vierge, nommée Marie, que l'Archange est député de la part de Dieu. Dans cette humble maison va se traiter, à l'insu du monde entier, le mystère qui doit en renouveler la face. Dieu, pour la deuxième fois, à quatre mille ans de distance, va manifester sa toute-puissance créatrice. La substance virginale de Marie, sous sa main puissante, deviendra bientôt la chair du Sauveur, comme le limon vierge de l'Eden était devenu le corps d'Adam. Marie, devenue le tabernacle, le sanctuaire de la Divinité incarnée, cessera d'être elle-même pour être la collaboratrice de Dieu, la coopératrice de Jésus-Christ et, partant, la Souveraine de l'univers. Pour nous en convaincre, faisons passer sous vos regards le message céleste.

« Elisabeth étant au sixième mois de sa grossesse, » l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de » Galilée appelée Nazareth, à une Vierge qu'un

» homme de la maison de David, nommé Joseph, » avait épousée, et cette Vierge s'appelait Marie. « L'Ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous » salue, ô pleine de grâce; le Seigneur est avec vous ; » vous êtes bénie entre toutes les femmes. Mais elle, » l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles ; et » elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette » salutation. L'Ange lui dit : Ne craignez point, » Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Vous concevrez dans votre sein, et vous enfante- » rez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. » Il sera Grand et il sera appelé le Fils du Très » Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de » David, son père : il règnera éternellement sur la » maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il, » car je ne connais point d'homme ? L'Ange lui ré- » pondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la » vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre; » c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous, » sera appelé le Fils de Dieu. Et sachez qu'Elisabeth, » votre cousine, a conçu aussi elle-même un fils » dans sa vieillesse, et que c'est ici le sixième mois » de la grossesse de celle qui est appelée stérile; » parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Alors » Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il » me soit fait selon votre parole. Et l'Ange s'éloigna. »

Quelle scène, mes sœurs, quel entretien, quel dénoûment ? Que de vérités sublimes? que de grandeurs pour Marie dans ce mémorable dialogue? Chaque parole en devrait être méditée, savourée.

Mais pour nous circonscrire dans les limites de notre sujet, bornons-nous à montrer que Marie, dans cet ineffable moment, a été réellement élevée à la dignité de Souveraine.

« *Je vous salue*, lui dit l'Archange en l'abordant, *je vous salue, ô pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes.* » Quel langage, vénérées sœurs, et quelle attitude de la part d'un ange, et d'un ange, non des rangs inférieurs de la milice sainte, mais un des princes de la cour céleste, à l'égard d'une mortelle? Plusieurs fois déjà cet archange a été chargé d'une mission d'en Haut; mais, chaque fois, c'est en maître qu'il a parlé.

Quand il apparaît, quatre cents ans auparavant, à Daniel, le prophète est effrayé, et tombe le visage contre terre tout tremblant de crainte, il lui parle avec autorité : « *Comprends bien ceci*, etc. » Quand il est député auprès du grand prêtre Zacharie, il s'annonce également en des termes d'autorité et de commandement : « *Je suis Gabriel qui me tiens toujours présent devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer ces choses; et voilà que tu seras muet, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, jusqu'au jour où elles s'accompliront.* » Voilà bien le langage d'un ambassadeur auprès d'un homme, même lorsque cet homme est revêtu de la dignité sacerdotale.

Mais est-ce ainsi qu'il parle et agit, quand il est envoyé, non plus à un prophète, non plus à un grand-prêtre, mais à une simple créature, à une vierge que rien ne semble encore recommander par-

ticulièrement au respect des hommes? Ne l'aborde-t-il pas comme ferait un ambassadeur auprès d'une reine? Regardez-le s'incliner le premier devant elle, tandis que, autrefois, c'était lui qui voyait Daniel se prosterner à ses pieds. Ne lui parle-t-il pas comme il parlerait, non à un inférieur ou à un égal, mais à un personnage supérieur à lui? « *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.* » Où trouverez-vous un salut plus solennel et plus respectueux? Dans cette appellation « *pleine de grâce* » Marie n'est-elle pas, pour ainsi dire, mise en parallèle avec Jésus-Christ, dont saint Jean dira un jour : « *Nous l'avons vu plein de grâce.* » Et ces paroles : « *vous êtes bénie entre les femmes* » que nous disent-elles? Une femme bénie au-dessus de toutes les autres, n'est-elle pas une femme souveraine?

Non, mes sœurs, aux yeux de l'Ange, et partant, aux yeux de Dieu, Marie n'est pas une simple fille d'Adam, une servante dont on dispose d'une manière absolue. Elle est une reine auguste avec laquelle on négocie en toute dignité et respect. Je ne dis pas assez. A en juger par les procédés de l'Ange, ce n'est pas seulement une reine de la terre, mais une égale que Dieu semble voir en Marie. Heure solennelle, mes sœurs, et unique dans l'histoire des siècles! Dieu, dont la puissance est infinie, sollicite pour l'accomplissement de son œuvre, l'assentiment de sa créature; il commanda, quand il fit le monde; quand il voulut créer Eve, il ne consulta pas Adam; et quand il s'incarne, il prie. O prodige! la sainte Tri-

nité elle-même, représentée par son ambassadeur, paraît en suppliante devant Marie! Marie tient, en toute vérité, pendant un moment, entre ses mains, la destinée de l'humanité, le sort de l'univers. L'ouvrage de l'Incarnation, attendu depuis tant de siècles par la terre, qui fut la grande espérance d'Adam et d'Eve dans leur chute, l'unique objet des désirs des patriarches et des prédictions des prophètes, l'attente générale des nations, ce grand ouvrage qui doit réparer le passé, le présent et l'avenir; confondre le démon, consoler la terre et rouvrir le Ciel, demeure en suspens jusqu'à ce que la Vierge ait prononcé! Il faut que l'Archange, à deux reprises, satisfasse aux explications qu'elle désire, et lui dise : « *Ne craignez pas, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu; l'Esprit-Saint surviendra en vous.* » Avant qu'elle consente à laisser sortir de son cœur et tomber de ses lèvres cette immortelle parole : « *Voici la servante du Seigneur, — Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.* » C'est seulement après qu'elle a prononcé cette parole décisive, que Dieu exécute sa volonté et accomplit son éternel dessein : « *Et Verbum caro factum est,* — et le Verbe s'est fait chair. »

Fécond traité, vénérées sœurs; contre-poids de celui de l'Eden, entre Eve et le démon, et qui fixe les destinées du genre humain dans la voie du bien, comme l'autre les avaient fixées dans les voies du mal. Fécond traité qui fait que, aussitôt le mystère de Jésus-Christ Dieu-Homme opéré, Marie n'est plus elle-même. Je veux dire qu'elle n'est plus seulement

l'humble fille d'Israël, l'humble Vierge. Elle est la Vierge-Mère, mère d'un Dieu ; elle est la Femme-Chef, la Femme Souveraine ; elle est « *Marie de laquelle est né Jésus.* » Elle est tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut imaginer d'une créature.

Si Marie avait une égale en dignité, ce serait Eve. Mais Eve elle-même ne peut soutenir le parallèle, tant la différence qui les sépare est prodigieuse. En effet, dans le plan de la création, Eve ne figure qu'en deuxième ligne. Adam existe et a reçu déjà l'investiture du monde et la loi de son Créateur, qu'Eve n'apparaît pas encore. Il en est le chef et l'origine, parce que c'est de lui que Dieu a voulu la tirer. Dans le plan de la régénération, au contraire, Marie occupe le premier rang. « *La Vierge concevra.* » Eve sort du côté de l'homme et lui est donnée pour compagne. Marie n'est pas seulement la compagne de Jésus-Christ ; elle en est la Mère. C'est en cette qualité qu'elle le conçoit et le forme dans ses chastes entrailles, en sorte qu'elle peut dire en toute vérité, comme Adam a dit d'Eve : « *Vous êtes l'os de mes os, la chair de ma chair.* »

C'est à son insu et sans aucun acte de sa volonté qu'Eve est appelée à partager avec Adam la royauté de la terre. Marie choisit librement sa destinée. Eve apprend d'Adam son origine et sa mission ; elle reçoit de lui le nom qu'elle porte. Marie apprend de Dieu même sa grandeur et le nom qu'elle est chargée de donner au Sauveur, le nom à jamais adorable de Jésus. En cette même qualité de Mère, elle commandera, pendant trente ans, à Celui devant qui

tout genou fléchit dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers.

Oh! quel œil humain pourra mesurer la supériorité de la Mère de Dieu sur la compagne d'Adam?

Autant le nouvel Adam descendu du Ciel surpasse l'Adam formé du limon de la terre, autant à proportion, et sauf la distance qu'il y a de l'être incréé à la créature, autant, dis-je, la Vierge destinée à porter l'Homme-Dieu dans son sein, surpasse la vierge tirée du côté de l'homme. Le démon avait dit à Eve : Si vous m'obéissez, « *vous serez comme des dieux.* » Dans Marie, son mensonge devient une vérité.

Marie, Mère de Dieu, qu'est-ce à dire, en effet? Qui pourra jamais se faire une idée de l'excellence de ce titre que, ni sur la terre, ni dans le Ciel, aucune créature ne portera jamais? La maternité faisant de la mère et de son fruit une seule chair qui est autant la chair de la mère que la chair de l'enfant, ne devons-nous pas dire avec saint Thomas et saint Bonaventure, que cette dignité lui donne une sorte d'égalité avec Dieu?

Marie, Mère de Dieu : elle fait donc un ordre à part parmi les créatures. Elle est non-seulement au-dessus des hommes, elle est au-dessus des anges. Car les anges ne sont destinés qu'à porter les ordres de Dieu, tandis que Marie a été choisie pour porter dans son sein Dieu lui-même, aussi réellement qu'une mère porte dans ses entrailles le corps et l'âme de l'enfant qu'elle va mettre au monde.

Elle est Mère de Dieu, c'est-à-dire : elle a gardé le berceau du Roi des nations; elle a réchauffé de

son souffle et de ses baisers de Mère le souverain Juge de tous; elle a enveloppé de langes Celui qui a revêtu les astres de splendeurs, nourri de sa substance Celui qui donne la vie à toute créature, porté entre ses bras Celui qui soutient l'univers de ses mains bénies. Souverain Maître de toutes choses, Dieu a été Fils soumis et obéissant à cette Vierge sainte. Cherchez dans le Ciel et sur la terre, trouvez une grandeur qui puisse entrer en comparaison avec celle de Marie. Saint Paul, voulant faire sentir la grandeur de Jésus-Christ, s'écriait : « *A qui d'entre les Anges Dieu le Père a-t-il jamais dit : Vous êtes mon fils.* » Ne pouvons-nous pas, par un léger changement, et en gardant toutes les proportions convenables, nous écrier aussi : « *A qui des Anges Dieu le Fils a-t-il jamais dit : Vous êtes ma mère?* » Cependant voilà ce qu'il ne cessera jamais de dire à Marie et dans le temps, et pendant toute l'éternité.

Quelle élévation, mes sœurs? La souveraineté n'en ressort-elle pas naturellement, et la souveraineté la plus étendue? Comment le Sauveur n'aurait-il pas donné l'empire, la souveraineté à Celle qui lui a donné la vie selon la chair? Comment ne l'aurait-il pas faite reine, quand il a fait princes ses Apôtres? Comment ne serait-elle pas maîtresse de toutes les créatures, Celle qui a autorité sur le Créateur, sur le Maître de toutes choses?

Oui, Marie est souveraine, et la parole, dite à l'origine du monde : « *Faisons un Aide à l'Homme, à l'Homme-Chef, à l'Homme-Roi,* » est accomplie de nouveau. Jésus-Christ est Roi, Seigneur des sei-

gneurs, Marie, sa mère substantielle, est constituée Reine, et partage toutes ses prérogatives royales, sa juridiction pleine et entière. Elle est souveraine, et tout ce qui, au Ciel, sur la terre et dans les abîmes, tombe sous la domination divine, relève également de sa royauté. L'esprit et la matière, les anges et les hommes, le Ciel et la terre, le purgatoire et l'enfer : tout est sous sa dépendance. Elle est souveraine, et son règne est pour l'éternité; le sceptre qu'elle porte ne lui sera jamais ôté. Enfin elle est souveraine, et c'est pour notre bonheur. Noblesse oblige : une haute dame doit défendre ses domaines, une souveraine doit protéger les habitants de son empire.

Pénétrées, vénérées chrétiennes, de ces consolantes vérités, ne vous sentez-vous pas portées, empruntant le langage des Anges, à vous écrier avec eux : « *Gloria in excelsis Deo*, » Gloire à Dieu, à cause de son ineffable clémence; gloire à Dieu à cause du don qu'il nous a fait, gloire à Dieu à cause du bonheur qu'il nous a préparé. Chantons-le ce bonheur; ouvrons nos âmes à la joie comme à l'espérance; et sachons nous abriter auprès de notre Reine, sachons nous attacher à elle, comme les sujets les plus soumis à leur auguste souveraine.

Oui, ô Marie, levez-vous, et étendez sur nos têtes votre sceptre tutélaire. Régnez sur nous et gouvernez-nous. Soyez auprès de Dieu notre Providence. Régnez sur notre patrie toute entière. Régnez sur les esprits et sur les cœurs, sur les riches et sur les pauvres, sur ceux qui ont la charge du commande-

ment et sur ceux qui ont le devoir de l'obéissance, sur les villes et sur les campagnes, sur les vieilles et sur les jeunes générations. Etablissez-nous tous dans l'union et la paix ; et faites que nous ne quittions un jour la terre que pour vous bénir dans les Cieux. O Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

CHAPITRE VI.

2° Marie constituée Réparatrice spéciale, Providence de son sexe.

Si scires donum Dei !

Oh ! si vous connaissiez le don que Dieu vous a fait en Marie, et par Marie !

Marie est la créature fortunée qui succède à Eve, mais d'une manière bien plus excellente, dans la dignité de Souveraine du genre humain. Voilà entre elles deux le premier trait de ressemblance. Cette souveraineté en Marie est la première conséquence de son élévation à la Maternité divine. Il en est une seconde, mes sœurs, qui vous intéresse spécialement. C'est pourquoi j'ai hâte de vous la révéler, comme vous devez être heureuses et avides de la méditer.

A partir du jour lamentable de la chute, la terre devint ingrate pour l'homme et la femme, en même temps ; et, pour l'un comme pour l'autre, la vie fut pleine de maux. Toutefois, le lot de la femme fut le plus lourd, son sort le plus malheureux. Son origine, ses droits, sa dignité s'effacèrent peu à peu de la

mémoire de l'homme et de sa propre mémoire. Toutes sortes d'angoisses, d'ignominies, de dureté et d'avanies devinrent son partage. Et, un jour arriva, où elle n'apparut plus généralement, excepté chez le seul peuple juif, que comme une créature avilie, méconnue, et dans sa pudeur, et dans son caractère de femme, et dans les égards dus à sa faiblesse. Le détail, si nous avions à le donner ici, serait navrant.

Pour nous en faire une idée brièvement, reportons-nous à deux mille ans de distance. Supposons que nous arrivons à Rome, à Athènes, ou dans quelque autre des cités célèbres de ce temps-là. O Dieu! quel spectacle s'offre à nos regards! Ici, nous trouvons la femme captive, obligée à vivre cachée à l'endroit le plus secret de la maison, comme une esclave suspecte. Là, on lui raccourcit les pieds dès l'enfance, afin de la rendre incapable de porter son cœur où elle voudrait. Ailleurs, pendant que l'homme vit dans l'oisiveté, elle est condamnée à se courber sous le poids des travaux les plus pénibles, non comme une servante, mais comme une bête de somme. Naissant esclave de son père, elle peut être tuée par lui, ou vendue. Devenue grande, elle est prise en mariage sous la forme d'un achat, sans être consultée. Elle est déclarée incapable de succéder à son père, incapable de tester elle-même et d'exercer la tutelle de ses propres enfants.

Ce n'est pas tout. Après qu'elle a été déshonorée par tant d'outrages à sa faiblesse, elle est encore exposée à être répudiée. Elle était venue jeune, on

la renvoie flétrie par l'âge et l'infirmité, comme un meuble dont on se défait quand il est vieilli par le temps, comme un vase que l'on rejette quand il est fêlé par l'usage, ou simplement que l'on s'ennuie de l'avoir à son service. Elle n'est partout qu'une esclave dont on trafique, qu'on déshonore, qu'on bat, qu'on chasse, qu'on abandonne sans pitié à la honte et à la misère. Quelle injure! quelle étonnante dégradation! Et les lois sanctionnaient cette tyrannie; et l'opinion publique ne s'en émouvait pas! Que dis-je? Les sages, les savants de ces temps malheureux l'approuvaient!

Encore si, pour se consoler de tant d'outrages, la femme avait eu pour elle le témoignage de sa conscience! Mais non, complice de l'homme, son corrupteur et son tyran, elle avait perdu le seul bien qui tient lieu de tous les autres : l'estime d'elle-même. Méprisée, elle se rendait encore plus méprisable, en s'enfonçant d'elle-même dans la boue de tous les vices. Corrompue, elle devenait corruptrice à son tour, et achevait de se dégrader dans l'opinion et l'estime des hommes.

Mais que parlé-je des nations antiques? Les peuples contemporains, que le flambeau de la foi n'a pas encore illuminés, font-ils à vos sœurs un meilleur sort? Parmi eux, les femmes ne sont-elles pas toujours ou esclaves ou bêtes de somme, ou objet de trafic? Interrogez les feuilles publiques, ou les *Annales de la Propagation de la foi* Vous y lirez comment elles sont vendues, et pour le deshonneur, en Arménie, en Circassie, et ailleurs, et pour le tra-

vail, sur les marchés d'une partie de l'Afrique et même de l'Amérique. Vous y apprendrez comment elles sont prisonnières et avilies en Turquie ; comment elles sont exposées, ou tuées, ou noyées, selon le caprice du père de famille, en Chine,

Du reste, mes sœurs, j'en appelle à celles d'entre vous qui sont liées à des époux irréligieux et livrées aux passions. Ne trouvent-elles pas leur sort bien à plaindre, et leur croix bien lourde à porter? Cependant, que de maux leur restent inconnus, protégées qu'elles sont, et par les lois et par l'opinion publique, et par ce reste de respect qui ne peut jamais disparaître en entier d'un cœur marqué par le sceau du Baptême. Des angoisses qui existent dans plus d'une famille, en plein christianisme, jugez des angoisses qu'ont éprouvé généralement, et qu'éprouvent encore aujourd'hui les femmes, au sein du paganisme ancien ou contemporain.

Et pourquoi ce sort lamentable était-il devenu le lot général de la femme? Créée pour être l'égale de l'homme, sa compagne, son aide, son image, un autre lui-même, qu'avait-elle fait pour devenir son esclave avili? Comment l'ouvrage de Dieu avait-il pu subir un renversement si complet, si profond? Les malheurs de la femme n'ont pas été seulement les suites d'un abus que l'homme a fait de sa force contre sa faiblesse. Ils ont été, et c'est là ce qui en explique l'universalité, la suite d'un principe, d'une croyance partout admise, qu'elle le méritait.

Ainsi que le dit la sainte Ecriture, c'est par la femme que le péché a été introduit dans le monde,

et, avec le péché, la mort et tous les maux qui la précèdent. La femme a été à la tête du mal, et tout le genre humain le savait.. « *La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé...* avait répondu Adam coupable. Toutes les générations répétèrent contre la femme la même accusation, et de là cet anathème qui pesa sur elle, pendant quatre mille ans. En vertu de la loi de solidarité partout manifeste dans le monde, la faute d'Eve rejaillit sur toutes ses filles. En se redisant les unes aux autres : la femme est la cause de tous nos malheurs, les générations finirent par accumuler sur sa tête toutes les avanies dont l'histoire a gardé le souvenir.

*
* *

Or, comment faire cesser une humiliatien si profonde et si universelle? Quel est le Libérateur qui pourra relever, et aux yeux des hommes et à ses propres yeux, la femme tombée si bas? Ce Libérateur ne pouvait être que Jésus-Christ lui-même, venu pour tout restaurer. Une révolution si grande que celle-là à opérer dans les idées et dans les mœurs, n'était possible qu'à lui, et c'est lui, en effet, qui a accompli cette merveille.

Signalerai-je tous les moyens auxquels sa puissance a eu recours? C'est, pour ainsi dire, par toutes les paroles tombées de ses lèvres, et par tous les actes de sa vie qu'il a brisé un à un les anneaux de la chaîne qui tenait captive la femme.

Rappellerai-je les paroles par lesquelles il rendait au mariage sa sainteté primitive, en proclamant son

unité, son origine divine, sa fin, son indissolubilité? Alors qu'il condamnait les mauvaises mœurs, ne vous affranchissait-il pas ?

Rappellerai-je sa conduite si miséricordieuse envers Magdeleine, si compatissante et si délicate envers la femme adultère, si tendre à l'égard de la Samaritaine, si maternelle à l'égard de la veuve de Naïm, si affectueuse et si charitable à l'égard de Marthe, si honorifique envers les femmes présentes à sa résurrection, si pleine d'intérêt, en un mot, envers toutes les femmes mentionnées dans l'Evangile, et qui y figureront éternellement à une place d'honneur ?

En agissant ainsi, Jésus-Christ ne se proposait-il d'autre but que de récompenser des vertus et des prières? Non, de sa part, ces actes n'étaient pas des actes isolés. Ceux-là, comme tous ceux que nous verrons encore, convergeaient vers un but général. Le divin Restaurateur se proposait, par de tels exemples, la réhabilitation de la femme, la transformation de son sort dans la société.

Ainsi le comprirent, en effet, les Apôtres prêchant sa parole à travers les peuples. Entendez saint Paul jetant au sein du monde romain cette grande parole : « *Il n'y a plus de distinction entre le Juif et le Gentil, le libre et l'esclave, l'homme et la femme, vous êtes tous un en Jésus-Christ.* » C'est bien l'égalité des sexes en leur commun Libérateur, et, par conséquent, l'abolition du servage de la femme que le grand Apôtre proclamait alors. C'est bien une grande leçon pour l'homme vis-à-vis de la femme

que contenait cette doctrine. Mais quelle que soit l'éloquence des actes et des paroles qui précèdent, ce n'était pas assez pour le Sauveur. C'est dans une gloire incomparable, chères sœurs, qu'il a voulu laver l'antique sentence qui pesait sur vous.

*
* *

Voulant, par amour, venir et se rendre visible sur la terre, il aurait pu emprunter un corps comme ont fait les Anges et les Archanges dans l'accomplissement de leurs missions célestes auprès des hommes. Il aurait pu, sans passer par les faiblesses de l'enfance, apparaître soudain dans toute la grâce et la force du plus bel âge. S'il a choisi l'ordre que vous connaissez, celui de naître d'une femme avec un vrai corps et une âme d'homme ; en un mot, si pour nous visiter, il a daigné se choisir une mère parmi les filles d'Eve, vous avez été pour une grande part dans ce dessein arrêté de toute éternité par l'adorable Trinité. Il a voulu par cette femme, par cette mère, c'est-à-dire par Marie, vous relever du triple abaissement où vous étiez toutes tombées depuis la chute comme filles, comme épouses et comme mères. Tout en montrant, dans ce mystère de son Incarnation, un égal amour à tout le genre humain, il a voulu, par Marie, vous réhabiliter de la manière la plus éclatante, vous rendre toute votre dignité et votre place d'honneur dans le monde.

Reportons-nous d'abord à ce lieu mémorable entre tous les lieux, Nazareth, à ce jour fortuné entre tous les jours, celui de l'Annonciation. Qu'est-ce que Marie

élevée à la maternité divine ? C'est une femme mise à la tête de la rédemption universelle, comme une autre s'était mise à la tête de la perte universelle. C'est la contre-partie du drame de l'Eden. C'est donc le principe de la dégradation de la femme sapé par sa base. C'est donc la mise au monde d'un principe contraire à celui sur lequel s'étaient appuyées les générations pour l'asservir. C'est une femme devenant la source de tout bien, comme une autre avait été la source tout mal.

N'y a-t-il pas dans cette ineffable conduite toute une révolution morale en faveur de la femme ? Ne doit-il pas être tenu compte à toutes de la dignité de l'une d'entre elles? La même loi de solidarité qui avait fait envelopper toutes les femmes dans la faute d'Eve, ne doit-elle pas désormais changer les malédictions en bénédictions et en actions de grâces? En faut-il davantage aux hommes pour leur faire retourner leur langage et dire : « Une femme est la cause de tous nos biens, à cause de cette femme, nous devons à toutes les autres honneur et respect. »

Dieu, vénérées sœurs, a fait plus que poser le principe de votre réhabilitation, dans ce grand jour de l'Annonciation. Comme s'il eût craint que les hommes ne comprissent pas assez sa volonté, il a voulu lui-même se donner en exemqle. Le messager céleste, en adressant à Marie son salut, sans l'accompagner d'aucune appellation propre et personnelle, nous enseigne d'abord que Dieu, en ce moment solennel, ne voit pas seulement en elle la Femme qu'il veut charger de la souveraineté sur le

genre humain, qu'il y voit aussi la Femme représentante de tout son sexe. Dès lors, le sens des respectueux procédés que nous avons précédemment signalés, vous apparaît dans toute sa fécondité.

En la personne de Marie, ce sont toutes les femmes, jusque-là si méprisées, que Dieu veut honorer aux yeux de tout l'univers. Ce sont toutes les femmes qu'il présente en elle au respect de tous, et pour lesquelles il semble dire : « *Ainsi doivent être honorées celles que le Roi des Cieux honore lui-même.* » C'est à toutes que l'Archange vient dire : « *Invenisti gratiam apud Deum, — Vous avez trouvé grâce devant Dieu,* » réjouissez-vous, tressailllez d'allégresse.

Et pourquoi Dieu, par le ministère de son Ange, va-t-il jusqu'à traiter, pour ainsi dire, lui le maître, d'égal à égal avec Marie, jusqu'à lui demander son consentement, au lieu de le lui imposer? N'est-ce pas une nouvelle leçon qu'il veut donner, un nouveau principe qu'il lui plaît de proclamer en faveur de la femme : celui du respect de sa liberté ? N'est-ce pas pour dire au monde : « Désormais, cessez de » vendre, de donner, d'enlever, de marier une » femme sans son consentement; cessez en particu- » lier de décider sans elle l'affaire la plus grave et » la plus importante de la vie : le choix d'une voca- » tion. O hommes, que mon exemple vous ins- » truise. »

Oui, voilà bien comme Dieu honore, tandis que l'homme méprise. Quel contraste! Quelle éloquente condamnation des procédés en vigueur vis-à-vis de

la femme ! Oh ! que ce grand jour de l'Annonciation doit vous être cher, vénérées sœurs. Ce doit être la première de vos fêtes ; car c'est la vraie fête de votre délivrance. Dégradé le premier, votre sexe a été le premier réhabilité. Comme membres de la famille humaine et sous le rapport du salut, vous n'avez été racheté que le Vendredi Saint ; mais comme femmes, vous avez été réhabilitées trente-trois années plus tôt. Car c'est bien en ce jour mémorable de l'Annonciation que Marie a été constituée et sacrée votre réparatrice. Tout ce qui lui a été fait, tout ce qui lui a été dit alors, a été pour le monde une grande leçon.

Réhabilitées comme filles et comme mères dans la personne de Marie, vous l'avez été également comme épouses. Savez-vous, mes sœurs, pourquoi la Providence a voulu que Marie portât le titre d'épouse? Parmi les intentions multiples qu'elle a eues, il faut compter sans nul doute celle de donner au monde un grand enseignement : lui apprendre que toute épouse dans les rapports extérieurs, les rapports sociaux, doit être traitée comme Marie par Joseph. Dans le voyage de Nazareth à Bethléem, dans la fuite en Egypte, dans le retour à Nazareth, au temple de Jérusalem, que fait Joseph? Voyez comme le saint Evangile nous le montre mettant partout sa force et son zèle au service de Marie. Pendant de longues années, il travaille à la sueur de son front, pour lui procurer, comme à lui-même, le pain de chaque jour. Il est vrai, c'est à lui que les ordres du Ciel sont adressés pour la direction de la sainte Famille,

c'est lui qui les notifie, lui qui commande. Mais s'il règne et gouverne, ce n'est ni par caprice, ni par humeur. Il règne comme Dieu sur le monde, par la justice et la charité. C'est chez lui le dévouement plutôt que l'autorité, le dévouement d'un père pour sa fille, d'un frère pour sa sœur, un dévouement inviolable. C'est celui que devront pratiquer tous les époux. Quel exemple, vénérérées sœurs, et quelle leçon pour tous!

Et pour vous quel immense bienfait! Avec quelle vive gratitude, reprenant le cantique des filles de Sion, vous devriez vous écrier : Béni soit celui qui pour notre délivrance est descendu des Cieux, ou bien redire avec Elisabeth : O Marie, « vous êtes la Femme bénie entre toutes les femmes! »

Sans doute, accoutumées que vous êtes, accoutumés que nous sommes tous à jouir des suites heureuses du plan divin, nous en sommes moins impressionnés. Mais reportons-nous à deux mille ans en arrière, et supposons que, au milieu des malheurs universels, tout à coup se propage dans le monde cette grande nouvelle : « Le Fils de Dieu s'est fait » homme, et c'est à une femme seule qu'il a réservé » l'honneur d'être son introductrice dans le monde. » Cette femme a été exemptée de la tache originelle; » elle a reçu un message du Ciel, elle est entrée en » pourparlers avec Dieu, et, dictant ses conditions, » elle a tenu en suspens l'œuvre de la Rédemption, » jusqu'au moment où elle a dit : « *Ecce ancilla Do-* » *mini*, — *Voici la servante du Seigneur.* » A cette » femme, Jésus-Christ a obéi pendant plus de trente

» ans; il a voulu recevoir d'elle l'impulsion antici-
» pée de sa vie de miracles; il lui a légué du haut
» de sa Croix tout le genre humain. Enfin, dans le
» Ciel, il l'a couronnée d'une gloire sans égale, en
» lui confiant une royauté universelle, et en la
» faisant dépositaire d'un pouvoir sans limites. »

A cette annonce, quelle surprise, quelle admiration, quel ravissement et quelle gloire pour Marie, aux yeux de tous, d'être élevée si haut et tant honorée par Dieu? Mais aussi quelle source de respect, d'égards, d'honneurs pour toutes les femmes, à cette pensée : les femmes sont les sœurs de la Mère du Sauveur, les sœurs de la Souveraine du monde? Et de là, quelle source d'enseignements pour les hommes?

En effet, du haut de sa dignité et de sa gloire, Marie ne semble-t-elle pas dire à tous, en son nom et au nom de Dieu : « O hommes, n'avilissez plus
» la femme devenue sacrée dans moi, la Mère de
» votre Dieu, et la médiatrice de votre salut. Tout
» ce que vous ferez à la moindre des femmes qui
» sont mes filles, c'est à moi-même que vous le
» ferez. Les outrager, en quelque condition que ce
» soit, ce serait me toucher à la prunelle de l'œil,
» moi votre Mère. Regardez en haut, en bas, au-
» tour de vous, depuis le trône jusqu'à la chaumière,
» depuis le berceau jusqu'à la tombe, partout vous
» me trouverez. Dans la reine et la grande dame,
» j'y suis : car je suis noble et fille de roi; dans la
» femme du peuple, dans l'ouvrière, j'y suis : car
» j'ai vécu dans un atelier et j'ai travaillé de mes

» mains ; dans l'épouse, dans la mère, dans la veuve, » j'y suis. J'ai passé par tous les âges et dans toutes » les situations, afin de rendre respectables et de » faire respecter partout mes sœurs en Adam, mes » filles en Jésus-Christ. »

Maintenant, mes sœurs, vous ne doutez plus, n'est-ce pas, que Marie ne soit votre bienfaitrice insigne et votre Providence? Que vous reste-t-il à faire, sinon tomber à ses genoux et lui dire, comme le peuple d'Israël à Judith, dans le délire de sa joie et de sa reconnaissance : O Marie, « *Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple.* » O Marie, pour jamais nous nous réfugions à l'ombre de votre nom; pour jamais vos bienfaits nous enchaînent à votre service; pour jamais vous serez notre asile, notre espérance, notre Providence, comme vous êtes notre gloire.

CHAPITRE VII.

3° Marie Souveraine en sainteté, pour être le modèle universel et le modèle spécial de son sexe.

Un abîme appelle un autre abîme, nous dit la sainte Ecriture. Une grandeur doit donc appeler aussi une autre grandeur. Egale, que dis-je? supérieure à Eve innocente en dignité, Marie ne devait-elle pas lui être non-seulement égale, mais supérieure en sainteté? Oui, elle doit lui ressembler, nous dit la raison; oui, elle lui ressemble et la surpasse, nous répondent l'Evangile et l'histoire.

Elle doit lui ressembler; il le faut pour Dieu; il le faut pour toute la famille humaine; il le faut, vénérées sœurs, pour vous en particulier. Chacune de ses trois destinées : de Mère de Dieu, de Souveraine des hommes et de Réparatrice de son sexe, le demande également.

Qu'est-ce que Marie d'abord par rapport au Fils de Dieu? Le temple sacré, le sanctuaire dans lequel il devait venir abriter sa divinité au milieu de nous. Eh bien! le Verbe divin ne se devait-il pas cette

attention de créer pure l'auguste Créature destinée à lui fournir le sang qui devait couler sur le Calvaire pour la rançon des pécheurs? Pouvait-il souffrir que le démon, son ennemi, eût les prémices de ce palais nouveau dans lequel il se disposait à faire son entrée victorieuse? S'il nous était donné à nous, tout imparfaits que nous sommes, de nous former des mères à notre gré, ne les voudrions-nous pas préservées de toute tache, parfaites, immaculées? Comment supposer à Dieu moins de délicatesse que nous en avons nous-mêmes? Nous n'oserions pas.

La gloire de Dieu ne demande-t-elle pas que la femme privilégiée, appelée à devenir la Mère de son Créateur, soit prédestinée à tous les genres de perfection qui correspondent à l'honneur qui lui est réservé? Ah! si Dieu se recueille et semble méditer sur le degré de dignité, de perfection qu'il doit donner aux deux créatures destinées à peupler la terre, que ne doit-il pas faire quand il s'agit de celle qui doit lui fournir un corps à lui-même?

Voyez-le, au berceau du monde, préparer avec tant de magnificence et de prodigalité le lieu où il veut placer le premier homme : suspendant au firmament ces lustres si beaux, faisant sortir de ses mains le paradis terrestre tout épanoui, n'oubliant rien, pas même le festin journalier qu'il veut offrir à sa créature. Comment n'aurait-il pas fait pour le Sauveur des hommes ce qu'il n'a pas dédaigné de faire pour l'homme? S'il a si royalement embelli chacune des créatures faites pour le bonheur de l'homme, comment n'aurait-il pas fait resplendir le reflet de la

grandeur et de la sainteté sur le front de l'heureuse créature destinée à lui donner naissance? S'il s'est préoccupé de la demeure de l'homme avec tant de tendresse, que ne devait-il pas faire, dans l'ordre surnaturel, pour se préparer à lui-même une demeure terrestre, quelque peu proportionnée à son infinie majesté?

Oui, Dieu, se devait de se donner, de se garder, au sein de l'humanité déchue, un tabernacle, un reposoir immaculé. Faisant sa réserve contre le mal, il devait préserver une fibre au fond de la masse dégradée. Il lui fallait un sanctuaire plein de grâce pour célébrer les noces inénarrables de la nature divine et de la nature humaine. Première raison de l'immaculée virginité et sainteté de Marie. Voici la seconde.

*
* *

La dignité de souveraine des hommes ne demandait pas moins que la dignité de Mère de Dieu la possession de la sainteté. Dans le plan divin, cette dignité ne pouvait être, pas plus pour Marie que pour Eve, un titre honorifique. Ce devait être, avant tout, une charge, un ministère, comme nous l'atteste la parole sacrée : « *Faciamus adjutorium*, — *Faisons une aide, faisons une auxiliaire.* » Marie doit être la collaboratrice de Jésus-Christ, le nouvel Adam, pour procurer aux hommes les biens de la grâce et les biens de la gloire, le bonheur de la terre et le bonheur du Ciel. C'est à toute la suite de l'œuvre de la Rédemption qu'elle doit être associée. C'est en

tous les siècles qu'elle doit concourir à former sur cette terre le royaume que Jésus-Christ vient y fonder, le royaume des âmes. En un mot, si elle est constituée souveraine, c'est afin qu'elle demeure à jamais, comme le Sauveur, sous les yeux de la famille entière des chrétiens, pour inspirer à tous, par son souvenir, par ses exemples et par son culte, l'affranchissement des souillures de la chair, la domination sur les mauvais penchants et la pratique des saintes mœurs.

Quelle incomparable perfection ne faut-il pas pour remplir une si sublime charge, pour accomplir une mission si grande ? Oui, il était nécessaire que Marie fût, comme le chante l'Eglise : « *le siége de la sagesse*, — *sedes sapientiæ.* » Il lui fallait la sainteté native, l'innocence originelle de la première femme. Son âme, dès le sein maternel, devait être ce rayon si pur qui reluisait dans Eve au moment de sa création. Ainsi qu'il est dans le ciel une étoile d'un usage précieux et universel, créée pour guider l'homme en ses voyages et sur la terre et sur l'onde ; ainsi, brillante de vertus, radieuse de mérites, Marie devait être l'astre lumineux, suspendu au-dessus de cet océan du monde, pour éclairer la route de l'homme voyageur et le conduire à la patrie du Ciel.

*
* *

Marie devait être sainte, parfaitement sainte, en troisième lieu, à cause de vous, mes sœurs. La femme, nous l'avons constaté, n'était pas avilie seulement par suite de la croyance des hommes à son

égard ; elle l'était aussi par suite de sa propre conduite. Pour rendre sa restauration complète, il fallait donc qu'elle y apportât sa part de coopération, qu'elle se réhabilitât par ses propres œuvres, qu'elle se transfigurât elle-même. Si l'homme, pour changer ses procédés envers elle, avait besoin d'un modèle, il lui en fallait un à elle aussi pour changer ses mœurs. Il lui fallait un type spécial de dignité et de sainteté sur lequel elle pût s'inspirer.

Ne convenait-il pas, d'ailleurs, que chaque sexe eût son modèle particulier, ainsi que son réparateur; que Marie fût le modèle principal de sanctification pour la femme, comme Jésus-Christ devait être le modèle principal de sanctification pour l'homme ? Ne convenait-il pas que Marie, destinée à fixer les regards de l'humanité entière, attirât surtout ceux de la femme, afin que la femme vînt auprès d'elle pour s'essayer aux vertus et reconquérir sa dignité?

*
* *

La raison nous a dit assez ce qui convenait, ce qui devait être. Interrogeons l'Evangile et l'histoire pour leur demander ce qui est, ce que Dieu a daigné faire. Marie a-t-elle été sainte ? L'a-t-elle été jusqu'au point d'échapper même à la grande loi de solidarité, de communauté portée contre les enfants d'Adam?

Ecoutons le témoignage de l'Ange, témoignage souverain et décisif, puisqu'il est apporté du Ciel. « *Ave, gratia plena, — je vous salue, pleine de grâce.* » Ces trois mots nous sont tout un enseignement et nous révèlent à eux seuls qu'aucun juste sur la terre ne

lui peut être comparé. Les justes, en effet, ont eu divers genres de mérites, mais aucun ne les a jamais tous réunis. On a vu dans les uns briller l'innocence, dans d'autres briller la patience. On a vu ceux-ci se distinguer par la charité, ceux-là exceller en humilité. Mais il n'y a pas eu une si belle vie qui n'ait eu ses faiblesses, point de cœur si fixé vers le Ciel qui n'ait eu ses variations. Marie seule a réuni toutes les vertus, comme l'avait annoncé d'avance le Prophète, quand il avait dit : « *Un grand nombre de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées.* »

Qui a été plus saint que nos premiers parents, au jour où ils sortirent si purs des mains de leur Créateur ? Eh bien ! Marie, avant même qu'elle fût Mère de Dieu, possédait une sainteté plus grande que la leur. En effet, parlant d'Eve, l'Esprit-Saint se contente de dire qu'elle reçut une grande mesure de grâce. La sainteté d'Eve pouvait se mesurer. Celle de Marie ne se mesure pas, elle est pleine, elle est complète, « *gratiâ plena, — pleine de grâce.* » Marie a, non-seulement la sainteté acquise dans le temple qui l'a abritée depuis l'âge de trois ans, elle possède aussi la sainteté originelle; car que manque-t-il encore quand on a la plénitude ?

Oui, celui qui, contrairement à la loi générale, a fait une fois remonter vers sa source un fleuve impétueux, le Jourdain, qui a arrêté une fois, à la prière de Josué, le soleil dans sa course, qui a empêché le feu, dont la propriété est de brûler, de nuire aux trois jeunes Hébreux dans la fournaise, a

aussi, par un privilége unique, exempté et dispensé la Vierge choisie de la loi qui pèse sur tous les fils d'Adam. Elle a eu un cœur qu'aucune tache n'a défiguré, qu'aucun genre de défaut n'a souillé, un cœur dont toutes les inclinations ont été pures et les affections célestes. Elle est la Vierge Immaculée.

Entendez-la, du reste, au moment de la grande scène de la visite de l'Ange. Voyez comme cet Ange est obligé de lui révéler le secret de sa miraculeuse maternité, avant qu'elle ne s'incline sous la volonté divine. Comme elle paraît plus touchée de son devoir que de sa grandeur? Comme elle est prête à refuser la plus haute dignité qui se puisse concevoir, plutôt que de manquer à ses serments! Que dire de cette pudeur qui se trouble à la vue d'un ange? Que dire de la chasteté, de la sainteté d'un cœur qui, sans balancer un instant, préfère la virginité à toutes les grandeurs et joies de la terre, même à l'ineffable honneur de la maternité divine? Quelle sainteté est celle qui dépasse la sainteté de tous les justes, même celle d'Adam et d'Eve au jour de leur création.

Si Marie, en vertu d'un privilége divin, est immaculée dès sa Conception, si elle est sainte et parfaite, d'une sainteté acquise à la fin de la première période de sa vie, vers l'âge de quinze ans, que sera-ce quand la Majesté du Très Haut l'aura couverte de son ombre; au jour de l'Incarnation, quand elle possédera en son sein le Fils de Dieu fait homme? Que sera-ce après trente-trois années de commerce non interrompu, de communications intimes, d'épanchements mutuels et quotidiens avec Celui qui s'appel-

lera l'Exemplaire de toutes les vertus et l'Auteur de toutes les grâces ? Que sera-ce enfin, quand le Saint-Esprit sera de nouveau et d'une façon particulière survenu en elle, au jour de la Pentecôte ?

Assurément, son âme devra parvenir à une sainteté qui dépasse tout idéal de comparaison. Son excellence, plus qu'humaine au jour de l'Incarnation, devra être plus qu'angélique après l'accomplissement de ce grand mystère, et, plus encore, au jour glorieux de son Assomption. Elle sera si grande que notre langue est impuissante à nous offrir des traits assez délicats, des expressions assez vastes pour représenter les immortelles beautés de son âme et les perfections de son cœur. Tout ce que nous pouvons répéter, c'est qu'elle ne sera pas seulement l'ouvrage dont Dieu dit, après l'avoir fait, « *qu'il était bon, — vidit quod esset bonum.* » Elle sera ce chef-d'œuvre dont il a dit : « *Mes yeux qui découvrent des taches dans les astres les plus brillants, et des imperfections dans les plus pures intelligences placées autour de mon trône, n'aperçoivent en vous aucun défaut.* » « *Macula non est in te.* » Elle sera si parfaite que les Anges, lorsqu'ils la contempleront pour la première fois, au jour de sa triomphale Assomption, en seront comme éblouis, dit le Prophète, et s'écrieront de concert : « *Quelle est donc cette créature qui monte du désert vers nous, semblable à une aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil?* » A la vue de Marie, les Anges eux-mêmes, accoutumés aux splendeurs du Ciel, seront ravis d'une inexprimable admiration. Le seraient-ils si

Marie avait une perfection moindre que la leur ou seulement égale à la leur? Précieux passage, mes sœurs, qui nous donne sur la sainteté de Marie, à la fin de sa longue vie; les mêmes lumières que le salut de l'Ange au moment de l'Incarnation. L'Ange Gabriel nous avait appris qu'elle était déjà plus sainte que tous les membres de la famille d'Adam. Les Anges nous apprennent maintenant qu'elle a été plus parfaite que tous les esprits célestes.

Qu'est-ce donc, par conséquent, que Marie avec cette incomparable richesse de grâces et de vertus sans cesse accrues en elle, du sein de sa mère à son entrée au Ciel? C'est la nature humaine dans toute sa grandeur primitive, telle qu'elle est sortie des mains divines, quand Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* » Je ne dis pas assez. C'est la nature humaine élevée au-dessus de la nature angélique. C'est la nature humaine rendue participante de la nature divine tant par l'accroissement incessant des mérites que par le contact à nul autre pareil du Fils de Dieu. Oh! que nous pouvons bien nous écrier : « *ô felix culpa*, » ô heureuse faute d'Eve et d'Adam, qui nous a valu une telle restauratrice, un tel modèle?

Merci, ô mon Dieu, d'avoir été si prodigue de faveurs envers nous dans la personne de Marie, en ornant son âme de tant de perfections, en la rendant resplendissante de tant de beauté, en la comblant et la couronnant de tant de grâces. Merci d'avoir voulu que Marie passât par tous les âges et positions dans lesquels les femmes, nos sœurs et nos mères,

peuvent se rencontrer. Comment pourrions-nous contempler ce miroir de justice, ce siége de sagesse, sans nous sentir excités à aimer les vertus qui font sa gloire ? Au spectacle et sous l'influence de ces vertus, qui pourra ne pas s'efforcer de s'affranchir des souillures de la terre ; qui pourra ne pas soupirer vers l'innocence ? Qui ne désirera pas de faire prendre à ses mœurs cette gravité qui ennoblit et honore ?

Oui, ô Marie, nous vous reconnaissons comme le plus beau modèle donné au monde, après Jésus-Christ, pour faire aimer la vertu. Vous êtes comme lui notre guide par la lumière de vos exemples. Vous aussi vous pouvez nous dire : Suivez-moi... Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Vous n'êtes pas la vie, mais vous êtes le chemin qui y conduit. O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

CHAPITRE VIII.

4° Marie sacrée Reine des martyrs, pour être la providence, c'est-à-dire, l'avocate et le modèle de tous les malheureux.

Nous connaissons une des faces de la vie de Marie, et, partant, un côté de sa sainteté et un commencement des desseins de Dieu sur elle. Il en est une autre non moins féconde en enseignements utiles ; nous allons la considérer.

Je ne vous étonnerai pas, mes sœurs, en vous attestant que Marie n'a pas plus d'égale en matière d'épreuves qu'en matière d'innocence. Elle possède le privilége, qui lui est unique, de joindre la vie la plus éprouvée à la vie la plus sainte. Elle brille au-dessus de toutes les créatures autant par la multiplicité et la grandeur de ses souffrances que par la pureté de son innocence. Elle porte aussi justement le titre de Reine des martyrs que le titre de Reine des Vierges.

N'est-elle pas descendue, en effet, dans la profondeur de toutes les douleurs qui peuvent atteindre le

cœur humain? N'a-t-elle pas passé par toutes les tristesses par lesquelles peut passer l'homme?

Les douleurs de la séparation, elle les a senties. Fille, elle a vu mourir un père et une mère, elle a été orpheline. Epouse, elle a reçu le dernier soupir de Joseph, elle a été veuve. Mère, elle a vu expirer, au milieu des plus cruelles angoisses, son Fils bien-aimé.

Les souffrances de l'humiliation, de l'obscurité, du travail, elle les a connues. A la veille de mettre au monde le divin Enfant, elle s'est vue méconnue, rebutée dans Bethléem, la ville d'un de ses royaux ancêtres, David. Dans ce lieu, elle n'a pas eu à offrir au Sauveur naissant d'autre abri qu'une étable, d'autre berceau qu'une crèche, d'autres ressources que la pauvreté. Quelle mère fut jamais dans un si complet dénûment? Pendant la fuite en Egypte, étrangère et inconnue, où trouva-t-elle le repas du jour et le repos de la nuit? Pendant les cinq ou sept années de son exil, que n'eut-elle pas à endurer au milieu d'une société toute païenne?

Qui nous dira surtout ce qu'elle a souffert pendant les trente-trois années qu'elle a porté gravée dans son cœur la prophétique et lugubre annonce du vieillard Siméon : « *Un jour, un glaive de douleur transpercera votre âme.* » Les autres mères, en considérant leurs enfants, se réjouissent par l'espérance; Marie, en considérant Jésus, ne peut ressentir que des craintes et des tristesses.

Compagne de sa vie évangélique, elle le voit traiter par ses ennemis de blasphémateur et d'impie. Com-

pagne de sa Passion, elle le rencontre portant sa lourde croix sur ses épaules meurtries; bientôt après, elle entend les coups de marteau qui enfoncent les clous dans ses pieds et dans ses mains, les insultes dont on l'abreuve, les cris de mort que l'on profère; elle voit le fiel et le vinaigre qu'on lui présente, le sang qui inonde son visage, la couronne d'épines qui ceint son front ensanglanté, les plaies qui couvrent son corps, la lance qui perce son cœur. Quel martyre pour une mère!

En vérité, quelle vie fut jamais broyée comme la sienne? Prodige de souffrances, y eut-il une seule fibre de son cœur qui ne fût pas déchirée? Après le Sauveur que le prophète a eu en vue, qui jamais a pu dire aussi justement qu'elle : « *O vos omnes qui transitis, videte si est dolor sicut dolor meus; — O vous tous, qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!* »

*
* *

Or, mes sœurs, comment Dieu, qui a béni de tant de manières cette Vierge incomparable, a-t-il pu la faire passer par tant de sacrifices et boire à tous les calices d'amertume? Qui nous révélera le secret de ce mystère? Ah! jetons un coup d'œil sur notre propre destinée et nous ne tarderons pas de le comprendre.

Vous le savez, le péché ayant introduit dans le monde la douleur et la mort, le monde n'est pas seulement plein de tentations, il est aussi plein de misères. Notre terre a été appelée une vallée de

larmes; ce nom lui restera, car il lui convient trop bien. Le bonheur n'y est presque qu'une espérance, la douleur seule y apparaît comme la grande réalité. A côté de l'homme déchu, la pauvreté, la maladie, les inquiétudes, les frayeurs, les afflictions ont planté leur tente. Elles l'accueillent ou plutôt le saisissent à son entrée dans la vie, et, inséparables compagnes de son pèlerinage, elles l'escortent jusqu'au terme du voyage. Où est l'homme dont les paupières ne se soient jamais mouillées de larmes? Quel cœur pourrait dire : je n'ai jamais souffert? Comme le dit un orateur chrétien : « L'élévation a ses assujettissements et ses sollicitudes; l'obscurité ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la solitude, ses ennuis et ses tristesses; le mariage, ses antipathies; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts. »

L'homme peut bien se dérober à telle ou telle souffrance prévue, déterminée, mais à la souffrance générale, jamais. Elle est au fond de toutes les choses humaines, et, un jour ou l'autre, elle fait sentir son aiguillon. De telle sorte que l'homme, créé pour être heureux, compte de fait plus d'heures de tristesse que d'instants de bonheur. Oh! qu'il est bien vrai ce chant plaintif des vieux patriarches : « *L'homme vivant peu de temps est rassasié de misères; les jours de son pèlerinage sont courts et mauvais.* » Vraiment la douleur est le fait universel. Ajoutons : elle est un fait utile et nécessaire.

La vie n'étant qu'un stage pour arriver à un monde

meilleur, Dieu a dû vouloir que l'homme déchu souffrît, afin qu'il ne s'attachât pas à cette vie fugitive, et qu'il se tournât vers son vrai pays. L'exilé, qui emporte avec lui sa fortune, et trouve dans le lieu de son bannissement les aises de la vie, ne tarde pas d'oublier le charme et la beauté de la patrie lointaine. Celui, au contraire, qui ne trouve sur le sol étranger que la misère, le travail et la peine, porte continuellement sa pensée vers les lieux aimés d'où le malheur l'exila. Il veut y retourner, et pour réussir, il est prêt à combattre, à lutter, à surmonter tous les obstacles. De même si Dieu ne nous eût pas ramené par la douleur, qui eût songé à reprendre le chemin du Ciel ? Qui de nous, s'il eût goûté en paix les plaisirs d'ici-bas, eût chanté comme l'Hébreu captif : « *Auprès des fleuves de Babylone, nous pleurons en nous souvenant de Sion ; — Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus cùm recordaremur Sion.* »

Le prodigue, oublieux tant qu'il fut l'heureux du monde, se repentit et retrouva son cœur de fils à l'école du malheur. La détresse seule le ramena dans les bras de son vieux père : « *Ego autem hic fame pereo... surgam et ibo ad patrem meum; — je meurs de faim ici... je me lèverai et j'irai vers mon père.* » Ainsi Celui qui veut que nous l'appelions notre Père, ne jette sur notre route toutes les misères de l'enfant prodigue que pour nous forcer au même retour. La foi se trouve au fond des larmes comme la perle au fond des mers.

Les afflictions sont comme le feu qui éprouve l'or,

le fléau du laboureur qui sépare le bon grain d'avec la paille, le ciseau de l'ouvrier qui polit la pierre destinée à la construction d'un palais, le fer du vigneron qui émonde la vigne pour lui faire porter plus de fruits. Elles purifient, elles ennoblissent, elles sanctifient.

Pour tout dire, la douleur n'est pas un mal, elle est un remède au mal. L'homme est un apprenti, et la douleur l'instruit. Nul ne connaît tant qu'il n'a pas souffert. Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée. Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurer. La douleur enfin est la voie qui conduit à Dieu, le chemin royal qui mène au Ciel. Aussi interrogez l'histoire. Ne nous montre-t-elle pas les plus grands amis de Dieu, Abel, Joseph, Moïse, Daniel, Job, Tobie, les Apôtres, tous, comme Marie, soumis à l'épreuve. Ne nous montre-t-elle pas Lazare, le pauvre, l'infirme, l'abandonné, montant au Ciel, tandis que le riche qui a eu toutes ses aises descend en enfer ? Toujours, la couronne de lauriers a reposé sur des fronts meurtris, et l'auréole de la sainteté n'a jamais ceint que des cœurs crucifiés. Aussi, voyez le divin Maître n'apparaissant à la bienheureuse Marguerite-Marie et ne lui présentant son Cœur que sous la forme d'un cœur blessé, d'un cœur couronné d'épines et tout sanglant.

*
* *

Comprenez-vous maintenant, mes sœurs, le but providentiel des épreuves de Marie? Il est une première vérité d'expérience, c'est que quand on souffre,

on aime à appeler de préférence à son secours ceux qui ont souffert eux-mêmes. Les souffrances sont un lien sympathique qui enchaîne l'affligé à la personne et à tous les sentiments du consolateur. Le souffrant sait que le malheur est une école de compassion et de charité, et qu'il n'est personne qui sache consoler comme celui qui a beaucoup souffert.

Il est une deuxième vérité également d'expérience : rien n'est plus propre à distraire l'homme malheureux des maux dont il souffre que la considération d'une misère surpassant la sienne. Le malheureux n'a pas moins besoin d'exemples pour l'encourager à supporter ses peines, que l'homme tenté pour vaincre les tentations. Aux hommes attristés à cause de leur pauvreté, aux hommes enclins à murmurer contre leur sort, en un mot, à tous les cœurs souffrants rien ne peut être plus avantageux que la vue d'un modèle leur enseignant la dignité et la valeur de la souffrance.

Puisque telle est l'universalité et l'utilité de la douleur, il fallait donc en inaugurer le culte dans le monde, la faire estimer, la faire aimer, ou du moins la faire accepter avec résignation. Marie étant destinée à régner sur des sujets faibles et malheureux, il fallait qu'elle passât aussi par la voie douloureuse. Pour les incliner vers elle, gagner leur affection et les conduire au bien, il était nécessaire qu'elle connût comme eux la souffrance.

Oui, croyons-le bien, mes sœurs, c'est là le plan de la Providence. Dieu a voulu se servir de Marie comme d'un instrument appelé à rendre claires bien

des choses qui autrement seraient restées obscures. Pour notre instruction et notre bonheur, il lui a plu de se servir d'elle en particulier pour nous donner l'intelligence du mystère de la souffrance. Il a voulu dans sa vie des douleurs semblables aux nôtres, afin qu'il y eût en nous une patience semblable à la sienne. Il a voulu qu'elle tînt levé aux regards des générations le noble drapeau de la patience et de la résignation, afin qu'elle pût dire à tous : « O vous tous qui souffrez, pressez-vous autour de moi, et faites selon l'exemple que je vous ai donné. » Que serait en effet sans elle l'océan de nos misères ? Ne projette-t-elle pas sur elles une vraie clarté? N'est-elle pas, après Jésus-Christ, le meilleur modèle de tous les courages et de toutes les soumissions? En songeant que la Femme privilégiée par excellence n'a pas été exempte d'épreuves, quel est le chrétien qui oserait accuser Dieu dans ses peines? Quand le juste souffre, le pécheur peut-il s'attendre à vivre dans les délices? Et comment considérer cette Vierge sainte qui ne connaît ni les murmures, ni les plaintes, sans se sentir encouragé à accepter son sort, à s'assujettir au travail, à se contenter du nécessaire, à être martyr du devoir, victime résignée dans tous les maux de la vie?

Ce plan de la Providence, la sainte Eglise l'a compris. C'est pour cela qu'elle ouvre le trésor des indulgences à quiconque se rappelle les tribulations de Marie, et s'attendrit sur ses angoisses maternelles. C'est pour cela qu'elle célèbre plusieurs fêtes commémoratives de ses souffrances, afin d'en maintenir

parmi ses enfants l'utile souvenir. C'est pour cela qu'elle nous la montre, avec le saint Evangile, debout au pied de la Croix, et qu'elle nous la fait saluer et prier si souvent comme Reine des martyrs et consolatrice des affligés.

Et nous aussi, mes sœurs, à notre tour, comprenons-le bien ce plan miséricordieux de notre Père céleste. L'utilité des croix est une de ces vérités qui ont été altérées davantage dans notre temps. L'opinion de la plupart des hommes, même chrétiens, sur leur valeur n'est plus celle de Dieu. Et cependant que d'âmes veuves de consolation! Que d'épouses dont la vie est un martyre! Que de mères malheureuses dans leurs enfants! Dans les familles et dans la société, que de déchirements, que de soucis intérieurs, que de maladies cachées, que de déceptions qui aigrissent le cœur et désenchantent la vie entière! Ah! que nous avons tous besoin de lever nos regards vers cette Etoile créée par Dieu tout exprès pour faire luire sur nous ses clartés bienfaisantes? C'est à nous aussi, c'est à notre temps si troublé qu'il pensait lorsqu'il faisait à Marie une existence si remplie d'épreuves.

Oui, ô vous tous qui composez la grande famille des malheureux, venez vous ranger autour de Marie. Venez à cette grande école de ses douleurs, et vous y trouverez le vrai remède que vous cherchez. Quelque peine que vous ayiez à lui raconter, elle pourra vous en montrer de plus grandes dans le cours de sa vie, et cette vue adoucira les vôtres.

Venez à elle, vous qui avez à vous plaindre de l'in-

digence ! Elle en a connu les rigueurs : l'exemple d'une pauvreté au-dessus de la vôtre relèvera votre courage. Venez à elle, vous à qui la mort arrache des pleurs en vous enlevant quelque personne chérie. Marie a aussi vu mourir. Le spectacle d'une grande résignation vous inspirera la soumission à Dieu parmi les chagrins de la séparation.

Et vous, riches et puissants, qui, victimes des caprices de la fortune, avez à pleurer sur la perte de vos richesses ou sur l'abaissement de votre puissance, approchez aussi. Fille des rois qui ont gouverné la Judée avec gloire, Marie a caché, sous l'humble toit de Nazareth et dans l'obscur atelier d'un artisan, la noblesse du sang de Juda, et les glorieux souvenirs du sceptre qu'ont porté ses pères.

Et vous, justes, qui avez à gémir de la persécution des méchants, fixez vos regards sur celle dont l'Evangile nous a dit l'exil. Marie a été contrainte de chercher même sous d'autres cieux, un abri contre l'injustice, un asile contre les ombrages et l'ambition d'un tyran jaloux.

Et vous qui souffrez de quelque plaie cachée, vous qui ne savez où abriter votre cœur et vos peines, vous qui êtes incompris du monde, vous qui êtes délaissés et seuls ici-bas, venez tous. Il est un cœur dont vous serez compris, il est une vie qui vous instruira.

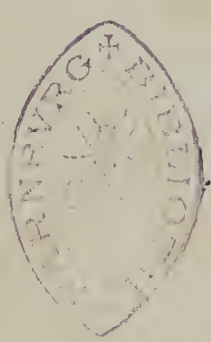
Et vous-mêmes qui êtes heureux aujourd'hui, mais qui ne savez si vous le serez encore demain, venez aussi, venez.

Pauvre orphelin, jeune chrétienne sans appui sur

la terre, jeune homme désespéré, mère affligée, épouse désolée, bon vieillard sur le bord de la tombe, gémissants et pleurants de tout âge et de toute condition, courage, courage, vous tous qu'on appelle malheureux, venez à Marie, Marie la femme de douleurs, *Mater dolorosa*, Marie la consolatrice, l'espérance, la Providence. Venez tous lui parler de vos souffrances, de vos meurtrissures, de vos tristesses. Venez, et vous sentirez l'appui d'une main invisible et douce. Venez, elle a des consolations pour toutes vos peines et des remèdes pour tous vos maux. Venez, et elle vous apprendra à tous qu'il en est des eaux de l'affliction comme de celles de la mer, qu'elles perdent de leur amertume en s'élevant vers le Ciel.

O Vierge compatissante, le chevet sur lequel semble reposer la tête de vos enfants est souvent une croix. Souvent il y a dans leurs cœurs des souffrances qui résistent aux remèdes humains, et dans leurs yeux des larmes que l'amitié ne peut essuyer. Ah! soyez auprès d'eux dans tous leurs maux, comme vous fûtes auprès de Jésus crucifié. Inspirez-leur la douceur de l'Agneau qui souffrit sans murmurer et mourut sans se plaindre. Regardez-les, réfugiés dans vos bras, comme des enfants entre les bras de la meilleure des mères. O divine Consolatrice des affligés, ô Notre-Dame des douleurs, Notre-Dame de la Providence, priez pour nous, priez pour nous!

Souvenez-vous, ô bonne et très miséricordieuse Vierge Marie, que vous nous avez été donnée pour être notre providence et notre soutien. Pleins de con-



fiance en votre bonté, nous vous appelons à notre aide, venez nous assister. Nous vous confions nos peines et nos besoins, venez les soulager ; nos desseins et nos travaux, venez les bénir. Voyez, ô Mère, la sainte Eglise combattue, la patrie troublée, et partout combien de gémissants : les uns inquiets sur le sort de quelque être chéri, père, mère, époux, enfant, frère ou sœur ; les autres, incertains sur leur avenir ou leur vocation ; ceux-ci, aux prises avec la tentation, l'adversité ou la maladie ; ceux-là, délaissés et seuls ici-bas ou accablés par de tristes pressentiments; beaucoup avec des larmes qui semblent inconsolables ou des maux que la main même d'une mère ne saurait adoucir. O vous, qui pouvez tout obtenir, Notre-Dame de la Providence, secourez-nous! Protégez la sainte Eglise, la patrie, tous ceux qui espèrent en vous, et ceux même qui ne savent plus vous prier. Ouvrez-nous votre Cœur, ce Cœur si bon, confident chaque jour de tant de peines. Et parce que vous êtes notre mère, ô Notre-Dame de la Providence, accueillez favorablement nos prières et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

5° Marie constituée ministre des miséricordes divines.

Souveraineté et sainteté : telles sont les deux grandes similitudes que nous ont révélées les pages précédentes entre Eve et Marie, avec cette différence que, autant le second Adam est supérieur au premier par sa nature divine, autant Marie est supérieure à Eve par l'étendue de sa royauté et la grandeur de son innocence.

Données toutes deux aux deux Adams comme aides semblables à eux, là ne devait pas encore s'arrêter la ressemblance entre elles. Eve avait certainement reçu la bonté en partage avec le pouvoir d'en répandre les marques autour d'elle sur tous ceux qu'elle devait retenir sous son empire et rendre saints. Combien plus Marie devait-elle être bonne et puissante, bonne pour incliner son cœur vers les nôtres, puissante pour obtenir et refléter sur nous les infinies miséricordes du Seigneur ?

Et, d'abord, nous ne pouvons pas douter de sa bonté.

1° Elle a été, nous venons de le méditer, la plus sainte des créatures. Or, qu'y a-t-il de meilleur qu'un saint? Trouvez un seul saint qui ne se soit pas senti plein d'une sincère charité pour ses semblables?

2° On prend insensiblement les goûts et tous les sentiments de ceux qu'on fréquente. Il est une loi d'après laquelle l'être supérieur s'assimile toujours l'être plus faible avec lequel il est en contact, et lui communique ses propriétés, ses perfections. Or celui qui est la charité même et qui s'est montré si bon pour tous les malheurs, aurait-il pu résider neuf mois dans le sein de Marie, et pendant trente-trois ans en sa compagnie, sans lui donner part à son ineffable bonté pour l'humanité souffrante et faible.

3° Même comme simple créature, elle a avec nous les liens les plus intimes. Fille d'Adam comme nous, née de notre chair et de notre sang : elle est notre sœur. Comment oublierait-elle son origine et ses frères, et comment pourrait-elle ne pas nous aimer? Elle peut d'autant moins nous oublier que sa gloire vient de notre malheur, et qu'elle doit à notre faute le plus grand de ses priviléges, la maternité divine. Brillerait-elle de tant de magnificence, si le genre humain n'eût pas été dépouillé de la justice originelle, si nous ne naissions pas tous pécheurs? Si quelqu'un peut dire de la faute d'Adam : *heureuse faute!* c'est elle plus que personne. Pourrait-elle donc ne pas

éprouver le véhément désir de faire du bien à ceux à qui elle doit ses grandeurs ?

4° Les épreuves par lesquelles elle a passé sont-elles seulement pour nous servir d'exemples et nous instruire ? En les permettant, Dieu n'avait-il pas un autre dessein sur elle, celui de la rendre plus sympathique à toutes nos misères ? S'il est d'expérience qu'au sein du malheur, on aime à appeler de préférence à son secours ceux qui ont souffert eux-mêmes, n'est-il pas aussi d'expérience que ceux-là sont les plus compatissants qui ont passé par de plus grandes afflictions ? Oui, mes sœurs, si Marie fut éprouvée, c'est parce que, dans les desseins de sa miséricorde, Dieu la destinait à être l'amie et la protectrice de l'homme exilé et voyageur ici-bas. Elle connut la douleur et la peine, afin d'avoir plus de compassion, plus de pitié pour des souffrances qui furent les siennes, plus d'empressement à soulager des chagrins dont sa propre vie fut remplie.

*
* *

Nous ne pouvons pas plus douter de sa puissance que de sa bonté.

1° Elle est une conséquence de sa souveraineté. Les reines de la terre ne jouissent pas d'une stérile grandeur. Elles ont le pouvoir d'élever, d'honorer, d'enrichir ceux qui les servert. Marie, Reine à jamais, peut-elle être moins favorisée que ces reines d'un jour ? Cette prérogative de la puissance n'est-elle pas inhérente à la charge qu'elle doit remplir, et réclamée par la grandeur des besoins de ceux qu'elle doit

gouverner? Les rois de la terre trouvent bon que les peuples leur fassent arriver leurs supplications par l'organe de leurs serviteurs, pourquoi le Roi du Ciel et de la terre ne trouverait-il pas bon que les hommes lui adressent leurs vœux par l'intermédiaire de leur Souveraine?

2° Elle est une conséquence de sa dignité de Mère de Dieu. La dignité qui fait le fondement de sa grandeur fait aussi le fondement de sa puissance. L'autorité maternelle est si grande par droit de nature, qu'un fils, fût-il monarque, eût-il l'empire absolu sur tous les habitants de son royaume, ne peut cependant traiter sa mère comme ses autres sujets? Marie est Mère, ses prières sont des prières de mère, comment ne serait-elle pas puissante? Jésus-Christ daigne écouter les prières de ses moindres serviteurs, comment pourrait-il fermer l'oreille aux supplications d'une Mère qui lui demande, du reste, sa gloire, en lui demandant notre bonheur? Lui, le Fils de Dieu, peut-il se laisser vaincre par les fils des hommes? Or, écoutez Salomon donner à sa mère plein pouvoir de demander tout ce qu'elle voudra, lui promettant de faire droit à toutes ses demandes. Marie a eu le droit de dire à Jésus-Christ : Venez et suivez-moi, le droit de le diriger et de le conduire ; Jésus-Christ lui a été soumis pendant trente ans, pendant lesquels il lui a donné tout pouvoîr, toute autorité sur sa personne divine, Comment rencontrerait-elle maintenant des refus?

*
* *

Mais trève aux raisonnements. Dieu, dans son saint Evangile, a donné à nos espérances un appui meilleur. Lisons une première page pleine d'enseignements pour nous.

Aussitôt après ces mots : « *Et l'Ange se retira* » » qui terminent la scène de l'Annonciation, le saint » Evangile ajoute : « Marie se levant en même temps, » s'en alla par les montagnes, en toute hâte, en une » ville de Juda, et entrant dans la maison de Zacha- » rie, elle salua Elisabeth. Et il arriva qu'au moment » où celle-ci entendit la salutation de Marie, l'en- » fant tressaillit dans son sein. Et, remplie aussitôt » du Saint-Esprit, Elisabeth s'écria d'une grande » voix et dit : « Vous êtes bénie entre toutes les » femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et » d'où me peut venir cet honneur que la Mère de » mon Dieu daigne venir à moi ? Voilà en effet qu'à » l'instant où la voix de votre salutation a frappé » mon oreille, un tressaillement de joie a agité l'en- » fant dans mon sein. Et bienheureuse êtes-vous, » vous qui avez cru, parce que les choses qui vous » ont été dites par le Seigneur s'accompliront en » vous. »

Que vous dit cette page précieuse, mes sœurs ? Pourquoi Marie se hâte-t-elle de quitter sa paisible demeure pour voler auprès de sa cousine ? Le but de l'Incarnation nous en fournit l'explication. Jésus-Christ vient sur la terre pour sauver les âmes, et il a hâte de commencer sa mission. Marie est sa coo-

pératrice, et voici qu'elle a soif aussi des âmes, et elle veut les évangéliser ; elle a hâte de pratiquer l'apostolat en portant en la maison de sa parente la lumière et la paix, le salut et la vie. En un mot, le sentiment dont elle est animée et qui la pousse, c'est celui de la charité, celui de son amour pour Dieu et pour le prochain. Elle veut être bonne, et Dieu le veut aussi.

Les merveilles qui s'opèrent dans la maison d'Elisabeth, dès qu'elle y paraît, nous le disent assez haut. L'enfant et sa sainte mère éprouvent aussitôt les effets de sa présence. Une seule parole d'elle suffit pour arracher l'âme de Jean-Baptiste à la souillure originelle, l'inonder des clartés de la grâce et le faire tressaillir de bonheur. Elisabeth, de son côté, est réjouie par son salut, remplie des dons de l'Esprit-Saint, transfigurée et changée en prophète. Toutes ces grâces viennent du Seigneur, il est vrai, et de lui seul; mais la transmission s'en fait par Marie.

Quel trait, mes sœurs? Ne nous fixe-t-il pas sur la bonté de cœur de Marie et sur l'étendue des biens que nous pouvons attendre d'elle dans l'ordre de la grâce?

Mais avant de conclure, lisons une deuxième page du saint Evangile. Du seuil de la vie privée de Jésus-Christ transportons-nous au seuil de sa vie publique et assistons à de nouvelles merveilles.

*
* *

« Trois jours après le « départ du Jourdain, » il

» se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de » Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces » avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la » Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus » lui répondit : Femme, que vous importe à vous et » à moi « ce manque de vin? » Mon heure n'est pas » encore venue. Sa Mère dit à ceux qui servaient : » Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là six » grandes urnes de pierre, pour servir aux purifica- » tions qui étaient en usage parmi les Juifs, dont » chacune tenait deux ou trois mesures. Jésus leur » dit : Emplissez les urnes d'eau. Et il les emplirent » jusqu'au haut. Alors il leur dit : Puisez mainte- » nant, et portez-en au maître d'hôtel. Et ils lui en » portèrent. Le maître d'hôtel ayant goûté de cette » eau qui avait été changée en vin, et ne sachant » d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui » avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux » et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et » après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors de » moindre; mais, pour vous, vous avez réservé jus- » qu'à cette heure le bon vin. Ce fut là le premier » des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Ga- » lilée; et par là il fit connaître sa gloire, et ses » disciples crurent en lui. »

Lequel admirerons-nous davantage, vénérées sœurs, ou de la bonté, ou de la puissance qui nous est ici révélée en Marie? Quelle bonté d'abord! Comme le besoin de ses hôtes l'émeut, et comme elle est empressée de solliciter un adoucissement à leur peine? Et de quoi s'agit-il? Est-ce de rendre un fils unique

à quelque veuve désolée? Est-ce de guérir un malade étendu sur le grabat? Est-ce de soulager quelque malheureux jeté dans une extrême nécessité? Non, il s'agit simplement d'un breuvage devenu insuffisant, mais nullement indispensable. Peut-il y avoir plus mince intérêt? Eh bien, c'est pour ce mince intérêt que Marie est mue de sympathie et de commisération, et qu'elle fait appel à la puissance de Jésus-Christ. Quelle bonté!

J'ajoute : quelle puissance! Voyez d'abord comme Jésus-Christ s'efface pour faire paraître sa Mère? S'il se trouve à Cana, ce n'est, pour ainsi dire, que pour lui faire compagnie; il n'est nommé qu'après elle. Agé de trente ans, il la suit encore, et il apparaît dans cette dépendance filiale où il avait vécu jusque-là. Il va faire un miracle, ce miracle va inspirer la foi à ceux qui en seront les témoins; et c'est Marie qui va déterminer sa divine manifestation et lui ouvrir en quelque sorte la carrière. Bien plus, l'heure n'est pas encore venue de faire des miracles, et la chose semble bien minime pour mériter un prodige. Mais Marie le demande, elle sera exaucée.

O admirable bonté de Marie! O admirable puissance de sa prière, qui va jusqu'à hâter les moments de la toute-puissance divine!

J'ai besoin d'ajouter : O ineffable miséricorde de Dieu! Est-ce, en effet, comme par hasard que le saint Evangile nous montre deux familles devant leur bonheur à Marie, et qu'il nous transmet avec tant de détail le touchant souvenir du bien qu'elle leur a fait? Non, mes sœurs, ce n'est pas sans un dessein

profond de la Providence que ces deux grands traits de la vie de Marie nous ont été conservés. Ils ne sont pas des faits isolés. Pour le comprendre, faisons, une fois pour toutes, une remarque importante que nous aurions déjà dû faire; c'est que les actes de l'Evangile ne sont pas de simples faits. Ils ont tous un but ultérieur; ils sont des enseignements et des lois. Jésus-Christ ne les a faits, et ils n'ont été relatés que pour nous témoigner quelle sera sa conduite en tous les siècles, et nous servir de règles. Ils établissent un ordre de choses à perpétuité. Ils sont l'annonce de ce qui doit avoir lieu constamment dans le monde. Ainsi, par exemple, le pardon qu'il accorde à Magdeleine pénitente, nous prêche sa miséricorde pour tout pécheur qui se repentira comme elle; la guérison qu'il accorde à la foi et à la persévérance de la Chananéenne, nous atteste la puissance générale de la prière. Ainsi, vénérées sœurs, tout est enseignement pour nous dans les deux faits que nous méditons.

N'ont-elles pas d'abord un sens caché et significatif les expressions dont se servent, à trente ans de distance, Elisabeth et Notre-Seigneur? « *D'où me vient*, s'écrie Elisabeth, *que la Mère de mon Dieu vienne à moi?* — *Femme*, dit Jésus-Christ, *que nous fait à vous et à moi ce manque de vin?* Pourquoi le nom de cousine est-il absent du langage d'Elisabeth, aussi bien que le nom de Mère du langage de Jésus-Christ? Que nous dit ce silence sur la parenté qui les lie l'un et l'autre à Marie, sinon que Marie n'est plus à leurs yeux un enfant d'Adam seulement; un personnage ordinaire, mais un personnage public?

En la saluant Mère de Dieu, c'est la Femme élevée à la dignité de souveraine du monde que contemple Elisabeth.

A Cana, ce nom de Femme, au sens général et absolu, est également dans la bouche de Notre-Seigneur, un nom de gloire. Il rappelle le premier oracle dont il en a le sens. Il signifie que Marie est ici la Femme par excellence, la Femme au-dessus de toutes les autres, la Femme chef et souveraine. Marie invoque Jésus-Christ non comme homme, non comme son fils seulement, mais comme Dieu. Invoqué en Dieu, il répond en Dieu, et il répond non à sa Mère, il n'en a pas comme Dieu, mais à la Femme sur laquelle il a en ce moment de grandes intentions, qu'il veut faire connaître à toutes les générations.

Ces miséricordieuses intentions les voici, mes sœurs. Elles sont faciles à connaître. Le fait d'Hébron, c'est-à-dire le salut d'un pécheur, a été le premier acte de Jésus-Christ sur la terre, et par ce premier acte de sa vie privée, il a inauguré le cours des grâces spirituelles, ce cours que rien n'interrompra jamais. Le miracle de Cana a été aussi le premier acte de sa vie publique, et par ce premier miracle il a inauguré le cours de ses grâces, de ses bienfaits dans l'ordre temporel.

Or, remarquons-le bien, mes sœurs, dans ces deux premiers actes de miséricorde, l'instrument dont il s'est servi pour les accomplir a été la voix et l'entremise de Marie. Pourquoi Marie a-t-elle eu une si grande influence dans la dispensation de la première grâce accordée par Jésus-Christ, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel ?

A Hébron, Jésus-Christ ne pouvait-il pas sanctifier Jean-Baptiste, avant ou après la visite de Marie? Pourquoi cette sanctification n'a-t-elle lieu ni un jour plus tôt ni un jour plus tard? Il pouvait faire par lui-même et en silence cette première application du fruit de l'Incarnation et de la Rédemption? Pourquoi lui plaît-il de lá faire avec éclat et de se servir d'un agent extérieur, de l'intermédiaire de Marie?

A Cana, connaissant la détresse de ses hôtes, pourquoi, au lieu de se manifester par lui-même, attend-il également pour agir qu'il y soit invité expressément par Marie?

Ah! mes sœurs, il y a là pour nous la révélation de tout un plan providentiel. Hébron et Cana sont pour nous deux lieux aussi mémorables que Nazareth. Jésus-Christ veut, en ces deux grandes circonstances, nous montrer une loi de sa conduite dans la commune dispensation de toutes les grâces, et proclamer à jamais Marie son aide dans les choses du Ciel et de la terre. Après avoir donné par elle sa personne au monde, il établit qu'il donnera encore par elle ses grâces dans tout le cours des siècles. Elle en sera le canal et l'instrument dans leur distribution générale parmi les générations. En un mot, il l'associe à toute la suite des œuvres de la Rédemption. Il la constitue providence, bienfaitrice universelle du genre humain. La bonté, chez elle, ne sera pas seulement une qualité de son Cœur, le fruit d'une vertu. La puissance ne sera pas une simple conséquence de ses deux dignités de Mère de Dieu et dé

Souveraine des hommes, et ne sera pas distincte de celle des habitants du Ciel seulement par son plus d'étendue. Faire le bien sera pour elle une obligation, une charge, un vrai ministère.

*
* *

Et pourquoi Jésus-Christ établit-il cet ordre de choses ? Parce que la société qu'il veut reconstituer sur la terre, la grande société des âmes, doit être toute différente, dans son but, de la société temporelle. La société temporelle a pour loi l'inflexible justice ; et la loi de la justice a pour fin, pour obligation de punir, mais non de pardonner. Dans sa société, Jésus-Christ ne veut pas de cette loi. Le code qu'il lui donne est celui de l'amnistie permanente et illimitée, le code de la miséricorde et du pardon. La grâce du pardon et les autres grâces seront accordées en considération de tous les mérites de sa vie et de sa mort sur la croix. Mais pour donner, distribuer ce pardon, il lui faut un représentant. Pour garder et appliquer ses mérites et ses bienfaits, il lui faut un dépositaire. C'est Marie, c'est sa Mère qu'il lui plaît de charger de ce dépôt précieux, d'investir de cette magistrature divine. Marie veillera sur le crime, mais pour lui ménager les ressources du repentir. Elle recherchera le criminel, mais pour lui faire accepter le pardon. Elle priera devant le trône de la justice, mais pour la désarmer. Elle sera Reine, mais Reine débonnaire et miséricordieuse autant que riche et puissante. Elle com-

mandera à l'Eglise triomphante, mais ce sera pour notre bien. Elle tiendra l'Eglise militante sous sa dépendance et sous son domaine, mais ce sera pour la protéger. Elle régnera sur l'Eglise souffrante, mais ce sera pour la consoler. Elle régnera sur l'enfer, mais ce sera pour en être la terreur.

O doux et lumineux enseignements! O impérissables monuments des desseins de Dieu! O éloquents témoignages des sentiments et du pouvoir de Marie! Quel baume vous répandez dans nos âmes! Il est donc assuré pour nous que les besoins multipliés des hommes, leurs chagrins, leurs misères, inspireront toujours à Marie une tendre compassion. Son Cœur ne sera sourd à aucune de leurs plaintes, et pour le toucher, il ne sera pas nécessaire de lui montrer de grandes adversités. L'homme malheureux, comme l'homme coupable, trouvera en elle une consolatrice et une avocate. De l'abîme des tribulations, comme de l'abîme du péché, aucun cri ne s'élèvera jamais inutilement vers son trône. Au sein des orages des passions, sur les ruines des fortunes ou des empires, elle apparaîtra toujours dans le Ciel comme un astre tutélaire. Pleine de bonté, sa tendresse n'aura jamais de repos. Pleine de puissance, ses demandes ne connaîtront jamais de refus. Ainsi qu'Esther, portée sur le trône d'un grand roi, se souvient de son peuple menacé et se dévoue pour le sauver. Ainsi Marie, portée sur le trône du Ciel, se souviendra de ses sujets, de ses frères en Adam, pour les affectionner et les bénir. Constamment elle leur prêtera son appui bienfaisant. Constamment elle parlera pour

eux au Cœur de Dieu, et ses prières puissantes seront entendues.

Qu'est-il besoin maintenant, mes sœurs, de parler d'espérance à mettre en Marie? Quel plus grand témoignage le Sauveur pouvait-il nous donner de la puissance qu'il a dévolue à ses supplications, que d'avancer pour elle l'heure de ses miracles? N'y a-t-il pas dans sa conduite non-seulement un conseil, mais un ordre pour nous de la regarder comme son ministre des miséricordes? N'y a-t-il pas pour nous une certitude que nous ne l'invoquerons jamais en vain? Si sa présence et une parole tombée de ses lèvres immaculées ont opéré tant de merveilles sur la famille d'Hébron, dites s'il n'y a pas dans sa dévotion une source de lumières, de salut, de bonheur pour la famille et pour la patrie? Si, à Cana, pour obtenir le premier miracle de Jésus-Christ, avant l'heure marquée, elle n'a eu qu'à dire : « *Ils manquent de vin*, » que doit-il se passer dans le Ciel où elle est avec Jésus-Christ dans les mêmes rapports de maternité que sur la terre, dans le Ciel où elle occupe la première place, et quand l'heure est arrivée? Emue par nos défaillances, et animée de la même charité qui la fit s'intéresser à ses hôtes, n'est-ce pas avec la même efficacité qu'elle doit dire de nous : « *Ils manquent de grâces, de vertus, de consolations* ? Jésus-Christ ayant fait des miracles en sa considération sur la terre, que peut-il lui refuser dans le Ciel?

O chrétiens, éprouvés par l'adversité ou par les tentations! O nations, qui soupirez après des temps meilleurs, savez-vous maintenant où gît votre plus

sûr espoir dans vos maux ou dans vos luttes? Savez-vous où est le Cœur qui bat sans cesse pour vous, où est le bras toujours levé pour vous défendre? Avec une confiance aussi illimitée que sa charité et sa puissance, levez donc vers Marie vos regards. Soyez assurés que ceux du Sauveur tomberont sur vous plus favorables, si vous lui offrez par l'entremise de sa Mère vos supplications et vos vœux. Disons-lui tous :

Oui, ô Marie, il nous sera doux dans tous nos besoins de nous appuyer sur votre main bienfaisante. Vous saurez compatir à tous nos maux. Vous dilaterez votre Cœur en notre faveur et vous nous bénirez. O Vierge, notre Providence, priez pour nous! O Vierge clémente, ô Vierge puissante, secourez-nous.

CHAPITRE X.

6° Marie constituée Mère du genre humain régénéré.

En la Vierge Marie, Mère de notre Sauveur et de notre Dieu, nous avons une Souveraine. Nous sommes son peuple, peuple que rehaussent à un degré incomparable ses qualités et prérogatives de Reine, nation sainte et choisie, peuple d'acquisition, « *Gens sancta*, *populus acquisitionis*, » son peuple splendide. Nous sommes aussi son peuple heureux; « *beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* » S'il est heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu, comment ne serait-il pas heureux le peuple qui a pour Souveraine la Mère de son Dieu? Heureux en effet d'avoir une telle Reine et de posséder en elle un tel type et modèle de sainteté, une telle Bienfaitrice, une telle Providence?

Mais ce n'est pas encore là tout le plan divin voulu de toute éternité et réalisé par Dieu dès l'origine. Eve n'était pas seulement Souveraine. Elle était Mère,

et elle est restée mère, dans l'ordre naturel, et nous l'appelons toujours notre mère, notre première mère. Découronnée de tous ses titres par le péché, elle a gardé celui-là, comme l'a proclamé Adam, aussitôt après le bannissement du Paradis terrestre : « *Et vocavit Adam nomen uxoris suæ, Eva, eo quod mater esset cunctorum viventium. — Adam donna à son épouse le nom d'Eve*, parce qu'elle restait destinée à perpétuer sa race, malgré le péché, *à être la mère de tous les vivants.* »

Conformément à ce dessein primitif, au genre humain régénéré il ne fallait pas seulement une Souveraine, il lui fallait une Mère, pour redevenir, dans l'ordre surnaturel, une famille. Il fallait entre cette Souveraine et lui un lien plus intime, plus tendre, plus fort, le plus indestructible de tous, le lien de la maternité, source des plus doux sentiments.

De Nazareth, Hébron, Cana, lieux si mémorables pour nous, passons donc à un quatrième qui doit nous être plus cher encore. Montons au Calvaire, le saint Evangile à la main. Là où, suivant la tradition, reposait, depuis des siècles, le premier Adam; là où Abel, Noé, Melchisédech, Abraham avaient offert leurs sacrifices, figures du grand sacrifice de Jésus; là enfin, où s'achève la réparation de tous les malheurs, vont se compléter les desseins de Dieu sur Marie, et les miracles de bonté pour nous.

C'était vers midi. Depuis un moment déjà, Jésus-Christ endurait les douleurs du crucifiement. Son titre de Roi, écrit en trois langnes, venait d'être attaché par ordre de Pilate, au-dessus de sa tête

couronnée d'épines. En sa qualité de roi, il venait, suivant un usage antique et consacré dans les sociétés humaines, d'inaugurer son avénement et de commencer son règne, en publiant une amnistie universelle comme nos crimes, et un pardon, illimité comme sa charité : « *Mon Père, pardonnez-leur.* » Par un autre acte, il venait d'abréger le fatal décret qui exilait le genre humain du royaume céleste, en promettant ce royaume à l'humanité pénitente, représentée par le bon larron : « *Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis.* » C'est alors qu'interrompant pour la troisième fois le silence de son grand sacrifice, il accomplit un troisième acte de souveraineté. « *La Mère de Jésus,* » dit l'Evangéliste, *se tenait auprès de la Croix.* » *Jésus donc voyant sa Mère, et auprès d'elle le dis-* » *ciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà* » *votre Fils.* » *Il dit ensuite au disciple :* « *Voilà votre* » *Mère.* »

Que signifient, mes sœurs, ces nouvelles paroles de notre divin Maître? Ne croyez pas que ce soit à saint Jean seul qu'il se propose d'offrir un soutien en le confiant à Marie. Comment aurait-il parlé pour saint Jean seul, saint Jean n'étant pas orphelin ? Sa mère était non-seulement vivante, mais encore présente sur le Calvaire, comme le relate avec soin l'Ecrivain sacré, sans doute pour prévenir toute erreur. Avait-il besoin de Marie pour seconde mère, ayant encore la sienne? Comment, d'un autre côté, Jésus aurait-il parlé pour saint Jean seul, quand dans tout ce qu'il faisait alors, il agissait, non comme

personnage privé, mais comme Roi, comme Législateur et comme Rédempteur? En toutes ses paroles, en tous ses actes, il travaillait pour l'humanité entière.

De là, il est facile de comprendre ce qu'était à ses yeux saint Jean, dans ce moment solennel. Comme les bourreaux, comme le bon larron, il avait son rôle. Les bourreaux, le bon larron et saint Jean, c'était le genre humain sous des aspects différents. Les bourreaux représentaient le genre humain coupable, à qui le pardon était offert. Le bon larron, c'était le genre humain pénitent, acceptant l'offre de son pardon et le recevant de la bonche de son sauveur. Saint Jean, c'était le genre humain non-seulement converti, mais régénéré, redevenu l'ami de son Dieu, *le disciple que Jésus aimait.* Dans un sens plus large et vrai, c'était même tout le genre humain, que Jésus aimait en effet, puisque pour lui tout entier il souffrait et il allait mourir. C'était tout le genre humain dont il avait soif de faire son disciple docile, fidèle, transfiguré, pur, jusqu'à mériter, comme Jean, de reposer aussi sur son Cœur adorable. Ce sont donc tous les vrais croyants, tous les justes aimés de lui d'un amour de complaisance; ce sont même tous ceux que représentent les bourreaux et le bon larron, tous les pauvres pécheurs aimés de lui d'un amour de compassion, que Jésus envisage comme présents sur la montagne, dans la personne du disciple Jean, comme il les avait tous en vue, quand il disait : « *Recevez et mangez, ceci est mon corps,* » comme il venait de

parler pour tous, quand il s'écriait : « *Mon Père, pardonnez-leur.* »

Nous en avons une preuve frappante, décisive, dans cette expression de *disciple* dont il se sert alors. Pourquoi, au lieu de nommer saint Jean par son nom propre, l'appelle-t-il de ce nom de disciple? Ce nom n'est-il pas un nom commun à tous les enfants de l'Eglise et même à tous les hommes qu'il a rachetés de son sang? Oui, mes sœurs, « *Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat... deinde dicit discipulo : Ecce Mater tua.* » Oui, Jésus-Christ nous vit tous dans le disciple debout avec Marie au pied de la Croix, et, nous aimant tous, comme il aimait le disciple, il nous dit à tous, dans la personne de ce disciple, « *dicit discipulo* » ce mot ineffable qui, dans son perpétuel présent, embrasse évidemment l'humanité entière, depuis le premier homme, Adam, jusqu'au dernier dont Dieu seul connaît le nom : « *Ecce Mater tua, — voilà votre mère.* » O charité!... O amour!... l'Eternité suffira-t-elle pour vous comprendre et pour vous bénir?

*
* *

Et Marie, à son tour, qu'était-elle en ce moment, aux yeux de Jésus? Pourquoi se trouve-t-elle en ces lieux, lorsqu'il n'est pas dans les règles ordinaires qu'une mère soit spectatrice du supplice d'un fils? Ce qu'elle était, un mot va nous l'expliquer. Le nom de Femme que Jésus-Christ lui donne, à la place de celui de mère, nous fait bien entendre qu'elle n'est pas là, elle non plus, comme personnage privé.

Ce nom de Femme, ainsi employé au sens général et absolu, nous rappelle la scène de Cana et la scène encore plus mémorable du Paradis terrestre. Par cette expression, la plus honorifique pour Marie, après le titre de Mère de Dieu, Jésus-Christ nous enseigne qu'il voit en elle la Femme par excellence, la Femme bénie entre toutes, la Femme que tous les siècles ont attendue, que les prophètes ont prédite, que les poëtes ont chantée, à qui même les fausses religions ont rendu hommage, la Femme que d'âge en âge tous les peuples béniront, la Femme, en un mot, dont Dieu même avait, dès l'origine du monde, signalé la grandeur, annoncé la mission, et chanté le triomphe.

Eh bien, cette Femme bénie que fait-elle sur la sainte Montagne, plongée dans la douleur? Jusque-là auxiliaire en tout de l'Homme-Chef, elle y est comme son aide, sa collaboratrice. Rédempteur du monde, et comme tel, homme de douleur, Jésus-Christ sur la croix expie. Corédemptrice, et comme telle, femme de douleur, Marie concourt avec lui à la grande expiation. Ses souffrances font partie de notre rançon conjointement avec celles du Sauveur. Passion et Compassion, deux éléments du même sacrifice pour le rachat de l'humanité.

Mais le moment est venu où Jésus-Christ veut que Marie soit plus encore que la Souveraine des hommes et son auxiliaire. Le genre humain étant pardonné dans la personne du bon larron, il s'agit de le reconstituer en famille, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre. Remplaçant Adam pour

en être le Père en même temps que le Chef, Jésus-Christ veut que Marie en soit la Mère en même temps que la Souveraine. Elle est là pour recevoir de lui, comme Eve d'Adam, le nom qu'elle saura mieux porter qu'Eve, le nom de « *Mère des vivants*, — *Mater cunctorum viventium.* »

Dès maintenant, mes sœurs, vous comprenez le sens sublime et consolateur des mémorables paroles tombées du haut de la Croix : « *Mulier, ecce filius tuus*, — *Femme, voilà votre enfant.* » Présentant à Marie, dans la personne de Jean, le monde entier, Jésus-Christ par ces paroles voulait dire : « O ma » Mère, qui partagez mes humiliations et mes dou- » leurs, partagez aussi ma paternité; soyez féconde » avec moi, soyez la Mère de mes enfants. L'amour » maternel vous fait éprouver en ce moment jusqu'où » peut aller la compassion d'une mère. Cette ten- » dresse si vive et si profonde dont vous avez été » pénétrée pour moi, tournez-la dorénavant sur mes » fidèles, sur tous les hommes que je vous confie en » la personne de mon disciple. Je vous donne sur » eux les mêmes droits, et je vous impose envers » eux les mêmes devoirs. Eve a été la mère faible » qui a tout perdu; vous, dès ce moment, je vous » constitue la Mère forte et généreuse, la Mère véri- » table, comme vous êtes déjà la Femme, la Souve- » raine parfaite. Je vous établis la colonne de mon » Eglise que je vous donne pour fille. Vous réprimerez » les ennemis, vous dissiperez les tempêtes, vous » éloignerez les périls, et vous briserez avec moi » l'empire du démon parmi mes enfants qui sont les

» vôtres. La première charge d'une mère étant de » soigner l'âme de son enfant, je vous institue tout » particulièrement la gardienne des âmes : vous » ferez du bien aux pécheurs, comme à votre pre- » mier protégé, Jean-Baptiste ; aux justes, comme » au disciple bien-aimé qui les représente tout spé- » cialement ; à la fille, à la femme, à la mère, comme » à votre première fille adoptive, Elisabeth. Vous » veillerez sur tous, comme vous avez veillé sur moi, » dans la crèche, dans l'exil, dans la maison de » Nazareth. Vous les accompagnerez durant toute » leur vie, comme vous m'avez accompagné de la » crèche au Calvaire. Vous compatirez à tous leurs » maux, à tous leurs besoins, comme en ce moment » vous compatissez à mes douleurs. En un mot, » voilà vos enfants, ce mot suffit à une mère. »

Et remarquez, vénérées sœurs, ce que Notre-Seigneur a mis de majesté et de grandeur dans l'ineffable et amoureuse expression que nous méditons. Le mot « *voilà* » n'est pas un mot de supplication, mais un mot d'autorité, de puissance et d'empire. En disant à Marie : « *Femme, voilà votre enfant,* » Jésus-Christ n'a pas seulement énoncé un désir, il a fait une loi. Il n'a pas seulement parlé en maître de Jean, en fils de Marie, en homme. Il a ordonné en Seigneur, en Roi, en Dieu. Il a voulu dire : « O ma Mère, en tant que votre Fils, je vous demande, mais en tant que Fils de Dieu, je vous ordonne de regarder, d'aimer mes enfants comme vos enfants. »

Autre merveille de bonté pour nous, mes sœurs, et de puissance. Dans cette féconde parole, il y eut

plus encore qu'un ordre, une loi pour Marie. Dieu ne fait pas les choses à demi. Il ne crée pas un ministère, il ne donne pas une charge, sans créer aussi dans celui qu'il en investit les qualités nécessaires pour l'accomplir. Jésus-Christ a pu faire ce que ne peut pas faire un homme ordinaire.

Un testateur ordinaire, qui n'est qu'un homme, peut bien, en mourant, recommander un ami à son père. Il peut bien dire à une mère : Je vous recommande cet ami, regardez-le comme votre propre fils. Mais tout en manifestant sa volonté et ses désirs, ce testateur ne peut pas créer, ne peut pas faire naître par ses paroles, dans le cœur de sa mère, des sentiments maternels à l'égard de l'ami qu'il lui recommande. Et nous savons, en effet, combien souvent les volontés des testateurs humains demeurent inefficaces et stériles.

Mais le testament de Jésus-Christ est le testament d'un Homme-Dieu; par conséquent, c'est l'acte d'un testateur dont la volonté toute-puissante produit tout ce qu'elle veut, dont la parole accomplit tout ce qu'elle nomme, dont les désirs sont des réalités, et les mots des créations.

En prononçant donc, non pas du ton de l'homme qui supplie, mais du ton du Dieu qui commande, ces grandes paroles : « *Mulier, ecce filius tuus, — Femme, voilà votre fils*, » Jésus-Christ opéra une révolution complète dans le Cœur de Marie, et y réalisa des prodiges conformes à leur signification. Par elles, il fit de Marie la Mère de l'Eglise, comme par les paroles et l'eau du Baptême, il nous fait chrétiens. Et Marie,

en même temps qu'elle sentit se former en elle un cœur de mère, se sentit aussi remuée jusqu'au fond de l'âme, retrempée, élevée et formée à des sentiments en harmonie avec la nouvelle charge dont elle était investie, les sentiments de la plus tendre des mères à l'égard des hommes devenant ses enfants. Jésus-Christ, en ajoutant la maternité humaine à la maternité divine, ouvrait en son Cœur une nouvelle source d'amour pour qu'elle aimât les hommes autant qu'il les aimait lui-même, et il les aimait jusqu'à la mort et à la mort de la Croix; pour qu'elle les aimât autant qu'elle l'aimait, et elle l'aimait jusqu'à endurer avec lui les angoisses du plus inexprimable martyre. Ainsi s'accomplit, en cette heure solennelle, la première moitié de la promesse : « *Non relinquam vos orphanos, — je ne vous laisserai pas orphelins.* » Bientôt rien n'allait manquer à son complet accomplissement. O prodige de l'amour!...

*
* *

Maintenant, mes sœurs, méditons, pesons cette miséricordieuse parole : *Marie est notre Mère.* Jésus-Christ, au moment où il nous fit ce grand don de Marie pour Mère, ne nous donna-t-il pas en même temps le plus puissant de tous les motifs d'espérance en elle? O souvenir précieux et plein de charmes : la Mère de notre Sauveur est aussi la nôtre! Nous sommes ses enfants : les enfants de sa douleur et de ses larmes, puisque c'est au pied de la Croix qu'elle nous a adoptés; les enfants de sa consolation, puisque c'est aussi pour la consoler elle-même que Jésus-Christ nous confia à sa tendresse.

Nous devons donc nous attendre à être aimés d'elle d'un amour ineffable, puisqu'elle a été établie notre Mère au temps de la miséricorde, lorsque Jésus-Christ nous donnait la plus grande preuve de son amour, donnant pour nous son sang et sa vie. Elle doit avoir une extrême inclination et volonté de nous faire du bien. Une mère, en effet, oublia-t-elle jamais ses enfants? Quelle est la femme qui, s'entendant appeler du nom de mère par son enfant, ne sent pas son cœur et ses entrailles s'émouvoir par un sentiment délicieux de tendresse? Ah! si les autres mères ne peuvent détourner leurs regards et leur sollicitude de leurs enfants qui les implorent, comment Marie pourrait-elle ne pas s'attendrir sur nos misères, elle qui est la Mère par excellence? Ce nom de mère ne lui rappelle-t-il pas le Calvaire, et la charité dont Jésus-Christ lui a donné le spectacle et l'exemple? Elle doit donc sentir ses entrailles s'émouvoir sur nous comme sur les enfants qu'elle a acquis dans le moment mystérieux de ses douleurs. Lorsqu'elle nous voit réunis, l'invoquant sous ce nom plein de charmes; « voici, doit-elle se dire, mes enfants que » mon Fils m'a donnés avant de mourir. Ce sont » bien eux, et je ne puis leur refuser cet amour et » cette tendresse dont Jésus, en me les donnant, me » fit un devoir, et dont je me fis, en l'acceptant » une gloire. »

Oui, mes sœurs, nous avons sur le Cœur de Marie les mêmes droits que Jésus-Christ lui-même. C'est avec une double confiance que nous pouvons lui dire : « *Monstra te esse Matrem*, — *Montrez que*

vous êtes Mère, » Mère de Jésus-Christ pour tout obtenir, et notre Mère pour tout nous accorder.

Mais je reste en deçà de la vérité en disant que nous pouvons espérer en elle; je dois dire que nous le devons. Quand Jésus-Christ a dit à son disciple saint Jean : « *Ecce Mater tua, — voilà votre Mère* » ne nous a-t-il pas fait un ordre de compter sur elle, de l'invoquer, comme il lui a fait à elle un ordre de nous aimer? Ces paroles ne veulent-elles pas dire : « Je vous avais promis que je ne vous laisserais pas orphelins sur la terre, cette promesse, je l'ai accomplie. Ma Mère est votre Mère, ayez, je vous le commande, confiance en elle. Dans tous vos besoins, recourez à son ministère. Je la revêts de ma puissance et de ma miséricorde : ce sera sous ses auspices, sous sa tutelle, que vous grandirez, vivrez et mourrez, sous sa garde que vous traverserez sans périls et sans chute les épreuves. Ma légataire universelle, dispensatrice de tous les trésors de ma grâce, partout, en tout et toujours elle sera votre Providence.

Oh ! qui donc, vénérées sœurs, craindra jamais de sa part l'indifférence, l'oubli ou la dureté qui repousse? Nous lui avons coûté trop cher; elle nous a enfantés parmi trop de larmes pour jamais se résigner à nous faire des refus. Jetons-nous donc dans ses bras et dans son sein comme dans l'asile le plus sûr. Dans tous nos maux, aimons à penser qu'auprès de Dieu nous avons une médiatrice qui est notre sœur, notre Mère; une Mère dont la nature humaine se rapproche de notre faiblesse, et à qui la maternité divine donne une sorte d'empire sur Dieu même.

Aimons à considérer Marie pressant sur son cœur Dieu et l'homme et les appelant tous deux *mes fils*. Oh! que cette pensée si douce est bien propre à épanouir nos cœurs et à les porter à la confiance et à la prière. Au sein de nos misères que nous nous sentons consolés et heureux!

Oui, ô Vierge pleine de bonté, de charmes et de douceurs, avec quel bonheur nous vous appelons notre Mère? Avec quelle confiance nous recourons à vous? O Notre-Dame de la Providence, ô notre bonne Mère, accompagnez-nous dans toutes nos voies, servez-nous de défense, prenez soin de nos jours, veillez sur tous nos intérêts. Ne nous quittez pas que nous ne soyons votre couronne et votre famille dans le Ciel.

LA SAINTE VIERGE

3° SA SURVIVANCE, SON RÈGNE DANS L'ÉGLISE DEPUIS DIX-HUIT CENTS ANS.

CHAPITRE XI.

Marie, amour et universelle espérance des générations chrétiennes.

Gloire à Dieu ! Après la grande parole, le grand acte du Calvaire que nous venons de méditer, l'ordre de choses établi dès l'origine, promis de nouveau après la chute de nos premiers parents, chanté par les prophètes, ardemment attendu par les peuples, prend son cours.

Sous l'empire de la parole créatrice, et des actes réparateurs et restaurateurs du Sauveur mourant sur la Croix, le genre humain est non-seulement racheté, mais reconstitué en famille.

Ainsi qu'un beau navire réparé et prêt à être lancé sur l'Océan, il a son pilote, son ancre, sa boussole, son étoile. Comme une magnifique armée, il a ses chefs et sa bannière. Noble peuple, vrai peuple de Dieu, le voilà avec sa Reine aussi bien qu'avec son Roi. Nouvelle famille et vraie famille de Dieu, il a non-seulement un Père ; il a sa Mère, et quelle Mère ?

Une Mère incomparable, une Mère en ce moment entourée des espérances et des soupirs de quarante siècles; une Mère comblée déjà pendant trente-trois années, de mille louanges lui venant du Ciel et de la terre; une Mère, unique par la plénitude des grâces qu'elle possède, unique par les sublimes prérogatives dont elle est enrichie, unique par les hautes charges qui lui sont confiées, enfin unique par les sentiments qui viennent d'être créés en elle.

Ainsi royalement, divinement traité, en vérité que lui manque-t-il désormais pour reprendre et continuer sa marche sur la route du temps?

Il ne lui manque rien du côté de son Sauveur qui lui a tant donné. Mais il lui reste à lui, avant de quitter le Calvaire, dans la personne du disciple son représentant, un grand devoir à remplir, sous les yeux de son Rédempteur, un grand acte à faire, le même qu'accomplit Adam à l'égard d'Eve, au Paradis terrestre.

Au Paradis terrestre, quand Dieu eut formé la femme, non-seulement il l'amena à Adam, et il la lui présenta, comme il lui avait présenté tous les autres êtres vivants. Mais encore Adam, comprenant le don de Dieu et son dessein, l'accueillit aussitôt, émerveillé, pénétré de reconnaissance en s'écriant : Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair : « *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea*, » c'est-à-dire voilà l'aide que je n'ai pas rencontré parmi tous les autres êtres qui ont passé devant moi : « *Adœ vero non inveniebatur adjutor similis ejus*, » voilà l'aide telle qu'il me la faut, l'aide

semblable à moi. Quand Adam eut ainsi parlé, la création fut close, et Dieu entra dans son repos.

Ainsi, vénérées Sœurs, ce n'est que quand le disciple, au nom du genre humain régénéré qu'il représente, aura accepté le don qui vient de lui être fait, dans la personne de Marie, que Jésus laissera la mort s'approcher de lui. Sachant que toutes choses sont dès lors accomplies : « *Postea sciens Jesus quia omnia consummata sunt*, » Jésus n'aura plus que quatre paroles à prononcer : Celle-ci au nom de l'humanité malheureuse : « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé; » cette autre au nom de son divin Cœur, ému de compassion : « *sitio*, — j'ai soif, » c'est-à-dire ô hommes, je brûle de vous voir profiter des dons que je vous fais; cette troisième : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, — Mon Père, je recommande mon âme entre vos mains; » Et cette dernière : « *Consummatum est*, — tout est consommé. » Alors il inclinera la tête, et rendra son dernier soupir. La Rédemption sera close, et le Rédempteur entrera dans son repos.

Elle ne se fit pas attendre, vénérées sœurs, cette acceptation voulue par le Sauveur, cette acceptation de devoir et d'intérêt pour le disciple, disons mieux, de devoir et d'intérêt pour le genre humain. Ecoutez saint Jean parlant de lui-même en historien fidèle.

A peine le Sauveur eut-il prononcé pour être entendu de l'univers, des ennemis comme des amis, cette parole d'autorité et de charité : « *Ecce mater* » *tua*, — voilà votre Mère, » aussitôt, « *Et ex illâ*

» *horâ*, » le disciple reçut Marie. Le disciple, entendez bien, par conséquent, non-seulement Jean, mais l'Eglise enseignante représentée par Jean, comme apôtre; non-seulement Jean, mais le chrétien régénéré, ou l'Eglise enseignée qu'il représentait, comme disciple; non-seulement Jean, le disciple bien-aimé, mais dans sa personne, l'humanité bien-aimée aussi, aimée jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. « *Ex illâ horâ* », non pas dès ce jour, mais dès cette heure, sur le Calvaire même, sous le regard du Sauveur, « *Accepit eam discipulus in sua*, » il s'empressa de l'accueillir. Mais qu'est-ce à dire il l'accueillit *in suâ?* Pourquoi le saint Evangile ne dit-il pas *in suam Matrem*, pour sa Mère, expression qui semble si naturellement faire suite à celle du Sauveur: « *Ecce Mater tua*, — voilà votre Mère? »

O profondeur, ô richesse incomparable d'un mot, si court et si simple en apparence, mais en réalité d'un sens beaucoup plus étendu que celui de mère, si étendu qu'il exprime à lui seul tout ce qu'il est possible d'être, de dire et de faire en l'honneur de Marie.

« *Accepit eam discipulus in sua* » : il la reçut comme son bien propre, comme son patrimoine, comme son tout en ce monde, selon la force du texte grec : « *eis ta idia* ». Il la reçut comme sa Providence, pour mettre en elle toutes ses espérances. Il la reçut comme sa Reine et sa Mère, pour lui rendre tous les hommages, et lui donner tout son amour.

*
* *

« *Accepit eam discipulus in sua.* » Ainsi commença et fut écrite d'avance l'histoire de tous les siècles chrétiens, touchant Marie. Telle fut la conduite du disciple, dans ce grand jour, et à cette grande heure du vendredi saint, telle sera la conduite de tous les chrétiens jusqu'à la fin du monde.

Allons aux preuves, vénérées sœurs, le saint Evangile et l'histoire à la main. Développer ce vaste, ce splendide sujet demanderait des volumes. Consacrons-lui, au moins, quelques pages.

Le Sauveur est mort, son corps, détaché de la Croix, est enveloppé dans le linceul et déposé dans le sépulcre. Le Calvaire a retrouvé le silence. Où sont les Apôtres que la peur des Juifs avait dispersés, après la scène du jardin des Olives, et que la mort de leur Maître avait complétement bouleversés? Où sont les saintes femmes? Où sont les disciples? Ne les cherchez pas ailleurs, mes sœurs, qu'auprès de Marie.

« *Accepit eam discipulus in sua*, » tous sont réfugiés auprès d'elle, et font de sa demeure leur centre de ralliement. Ayant présente à la pensée la douce parole : « *Ecce Mater tua*, » ils se sentent instinctivement portés à lui prodiguer les témoignages de leur respect profond et de leur filial attachement. Ils comprennent le devoir de tenir compagnie à la Mère des douleurs, *Mater dolorosa.*

Sous le poids de la douleur eux-mêmes, ils sentent le besoin de recevoir d'elle force, courage, conso-

lations. Oh ! depuis les heures douloureuses de la sépulture de Jésus, jusqu'à celles de sa résurrection, et depuis celles de sa résurrection, jusqu'à celles de son ascension glorieuse, avec quel empressement ils durent souvent l'aborder, tantôt pour prendre part à son affliction, tantôt pour partager ses joies, tantôt pour être l'objet de ses maternelles tendresses, et toujours pour l'entourer de leur respect, de leur amour et de leur confiance.

Quarante jours sont passés, et nous sommes au Cénacle. Voici dans ce Cénacle, comme dans son berceau, la nouvelle humanité, née du sang du Sauveur, n'attendant plus que le souffle vivificateur de l'Esprit-Saint, pour apparaître au monde, pleine de vie et rayonnante de jeunesse.

Pourquoi Marie se trouve-t-elle au sein du Collége apostolique, et comment se fait-il que la sainte Ecriture en fasse une mention expresse ? Pourquoi l'Ecrivain sacré, en représentant les Apôtres, les disciples, les saintes femmes, c'est-à-dire ceux qui composent alors toute l'Eglise, unis ensemble comme les membres d'une famille, et persévérant tous dans une prière unanime, prend-il soin d'ajouter « *cum Mariâ,* » avec Marie, non pas avec Marie, personne privée, remarquez-le bien, mais avec Marie, Mère de Jésus, « *cum Mariâ, Matre Jesu ?* »

La réponse est facile, mes sœurs. Elle se trouve dans la parole « *Accepit eam discipulus in sua.* » Oui, le Cénacle est la suite et le complément du Calvaire. Au Cénacle se passe le second acte historique du culte d'espérance en Marie. Au Calvaire, le dis-

ciple avait reçu Marie pour son bien, pour son tout en ce monde. Au Cénacle, ce n'est plus seulement le disciple, c'est l'Eglise tout entière, pasteurs et fidèles, qui, en se recueillant et en priant sous la direction de Marie, inaugure solennellement le culte d'union avec elle. C'est l'Eglise tout entière, prêchant d'exemple au sein du Cénacle, comme du haut d'une chaire, cette vérité que, pour obtenir les grâces spirituelles et temporelles, tous les dons de Dieu, « il faudra persévérer dans la prière en union avec Marie, Mère de Jésus : — *Erant perseverantes in oratione cum Mariâ, Matre Jesu.* » Il faudra honorer Marie et l'aimer comme Mère de Jésus. Splendide enseignement, vénérées sœurs, qui produira à tout jamais ses fruits.

Troisième acte historique. Après l'exemple, la parole. L'Eglise est sortie du Cénacle, et, pour la première fois, elle va parler et agir dans la plénitude de sa souveraineté. Remplis du Saint-Esprit, et sous son inspiration, les Apôtres, après avoir prêché aux Juifs, sont sur le point de partir pour la conquête du monde, selon le commandement du Maître : « *Euntes, docete omnes gentes*, — allez, instruisez toutes les nations. »

Réunis, les voici qui rédigent l'abrégé de la doctrine qu'ils doivent annoncer à la terre. Dans ce glorieux symbole, appelé à être le signe de ralliement et l'objet des méditations quotidiennes de tous les chrétiens, Marie sera-t-elle oubliée ? Entendez ce mémorable début : « *Credo*, » je crois en Dieu le Père,... et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre

Seigneur, « *qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine, — qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.* » Quel enseignement, mes sœurs, et quelle lumière pour nous?

Dans ce *Credo*, monument éternel de notre foi, cinq noms seulement sont prononcés : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Marie et Pilate. O gloire, ô triomphe! L'adorable Trinité seule plane au-dessus de Marie. Tout le reste est à ses pieds, dans la personne de Pilate : Pilate, représentant, comme homme privé et homme pécheur, l'humanité déchue; Pilate, représentant, comme homme public et juge inique, Satan, qui a prétendu anéantir par lui son divin ennemi; Satan, sur qui Marie semble appuyer son pied victorieux, selon la grande parole du Paradis terrestre : « *Ipsa conteret caput tuum*, — elle-même te brisera la tête. »

Je crois en Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, Quelle parole, mes sœurs? La sainte Eglise, alors personnifiée dans les Apôtres, pouvait-elle mieux glorifier Marie, et la proposer plus éloquemment à la vénération et à la confiance des fidèles?

C'est avec cette parole, complément et couronnement de tous les enseignements du passé, que les Apôtres se séparent et se dispersent à travers le monde. Avec eux, descendent ensemble du Calvaire et du Cénacle, unies, comme deux sœurs, par les liens d'une commune origine, et d'une même vocation, l'Eglise et Marie, la religion et la dévotion à Marie. Avec eux, elles recommencent leur laborieux et nouveau pèlerinage sur la terre, pour faire la conquête des âmes.

Voici les Apôtres à l'œuvre, et voici que Jésus-Christ, en prenant possession des cœurs, y fait régner sa Mère avec lui. Désormais, ces deux noms sacrés, Jésus, Marie, seront inséparables sur les lèvres des chrétiens, comme ils le sont, au plus haut des Cieux, dans les cantiques des Anges.

Vous les montrerai-je ces conquérants d'un nouveau genre, enseignant aux nouveaux convertis, et leur développant, selon la prudence et les circonstances du temps, avec tous les autres points de la doctrine évangélique, tout ce qui a trait à la dévotion à Marie? Vous les signalerai-je, réunis autour de l'auguste Vierge, après vingt-quatre ans de séparation pour plusieurs, afin de la voir encore une fois, à sa dernière heure sur la terre, lui adressant, dit saint Denis, leurs supplications, lui recommandant leurs travaux, satisfaisant, comme disciples, à leur piété filiale, et donnant à tous, comme chefs, le puissant enseignement de l'exemple ?

Ou bien les suivrons-nous de nouveau, après cette dernière entrevue, confirmant leurs paroles, et prouvant leurs sentiments par leurs actes? Nous verrions saint Pierre à Tortose, à Diospolis, à Tarente, et jusqu'aux portes de Rome, érigeant des oratoires, des églises en l'honneur de Marie; saint Jean plaçant sous son invocation les églises d'Ephèse et de Lydda; saint Jacques lui élevant, en Espagne, un sanctuaire resté célèbre à travers les âges; le disciple Zachée lui consacrant, en notre patrie, les rochers solitaires où il s'était retiré pour prier, et que nous vénérons encore, sous le nom toujours cher de Roc-Amadour;

saint Barnabé lui dédiant la première église de Milan.

Ou bien encore, laissant de côté les prédicateurs, contemplerons-nous les fidèles accueillant avec avidité les enseignements qui leur sont donnés, touchant Marie, un saint Denis, par exemple, tellement ravi des choses si nobles, si élevées que lui raconte saint Paul, à Athènes, qu'il ne peut résister au désir de voir l'auguste Vierge?

Chose certaine, d'après l'histoire, vénérées sœurs, c'est que les fidèles eurent plutôt besoin d'être modérés et réglés dans leurs sentiments de dévotion, qu'ils n'eurent besoin d'être excités et encouragés. Témoins les Collyridiens qui, outrepassant la vérité, portèrent leur vénération jusqu'à l'erreur, jusqu'à l'hérésie, en la changeant en adoration. Cette dévotion exagérée n'est-elle pas une preuve éloquente de la vivacité de foi, de confiance, de respect que les siècles apostoliques léguèrent aux siècles des docteurs et à tous les siècles?

« *Accepit eam discipulus in sua.* » Depuis le Calvaire, depuis le Cénacle, les chrétiens n'ont pas cessé de prendre Marie pour leur bien, pour leur Providence : voilà le fait universel.

Aussi, depuis cette lointaine époque, qui pourra compter tous ceux qui ont répondu aux grandes voix parties du Ciel et de la terre, tous ceux qui ont imité Jean, leur représentant, tous ceux qui ont écouté l'Eglise, la représentante de Dieu, la grande missionnaire de Marie? Les enfants lui ont été recommandés à leur première aurore, ou même avant de

naître. Les jeunes convives de Jésus-Christ lui ont demandé la ferveur, puis, après le grand jour, la persévérance. Près de son autel, on a vu s'agenouiller tour à tour : la jeune chrétienne désireuse de conserver une jeunesse angélique; la pauvre ouvrière sur le point d'aller demander au travail son pain de chaque jour; la jeune postulante, avant de prendre Jésus-Christ pour époux; le jeune homme avant de s'enrôler sous les drapeaux; le prêtre avant de se dévouer au salut des âmes; les chefs des armées avant de livrer bataille; le matelot avant de quitter le port ou à l'heure du danger; le marchand avant d'aller chercher fortune sur une terre étrangère; le pécheur pour recouvrer la paix de l'âme; le juste pour conserver son innocence.

Le malade, dans les maladies dangereuses, voire même au moindre mal dont il s'est senti atteint, lui a demandé son assistance, comme le pauvre mourant lui a confié sa dernière heure. Que d'épouses, que de mères désolées lui ont demandé le courage au milieu de leurs combats, la résignation dans leurs épreuves, et lui ont confié les âmes malades qui leur étaient chères?

Les souverains lui ont confié leurs couronnes, leur personne, leurs sujets. A ses pieds, les grands de la terre sont venus déposer le poids des afflictions que le cœur du riche et du puissant recèle, aussi bien que le cœur du pauvre et du faible.

En un mot, dans les dangers sur terre et sur mer, dans l'adversité et dans la prospérité, en temps de paix et en temps de guerre, pour obtenir les biens

du corps comme ceux de l'âme, les biens de la grâce comme ceux de la gloire, on s'est universellement adressé à Marie. En toute espèce d'afflictions, à tous les jours d'épreuves, en toutes les calamités publiques, en toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie, c'est toujours vers son trône qu'on a élevé les regards, ses autels qu'on a assiégés, devant ses images qu'on s'est prosterné, son nom béni que l'on a invoqué.

En voulez-vous, mes Sœurs, des témoignages splendides ? Laissez-moi vous citer quelques-uns des titres innombrables que les siècles, les uns après les autres, lui ont donnés.

Ici on l'a priée sous les noms de Notre-Dame de Bon-Secours, de Notre-Dame de Grâce, de Notre-Dame de Salut. Là, on l'a appelée Notre-Dame des Abîmes, Notre-Dame de Bonne-Rencontre, Notre-Dame des Voyages. En mille endroits on l'a nommée tantôt Notre-Dame des Lumières, Notre-Dame de Bon-Conseil, Notre-Dame de Bonne-Espérance, Notre-Dame de Bon-Désir; tantôt Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame de Miséricorde, Notre-Dame des Vertus; ici Notre-Dame de la Délivrance, Notre-Dame des Malades, Notre-Dame des Agonisants, Notre-Dame de la Bonne-Mort, Notre-Dame de la Vie ; là Notre-Dame des Larmes, Notre-Dame de la Croix, Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame de Compassion, et surtout Notre-Dame de Pitié.

Tous ces noms si gracieux, si touchants, et mille autres qu'il serait trop long d'énumérer, de qui lui viennent-ils? Des gémissants, des pleurants, de

tout ce qui a souffert en notre vallée de larmes; et qui est-ce qui n'a pas souffert. Il les lui ont donnés comme exprimant mieux que tout autre leur affliction, leur espoir, leur confiance, leur amour. Ils les lui ont donné parce qu'ils ont su reconnaître en elle la souveraine dépositaire des richesses divines, et la souveraine Consolatrice de toutes les misères humaines.

Quelles preuves vous donnerai-je encore de la confiance universelle en Marie? Vous rappellerai-je comment des millions de fidèles ont aimé à porter sur eux ses livrées, ou se sont plu à se vêtir de ses couleurs? Vous dirai-je combien ont choisi avec bonheur pour jeûner, communier, faire l'aumône, les jours que la sainte Eglise lui a dédiés? Vous ferai-je remarquer avec quelle foi on a attribué à ses rubans consacrés par la prière la conservation de l'innocence, à ses médailles bénites le salut de l'âme et du corps? Quelles confréries plus multipliées que celles établies sous son patronage? Quels sanctuaires plus célèbres et plus fréquentés que ceux qui lui ont été consacrés par la piété des chrétiens? « *Accepit eam discipulus in sua.* » O famille chrétienne, que cette parole vous convient bien?

*
* *

Mais Marie n'a pas été seulement l'amour et l'universelle espérance des chrétiens. Ils lui ont prodigué les témoignages enthousiastes de leur respect, de leur vénération, aussi bien que ceux de leur confiance et de leur amour.

Ainsi avec quel respect son immortel cantique a été redit sous les voûtes de tous les temples catholiques? Le ciseau du statuaire a retracé sa vive image sur le marbre et sur la pierre. La palette du peintre a jeté sur la toile sa douce et pudique figure. La main de l'architecte a couvert le sol chrétien de monuments en son honneur. Des miliers de livres ont retracé sa vie et célébré ses prérogatives. Au fond des vallées solitaires, sur la cîme élevée des montagnes, dans les humbles campagnes, comme dans les brillantes cités, partout et toujours des hymnes et des cantiques ont retenti à sa gloire. Depuis l'église jusqu'à la cloche, depuis la statue et le tableau qui ornent son autel, jusqu'aux étendards, monnaies, médailles, tout a proclamé la vénération témoignée et les honneurs rendus par les générations chrétiennes à la Mère du Sauveur, à la Souveraine du Ciel et de la terre. Toutes les langues, toutes les nations du monde ont à l'envi et avec des paroles qui ne tarissent pas, chanté, célébré et le bonheur qu'elle a eu et le bonheur qu'elle a procuré.

En vérité, après la gloire de Jésus-Christ, quelle gloire approche de la sienne? Quel nom plus radieux a plané sur le monde? Tandis que le temps en a enseveli tant d'autres dans l'oubli, le sien, entouré d'une divine auréole, a brillé au-dessus de nous, comme un astre bienfaisant. En traversant la vie, qui s'est beaucoup occupé des mères d'Alexandre, de César, de Charlemagne? Le peuple ignore jusqu'au nom de ces femmes dont le sein a nourri les vainqueurs de la terre. Le nom de Marie a été non-

seulement connu, il a été béni, il a été révéré, comme il a été aimé dans tous les rangs et dans toutes les conditions. « *Accepit eam discipulus in sua.* » Tout cœur chrétien lui a rendu hommage.

Marie a eu une autre gloire. Choisie pour écraser la tête du serpent infernal, elle a été comme le Sauveur, l'objet de sa haine et de la haine des méchants, elle a été outragée. Ils ont combattu ses priviléges, contesté son pouvoir, profané ses images, tenté d'abolir son culte.

Mais les blasphémateurs ont passé, et Marie a continué de porter sur son front immaculé la royauté du monde. Son souvenir a continué de vivre dans les cœurs, et son nom d'être sur toutes les lèvres. Les insultes ont cessé, et l'enfance a persévéré à lui consacrer les prémices de la vie, la jeunesse cette fleur des années si précieuses et si belles, la vieillesse les derniers jours que sa bonté rend si doux. Que dis-je ? Les outrages n'ont servi qu'à l'élever en gloire. Pour la défendre, pasteurs et fidèles se sont unis de concert. Pour réparer les outrages, les louanges sont devenues plus ardentes. Comme son divin Fils, elle a continué de régner, et son règne ne finit pas : « *Cujus regni non erit finis.* »

En pouvait-il être autrement, vénérées sœurs, quand la sainte Eglise, héritière et dépositaire de toutes les doctrines divines, a si hien maintenu par ses pontifes, par ses docteurs et ses prêtres ce qu'elle avait commencé par les Apôtres, et ce que Dieu avait fait par le ministère des prophètes. Au milieu de ses luttes pour la vérité, de ses combats contre les

erreurs et les passions, regardant Marie comme sa grande espérance, elle n'a pas cessé de lui adresser ses prières, et de lui décerner les plus grands honneurs. Elle a voulu que sa liturgie sacrée déployât toutes ses pompes, toutes les splendeurs du culte en sa faveur, que plus de vingt solennités racontassent chaque année ses vertus, ses priviléges et ses gloires. Elle lui a consacré un mois tout entier, un jour chaque semaine, trois souvenirs chaque jour. Et, après lui avoir rendu les plus magnifiques hommages, elle s'écrie encore : « Par quelles louanges dignes de vous pouvons-nous vous honorer, ô très sainte Vierge Marie, vous qui avez renfermé dans votre sein virginal Celui que le Ciel et la terre ne peuvent contenir. » Pour le peuple chrétien quel éloquent enseignement ! « *Accepit eam discipulus in sua.* » O sainte Eglise de mon Dieu, vous l'avez vous-même réalisée magnifiquement cette belle conduite du disciple bien-aimé.

*
* *

Au plus inépuisable sujet il faut poser des limites. Arrêtons-nous enfin et résumons.

Que venez-vous de constater avec moi, vénérées sœurs ? Que si les hommes des temps anciens ont compris et retenu plus ou moins les grandes paroles des premiers jours du monde : « *Faciamus adjutorium ei simile sibi*, — faisons à l'homme une aide semblable à lui ; » — « *Ponam inimicitias inter te et Mulierem; ipsa conteret caput tuum*, — je placerai des inimitiés entre toi et une Femme ; elle-même te bri-

sera la tête ; » les hommes des temps nouveaux ont bien compris aussi et surtout admirablement retenu les grandes paroles des jours de la Rédemption : l' « *Ave , gratiâ plena* » de Nazareth ; je vous salue , pleine de grâce ; l' « *Ecce Mater tua* » du Calvaire , Disciple , voilà votre Mère ; « *cum Mariâ, Matre Jesu* » et le « *natus ex Mariâ Virgine* » du Cénacle , avec Marie , Mère de Jésus , né de la Vierge Marie. Oui , « *Accepit eam discipulus in sua,* » le disciple , je veux dire le monde chrétien tout entier , selon le degré de lumière dont il a joui , a pris Marie pour son bien , pour son patrimoine , pour sa Providence , et il lui a rendu d'universels hommages et lui a adressé d'unanimes prières.

Merveilleuse ressemblance aux deux versants de l'histoire, entre les générations tombées et les générations relevées, entre les siècles d'attente et les siècles possesseurs des miséricordieuses réalités? Le culte d'espérance , de vénération en la Femme choisie , a succédé sans interruption un culte d'espérance et de vénération en la Femme promise. Le genre humain n'a pas laissé passer une seule heure sans se rattacher à sa Souveraine, à sa Mère.

Je crois en une Femme, a dit le monde ancien, même au sein des ténèbres de l'erreur , aux jours de la plus grossière idolâtrie. Je crois en Marie , lui a répondu le monde nouveau , au milieu des splendides clartés de la foi. Malheureuses , nous attendons, nous espérons une Libératrice , disaient les générations tombées. Nous la possédons , et nous nous

pressons sous sa bannière, se sont écriées les générations relevées.

Recueillis de la bouche de Dieu, les oracles consolateurs, sur la mission de la Vierge ont passé, pendant quarante siècles, de bouche en bouche, et ont servi de base à toutes les croyances dont les familles patriarcales, dont le peuple choisi, dont le monde même idolâtre ont vécu. Recueillis du saint Evangile et de la bouche des Apôtres, gardés dans toute leur pureté par la sainte Eglise, les oracles des temps nouveaux ont passé et passeront quotidiennement sur des millions de lèvres, et jusqu'au dernier jour, le monde chrétien en vivra.

O magnifique unité de soixante siècles! ô ineffable rencontre des hommes dans les mêmes soupirs, dans les mêmes espérances, dans les mêmes hommages et dans le même amour! O lumineuse et éloquente harmonie des siècles se donnant la main! O mon Dieu, au souvenir de tant d'honneurs et de tant de témoignages d'amour, devant ces peuples à genoux, devant cette terre entière qui implore et bénit, comment demeurerions-nous insensibles et muets?

Oui, ô Marie, tant qu'il nous restera un souffle de vie, nous aimerons à mêler nos voix à ce doux concert des générations en votre honneur. Vous avez été l'espérance de nos aïeux, vous serez la nôtre. Pressés par les mêmes besoins, nous nous prosternerons à vos pieds avec le même amour, et guidés par les mêmes sentiments de confiance et de respect. Nous nous jetterons avec abandon sur votre cœur confident de tant de peines et arrosé de tant de

pleurs. Ouvrez-nous-le ce cœur si bon, ô Mère. Entendez nos vœux, souriez à nos plaintes, séchez nos larmes, montrez-vous notre appui, notre Providence, et soyez à jamais bénie!

CHAPITRE XII.

Marie a comblé l'attente des générations : 1° Par la charité de ses prières, de ses conseils et de ses bienfaits. Elle a été leur Providence.

Pertransiit benefaciendo.
Elle a passé en faisant le bien.

Depuis l'heure solennelle où les trois augustes personnes de la sainte Trinité tenaient ensemble ce mystérieux colloque : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide semblable à lui,* » soixante siècles ont passé. Soixante siècles, vénérées sœurs, ont redit sur toutes les formes et dans tous les langages, ce mot qui sourit si bien à notre nature déchue, en quête de tout ce qui lui manque : Espérance ! Espérance en une Femme dont la destinée doit être de porter secours ; espérance en Marie choisie, constituée pour être cette Femme de bénédiction.

Après avoir ainsi entendu mille voix parties du Ciel et de la terre : voix de Dieu Créateur et voix de Jésus-Christ Rédempteur, voix des Prophètes et voix de l'Eglise, voix des générations anciennes et

voix des générations chrétiennes, quelle autre voix peut-il nous rester à entendre ? Il en est encore une, mes sœurs, et ce n'est pas la moins touchante, je veux dire celle de l'histoire, nous racontant les bienfaits de Marie. Ecoutons-la cette voix qui va achever de porter l'allégresse dans nos âmes, et dont les enseignements vont mettre le sceau, le couronnement à tous nos motifs d'espérance.

C'est elle d'abord qui va nous dire la vraie raison de la longue vie de Marie sur la terre, après la grande scène du Calvaire. Vous êtes-vous demandé, mes sœurs, pourquoi Jésus-Christ a voulu que sa Mère lui survécût et restât séparée de lui, pendant près d'un quart de siècle ? Croyez-vous que ce fût seulement pour lui faire acquérir une plus grande abondance de mérites ?

Avant tout, il voulut lui faire inaugurer et exercer de son vivant son ministère de Souveraine, toutes les fonctions de sa nouvelle maternité. L'Eglise naissante avait besoin de son assistance pour grandir et prendre son essor dans le monde. Marie va mettre près de vingt-quatre ans à l'élever. Pendant près de vingt-quatre ans encore il ne lui faudra pas penser à mourir.

Le moment de se mettre à l'œuvre ne se fit pas attendre. Disons mieux. Il n'y eut pas d'interruption entre les paroles du Sauveur et leur accomplissement. A l'instant même, la parole « *Mulier, ecce filius tuus*, — Femme, voici votre enfant, » produisit en elle le même effet que sur le disciple la parole : « *Ecce Mater tua*, — voici votre Mère. » A l'instant même, elle commença

de partager son amour entre son vrai Fils mourant sur la Croix, et ses fils d'adoption plongés dans la douleur. A l'instant même, elle se montra mère et brûla de réunir autour d'elle les Apôtres et les Disciples dispersés.

Oh! qui nous redira la première entrevue entre cette Mère accueillant pour la première fois ses nouveaux enfants, et ses enfants, heureux du don qui venait de leur être fait, se réfugiant auprès d'elle pour la première fois, en leur qualité de fils? Avec quelle tendresse elle dut les recevoir, ne voulant pas les laisser un instant ni livrés à eux-mêmes, ni orphelins, ainsi que le leur avait promis le Sauveur! Avec quelle ardeur, pendant que l'âme du Sauveur portait l'allégresse dans les limbes et les changeait en paradis, elle dut se fondre en amour pour tempérer leur douleur. Tandis que Jésus réjouissait les justes, en leur annonçant leur glorieux et prochain départ pour le Ciel, avec quelle charité elle les instruisit et les consola, en méditant avec eux le divin oracle qui disait : « *Sepulcrum ejus erit gloriosum*, — son sépulcre sera glorieux, » et cet autre qu'ils avaient entendu de la bouche de leur divin Maître, sans le comprendre : « *Postquàm flagellaverint, interficient eum, et tertiâ die resurget*, — après l'avoir flagellé, ils le feront mourir, mais le troisième jour il ressuscitera. » Enfin, avec quel zèle elle remonta par l'espoir du pardon l'esprit de Pierre abattu par le souvenir de son reniement, les soutint tous dans leurs anxiétés, les raffermit contre leur inconstance et les guérit de leur pusillanimité!

Après le grand jour du triomphe, et pendant les quarante jours d'apparitions successives de Jésus, tantôt à quelques-uns, tantôt à tous ; Marie, nous ne pouvons pas en douter, se sentit aussi inclinée à les revoir souvent, à leur distribuer tour à tour les conseils et les consolations, qu'ils se sentirent portés eux-mêmes à se presser autour d'elle.

Mais ce n'était là que comme des essais et des préludes de la mission qu'elle avait reçue au pied de la Croix. C'est au Cénacle, après le grand jour de l'Ascension, et en dehors du Cénacle, après les merveilles de la Pentecôte, qu'il faut la considérer à l'œuvre.

Remontons au Cénacle. Nous n'avons dit, dans le chapitre précédent, qu'une des raisons providentielles de sa présence dans ce lieu mémorable. D'autres motifs l'y attiraient. Elle y était d'abord pour un motif que je ne veux que signaler en passant, et qui lui était commun avec les Apôtres. Dieu donne ses grâces en temps opportun, c'est-à-dire à mesure qu'elles deviennent nécessaires.

Sanctifiés comme disciples, les Apôtres avaient besoin d'être sanctifiés comme apôtres. De même Marie, comblée de grâces autrefois, afin de devenir Mère de Dieu, avait besoin d'en être aussi comblée comme Souveraine et Mère de l'Eglise. Pour être Mère de Dieu, il lui avait fallu la plénitude de la pureté, de la sainteté. Pour être mère des chrétiens il lui fallait la plénitude de la tendresse, de la charité. Le Saint-Esprit, à qui il était réservé de créer dans les Apôtres la force et le dévouement,

devait aussi animer et vivifier ce Cœur nouveau d'une Mère universelle, ce Cœur récemment agrandi au pied de la Croix, de façon à aimer tous les hommes devenus ses enfants. C'est au Cénacle que se passent ces merveiltes. C'est là que Marie se prépare à des grâces nouvelles et qu'elle les reçoit surabondantes.

Mais elle y était pour une autre raison capitale. Pour elle comme pour les Apôtres et les disciples, le Cénacle devait être le complément du Calvaire. Si les Apôtres et les disciples, en se recueillant, en priant sous sa direction, inaugurent solennellement le culte d'espérance en elle, et le prêchent à tous les siècles, Marie n'inaugure pas moins solennellement sa mission de Souveraine et de Mère, de conseillère et de suppliante.

C'est elle qui préside l'auguste assemblée. Elle prie, et par ses prières puissantes elle appelle sur ceux qui la composent les dons du Ciel. Elle confère avec les Apôtres et leur donne des enseignements de la plus haute importance. Ainsi la perpétuelle virginité, l'annonciation de l'ange Gabriel, le grand et fondamental mystère de la formation du corps du Sauveur dans son sein par l'opération du Saint-Esprit, les inquiétudes passagères de Joseph calmées par un envoyé céleste, le mystère glorieux et divin de la naissance, les trente années de la vie cachée, en un mot tous ces faits merveilleux dont elle était l'unique témoin vivant, et sur lesquels elle avait seule une lumière personnelle, une science parfaite, de qui les Apôtres les ont-ils appris si ce n'est d'elle et où les ont-ils appris, si ce n'est dans le Cénacle.

Oui, ces vérités, dont Jésus-Christ voulait sans doute parler quand il disait à ses disciples : « *J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais présentement vous n'êtes pas capables de les comprendre,* » c'est Marie qui les leur a révélées, en même temps que le Saint-Esprit leur en a donné l'intelligence. C'est elle aussi qui leur a redit les paroles dont s'était servi l'Ange pour la saluer, son *Magnificat* de reconnaissance auprès de sa parente Elisabeth, le chant de Zacharie, le chant du vieillard Siméon et mille autres détails dont ils n'ont pu avoir connaissance que par elle. Oui, l'assemblée du Cénacle, c'est l'Eglise au berceau qu'elle nourrit de sa parole et de ses conseils, comme elle avait nourri de son lait virginal son divin Enfant, c'est l'Eglise qu'elle échauffe de son amour, comme la poule réchauffe sous ses ailes sa jeune couvée.

En un mot, vicaire de la tendresse de Jésus, Marie occupe au Cénacle, dans la dispensation de la foi, la même place que nous lui avons vu occuper à Hébron dans la dispensation de la grâce. De même qu'à Hébron et à Cana, elle avait inauguré la mission de collaboratrice de Jésus-Christ, de même au Cénacle elle inaugure la mission de collaboratrice des Apôtres, de protectrice et de guide de tous les chrétiens. Et le Cénacle est aussi la chaire du haut de laquelle elle instruit tous les siècles de son rôle dans l'Eglise. Ce qu'elle fait au Cénacle, elle le fera toujours. « *Mulier, ecce Filius tuus.* » O Femme, ô Marie, l'Eglise, voilà votre enfant, voilà votre famille, protégez-la à tout jamais. D'abord, depuis ce grand jour jusqu'au

jour non moins grand où elle a été élevée au Ciel, elle n'y a point manqué. Conseillère et bienfaitrice des Apôtres elle les a secondés dans leurs œuvres apostoliques, et elle a confirmé par l'autorité de sa propre parole l'enseignement de ceux qui ont prêché dans la Judée. Attachée plus particulièrement à saint Jean, elle l'a suivi jusqu'à Ephèse. L'état florissant de la religion dans cette grande cité et les éloges que saint Paul donne à la piété de ses habitants, nous disent assez ses succès et les bénédictions qui accompagnent partout sa présence.

Consolatrice des Apôtres et des fidèles, elle a compati à leurs épreuves. Encore toute sanglante du drame du Calvaire, la religion est bientôt attaquée par les Juifs. La synagogue ouvre ses prisons, lui inflige ses coups de fouet dans la personne des Apôtres, et essaie de la détruire dans la personne de son premier disciple, saint Etienne. Que fait Marie? Elle encourage les Apôtres, elle assiste dans ses souffrances le saint disciple Etienne, et prie avec lui et les autres fidèles pour Saul, le persécuteur. Miséricordieuse, bonne envers tous, déjà on pouvait l'appeler le secours et la Providence des chrétiens.

Il en fut ainsi pendant vingt-quatre ans, jusqu'à ce qu'enfin l'Eglise étant assez développée et affermie pour se passer de sa présence sensible, les desseins de Dieu sur elle purent toucher à leur couronnement.

Eve, pour accomplir sa mission, ne devait pas rester perpétuellement sur la terre. Après un temps dont nous ignorons la durée, appelée à jouir au Ciel

de la vision béatifique, c'est du céleste séjour, comme de sa ville capitale, qu'elle aurait gouverné ses sujets, ses enfants. La vie humaine pour Marie, devait donc finir aussi. D'ailleurs, la souveraineté du Ciel ne lui était pas moins destinée que celle de la terre. Il fallait qu'elle en prît possession, qu'elle ceignît le diadème, symbole de sa royauté; qu'elle inaugurât son règne sur les habitants du Ciel, disons mieux, sur la création entière.

Ce grand jour arriva. Après avoir payé, comme fille d'Adam, son tribut à la mort, elle s'élança, pleine de vie, de bonheur et de gloire, vers le royaume de son divin Fils, vers son propre royaume. Elle s'y élança en corps et en âme : une chair immaculée et divinisée, ne pouvant rester en proie à la corruption commune du tombeau. Quand une fille de rois est choisie par un grand monarque pour partager avec lui les honneurs et les charges de la royauté, elle quitte la terre natale, afin d'aller prendre possession de son empire, et s'asseoir sur le trône où l'attendent ses belles et hautes destinées. Ainsi part Marie, pour aller s'asseoir, la première après Dieu, sur le trône du Ciel.

Elévation incomparable! Saint Jean, à qui il fut donné de l'apercevoir, après son arrivée dans les célestes demeures, nous dit qu'elle est revêtue du soleil comme d'un manteau, c'est-à-dire, selon les interprètes, environnée des splendeurs de Jésus-Christ glorifié. Il ajoute qu'elle a la lune sous ses pieds, et, autour de sa tête une couronne de douze étoiles. Cette couronne, mes sœurs, ce sont les douze

Apôtres qu'elle a réunis, consolés, dirigés, et avec lesquels elle a fondé l'Eglise, et qui l'entourent comme une couronne d'honneur. La lune sous ses pieds, c'est l'Eglise toute entière, qui est dans le monde l'astre secondaire de la lumière incréée, comme la lune est dans le firmament l'astre secondaire de la lumière créée.

*
* *

Or, qu'a fait Marie par rapport à la terre, du sein de tant de magnificences ? Tout ce qu'elle avait fait pendant son existence terrestre. Elle a fait le bien : dix-huit siècles de persévérance à l'invoquer nous le disent éloquemment. Les hommes, en effet, ne se nourrissent pas uniquement d'espérances. Il est un mot qui explique toutes leurs actions, toutes leurs démarches et qui résume toute leur conduite : c'est l'intérêt. Considérez-les dans tous les âges, dans toutes les positions. Que veulent-ils, que cherchent-ils ? Toujours leur profit, toujours leur intérêt. Donc, si dix-huit siècles présentent le phénomène constant de la confiance en Marie, c'est parce que toutes les générations y ont trouvé leur avantage.

Oui, vénérées chrétiennes, Marie s'est toujours montrée sensible à la prière et à l'amour de ses enfants. En elle on a trouvé une main bienfaisante, une sœur, une Mère qui a délivré son peuple, sa famille de tout mal. Deux mots ont caractérisé son passage comme celui du Sauveur à travers les siècles : « *Elle a passé en faisant le bien.* » Trois mots expliquent les sentiments des générations à son égard, et le concert de supplications, d'hommages, de louanges, et

de bénédictions dont elle a été l'objet : « *Il fait bon sous sa tutelle.* »

Du haut du Ciel, penchée sur notre terre, comme une mère sur le lit de souffrances de son enfant, elle a recueilli les larmes et les vœux de ses serviteurs pour les présenter à Jésus-Christ, et leur rapporter, avec le trésor de sa grâce, le soulagement ou la résignation. Elle a suivi ses enfants dans chacune de leurs carrières et leur a fait passer des secours et des grâces en rapport avec leur situation. Elle a compris leurs besoins quelque en ait été la nature. Elle a entendu leur appel de quelque côté qu'il soit venu.

Sa vie au Ciel a été un constant prolongement de sa vie sur la terre. Telle nous l'avons vue à Hébron, à Cana, au Cénacle, telle elle a paru dans tous les temps. Bienfaitrice la plus généreuse, elle s'est employée continuellement au service des âmes et des corps, des nations et des individus. Sa protection a marché à l'égal des périls qui ont menacé les hommes. Riche de toutes les richesses de son divin Fils, jamais elle n'a cessé d'ouvrir ses mains à ses frères en Adam, à ses fils en Jésus-Christ; de leur ouvrir, en vraie Sœur, en vraie Mère, ses entrailles et son Cœur. Elle a guéri les maladies que les remèdes humains ne pouvaient guérir. Elle a rendu l'ouïe, la vue, le marcher, le parler. Elle a défendu des eaux et des vagues; elle a préservé du feu et des embrasements. Elle a essuyé les larmes, calmé les douleurs, rendu l'espérance, versé sur toute plaie un baume réparateur.

Que dirai-je surtout de sa charité pour les besoins spirituels de ses enfants? A celui-ci elle a donné un conseil, à celui-là elle a intimé un ordre. Dans les tempêtes si fréquentes de la jeunesse, que de naufrages conjurés par elle? que d'innocences sauvées? que de destinées soutenues et arrachées aux écueils par sa main puissante? Combien de pécheurs ont dû à ses prières leur retour à Dieu? Combien de vieillards, après une vie sans foi, se sont soulevés sur leur couche de douleur, et se sont souvenus, à son nom que l'on avait invoqué pour eux, du Dieu qui avait béni leur première enfance?

Semblable à ce navire auquel Salomon compare la Femme forte, et qui va au loin chercher des richesses, Marie a parcouru les mers, abordé à toutes les côtes, pénétré dans toutes les îles, et descendu sur toutes les plages pour faire un saint trafic, je veux dire pour chercher à gagner des âmes à Jésus-Christ. Vaisseau d'honneur, elle est rentrée au port chargée de ces précieuses marchandises que le Sauveur a achetées et payées de son sang.

Mais irai-je bien tenter d'énumérer tous les bienfaits de Marie? Le pourrai-je? L'énumération n'en serait-elle pas aussi longue que celle des misères qui assaillent notre pauvre humanité? Ah! s'il nous était donné de voir les générations chrétiennes, qui ont passé sur la terre, sortir un instant de leurs tombes, et se presser autour de l'image de Marie pour acquitter la dette de leur reconnaissance, quel serait leur langage? Une famine désolait notre patrie, diraient les uns; nos enfants demandaient du pain,

nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offraient plus aucune ressource : nous avons invoqué Marie, et la famine a cessé ses ravages. Nous avons vu, diraient les autres, le sol qui nous portait crouler sous nos pieds, nos villes renversées et nos maisons détruites. Du milieu des débris nous avons prié Marie, et Marie nous a sauvés. De toutes parts, mille millions de voix crieraient ensemble : O Souveraine clémente, ô Mère très bonne, vous avez soulagé nos maux, que votre nom soit à jamais béni.

Mais qu'est-il besoin d'évoquer les morts pour leur faire rendre témoignage ? Les générations ont-elles tout emporté avec elles ? Le monde n'est-il pas plein des souvenirs qu'elles ont laissés de leur reconnaissance, et des monuments qui attestent sa bonté ? Quelle est la partie du monde où ne paraissent pas les vestiges de sa charité ? Trouvez une province où il ne se rencontre pas quelque église, devenue célèbre par les miracles dus à sa tendresse ?

Si je voulais montrer ce que produit sur la terre la lumière et la chaleur du soleil, m'arrêterai-je à des raisonnemennts? Je dirai : ouvrez les yeux et voyez. Voyez les prairies émaillées de fleurs, les arbres parés de feuilles et de fruits, la nature entière transformée : Voilà autant de voix qui racontent la bénigne influence de ses rayons. A l'égard de Marie, en vous transportant par la pensée à travers les siècles, je dis de même : ouvrez les yeux et prêtez l'oreille ; entendez et voyez.

Entendez les expressions touchantes qu'ont laissé

échapper : la mère à qui un fils a été rendu, le captif qui a vu briser ses chaînes, le voyageur égaré retrouvant son chemin ; le matelot, ballotté par la tempête et sauvé du naufrage ; l'épouse découragée reprenant espérance, en un mot tous les chrétiens comblés de ses faveurs.

Voyez si les noms que lui a donnés la reconnaissance le cèdent en nombre à ceux que lui a donnés l'espérance. Voyez si elle n'a pas été la providence de tous ceux qui lui ont demandé assistance. Elle a été bonne ! Illustres sanctuaires, parlez pour moi. Les yeux peuvent-ils contempler vos augustes enceintes, vos antiques murailles, sans que l'on se souvienne d'une suite non interrompue de prodiges, fruits des prières faites au pied de ses autels ? Que sont ces innombrables ex-voto, cette multitude de tableaux, sinon autant de témoins de l'exercice de la toute-puissante bonté de Marie, autant de tributs de la reconnaissance des peuples, autant de monuments qui publient que le ministère de la miséricorde ne lui a pas été départi en vain ?

Tel un voyageur parvenu au haut d'une montagne de difficile accès, en redescend volontiers à la prière d'un ami abattu, pour l'aider à gagner le même sommet qu'il lui importe d'atteindre et qu'il ne peut gravir seul : telle et mille fois plus charitable encore Marie est redescendue continuellement du Ciel pour secourir ses enfants. Elle a fait éprouver à tous la bénigne influence de ses prières et de sa charité. Tous se sont sentis ou fortifiés ou consolés ou encouragés. Tous ont été bénis. Voilà pour le passé.

Du présent que n'aurais-je pas à dire, si je ne me réservais pas d'en parler bientôt?

Mais, ô Marie, n'en savons-nous pas assez pour nous écrier de nouveau : ô bonne Mère, comment hésiter à se placer sous votre garde? Qui osera dire qu'il ne fait pas bon près de vous? Qui ne trouvera dans vos bienfaits du passé des gages d'espérance pour le temps présent et pour l'avenir? Oui, ô miséricordieuse Vierge et Mère, au milieu des vicissitudes dont le monde est plein, au sein de cette succession d'événements qui font que l'univers de hier n'est plus celui d'aujourd'hui, et encore moins celui de demain, toute notre confiance est en vous. Vous ne nous délaisserez pas. Votre Cœur toujours si bon, toujours si tendre, qui accueille sans se lasser jamais, tous ceux qui le supplient, vous nous le tiendrez ouvert. Vous aurez pitié de nous, vous serez à jamais notre providence, et nous pourrons toujours jeter vers votre trône ce cri de confiance : « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné, Animés d'une pareille confiance, Mère du Tout-Puissant, Vierge des vierges, nous courons à vous, et gémissant sous le poids de nos péchés nous nous prosternons à vos pieds. O Mère du Verbe incarné, ne dédaignez pas nos prières, mais écontez-les favorablement, et daignez les exaucer.

CHAPITRE XIII.

Marie a comblé l'attente des générations chrétiennes. 2° Elle a accompli auprès d'elles son ministère de sanctification et de réhabilitation par ses vertus. Elle a été leur modèle.

Jésus-Christ a-t-il posé en vain Marie, dans le monde, comme l'exemplaire de toutes les vertus ? Sa présence morale, la présence de ses exemples s'est-elle fait sentir dans les âmes, ainsi que s'était fait sentir chez Elisabeth sa présence en personne ? L'histoire va nous l'apprendre. Constatons d'abord un fait.

Si nous mettons en présence la société païenne telle qu'elle était avant Jésus-Christ et la société nouvelle régénérée par lui, à un siècle seulement de distance, il est certain que nous trouvons entre elles deux une immense différence. Les mœurs païennes sont connues. Elles étaient telles que vos oreilles, mes sœurs, se refuseraient à entendre ici la peinture des infamies universelles.

L'antiquité a eu des vierges ; car elle comprenait,

quoique confusément, la dignité d'un état où l'on domine assez les sens pour ne s'occuper que des choses spirituelles. Mais elle n'a pas connu la gloire de la virginité véritable et complète. Il arriva même un temps où cette vertu devint si rare, dans le vaste empire romain, que l'on ne put trouver une seule vierge pour entretenir le feu sacré sur l'autel de la déesse Vesta. Et cependant on n'était pas difficile sur le degré de virginité à garder. Et cette chasteté douteuse et temporaire était entourée de priviléges assez grands pour être recherchée.

A quelques années de ces temps malheureux, le monde devenu chrétien présentait un tout autre spectacle. Dans l'Orient et l'Occident, d'innombrables familles de vierges naissaient partout, méprisant le monde et se fiançant à Jésus-Christ sur l'autel de la virginité. « Si vous visitiez le désert aujourd'hui, écrivait saint Jérôme, la solitude vous paraîtrait plus éclatante que le paradis. Vous y verriez mille chœurs d'anges sous la forme humaine. »

En effet, une multitude de chrétiennes s'exilaient volontairement de la société pour mener une vie plus angélique. Un plus grand nombre encore restaient au sein des cités, et gardaient purs leur cœur et leur corps, au milieu de mille dangers. Persécutées par les tyrans, et tentées tour à tour par l'appas des plus séduisantes promesses, et par la menace des plus cruels tourments, on les vit affronter la mort plutôt que de consentir à une souillure. O prodige! un regard curieux les faisait trembler, et les supplices ne les effrayaient pas. Dans les amphithéâtres,

pendant qu'elles étaient déchirées par les tigres et les lions, ou lancées dans les airs par les taureaux indomptés, on les vit oublier la douleur qu'elles enduraient pour ne songer qu'à tomber avec décence. Quel spectacle magnifique !

*
* *

Or, mes sœurs, d'où vinrent des mœurs si pures après des mœurs si dissolues ? Comment la virginité recouvra-t-elle ses droits et sa place à la tête des vertus ? Comment un si grand nombre de femmes, de filles se rangèrent-elles avec tant d'enthousiasme sous le glorieux étendard de la modestie, de la pudeur, ou même de la chasteté la plus entière ? Vous me répondrez avec raison : c'est à la religion, prêchée partout par les Apôtres et leurs successeurs, que sont dues toutes ces merveilles. Mais pour les opérer, quel fut, vous demanderai-je, le secret de la religion ? Son secret, son levier fut surtout la dévotion à Marie. Ce sont les mêmes saints qui nous ont laissé le tableau des grands exemples de virginité dont ils étaient les témoins qui nous l'assurent.

« Au souvenir de Marie, dit saint Jérôme, le sexe le plus faible combat aussi vaillamment que les hommes, et dans un corps fragile et délicat, il a vaincu la puissance des ténèbres et érigé le trophée de la virginité, » — Marie, dit saint Jean Damascène, a été la tige de la virginité dont la racine féconde a produit une forêt de vierges. » — Je vous salue avec enthousiasme, disait saint Cyrille, au Concile d'Ephèse, je vous salue, ô Marie, trésor

vénérable de l'Eglise, brillante couronne de la virginité. »

Oui, mes sœurs, redisons-le avec ces illustres docteurs : Marie élevée sur l'horizon du monde, y brilla comme le type d'une vie nouvelle, inconnue à la terre avant elle, et s'y survécut par ses vertus, non moins que par ses bienfaits. Jeunes filles et jeunes hommes, vieillards et enfants, hommes et femmes de l'âge mûr, tous ceux qui se sont rangés autour d'elle ont appris d'elle à vivre purs, malgré l'aiguillon de la chair. Placée en spectacle à tous les regards, sa vue, ses exemples n'ont jamais cessé de lui former des imitateurs. Déployée, au-dessus du monde étonné, comme un signe de ralliement et de régénération, sa bannière a toujours été entourée. Il y a eu dans l'amour pour elle une vertu secrète qui a continuellement charmé les cœurs. Le désir d'avoir part à ses bontés a fait chercher à lui plaire ; le désir de lui plaire a porté à l'imiter, et la résolution de l'imiter a fait contempler utilement ses vertus. Elles sont ainsi restées vivantes parmi les générations, et, à quelque distance qu'on les ait aperçues, elles ont toujours été éloquentes pour éclairer le monde, remuer les cœurs et les rendre meilleurs.

Que ne puis-je, l'histoire à la main, entrer ici, vénérées chrétiennes, dans quelques détails et citer des noms ? Nous verrions briller au premier rang, au-dessus de tous les autres, les saints qui furent les plus dévoués à Marie. Que j'aimerais surtout à vous faire contempler la sublime conduite de quelques-unes de vos innombrables sœurs ?

Disons-le, à votre gloire, ô chrétiennes, les femmes particulièrement comprirent le but divin, et elles ne tardèrent pas à regarder Marie comme la vraie source de leur réhabilitation et de leur sanctification. Dès lors, leurs soins, leur étude de tous les jours, furent de se rapprocher de ce type céleste, de fixer avidement leurs regards et leurs pensées sur l'image resplendissante de sa virginité et de toutes ses autres vertus. Avec quelle ardeur elles cherchèrent à se façonner à sa ressemblance?

En considérant sa jeunesse passée dans le temple, la jeune personne apprit que le secret de conserver intact le lis embaumé de l'innocence, c'est de se cacher aussi à l'ombre du sanctuaire, ou du moins, d'avoir une piété sincère et de fuir le monde. En considérant cette épouse modèle, toujours priante, obéissante, gardant le silence, quelque soit l'ordre donné, l'épouse chrétienne comprit le moyen d'exercer sur son époux cet ascendant si nécessaire pour le bonheur de la famille, pour le sien propre et pour celui de la société, je veux dire la puissance de l'obéissance et de l'abnégation.

La mère de famille, en portant son regard sur cette mère si dévouée, et en la voyant inséparable de son divin Fils, de la crèche au Calvaire, comprit que ses yeux, pas plus que son cœur, ne pouvaient quitter un seul instant ceux dont la vie devait être son bonheur ou son malheur.

La veuve, à son tour, en contemplant cette veuve exemplaire, s'instruisit auprès d'elle du grand secret de la vie cachée, qui est la fidélité aux vertus do-

mestiques, aux prières plus longnes, aux œuvres de zèle et de charité.

Mais la virginité sans égale de Marie fut, par-dessus toutes les autres vertus, pour les chrétiennes, une source d'émulation. A son école, elles comprirent très bien que la plus belle parure, c'est, non le vêtement qui couvre le corps, mais l'innocence qui embellit l'âme. Elles comprirent avec la même clarté que c'est cette ineffable vertu qui mérite à la femme respect et honneur, et que pour commander la vénération, il faut, comme l'auguste Vierge, s'élever au-dessus des sens, et aspirer à l'alliance de Dieu même,

De là, mes sœurs, les admirables résultats qui apparurent bientôt, au sein de la société, pour la femme et par la femme. Comme l'avait chanté le poëte, un nouvel ordre de choses commença sur la terre. En enrichissant son cœur du trésor des vertus, la femme fit refleurir l'honneur sur son front. Reformée sur son auguste modèle, en y trouvant la sainteté, elle retrouva le sentiment de la dignité personnelle. Elle recouvra ses droits et remonta une à une les marches de ce trône sur lequel l'avait placée, dès l'origine, le Créateur. Elle redevint sacrée, malgré sa faiblesse naturelle. Elle fut digne de nouveau du respect et des égards que le monde avait besoin d'avoir pour elle.

Mus tout à la fois par le spectacle de ses vertus, et par l'exemple de la conduite de Dieu envers Marie, les hommes comprirent sa double dignité et changèrent le cours de leurs idées. Ils purent croire

à ses serments, et le voile de la servitude tomba de son front pour n'y laisser voir que le signe glorificateur de la Croix. Ils cessèrent de la regarder comme une esclave, pour la respecter comme une compagne. Protégée par ses vertus, acquises à l'école de Marie, elle put passer dans les rues et sur les places, sans crainte d'outrages, car elle y passait avec le front couronné des lis de l'innocence et des roses de la modestie. Elle y passait comme une apparition de la décence et du bien.

Raconterai-je tout ce qui fut fait pour elle, à partir du moment où l'histoire nous la montre honorée par les Apôtres, protégée par l'Eglise, chargée dans la société chrétienne des plus importantes fonctions? Dirai-je la longue suite d'écrits publiés en sa faveur? Enumérerai-je le nombre des lois protectrices de sa faiblesse et de ses droits, portées par les législateurs ecclésiastiques et civils? Parlerai-je des associations établies exprès pour lui servir de garde d'honneur, la défendre et venger ses droits méconnus?

Ce que je me bornerai à dire, le voici. La même voix qui a crié de siècle en siècle : honneur à Marie, a crié aussi : honneur et respect à la femme chrétienne, enfant, fille, épouse, mère, veuve, sans distinction d'âge ni de condition. La femme même coupable, mais repentante, a été entourée d'égards. Objet d'une généreuse et tendre compassion, mille mains charitables ont jeté à l'envi un voile sur sa honte. Pour la rendre à la vertu, un dévouement sublime a entrepris de la réhabiliter à ses propres yeux. Il n'y a plus maintenant que deux sortes de

femmes méprisées ou malheureuses : celles qui habitent les pays où Jésus et Marie n'ont pas d'autels, et celles qui, dans les pays catholiques, ont jeté bas le manteau de la vertu, et qui, comme l'animal immonde, se vautrent dans la fange et la boue du vice.

Sous les auspices et au spectacle des vertus de Marie, les femmes ont fait plus que se sanctifier et monter à l'honneur. Elles sont redevenues ce qu'elles devaient être toujours, d'après le plan divin, l'aide et l'ange gardien de l'homme. La pudeur replantée sur la terre, réhabilita le mariage, retrempa les mœurs et rejaillit en bienfaits sur la société entière. Par leurs prières, leurs exemples et leurs œuvres, les chrétiennes polirent les mœurs. Sous leur garde, le foyer domestique devint le sanctuaire de la paix, de l'honnêteté, de la joie pure, le lien de prédilection pour toute âme non corrompue. Par elle, la vertu refleurit dans la famille et dans le monde. Régénérées, elles préparèrent à tous les plus doux trésors : au jeune homme, une épouse chaste, aimante et fidèle ; au vieillard, une fille ange de ses vieux jours ; au frère, une sœur bien-aimée et dévouée ; au pauvre, à l'orphelin, au malade, au délaissé, le cœur tendre et béni d'une bonne mère.

Mais pourquoi n'appeler que le passé à raconter les bienfaits de tous genres produits dans le monde et particulièrement dans la femme par les exemples de Marie?

O saintes générations de vierges qui vivez au milieu de nous, dans le monde ou dans le cloître, qui embaumez de vos vertus vos familles ou vos commu-

nautés, dites-nous si ce n'est pas auprès de Marie que vous vous formez à cette vie pleine d'honneur, qui fait l'édification de tous et que vous puisez cette ferveur soutenue, cette chasteté de corps et d'âme qui embellit vos jours. Pourquoi cet empressement à célébrer les fêtes de Marie, à vous enrôler dans les pieuses associations en son honneur, à porter sur vous ses livrées? Ah! vous savez par expérience et l'utilité de la méditation des exemples de sa vie, et les avantages de sa maternelle protection.

Et vous, généreux missionnaires, qui allez porter dans les pays lointains, au prix d'une vie entière de privations, les bienfaits de l'Evangile, dites-nous si les vertus de Marie ne sont pas, aussi bien que son assistance, votre grande ressource auprès des âmes pour les relever dans l'honneur et pour les sanctifier?

Sœurs de charité, qui consumez vos jours dans les hôpitaux, dans les prisons, partout où il y a une souffrance à soulager, ou un bien à faire; jeunes gens, qui restez sans souillure, au milieu d'un monde tout avili par les vices; femmes de tout rang et de tout âge, qui vivez si dignes au sein d'une société si gangrenée : parlez pour nous, et proclamez comment le culte de Marie est toujours pour ceux qui l'embrassent une source de grâces et de sainteté. Apprenez au monde comment la foi grandit partout où il se propage et décline partout où il s'affaiblit. Faites resplendir cette vérité que là où il est florissant, les mœurs sont respectées, la vieillesse est grave, la jeunesse modeste, l'enfance candide. Publiez comment les âmes les plus admirablement propres à garder

pures et sages les mœurs générales, sont les âmes vierges et gardiennes d'elles-mêmes.

Oui, ô bonne Mère, nous le reconnaissons tous : vos vertus sont, depuis dix-huit siècles, la santé des âmes, le trésor des familles, le grand bien de la société, l'honneur de l'Eglise. Comment ne seraient-elles pas aussi notre richesse et notre espoir ? A notre tour nous les contemplerons, nous les méditerons, afin d'en goûter les fruits délicieux et bénis. Comme l'aiguille aimantée cherche avec inquiétude l'étoile du firmament, nous voulons vous chercher, ô Marie, pour nous orienter vers le Ciel. Vous n'êtes pas moins notre Providence par vos exemples que par vos prières. O divine Etoile, ô Siége de sagesse, ô Marie, priez toujours pour nous.

CHAPITRE XIV.

Marie notre providence certaine dans le temps actuel. — Signes contemporains.

Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

Le voyageur, qui a fait une longue et heureuse route, se plaît à recueillir et à résumer ses plus délicieux souvenirs. En unissant le passé au présent, il multiplie ses jouissances, il ranime ses espérances et son courage. Soyons, mes Sœurs, ce voyageur fortuné. Deux vérités resplendissent maintenant à nos yeux, n'est-ce pas? Instruits des desseins miséricordieux de la Providence, et à la lumière de soixante siècles d'histoire, nous pouvons dire d'abord : Il est donc vrai, Dieu a mis le genre humain sous la tutelle d'une Femme qui fut d'abord Eve et qui est maintenant Marie. Il est donc vrai, il est une créature, fleur de l'humanité telle qu'elle est sortie des mains du Créateur dans la personne d'Adam et d'Eve, plus parfaite encore, et incompa-

rablement plus élevée en dignité. Il est une Créature qui résume en elle toutes les saintetés, tous les priviléges et toutes les gloires. Il est une Créature dont Dieu et les hommes se sont préoccupés, avant même qu'elle vînt au monde, pendant quarante siècles, et qui, depuis son passage sur notre terre, depuis dix-huit siècles, reste présente à la pensée d'une multitude d'hommes de tous les pays, de tous les âges, de toutes les conditions, une Créature dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, toute disparue qu'elle est, se voit suivie par cette foule dans tous les lieux de son pèlerinage, dans tous les âges de sa vie, dans toutes les positions de tristesse et de joie, d'humiliation et de gloire où elle s'est rencontrée. Enfin, il est une Créature qui, constituée Reine et Mère du peuple chrétien, en a été l'honneur, la gloire et la joie. Tandis que les cœurs et les voix se sont tournés vers elle pour la célébrer, la vénérer l'aimer et la prier sans relâche, elle a répondu de la manière la plus royale et la plus maternelle à toutes les espérances, à toutes les supplications, à tous les besoins. Protectrice de l'innocence, refuge du pécheur, soutien du malheur, modèle de tous, elle a été la providence universelle.

*
* *

Il est une seconde vérité non moins évidente, et non moins consolante que nous devons proclamer, et dont nous devons vivre, comme en ont vécu tous les siècles. C'est que Marie, remède de tous les

maux spirituels et temporels du passé, est aussi le remède efficace et providentiel de tous les maux présents. Elle doit donc être notre espérance. C'est à elle, comme nous n'avons cessé de le redire jusqu'ici, que nous devons confier nos destinées et tous nos intérêts. Car où trouver, nous le savons maintenant, pour implorer et obtenir notre pardon, une avocate plus puissante que celle dont la voix commanda si souvent au Créateur souverain de l'univers, fait humble et petit enfant pour nous? Qui peut mieux détourner les fléaux que celle dont les bras portèrent le Dominateur du monde devenu l'esclave de tous? Pour disposer en notre faveur le le Cœur du Dieu puissant, quel cœur comparable à celui qui a fourni le sang précieux répandu sur le Calvaire? Qui, enfin, peut mieux rendre à la chasteté, à l'humilité, à l'amour de la pauvreté, à l'esprit de sacrifice, les cœurs aujourd'hui dévorés par la corruption, l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme, que les exemples et l'appui de celle dont le cœur fut le sanctuaire de toutes les vertus? Non, non, personne ne peut mieux nous secourir, dans ces jours de confusion, que la Vierge puissante, la Mère du Sauveur et la nôtre, la Reine du Ciel et de la terre.

En vérité, si nous le voulions, notre première tâche serait terminée, et nous n'aurions plus qu'à nous jeter aux pieds de Marie pour lui redire d'une seule voix et d'un seul cœur, avec une ardeur aussi grande que nos besoins, et une confiance aussi illimitée que sa puissance et sa charité : « *Monstra te esse Matrem*, — ô Marie, montrez que vous êtes notre Mère. »

*
* *

Mais, mes sœurs, notre temps nous donne un trop beau spectacle pour le taire, et laissera à la postérité de trop beaux souvenirs pour ne pas en redire ici quelque chose, et y puiser et des leçons éloquentes de dévotion et des motifs tout particuliers de confiance et d'espérance.

Notre siècle, extraordinaire dans ses égarements, n'est-il pas aussi doublement extraordinaire et par les élans de sa foi en Marie, et par les miracles dont Marie se montre prodigue, en tant de lieux privilégiés? Que ne fait pas la sainte Vierge pour nous, et que ne font pas pour elle ses enfants?

Et d'abord, à l'heure qu'il est, ne pouvons-nous pas dire avec vérité que notre siècle est le siècle de Marie, que tout s'y accomplit par sa puissante intervention, et que Dieu semble ne vouloir rien faire sans elle : *Tout par Marie*, RIEN SANS MARIE. Comme si les témoignages du passé ne nous suffisaient plus, ne nous montre-t-il pas par des preuves nouvelles et éclatantes que c'est par elle qu'il veut nous sauver? Jamais les preuves de sa tendresse et de sa sollicitude pour le peuple chrétien ne furent plus manifestes, et quand furent-elles plus multipliées et plus maternelles? Notre siècle sous ce rapport n'a rien à envier aux siècles les plus favorisés. Que ne puis-je raconter tout ce qu'il a vu à lui seul de grâces et de merveilles s'échapper des mains de Marie? J'aurais à mettre sous vos yeux d'insignes faveurs spirituelles et corporelles : visions, apparitions, miséricordieuses

révélations, guérisons éclatantes, conversions publiques et solennelles, secours subits et inespérés, miracles opérés à la face des peuples, prodiges nouveaux succédant d'une manière en quelque sorte continue aux prodiges antiques dont le souvenir se conserve dans la mémoire des chrétiens. Est-il un lieu où elle n'ait depuis quelques années essuyé une larme, rendu à la joie un cœur désolé, réjoui une famille inquiète, ramené un pécheur égaré? Oui, la divine Mère parcourt le monde répandant sur ceux qui l'invoquent les prodiges et les bienfaits, et partout il n'est bruit que de sa miséricorde.

Disons ce qui nous honore et nous console tout particulièrement, nous chrétiens de France.

Pour nous Marie peut-elle faire davantage, quand elle va jusqu'à descendre des Cieux, qu'elle touche de ses pieds augustes notre sol, que ses yeux versent des larmes sur nos maux et que son Cœur et ses lèvres nous dévoilent tour à tour les secrets, les colères et les miséricordes du Seigneur. Larmes de la Mère, prières de la Vierge, sourires de la Reine, quels plus beaux témoignages de compassion, de charité et d'affection? Eh bien, les larmes de la Mère, la Salette les a vu couler, et les herbes de la montagne ont pu les boire, comme elles boivent à ces hauteurs l'abondante rosée du matin. Les prières de la Vierge, Lourdes a pu les entendre avec Bernardette; et après Bernardette et Lourdes, le monde entier les a recueillies comme un gage d'éternel amour. Les sourires de la Reine, à qui tout pouvoir a été donné, Pontmain les a vus s'épanouir sur le

visage illuminé de sa Souveraine, Pontmain a pu les contempler, réflétés comme de doux rayons sur le visage et dans les yeux de l'innocence.

Comme un enfant prodigue qui a beau fuir, qui rencontre partout le cœur, le regard, la vigilance, les inquiétudes de sa mère, nous n'avons pas fait un pas dans ce siècle sans rencontrer Marie. Qui nous dira les bienfaits qui ont accompagné, suivi sa marche? Les incrédules demandaient des merveilles, et voici que ces merveilles se multiplient à l'infini, et ces merveilles sont des faits incontestables. Les boiteux marchent, les aveugles voient, les paralytiques sont guéris, les sourds entendent et les muets parlent. Que demandez-vous davantage, ô pauvres égarés? Dieu fait des miracles, comme aux temps apostoliques. O Médaille miraculeuse, frappée, il y a quelque cinquante ans, par ordre de Marie, et qui n'êtes plus connue dans le monde que par votre qualification de miraculeuse, à cause des prodiges dont vous êtes la source! O sanctuaires vénérés de la Salette et de Lourdes, lieux fortunés où les grâces spirituelles et temporelles sont quotidiennes : vous serez à jamais les monuments qui raconteront aux âges futurs les inépuisables bontés de Marie.

*
* *

Mais ces merveilles sont-elles des témoignages entièrement gratuits de la charité de Marie, je veux dire, ne sont-elles provoquées en rien par les sentiments, la conduite des chrétiens? Oh! mes sœurs, nous pouvons l'affirmer, si Marie se montre bonne

pour ses enfants, ses enfants aussi se montrent bons pour elle.

L'histoire présente plusieurs époques remarquables, plusieurs siècles pleins de périls qui ont vu le culte de Marie refleurir d'une manière éclatante. C'est le IVe siècle, à la suite du célèbre Concile où fut solennellement condamné l'impie qui avait outragé, nié le dogme de la maternité divine. C'est le XIIIe siècle, quand saint Dominique inaugura la dévotion du Rosaire. C'est enfin le XVIe siècle, quand l'Eglise défendit Marie contre les attaques du protestantisme.

J'ose dire que nous sommes arrivés à une quatrième époque encore plus mémorable que les autres. Un heureux entraînement pousse de plus en plus les fidèles vers la Mère de miséricorde. Sa sainte dévotion se propage avec plus de rapidité et d'éclat que jamais. Les vrais catholiques ne prient plus en quelque sorte Jésus-Christ que par elle. Pour eux il n'y a plus de fête sans elle. On dirait que loin d'elle il n'y a plus pour eux d'espérance. Son nom se trouve sans cesse sur leurs lèvres et son image sur leur cœur. Oh ! s'il nous était donné de voir d'un coup d'œil, comme voient du haut du Ciel les saints, ce qui se passe dans tous les lieux de la terre, que nous serions ravis en contemplant cet admirable spectacle d'un concert universel de prières, de louanges, de supplications ardentes qui, à chaque heure du jour, s'élèvent de la terre au Ciel vers le Tout-Puissant, et vont, par l'entremise de Marie, appeler sur mille populations des grâces infinies.

Sous les ombrages du nouveau monde comme dans les magnifiques temples de l'Europe, dans les déserts comme dans les villes les plus populeuses, partout et dans toutes les langues que parlent les hommes, Marie reçoit les plus magnifiques hommages. Et ce ne sont pas seulement les catholiques qui se sentent épris d'amour pour elle. Les mahométans eux-mêmes et les idolâtres lui rendent hommage. Sur quelque plage du monde habité que l'on mette le pied, on entend bénir son nom, implorer son assistance, aimer ce qui rappelle son souvenir. Tairai-je ici le plus grand acte d'honneur et d'amour pour Marie dans notre siècle? Il est encore présent à toutes les mémoires ce grand jour où le successeur de Pierre a parlé, ce jour où, une fois de plus, la prophétie de l'auguste Vierge s'est accomplie : Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. A la voix de Pie IX proclamant le privilége si glorieux de Marie, son exemption de toute tache, son immaculée virginité, vous souvenez-vous comme le monde entier a battu des mains, comme l'univers chrétien a entonné des chants de triomphe?

Mais venons à notre patrie. Elle ne fait pas seulement écho, elle donne l'exemple. Le jour de chaque semaine que l'Eglise a dédié à Marie est vénéré par un nombre croissant de fidèles. Ses fêtes de chaque mois reprennent leur antique splendeur et sont célébrées avec un zèle qui bientôt, espérons-le, ne laissera plus rien à envier aux âges de foi. Le mois qui lui est consacré amène à ses pieds, d'année en année, une foule plus nombreuse et plus recueillie.

Ses statues décorent et animent nos montagnes, ou deviennent la parure de nos places ainsi que de nos demeures. De nouveaux titres viennent s'ajouter aux titres anciens, comme autant de preuves de la confiance universelle. Ce sont les appellations touchantes de Notre-Dame des Victoires, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de Notre-Dame des Enfants, de Notre-Dame de la Providence, de Notre-Dame du Triomphe, de Notre-Dame du Salut, et combien d'autres qui m'échappent. Voyez les temples, chapelles, sanctuaires, surgir comme par enchantement, et les confréries, les associations sous son patronage se multiplier partout et recruter des membres dans tous les rangs de la société. Combien même qui l'avaient oubliée remontent à ces premières années où, n'ayant d'autre ambition que celle de la servir, ils étaient heureux? En vérité, n'avons-nous pas raison de dire que notre siècle reçoit de Marie sa plus belle parure? Dans quel temps a-t-elle été plus louée? Quel siècle a vu de plus belles et de plus universelles démonstrations d'amour?

Mais le grand signe du temps, nous ne l'avons pas encore nommé, et votre cœur et vos lèvres me le murmurent d'avance. C'est ce mystérieux renouvellement des pèlerinages aux sanctuaires de Marie. A quel splendide spectacle il nous est donné d'assister? Quel mouvement de vie catholique! Marie, si bien appelée Reine de France, est réintégrée dans son antique domaine et héritage. La France a senti revivre sa vieille foi, et des centaines de mille, des

millions de ses enfants se sont pressés, dans une même pensée, dans une même espérance, aux lieux anciens et nouveaux où Dieu et Marie semblent se rendre plus propices aux prières. Quelle époque que celle où tout un peuple se lève et dit à la Vierge incomparable : régnez sur nous ? Quel heureux réveil, quelles énergiques manifestations dont l'éclat a fait surgir de tous les coins de l'Europe, que dis-je, a attiré même d'au delà de l'Océan, des phalanges de pieux pèlerins? Nos routes, nos fleuves et nos chemins de fer, ne sont plus fréquentés seulement par les chercheurs de fortune ou de plaisirs. Les pèlerins de Marie s'y rencontrent en foules immenses. Qui nous dira le nombre de visites que reçoivent maintenant Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Rocamadour, Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Lourdes et tant d'autres ? Qui nous dira les vœux ardents formés par ces jeunes gens, ces vieillards, ces épouses, ces mères, qui, agenouillés aux pieds de ces images y passent de si délicieux moments, tous ces cœurs chrétiens qui s'y sentent attirés par les douces chaînes d'un invincible attrait, et y confondent avec tant de bonheur leurs larmes, ou leurs prières ?

*
* *

Or, mes sœurs, que signifie cette double manifestation d'une confiance croissante en Marie de la part des chrétiens, et d'un surcroît de tendresse de Marie envers sa famille? Dans quel but Dieu incline-t-il si fortement les âmes à se presser sur le cœur de leur Mère,

en même temps qu'il paie par tant de grâces et tant de bienfaits les sentiments qu'on lui témoigne et les hommages qu'on lui rend? Dieu n'a jamais tant parlé de Marie, donc il prépare quelque chose! Le monde chrétien n'a jamais tant aimé sa Mère, donc une nouvelle ère doit s'ouvrir. Ce sont des sourires du Ciel à la terre. Ce sont des gages éloquents des miséricordieuses bontés de notre Père céleste. Ce sont des leçons nouvelles par lesquelles Dieu veut nous faire comprendre qu'il a remis sa toute-puissance à Marie, et que ce sont les mains de cette Vierge pure qui doivent dispenser aux justes et aux pécheurs les rayons de la vérité et les eaux de la grâce, à l'affligé et au malheureux le soulagement de l'âme et du corps, à la société toute entière les biens de la paix. Dieu veut nous enseigner que Marie nous est donnée, au milieu du naufrage de nos mœurs, et des secousses par lesquelles nous passons, comme l'arche d'alliance qui doit mettre un terme à nos malheurs. Il nous le montre comme le pivot sacré sur lequel sa main providentielle veut aujourd'hui, plus que jamais, faire tourner le monde moral.

Il n'y a rien sans doute dans cette conduite qui vous étonne. Il entre évidemment dans l'économie de la Providence sur la religion et sur ceux qui la pratiquent, de leur envoyer plus de secours à mesure que les dangers se montrent plus multipliés sous leurs pas. Toutes les fois qu'un nouvel ennemi a paru, Jésus-Christ a toujours mis aux mains de son Eglise une arme nouvelle pour le combattre. Ainsi, quand la persécution sévit plus terrible et plus pres-

sante, aux premiers siècles, il distribua aux âmes en plus grande abondance le don de force, et l'on vit éclater partout d'héroïques courages. Ainsi encore quand, après les persécutions, l'erreur se leva plus artificieuse et plus impie, la lumière descendit plus vive sur les pasteurs, pour l'apercevoir, la confondre et faire briller la vérité. Or, quelle époque plus remplie de dangers que celle où nous sommes? L'état où sont les choses ne réclame-t-il pas un secours particulier et extraordinaire? Aux sociétés arrachées de leurs fondements, ne faut-il pas pour les rasseoir sur leurs bases, le secours d'une main puissante? L'homme peut-il sauver par lui-même et par les seules forces humaines tout ce qui est en péril?

Mais c'est nous surtout qu'instruisent les merveilles auxquelles nous assistons. Nous ne sommes pas les seuls malades parmi les nations. Où voyez-vous rien de pareil, néanmoins? Ces leçons, ces avertissements dont Dieu nous a honorés par Marie, ce sont des appels d'en Haut, nous montrant le signe par lequel nous serons sauvés. Ces actes, ces prodiges, sont une chaîne de grâces par le moyen de laquelle Marie veut nous enchaîner à son trône. Ils nous présagent que Dieu, en resserrant nos liens avec notre Mère, veut les resserrer lui-même avec nous et avancer son règne. Comment périrait-elle cette France dont Marie foule si souvent le sol de son pied vainqueur? Comment, ainsi visitée, ne serait-elle pas un jour lavée par ses larmes, relevée par ses mains puissantes, sauvée par une telle Mère? La Mère de Dieu daigne se manifester dans toute la

splendeur de ses miséricordes, se peut-il un plus beau signe d'espérance? Elle nous poursuivait quand nous étions bien moins fervents, comment nous abandonnerait-elle, alors que nous courons tous à ses sanctuaires? Oui, elle achèvera son œuvre. Elle nous retirera des abîmes où nous nous débattons impuissants, et elle nous emportera radieux et reconnaissants dans la lumière et la paix d'un meilleur avenir. Déjà les signes en sont visibles à tous les points de l'horizon. Ne voyez-vous pas comme, en passant au milieu de nous, elle a réveillé les yeux endormis et réchauffé les cœurs tièdes! Dès maintenant, empruntant ses paroles, nous pouvons redire : « *suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ, sicut locutus est ad patres nostros,* » Marie, se ressouvenant de ses miséricordes, a pris entre ses mains la France, son enfant, la France à laquelle l'unissent, depuis quinze siècles, de mystérieuses harmonies.

Aussi, que ne puis-je me faire entendre de toute ma patrie comme je suis entendu de vous, en ce moment, mes sœurs? Comme je crierais à tous mes frères dans la foi, que l'avenir inquiète : Regardons et levons la tête, car notre rédemption est proche. Le Fils de Dieu ne brisera pas une terre toute retentissante de la gloire de sa Mère. Levons nos regards vers cette divine Mère. Le salut nous viendra de Dieu, mais il nous viendra par Marie. C'est elle qui est chargée de nous sauver. Puisque Dieu a fait lever cette sereine et pacifique Etoile des mers, sur la mer orageuse de notre monde, elle saura bien faire suc-

céder le calme à l'orage. Marie est la clef de l'avenir, comme elle est la révélation du passé. Dieu a fait guérissables tous les maux. L'Eglise en triomphera, et la raison de son triomphe, c'est que Marie est toujours le secours, la Providence des chrétiens. « *Sicut qui thesaurisat ità et qui honorificat Matrem*, » nous dit la sainte Ecriture, celui qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor. Nous avons honoré, nous honorons notre Mère, nous avons donc amassé des trésors, nous avons hérité des bénédictions, nous avons mérité des secours.

Oui, ô Marie, ô Notre-Dame de la Providence, notre espérance est toute en vous. Vous êtes notre plus sûr asile. Au souvenir de vos anciennes miséricordes pour notre patrie et de votre dévouement maternel pour la sainte Eglise, nous dilatons nos cœurs. Nous en sommes sûrs, ô Vierge puissante, vous viendrez à nous avec le visage souriant d'une mère fêtée par ses enfants : « *Obviabit quasi mater honorificata.* » Aussi, avec quelle confiance nous vous redisons dans ces jours de secousses et de luttes : « *sub tuum præsidium confugimus...* » nous nous réfugions sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu. Ne méprisez pas notre prière à l'heure de la détresse, mais délivrez-nous de tous périls, ô Vierge glorieuse et bénie. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME PARTIE

LES FEMMES CHRÉTIENNES

1° LEUR ROLE DANS LE MONDE, D'APRÈS LE PLAN DIVIN ET L'HISTOIRE.

CHAPITRE XV.

Plan divin relativement à toutes les femmes. Elles partagent la mission divinement confiée à Eve, puis à Marie.

Les desseins éternels de Dieu sur une Femme, qui fut Eve, et qui est Marie, n'ont plus d'obscurité pour nous. Nous savons quel trésor incomparable nous possédons. Nous savons quelle Reine et quelle Mère nous avons à notre tête. La moitié de notre tâche est remplie. Abordons la seconde qui vous concerne, vénérées chrétiennes. Recueillez-vous et prêtez l'oreille. En racontant les desseins de Dieu sur vous, nous allons reconnaître votre grandeur et votre dignité sur la terre.

Une reine n'agit pas seule dans le gouvernement de ses sujets, ni une mère dans la direction de sa famille. Filles de Marie, participez-vous à la mission divinement confiée à votre Mère ? La partagez-vous en vertu d'une délégation divine, d'une volonté expresse et formelle de Dieu? Question capitale pour vous et digne du plus souverain intérêt.

« *Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide semblable à lui.* » Cette mémorable parole

des trois personnes de la sainte Trinité, au moment de la création d'Eve, a été dite pour vous aussi, mes sœurs. De même que dans Adam, nous disent les interprètes, il y avait, en outre de l'Homme-Souverain, l'homme représentant de tous les autres hommes ; de même dans Eve, il y avait, en outre de la Femme-Reine, la femme représentante de tout son sexe. Dès lors cette expression : « *Faisons un aide*, » en outre de son sens direct, a aussi un sens général et indéterminé s'appliquant à tout le sexe de la femme. C'est-à-dire que par cette parole Dieu décréta une deuxième loi de l'ordre social qu'il voulait établir. Après avoir constitué une Femme aide de l'Homme-Chef, et aide de toute la race humaine, il constitua secondairement toutes les femmes aides de ce même Souverain, et aides de la race humaine toute entière.

*
* *

La loi établie pour l'état d'innocence est encore plus nécessaire dans l'état de déchéance. D'un côté, les besoins sont incomparablement plus grands. D'un autre côté, le mal étant entré dans le monde par une femme, il est juste que le bien y rentre à son tour par les descendantes de cette femme. Eve, par son péché, ayant été la source de toutes les infirmités physiques et morales, il est naturel que toutes ses filles aient le devoir d'en être avec Marie les réparatrices.

Aussi le même oracle qui annonce une nouvelle Reine au monde, une Libératrice, concerne-t-il en

même temps toutes les femmes. « *Je rallumerai la guerre entre toi et une Femme, entre sa postérité et la tienne.* » Ces expressions prouvent avec évidence que Dieu, en les employant, ne pensa pas seulement au Rédempteur. Car alors il se serait servi du terme précis de Fils, et non du terme général de race, de postérité. Le mot race doit avoir un sens aussi étendu relativement à la femme que relativement au démon. Or, de l'aveu de tous, par le terme général de race du démon, on entend, non un seul personnage, mais bien tous ceux qui sont animés de l'esprit du démon et en font les œuvres. Donc, par le terme de race de la femme, il faut entendre aussi, non-seulement le Libérateur, mais toute la race de Marie, je veux dire, sa race adoptive. Dieu, par cette expression mémorable proclame la continuité de ses desseins sur les femmes et veut nous dire : « Je constitue collègues de la Femme libératrice toutes les femmes, et toutes, si elles veulent rester dans l'honneur, elles devront se faire la Providence du malheur, les adversaires du démon, les bienfaitrices de la famille humaine. Malheur à celles qui méconnaîtront leur dignité et leur charge! Descendant au rôle d'Eve et du démon, elles en subiront les châtiments. Heureuses celles qui, comprenant leur destinée, seront, par leurs vertus et par leur zèle au service du prochain, les dignes émules de la Femme libératrice. Elles en partageront la grandeur et la félicité. »

A sa parole, Dieu a daigné joindre des actes. Il est une vérité incontestable : c'est qne la femme

beaucoup plus faible que l'homme comme être physique, lui est bien supérieure comme être moral. L'homme, tout en lui donnant ses ordres, cède, sans s'en douter, à son ascendant, voire même à ses caprices. Fût-il aussi parfait qu'Adam, aussi fort que Samson, aussi rusé que Sisara, aussi féroce qu'Holopherne, aussi pieux que David, aussi sage que Salomon, il finit presque toujours par subir sa domination et se laisser conduire par elle. Elle l'aide à se perdre ou à se sauver; elle le façonne à son image. Ecoutez là-dessus le langage expressif de la sainte Ecriture. « *L'homme n'est méchant que par un reflet de la méchanceté de la femme. La femme a terrassé bien des hommes ; les hommes les plus parfaits ont été tués par elle... C'est la bonté de la femme sainte qui fait l'homme bon, et double les jours de sa vie en les rendant heureux... La femme de bien réjouit et embellit l'univers. L'homme qui rencontre une telle femme, rencontre le veritable bien. La grâce de sa pudenr vaut tout l'or du monde. Oh! le bel héritage que celui d'avoir une femme de bien!* »

L'appréciation de la sainte Ecriture sur l'influence de la femme, selon qu'elle est bonne ou méchante, religieuse ou impie, est aussi celle de l'histoire. « *Vous avez beau faire*, disait aux Romains un de leurs poëtes, *vous n'échapperez pas aux malheurs qui vous menacent. Rome est ruinée parce que la femme y est corrompue.* » Ce que nous apprend Horace touchant l'immoralité, fruit de la corruption de la femme, saint Paul nous l'enseigne touchant l'erreur. L'Apôtre nous représente les premiers héré-

tiques, s'empressant d'attirer à eux tout ce qu'ils pouvaient ramasser de femmes vaines, légères, impudiques, chargées de péchés, et se servant d'elles auprès des familles, soit pour y faire pénétrer leurs funestes doctrines, soit pour les y perpétuer.

En vérité, c'est toujours l'histoire de l'Eden qui se renouvelle depuis six mille ans. Satan, se faisant homme ou serpent, invente l'erreur, et la femme la persuade et la répand. Les hommes font les lois, et les femmes font les mœurs, les coutumes, les usages, les modes de tout un peuple. Or, mes sœurs, comment expliquer chez les femmes cet ascendant si marqué, si extraordinaire, si irrésistible et si universel ? Evidemment, il a Dieu pour auteur, puisque c'est Dieu qui a départi à la femme, en si grande abondance, les qualités qui lui valent tant de puissance, je veux dire, la sensibilité, l'insinuation, l'activité, le courage. Et pourquoi lui a-t-il fait de si grands dons? Serait-ce pour l'usage malheureux et coupable qu'elle en a fait trop souvent? Le soutenir serait faire injure à Dieu. Dieu ne faisant rien dans l'ordre de la nature qu'en vue de la grâce et de l'éternité, ce but ne peut être que celui d'associer le sexe tout entier à la double destinée d'Eve innocente et de Marie immaculée, de les constituer toutes et les aides de l'Homme-Chef, et les aides de la famille humaine.

Oui, mes sœurs, rien de plus certain que votre mission, d'après la foi comme d'après la raison, pour ce qui regarde les temps qui ont précédé et suivi la chute. J'ajoute : rien de plus clair pour ce qui re-

garde le temps de la Rédemption. En effet, alors que Jésus-Christ, venu pour restaurer toutes choses et accomplir toute prophétie, fait connaître une à une les charges que Marie doit remplir dans la grande famille d'Adam reconstituée, êtes-vous mises en oubli? Non; au contraire, avec une attention bien marquée, Jésus-Christ s'attache à montrer au monde qu'il vous établit de nouveau : 1° ses aides, 2° les aides de toute la famille régénérée.

*
* *

1° Jésus-Christ vous établit ses aides. Suivez-le pendant sa vie évangélique. Regardez-le se laissant approcher et servir, non-seulement par Marie, non-seulement par les Apôtres, mais aussi par des femmes. Marthe et Marie s'empressant autour de lui, dans la maison de Béthanie; Marie-Madeleine, Jeanne, Salomé et les autres le suivant dans ses courses, que font-elles et que sont-elles ?... « Elles l'accompagnent, dit le saint Evangile, afin de pourvoir de leurs biens à ses besoins et aux besoins de ses Apôtres. » Sanctifiées, enseignées, ou même converties et arrachées au vice par le divin Maître, elles acquittent envers lui la dette de la reconnaissance, en l'assistant généreusement de leurs aumônes et de leur dévouement. Elles sont ses auxiliaires.

Après les jours de la prédication, viennent les jours de l'expiation proprement dite. Or, dans ces jours comme dans les précédents, les femmes ont pour elles le beau rôle. Pendant les douloureuses scènes de la Passion, trouve-t-on des femmes qui aient in-

sulté Jésus-Christ, qui aient aidé à le flageller, ou à lui faire subir quelques-unes des ignominies du Calvaire? On les voit, au contraire, l'accompagner de leurs larmes et de leur sympathie dans le temps de la persécution, comme elles l'avaient assisté de leurs biens dans le temps de la paix. Nobles femmes, elles lui témoignent même plus de fidélité que les Apôtres les plus favorisés. Pendant que tant de personnes qui avaient eu part à ses bienfaits gardent le silence; pendant que les disciples tremblent, fuient et se cachent; pendant que Pierre lui-même blasphème et renie, ces âmes généreuses continuent de lui montrer l'attachement le plus vif et la pitié la plus tendre. Ni la haine des Pharisiens ne peut les arrêter, ni la fureur du peuple les décourager, ni la présence des soldats les effrayer. A Jérusalem, c'est Claudia Procula qui ne craint pas d'envoyer publiquement un message à Pilate, son époux, pour le prier de ne pas prendre parti contre Jésus-Christ, qu'elle appelle le Juste. Sur la route ensanglantée du Calvaire, c'est la pieuse Véronique qui fend la foule pour lui essuyer le visage. Sur la montagne, c'est Marie, Salomé et un grand nombres d'autres qui se tiennent là, courageuses et fidèles au milieu des bourreaux, comme pour le consoler. Il meurt, et leur amour ne se refroidit pas. Avec les hommes qui ont repris courage, elles rivalisent de zèle pour honorer son divin corps reposant dans le tombeau. On les voit empressées à acheter des parfums pour l'embaumer, et le chercher jusque dans le sépulcre pour le vénérer.

Or, mes sœurs, est-ce comme par hasard et sans une intention cachée de la Providence que les femmes ont été, conjointement avec Marie, les compagnes, les auxiliaires de Jésus-Christ? Est-ce sans but, que le Sauveur a permis auprès de sa personne leur présence et a fait enregistrer dans un si grand détail leur conduite? Est-ce sans but qu'il a voulu que sa divine figure s'imprégnît sur le linge dont se servit Véronique pour essuyer son visage meurtri et ensanglanté?

O femmes régénérées, réjouissez-vous. C'est de tout votre sexe qu'il s'agit ici. C'est le plan divin touchant le rôle de la femme vis-à-vis de l'Homme-Chef reprenant son cours. C'est la mission providentielle de votre sexe inaugurée de nouveau sur la terre. Et, comme la pieuse Véronique, elles seront bénies toutes les chrétiennes qui, dans le cours des siècles, sauront prodiguer au bon Maître leur temps, leurs hommages et leurs soins.

*
* *

2° Jésus-Christ avait une seconde mission à vous confier. Il le savait, et à l'heure opportune il ne l'a pas oublié. Remontons au lieu de toutes les grandes consommations, au Calvaire, et méditons la double scène du vendredi saint et du jour de Pâques.

Au Paradis terrestre, il y avait, avons-nous dit, dans Adam et dans Eve deux personnages : Dans Adam, deux hommes, l'Homme souverain et l'homme représentant de tous les antres hommes ; dans Eve,

deux femmes, la Femme souveraine et la femme représentante de tout son sexe.

Ainsi au Calvaire, dans Jésus-Christ, nouvel Adam, et dans Marie, nouvelle Eve, Jésus-Christ était d'abord l'Homme-Chef, faisant l'office de Rédempteur. Mais martyr de douleur dans son âme et dans son corps, il était aussi le représentant de tous les autres hommes, je veux dire de tous les malheureux, de tous les affligés, de tous les malades et de tous les mourants, de tous les pécheurs et de tous les pénitents. Marie, de son côté, était d'abord la Femme souveraine, recevant une mission envers tous les chrétiens représentés par saint Jean. Mais elle était aussi la femme représentante de tout son sexe. En voulez-vous une preuve? Ne comprenez-vous pas que c'est là le nouveau motif pour lequel Jésus-Christ, adressant la parole à Marie du haut de la Croix, lui donne, au lieu du nom de mère, le nom d'une signification beaucoup plus étendue et plus générale : le nom de femme?

Oui, ô chrétiennes, Marie, sur la sainte Montagne, représente toutes les femmes. Marie, debout au pied de la Croix, auprès du représentant de tous les malheureux et de tous les pécheurs, apprend aux femmes que leur devoir, leur place sera désormais d'être debout au pied de tout ce qui souffre, pleure et gémit, auprès de toute âme tentée ou tombée. Etre debout, qu'est-ce à dire? Etre debout, c'est le signe du courage et de l'énergie. Etre debout, cela signifie, que le rôle des filles adoptives de Marie sera comme celui de leur mère, un rôle plein d'activité et

de courageuse sympathie. De telle sorte que l'immortelle parole : « *Femme, voici votre enfant*, » veut dire, étendue à toutes les femmes : « O femmes, » je vous confie comme à Marie toutes les infortunes, » toutes les misères, toutes les plaies, toutes les » larmes. En mon nom, vous visiterez les hôpitaux » et les mansardes. A vous de découvrir les gémis- » sements, à vous d'explorer le royaume si vaste de » la douleur. Je lègue à votre tendresse l'humanité » toute entière. Je veux que tous les hommes soient » vos enfants, ayez pour eux des entrailles de mère. » C'est à votre voix que l'indigent sentira moins lourd » le poids de sa misère et que le malheureux sera » réconcilié avec la vie. Ce malade, cet aveugle, ce » paralytique, ce lépreux, ce vieillard, cet orphe- » lin, ce désespéré, femmes, voilà votre enfant, » consolez-le. En un mot, je vous baptise : *la Pro-* » *vidence du malheur*.

» Ce n'est pas assez. La sanctification des âmes » étant la fin suprême de mes œuvres ici-bas, je » joins au ministère de la miséricorde, le ministère » encore plus sublime de l'apostolat. Je vous confie » donc, ô femmes, les âmes plus encore que les » corps de tous les chrétiens, de tous les hommes, » sauvez-les. Ce jeune enfant, aidez-lui à conserver » sa candeur. Chez cette jeune fille, chez ce jeune » homme empêchez le développement du vice, la » contagion des mauvais discours et des mauvais » exemples. Mais surtout ce jeune homme sans pu- » deur, cette jeune personne sans retenue, ce » vieillard sans dignité, ce fils ingrat, cet époux en-

» durci, toutes ces âmes infirmes, tous ces prodigues » couverts des haillons du péché, ô femmes, voilà » vos enfants, ayez compassion de leur misère, » changez-les, c'est votre devoir. Car c'est dans ce » but que dès votre création, vous avez reçu en par- » tage et si libéralement les qualités qui vous dis- » tinguent. Tel le disciple qui est au pied de la » Croix ; telle la famille que je veux avoir sur la terre. » Jean, c'est l'humanité régénérée, l'humanité que » la terre aurait portée, si la déchéance n'avait pas » eu lieu. Une nouvelle humanité soumise et résig- » née, chaste et pure comme le disciple Jean, » voilà celle qui sera digne de reposer sur mon cœur, » et qu'il me faut pour peupler le Ciel. Voilà celle » que vous êtes appelée à former. Voilà votre mis- » sion, voilà votre rôle. »

* * *

Poursuivons et achevons. Ce n'était pas assez pour le divin Restaurateur d'avoir constitué, dans le même lieu et par les mêmes paroles, toutes les femmes, mères et gardiennes avec Marie du genre humain racheté si chèrement. Ainsi qu'il les avait mises à l'œuvre vis-à-vis de lui-même, il lui restait à les mettre à l'œuvre vis-à-vis du prochain. L'heure de le faire ne tarda pas de sonner.

Quand, après trois jours de silence, Jésus-Christ se leva glorieux du tombeau, quels furent les heureux témoins de ce grand événement ? Les saintes femmes, et non les Apôtres, nous dit l'histoire de ce grand jour. Les saintes femmes les premières conversent

avec les Anges et le voient lui-même ; les premières, elles sont éclairées, comblées d'espérances et de consolations. Bien plus, ce sont elles qui sont chargées d'aller annoncer aux Apôtres cette grande nouvelle.

Pourquoi les Apôtres au deuxième plan, quand il semblerait si naturel de les voir au premier? Est-ce bien la Providence qui préside à cet intervertissement des rôles? Oui, mes sœurs, jusque dans ces procédés du Sauveur reluit la sagesse divine. Mettez en regard les pages de la chute et celles de la régénération. Vous verrez bien que rien n'est plus conforme à l'ordre de la réparation que cette économie de la Providence par laquelle c'est la femme qui entend, voit et annonce la première le glorieux mystère de la Résurrection. Il fallait à la chute une contrepartie complète, et c'est maintenant qu'elle a lieu. Ce sexe, employé le premier au mal, le voilà à l'œuvre le premier pour le bien. Lui, qui, à la chute, avait été la cause de la tristesse et de la désolation de l'homme, il est aujourd'hui changé par le divin Réparateur en messager de sa joie. Lui, qui avait inoculé la mort au jardin de délices, le voilà chargé d'annoncer la vie, en revenant du jardin de l'expiation et d'auprès du tombeau. L'Ange qui lui confie un message concernant le Sauveur, c'est l'Ange lui apprenant que si l'Homme-Dieu a été donné à la terre par une Femme, c'est par le ministère de toutes les femmes, aussi bien que par celui des hommes, qu'il doit y être maintenu. L'Ange qui dit à la femme : « Allez annoncer aux disciples que Jésus-Christ est

ressuscité, » c'est l'Ange lui disant : « O femme, maintenant transfigurée, votre rôle est changé. Désormais, vous irez à l'homme pour lui prêcher la foi, comme jadis vous êtes allée à lui pour lui prêcher l'incrédulité. » Enfin, l'Ange qui ménage à la femme l'honneur d'être la première messagère de la Résurrection, c'est l'Ange lui apprenant qu'elle doit être pour les âmes l'aurore de la piété, et qu'elle doit prendre partout l'initiative du bien.

O chrétiennes, Dieu pouvait-il vous aimer davantage et vous élever à plus de grandeur? Vous êtes les collaboratrices de Marie, Mère de Dieu; de Jésus-Christ, Fils de Dieu ; de Dieu même, quelle sublime vocation, quelle dignité?

Hélas! trop souvent dans le cours des siècles, cette noble vocation n'est pas celle que la femme a suivie. « *Cùm in honore esset non intellexit*, » lorsqu'elle était dans l'honneur, l'intelligence lui a manqué. Si elle l'avait comprise, serait-elle tombée si bas chez les peuples païens? si elle la connaissait, vivrait-elle esclave et dégradée, telle que nous la rencontrons partout où n'a pas encore lui le flambeau de la foi? La comprennent-elles mieux, en plein christianisme, et à vos côtés, tant de femmes qui ne cherchent qu'à briller dans un salon, ou qui ne s'emploient qu'à des œuvres frivoles; tant d'autres qui se bornent à aider l'homme matériellement dans ses travaux; et tant d'autres qui, découronnées, flétries, se plongent, au sein de nos cités, dans toutes les boues, dans toutes les souillures, dans toutes les fanges?

Hélas! hélas! sous le souffle des passions de

l'homme et de ses propres passions, la femme a été trompée, et elle s'est trompée elle-même sur le but de son existence. Elle s'est abaissée et dégradée à ses propres yeux. Précipitée dans le désordre, elle a fini par ne devenir plus qu'une chose, un instrument, et un instrument des passions les plus ignobles.

Oh! pour vous, mes sœurs, « *sursum corda* » élevez en haut vos cœurs. Pleines de gratitude envers le Dieu qui vous a fait l'honneur de compter sur votre concours, inspirez-vous des mêmes sentiments dont le cœur de Marie était plein. Chantez aussi le cantique que lui inspira la reconnaissance, « *Magnificat anima mea Dominum*,—Mon âme glorifie le Seigneur,»

Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur,

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante; et voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse,

Parce que le Tout-Puissant dont le nom est saint, m'a fait de grandes choses,

Et sa miséricorde s'étend de race en race sur ceux qui le craignent,

Il a déployé la puissance de son bras, il a dispersé les superbes en la pensée de leur cœur,

Il a déposé les puissants de leurs trônes, et il a exalté les humbles,

Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés; et il a renvoyé vides et pauvres ceux qui étaient riches,

Il a relevé Israël son enfant, se ressouvenant de sa miséricorde.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à nos Pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours.

CHAPITRE XVI.

Comme Marie, les femmes chrétiennes ont accompli, depuis dix-huit siècles, leur double ministère providentiel.

Elles ont passé en faisant le bien.

Nous venons de dire la haute et glorieuse mission confiée à toutes les chrétiennes, sœurs de Marie en Adam, ses filles en Jésus-Christ. Racontons comme elles l'ont comprise et accomplie, comme elles se sont montrées dignes de la confiance dont les a honorées la Providence.

* * *

Ferai-je d'abord l'histoire de leur dévouement au service de toutes les misères? Qui dira le nombre des malades dont la femme chrétienne a remué la couche, le nombre de pauvres qu'elle a vêtus, d'orphelins dont elle s'est fait la mère, de veuves abandonnées dont elle s'est fait le soutien? Combien, dans le cours des siècles, de Paule, de Mélanie, de Fabiola qui ont vendu leurs immenses patrimoines pour secourir

l'indigence? Combien de milliers de princesses, de filles illustres par leur naissance nos hôpitaux n'ont-ils pas vues humbles servantes, disons mieux, mères tendres et dévouées de tous les malheureux. Il semble que l'histoire de la charité n'est que l'histoire de la femme régénérée par la foi et inspirée par l'Eglise. Un instinct sublime semble lui dire incessamment qu'elle doit payer par d'immenses bienfaits son immense rançon. A la voir passer et repasser d'une bonne œuvre à une autre bonne œuvre, on comprend que la bienfaisance est son élément, et que les œuvres de charité lui sont nécessaires, comme l'eau aux poissons, comme l'air aux oiseaux du ciel. Emportée comme par un besoin divin, miracle vivant de courage et de charité, la femme chrétienne, quelque soit son nom, mère, sœur, fille, épouse, religieuse, a traversé les générations, comme son auguste modèle, en faisant le bien. Aussi n'entrerai-je dans aucun détail. Je me contente de dire : ouvrez les yeux et voyez. C'était hier, c'était, il y a quinze et dix-huit siècles, les mêmes merveilles, le même splendide spectacle qu'aujourd'hui. Comme un magnifique soleil levé sur le monde, l'amour des femmes chrétiennes pour les œuvres corporelles de miséricorde n'a jamais eu de déclin.

*
* *

Les femmes chrétiennes n'ont pas plus forfait à la seconde partie de leur mission qu'à la première. La parole des Apôtres et des autres ouvriers évangéliques n'eut pas plutôt retenti dans le monde qu'elles en

saisirent toute la portée et comprirent très bien que la religion nouvelle allait être leur soutien, leur sauvegarde, leur bonheur, et allait leur donner une place d'honneur dans la société régénérée. Elles s'attachèrent à ses maximes de tout leur cœur et les suivirent avec amour. Elles firent plus encore. Heureuses du bonheur nouveau qu'elles goûtaient à l'ombre de ses lois, elles ambitionnèrent un nouveau bonheur, celui de faire partager à d'autres leur félicité. Ayant l'intelligence de leur vocation à l'apostolat, comme aides et collègues de Marie, elles se dévouèrent comme elle à la mission de soigner les âmes, d'étendre le royaume de Jésus-Christ, de défendre sa cause et de soutenir avec ardeur ses intérêts.

Rappelons d'abord celles qui ont assisté de leurs biens Jésus-Christ, ses Apôtres et ses disciples, et dont le zèle n'a pu être refroidi ni par les scènes de la Passion, ni par les trois jours de sépulture. Aussitôt qu'elles sont chargées d'être les messagères de la grande nouvelle de la Résurrection, comme elles sont empressées d'obéir? Comme le feu de la charité les dévore ?

La Pentecôte arrive. Il ne s'agit plus seulement de la fondation de l'Eglise, mais de son expansion dans le monde. Confirmés en grâces, en lumières, en forces, les Apôtres peuvent se diviser les peuples et s'en aller à leur conquête, ils ne seront pas seuls. Pour ce nouveau travail les femmes sont prêtes. En effet, prêchent-ils à Jérusalem et dans la Judée ? Voici les saintes femmes qui font de leur maison les premiers sanctuaires où sont célébrés les saints mys-

tères. Sont-ils à Ephèse, à Corinthe, à Rome ? Même zèle, même générosité de la part des femmes nouvellement converties, même empressement à faire de leurs demeures les premières chapelles où est prêché l'Evangile. Toutes ces chrétiennes illustres, attachées, pour ainsi dire, au pas des Apôtres et de leurs premiers successeurs : Priscille et ses filles, Julie, Pudentienne, Praxède, Lucine, Olympiade, Plautille, nobles âmes dont saint Paul a loué la vive piété et dont l'histoire a conservé les noms vénérés, à quoi s'emploient-elles, sinon à seconder par leur zèle les travaux des prédicateurs de l'Evangile ! Ne les voit-on pas mêlées partout à leurs prédications, affrontant les mêmes périls, visitant les captifs, lavant leurs pieds, baisant leurs fers, et par ces témoignages de leur foi et de leur charité, confessant et propageant la doctrine du Sauveur.

Après les prédications apostoliques, vinrent les persécutions. Au zèle à propager la foi, il fallut joindre le devoir de la défendre. Les femmes chrétiennes ne faillirent pas à cette double tâche. Pour la remplir elles donnèrent leur sang, comme d'autres avaient donné leurs biens. Ni la prison, ni le glaive du bourreau, ni les bêtes féroces, ni aucun genre de tourments ne les effrayèrent. Elles comptèrent presque autant de martyrs que les hommes et ne le cédèrent jamais en courage. Ce fut, en vérité, un beau spectacle de voir cette multitude de chrétiennes, de tout âge, de toute condition, animées d'un même sentiment d'attachement à la religion, de la même abnégation d'elles-mêmes, répondant à toutes les séduc-

tions et à toutes les menaces par ce seul mot : je suis chrétienne. Agnès, Symphorose, Félicité, Eulalie, Perpétue, autant de noms qui brillent dans l'histoire du martyre, comme les plus belles étoiles au firmament. Vierge ou épouse, mère ou veuve, libre ou esclave, innocente ou pénitente, la femme chrétienne fut toujours grande, sublime et héroïque, au milieu des tourments, et elle prouva par le prodige de sa constance, comme par le prodige de sa chasteté, la divinité et la beauté de la religion.

Après les persécutions, voici venir les merveilles de la solitude. Pour sanctifier le monde et se sanctifier elles-mêmes, des milliers de chrétiennes prennent le chemin du désert. Elles y vont méditer sur la tendresse de Dieu pour le monde, et travailler à faire descendre du Ciel, par leurs soupirs et leurs sacrifices, le pardon des crimes de la terre. Abandonnant les palais qui les ont vu naître, renonçant aux plaisirs de la vie, les filles de haut rang vont, comme les filles du peuple, cacher, immoler leur jeunesse et faire des vœux pour la prospérité de la patrie.

Pendant ce temps-là, celles qui restent dans la famille et s'engagent dans les liens du mariage, ne rendent pas de moindres services à la religion. Devenues mères, elles forment et offrent à l'Eglise ces grands génies qui ont éclairé le monde par leur science et leurs vertus, et qui s'appellent Chrisostôme, Augustin, Jérôme, Basile, Grégoire, Ambroise, etc. Réalisant les préceptes et les conseils évangéliques, elles contribuent par leurs exemples,

autant que les docteurs par leur parole et leurs écrits, à populariser la sainteté et à former les mœurs des peuples chrétiens.

La conversion des empires suit ou accompagne celle des particuliers. Le zèle des femmes chrétiennes ne se ralentit pas. Que dis-je? Cette conversion des plus florissants royaumes est due en grande partie à leur industrieuse charité et à la grandeur de leur courage. *Prodiges de foi*, dit le savant auteur que je suis dans ce rapide exposé, elles ont réussi à persuader cette même foi aux princes leurs frères, leurs époux ou leurs enfants. Païens, elles les ont faits chrétiens; égarés dans les voies de l'hérésie, elles les ont rappelés au catholicisme; froids ou indifférents, elles les ont changés en apôtres zélés, et même en martyrs généreux. *Prodiges de piété*, elles ont conquis à la vraie piété des hommes qui ne la connaissaient que pour la railler ou la persécuter. *Prodiges de pudeur*, elles ont fait régner la chasteté et même la virginité, au milieu du plus affreux libertinage.

L'Eglise, avec ses pontifes, ses missionnaires, était partout au travail, répandant la saine doctrine et les saintes mœurs. A côté des pontifes et des missionnaires marchaient les saintes femmes, se rappelant et accomplissant la parole du Calvaire : « *Mulier, ecce filius tuus.* » — Femmes, tous ces hommes, rois, magistrats, guerriers, voici vos enfants. Donnons quelques exemples, choisis en dehors de ceux dont notre patrie abonde et dont nous parlerons plus loin.

Nommons le premier prince qui ait porté la religion sur le trône, Constantin. A qui ce prince dut-il la foi? A cinq chrétiennes. Enfant, il rencontre à la cour de Dioclétien l'impératrice Sévère-Augusta et sa fille Valeria, qui lui apprennent à connaître et déjà à aimer la piété chrétienne. Jeune homme, il épouse la fille d'une illustre chrétienne, Eutropia, qui continue, avec sa sœur Constance, l'œuvre commencée. Bientôt sa mère, convertie à son tour, n'a plus de repos qu'elle n'ait vaincu ses hésitations. Elle en vient à bout et donne ainsi à l'Eglise et à Jésus-Christ le premier souverain catholique. Par elle, dans la maison des Césars, qui n'avait abrité jusque-là que le luxe, l'impiété, la débauche, règnent publiquement pour la première fois la modestie, la chasteté, toutes les vertus.

En Orient, je rencontre sainte Pulchérie, grande et sainte reine, à seize ans; les impératrices Constantine et Léontie, traitant des affaires de l'Eglise avec saint Grégoire; l'impératrice Irène, fléau des iconoclastes, prenant une grande part à la destruction de cette hérésie; sainte Théodosie convertissant son époux et contribuant par son zèle à la conversion de trois peuples : les Bulgares, les Kosors, les Moraves.

En Occident, quelle conversion de royaume citerai-je sans y trouver le cœur, le zèle, le dévouement d'un grand nombre de chrétiennes? Que ne doit pas l'Espagne à ses deux reines Indégonde et Rigonthe, apôtres d'abord de leurs époux Herménégilde et Récarède, dont elles font des saints; apôtres ensuite

par eux et avec eux des populations de ce vaste pays qu'elles amènent à la lumière de l'Evangile.

En Allemagne, vous montrerai-je sainte Mathilde, sanctifiant son époux Henri Ier, par son zèle et ses œuvres, et surtout sainte Cunégonde faisant, par les charmes de sa pudeur, par les exemples de sa ferveur, par la sagesse de ses conseils, de Henri II, son époux, un ange terrestre, le saint Louis de l'Allemagne.

Avec quelle noble fierté l'Angleterre peut nous dire les noms de la reine Berthe, la vertueuse épouse de son premier roi ; sainte Pomme et sainte Edithe, la mère et l'épouse de saint Edouard, grand roi, grand politique, père de ses sujets, roi vierge qui, n'ayant pas de passions à satisfaire, employait tous ées revenus à soulager les pauvres, à doter les sglises.

En Ecosse, quel trésor que cette sainte Marguerite, reine à vingt-quatre ans par son alliance avec Macolm III, prince à demi-barbare, qu'elle convertit et avec lequel elle procure à son royaume le règne le plus heureux, en le délivrant de l'idolâtrie pour le donner à Jésus-Christ.

La Pologne vénérera toujours la chrétienne Dombrouska, qui, après avoir persuadé la foi à son époux né au sein de l'erreur, se fit son auxiliaire le plus dévoué pour rendre chrétien tout son peuple, et forma dans son fils Boleslas-le-Grand, le plus vaillant défenseur de ce royaume devenu malheureux, mais resté toujours illustre.

La Hongrie n'oubliera jamais la très pieuse et très

illustre Gisella, devenue une sainte à l'école de sainte Cunégonde, avant d'être l'épouse de celui dont elle eut le bonheur de faire un saint, saint Etienne.

Ne clorai-je pas cette liste à laquelle tant d'autres noms mériteraient d'être ajoutés? Citerai-je encore une sainte Liobe, une sainte Walburge, une sainte Contrade, ces puissantes auxiliaires de saint Boniface, en Allemagne; une sainte Théodorat, en Bulgarie; une sainte Ludmille, en Bohême; une sainte Elisabeth, en Portugal?

Ferai-je remarquer qu'il y eut un moment où l'Europe ne fut gouvernée que par des souverains, marchant dans les voies de la sainteté : saint Ferdinand en Aragon, saint Edouard en Angleterre, saint Macolm en Ecosse, saint Henri en Allemagne, saint Wenceslas en Pologne, saint Etienne en Hongrie, saint Louis en France, et que tous ces princes étaient l'œuvre des saintes princesses qui les avaient ou convertis ou formés. En vérité, ne pouvons-nous pas dire que si Marie est à la tête de l'œuvre de la Rédemption pour tous les peuples, une femme se trouve à la tête de cette œuvre pour chaque peuple en particulier? Admirables femmes, dont les vertus brillèrent comme un soleil et produisirent dans la société une magnifique transfiguration.

Parmi ces vertus, il y en eut une surtout dont les influences et les résultats furent splendides : la chasteté. Cette chasteté des souveraines chrétiennes fut féconde, et, quand elle eut répandu son parfum, elle renouvela sous une autre forme le spectacle des

premiers siècles. Alors les familles ambitionnèrent l'honneur de donner des épouses à Jésus-Christ, des servantes à l'Eglise. Les déserts ne se peuplèrent pas, mais les solitudes parurent en pleine société. De nombreux monastères surgirent partout comme par enchantement, et de nombreuses vierges de tous rangs et de toutes conditions s'y fixèrent; nobles filles, qui travaillèrent aussi de tout leur pouvoir à la régénération des peuples, à la conversion des pécheurs, à la diffusion de la sainteté.

Nommerai-je sainte Salaberge, qui vit jusqu'à trois cents vierges rangées sous sa conduite; sainte Hildegarde, qu'un écrivain ne craint pas d'appeler le saint Bernard de son sexe; sainte Gertrude, la gloire de la Saxe; sainte Françoise, si dévouée à l'amélioration des dames romaines; sainte Julienne de Florence, groupant autour d'elle une légion d'anges terrestres, chastes vierges et pieuses veuves, avec lesquelles elle allait à la recherche des pécheurs à convertir et des malheureux à soulager; sainte Brigitte, prêchant avec ardeur de ville en ville jusqu'en Chypre et jusqu'à Rome et à Naples; sainte Rose de Viterbe, faisant déjà des prodiges de conversion à cet âge où beaucoup en sont encore aux jeux de l'enfance; sainte Catherine de Sienne, la merveille du XIII^e^ siècle par sa science, son zèle, ses efforts pour l'union des peuples dans l'obéissance au Souverain Pontife; enfin, sainte Scholastique, aidant saint Benoît à faire fleurir la vie monastique, et sainte Claire, à côté de saint François d'Assise, entourée comme sainte Julienne d'une légion de vierges.

Pendant ce même temps, les saintes femmes qui sont dans le monde ne restent pas inactives. De saintes mères forment ces grands saints qni ont continué de transformer le monde par leur science et leurs vertus, telles que la comtesse d'Assa, saint Dominique, et la comtesse d'Aquino, saint Thomas. De grandes reines, les Marie d'Angleterre et les Marie Stuart imitent leurs devancières. Des légions de saintes, une sainte Marie des cinq plaies, une sainte Véronique Cagliari, une sainte Catherine de Bologne, une sainte Madeleine de Pazzi, une sainte Ange de Mérici, une sainte Victoire Fornari, une sainte Thérèse et mille autres, renouvellent les prodiges de zèle et de charité des siècles précédents.

Nous voici aux deux plus grands événements des temps modernes : la découverte du nouveau monde et le Concile de Trente. Dieu seul sait la grande part que les femmes chrétiennes ont eu à ces deux grandes œuvres. J'en signalerai deux entre toutes. Sans Isabelle, reine d'Espagne, de combien d'années peut-être cette découverte du nouveau monde eût été retardée. Christophe Colomb trouva, auprès d'elle seule, un bon accueil et un concours actif. Les hommes ne virent dans son projet qu'une chimère et une impossibilité. Soutenu, encouragé par elle, Christophe Colomb partait, et bientôt la Croix était plantée sur de nouvelles terres; et sur d'innombrables peuples Jésus-Christ étendait son empire.

Au Concile de Trente remonte une grande partie du bien qui s'est fait depuis trois siècles dans la société. A ses réformes, à ses décrets sont dues ces

immenses et innombrables œuvres d'édification qui ont restauré la piété ; ces séminaires, ces ordres religieux, vraies pépinières de saints, tels que saint Jérôme Emiliani, saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Néri, saint Camille de Lellis, saint Joseph Calasance, saint Liguori, etc.

Eh bien, ce Concile avec toutes ses œuvres remonte indirectement à une chrétienne. Car il fut la pensée et l'œuvre de saint Cajetan, appelé par les peuples le chasseur d'âmes, le suscité de la Providence pour contre-balancer les maux que Luther attirait sur le monde. Or saint Cajetan est l'œuvre d'une sainte mère, la comtesse de Thien. Auprès de cette mère saint Cajetan suça le détachement du monde, l'amour de la pureté, l'esprit de prière, l'intérêt pour les pauvres, le zèle pour la religion, toutes ces qualités qui firent de lui l'ange de la virginité, le miracle de l'oraison, le héros de la chasteté, l'apôtre de la Providence et la colonne de l'Eglise.

Je passe à notre temps presque contemporain et je n'en dis qu'un mot. Pourquoi le protestantisme n'a-t-il pu s'implanter ni en Irlande, ni en Espagne, ni en Bavière, ni en Autriche, ni en Hongrie, ni en Belgique? Ce bonheur est dû à la femme catholique, à la femme qui, ayant conservé avec la pureté de ses mœurs, la force et l'enthousiasme de sa foi, n'a jamais fléchi, et a renouvelé tous les exemples de courage et d'abnégation des temps de persécution.

Quelles longues pages, vénérées sœurs, et je n'ai pas même esquissé une table des matières, et je n'ai

presque parlé que de l'Europe ? Que serait-ce, si si j'avais embrassé l'histoire du monde ?

Toutefois, ma tâche est surabondamment remplie. Il est donc vrai, sous le soleil de la foi, la femme a bien compris sa mission, telle qu'elle lui fut donnée dès l'origine, telle qu'elle l'a reconquise sur le Calvaire. Recréée, retrempée dans les eaux du Baptême, à quelle hauteur incomparable au-dessus de la femme païenne elle s'est élevée ? Elle n'a pas seulement grandi dans l'honneur d'elle-même, en se sanctifiant. Une passion nouvelle a été allumée dans son âme, celle de faire les affaires de Dieu, elle qui était jugée impropre aux affaires domestiques; celle d'étendre le royaume de Jésus-Christ, elle qui était réputée incapable de se gouverner. Elle est devenue en toute vérité la servante du Seigneur, la propagatrice de sa parole, en un mot; son auxiliaire et son aide, l'auxiliaire et l'aide de tous les membres de la famille de Dieu.

Le christianisme a ainsi continué comme il avait commencé. Toujours il a été vrai de dire de lui, comme saint Paul a dit de Jésus-Christ, qu'il est fait de la femme « *factum ex muliere*, » c'est-à-dire, de sa chasteté, de son martyre, de son apostolat, de toutes les vertus que la grâce a fait fleurir en elle, et dont le reflet a sanctifié le monde. Sans doute, partout où il a pénétré et grandi, l'action ostensible de l'homme a apparu. Mais regardez bien; derrière cet homme, souvent même au-devant, qu'il s'agisse d'un empire ou d'une âme, vous trouverez presque toujours une femme.

L'Eglise a civilisé le monde, mais avec le concours et la coopération de la femme : « *Adjutorium simile sibi,* » auxiliaire pénétré de son esprit, fait à l'image de sa sainteté; de son dévouement, auxiliaire pris dans les palais et à la tête des royaumes; en même temps que dans les chaumières et dans les plus humbles conditions. En vérité, et nous le saurons un jour, dans l'ordre de la foi, comme dans l'ordre de la charité; la part des femmes tient une place immense.

Gardez-en le souvenir, mes vénérées sœurs. A l'école de l'histoire, apprenez où est pour vous l'honneur. Connaissez votre devoir. Oh! quand donc, également marquées du sceau du Baptême, serez-vous, toutes également, les imitatrices de ces vaillantes femmes, qui ont accompli si glorieusement, depuis dix-huit siècles, les volontés divines? Quand donc, à la voix de l'Eglise qui vous appelle, vous écrierez-vous, comme Marie, à la voix de l'Ange : « *Ecce ancilla Domini,* — nous voici les servantes du Seigneur? » Parlez, nous voici prêtes à obéir.

O mon Dieu, vous pouvez faire ce miracle. C'est pourquoi nous vous le demandons par Marie, notre Mère, notre Providence et notre modèle. O Marie, nous voulons vous devenir semblables en zèle et en dévouement. Priez pour nous.

CHAPITRE XVII.

Les femmes chrétiennes, en notre patrie, comme leurs sœurs chez les autres nations, ont accompli vaillamment leur double ministère.

Elles ont passé en faisant le bien.

Lorsque les Francs, mes vénérées sœurs, arrivèrent avec leur jeune chef sur le sol gaulois, le v^e^ siècle était à son déclin et allait mourir. La divine lumière qui, depuis près de cinq siècles, luisait sur le monde, luisait aussi sur la Gaule. Depuis longtemps Jésus-Christ y régnait et y cueillait ses élus pour le Ciel.

Saint Lazare, sainte Marthe, sainte Marie-Magdeleine et ses humbles servantes ; Marie Salomé et Marie Jacoby; Zachée et Véronique son épouse ; tous ces courageux témoins de la Passion de Notre-Seigneur, n'avaient pas été jetés en vain sur les côtes de Marseille. Saint Pothin et saint Irénée, disciples de saint Polycarpe et plusieurs autres, venus de l'Asie ou de

Rome, avaient, du vivant même ou presque du vivant des Apôtres, fait retentir les rives de nos fleuves des noms bénis de Jésus et de Marie, et semé partout la parole évangélique. Saint Denis et ses compagnons, saint Martin et mille autres, avaient parcouru les provinces et prêché fructueusement la sainte doctrine. Profitant des nombreuses relations de Rome avec la Gaule, les Souverains Pontifes eux-mêmes avaient pris soin de faire sillonner toutes les routes par leurs missionnaires.

Il n'entre pas dans mon plan de raconter le rôle des femmes chrétiennes, dans ces temps reculés. Je ne veux rappeler que quatre noms entre tous les autres. Je veux nommer de nouveau sainte Marthe et sainte Marie-Magdeleine, pour faire remarquer quelle gloire il y a pour nous de compter, parmi nos Apôtres, les deux plus saintes femmes de l'Evangile, celles que le Fils de Dieu fait homme a honorées des plus grands témoignages de sa bonté.

Je veux nommer aussi, comme représentante de toutes les vierges qui ont empourpré de leur sang le sol gaulois : sainte Blandine, cette jeune esclave, si grande par son courage et sa foi, que l'on vit, tour à tour, attachée à un poteau en forme de croix, jetée en prison, exposée aux bêtes, déchirée de coups, et servant d'encouragement à tous par l'exemple de sa constance et la force de sa parole.

Je veux rappeler enfin, comme représentante de toutes les mères, cette illustre Fausta, cette mère héroïque, que l'on vit assister au martyre de son jeune fils, Symphorien, n'ayant qu'une seule peur,

celle de le voir trembler devant la mort et renier son baptême et sa foi.

Mais, pour mon sujet, il me suffit de prendre comme point de départ cette époque mémorable où le vieux sang gaulois et le jeune sang des Francs se mêlant pour former un sang nouveau, les deux peuples devinrent un seul peuple, le nouveau peuple de Dieu, une nouvelle race choisie, chargée d'accomplir dans son sein et dans le monde entier une mission providentielle.

Laissons parler l'histoire. Elle va nous dire comment notre patrie bien-aimée est devenue et a été si belle et si grande pendant quatorze siècles. Sans doute, tous ses enfants ont travaillé à sa prospérité, à sa gloire, surtout ses saints évêques, ses saints prêtres, avec ses grands rois, ses magistrats intègres et ses soldats illustres.

Mais, disons-le bien haut, sans craindre d'être contredits : pour la formation et l'éducation des peuples, comme pour celle des particuliers, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Si notre patrie a eu ses pères, comme les autres nations, elle a eu aussi ses mères qui l'ont beaucoup aimée, qui ont pour elle, ainsi que toutes les mères, immensément souffert, immensément travaillé. Ce sont ces multitudes innombrables de vraies chrétiennes qu'elle a portées dans son sein, depuis la souveraine jusqu'à l'humble servante.

En effet, ces princes, ces évêques, ces magistrats, ces capitaines sans reproches et sans peur, tous ces saints, tous ces fermes chrétiens que l'on a vus dans

tous les rangs de la société, qui les a formés? Ces grandes œuvres de conversion, de civilisation, de réformes, qui les a soutenues? Ces hôpitaux, ces monastères, ces fondations de tous genres, vraies ressources du pauvre, vrais refuges de la pudeur, vrais asiles de la pénitence, vrais sanctuaires de la prière, dont la France a toujours été si abondamment pourvue, qui les a peuplés, aidés, dotés et même souvent créés? Des chrétiennes et toujours des chrétiennes. Mais quittons les généralités, et citons au moins quelques témoignages et quelques noms.

A travers la Gaule, un jour, une grande nouvelle se répand. On apprend que le roi franc a demandé par un ambassadeur la main d'une jeune princesse de dix-neuf ans, remarquable par sa piété, illustre par sa fermeté dans la foi. A cette nouvelle, une grande joie s'empare de tous les cœurs. Les suites heureuses de cette alliance n'échappent à personne. Prophétique inspiration! En effet, Clotilde, aussitôt qu'elle est unie à Clovis, n'a plus d'autre ambition que de le convertir. Elle agit sur son âme avec suavité et douceur. Elle déploie un dévouement que rien ne ralentit, et une énergie de volonté qui triomphe de tout.

Clovis hésite et lui résiste, mais il subit néanmoins l'ascendant de ses vertus. Il ne se soumet pas encore, mais la grâce le travaille, et, un jour, elle triomphe. Sur le champ de bataille de Tolbiac, dans un moment critique, il se souvient du Dieu de Clotilde. Il l'invoque, il est exaucé, il est converti.

Clotilde ravie rend grâces à Dieu, appelle à la cour saint Remi, et achève, avec le saint évêque, ce que, seule, elle avait si bien commencé. Bientôt Clovis est prêt au Baptême, avec trois mille de ses soldats.

C'est fait. A dater de ce jour, la France est la nation chrétienne, la fille aînée de l'Eglise. Et ce grand événement, qui change la face de cette belle partie du monde, et qui donne à Jésus-Christ tout un royaume, c'est l'œuvre d'une chrétienne, l'œuvre de Clotilde. Sainte et noble femme qui aura ses imitatrices dans toute la suite de l'histoire.

Après elle, en effet, voici d'abord sainte Radegonde, fille, épouse de rois, couchant sur la cendre, pratiquant l'abstinence à la table même du prince, et faisant ses plus chères délices de visiter les malades et de nourrir les pauvres; sainte Radegonde, faisant arriver aux affaires de l'Etat des saints, tels que saint Eloi et saint Ouen; sainte Radegonde, préférant le cloître au palais, et attirant autour d'elle à une vie plus parfaite que celle du monde les plus nobles vierges du royaume.

Après sainte Radegonde, voici sainte Bathilde, vengeresse de toutes les injustices, protectrice de tous les opprimés, providence visible de tous les malheureux, fondatrice d'abbayes et d'hôpitaux, consolidant par ses exemples, son zèle et ses prières, l'œuvre de la régénération générale.

Voici encore une princesse, sainte Blanche, une des plus grandes figures de notre histoire, une mère illustre, formant dans saint Louis un des plus grands saints qui aient porté la couronne. Avec ces trois

grands noms, combien d'autres tombent sous ma plume et qui ne me laissent que l'embarras du choix. Je dois résister au plaisir de les citer. Mais, du moins, à la gloire de ces augustes souveraines, je proclamerai bien haut que la chasteté, pratiquée ostensiblement par elles sur le trône, et manifestée avec non moins d'éclat par leur empressement à se retirer dans les cloîtres, porta ses fruits dans tous les rangs de la société. Les monastères fourmillèrent sur tous les points du territoire. La seule ville de Vienne, au VII^e^ siècle, compta jusqu'à trois cents religieuses cloîtrées. On aurait dit que les jeunes filles de toutes les conditions regardaient l'état de la virginité comme leur état normal, tant étaient communes parmi elles les tendances à préférer la virginité au mariage.

Nommerai-je, maintenant, ces deux chrétiennes qui méritent d'être mises sur le même pied d'honneur que les reines; ces chrétiennes, toutes deux vierges, toutes deux remplies de l'esprit de Dieu, qui assurèrent l'une et l'autre, à huit siècles de distance, l'indépendance de la patrie, en la délivrant du joug et de la honte de la domination étrangère? O illustre vierge et bergère de Nanterre, sainte Geneviève, qui avez sauvé Paris, par la force de vos prières, de l'invasion d'Attila; ô illustre vierge et bergère de Domrémy, courageuse Jeanne d'Arc, qui avez su rendre à une armée la vigueur, et la conduire à la victoire, votre souvenir nous sera cher à jamais.

Après avoir parlé des reines et des libératrices de la patrie, que dirai-je des chrétiennes dans une sphère plus modeste : dans la cité, le village, la famille?

Dieu seul sait, mes sœurs, ce que toutes ces saintes âmes ont fait de bien sur ce théâtre moins étendu.

Je pourrais rappeler les saints évêques qui ont gouverné les âmes; et la France n'en a pas manqué.

Du IVe au Xe siècle, en particulier, presque tous les siéges épiscopaux furent occupés par des saints. A côté de ces saints évêques, bienfaiteurs de la patrie, que trouverons-nous? Des mères, des sœurs, de zélées chrétiennes les aidant dans leurs travaux, et les soutenant dans toutes leurs œuvres.

Je pourrais raconter aussi ce splendide épanouissement de la vie monastique, du XIe au XVIe siècle. Pendant cette longue époque, que de saints fondateurs d'ordres religieux qui ont maintenu, parmi nos ancêtres, le catholicisme, réformé les mœurs, et fait briller l'Eglise d'une gloire nouvelle? Or, ces saints religieux qui les a formés, qui les a secondés? Toujours des chrétiennes, aussi pleines de dévouement que riches de foi et d'amour de Dieu.

Mais j'ai hâte d'arriver à notre temps, et je ne veux plus citer que deux grandes et douces figures : saint François de Sales et saint Vincent de Paul.

Comment penser à saint François de Sales, sans penser en même temps soit à sa pieuse mère qui le forma aux plus solides vertus, avant de le laisser quitter le toit paternel, soit à sainte Jeanne-Françoise de Chantal, la coopératrice de toutes ses entreprises, la fondatrice, sous sa direction, de cet ordre béni de la Visitation qui a produit tant de saintes œuvres, et porté cette belle fleur que nous nommons Marguerite-Marie.

Saint Vincent de Paul qui ne le connaît? apôtre de la charité, que d'œuvres fondées par lui pour le bien des âmes et des corps, du clergé et des fidèles, des enfants et des vieillards? Eh bien, en est-il une seule qui n'ait pas senti le cœur et la main de quelque chrétienne? Autour de saint Vincent de Paul quelle pléiade de chrétiennes dévouées, depuis les princesses de la cour jusqu'aux humbles femmes du peuple? A saint Vincent de Paul l'idée des œuvres, mais aux femmes leur exécution, leur expansion, leur perpétuité. Mme de Marilhac, Mme Legros, Mme de Goussault, la pieuse cabaretière Marie de Gourney, la reine régente, les Dames de la charité, les Filles de la charité, combien de chrétiennes zélées sans le secours desquelles les pensées de saint Vincent de Paul auraient certainement échoué ou n'auraient qu'à demi-réussi? que de saintes âmes, que de splendides existences dont les œuvres fécondes sont venues jusqu'à nous, et font encore le bonheur d'un grand nombre!

Qu'il m'en coûte de ne pas pouvoir, même en passant, grouper autour de ces noms les noms de beaucoup d'autres qui ont sanctifié les âmes et honoré l'Eglise, depuis cette pieuse reine Marie Leczinska, perpétuant, dans une cour avilie, les traditions de la chasteté et de la foi, jusqu'à cette Marie-Louise, quittant les marches du trône pour embrasser l'austère vie du Carmel, et cette princesse Adélaïde, et cette autre princesse Victoire de France, saintes femmes à côté d'hommes bien indignes d'elles.

*
* *

Mais que vois-je? Avec ces derniers noms un siècle finit. Et, au moment où il penche vers la tombe et s'y ensevelit, ô Dieu, que de maux fondent sur notre patrie? Que d'impiétés, que de crimes, que de forfaits, que de sang, que de ruines! Comment va se conserver, se transmettre la foi, au milieu de tant de scènes de terreur et de persécution? Où Jésus-Christ, banni de ses temples profanés ou détruits, trouvera-t-il un abri et des défenseurs?

O miracle! malgré le péril, les femmes chrétiennes seront fermes. Elles ne failliront pas à leur mission, Elles aideront puissamment à tout sauver. Ici, augustes victimes, les voici qu'elles montent à l'échafaud, et consentent au sacrifice de leur vie, avec la même grandeur d'âme et de sentiment que les filles et femmes martyres de premiers siècles. Là, apôtres ardents, elles changent les cachots en lieux de prières, fortifient les faibles, instruisent les ignorants, et relèvent le courage des désespérés. Le clergé dispersé, exilé, égorgé, avait disparu. Dans les familles, elles remplacent le prêtre absent. Elles maintiennent l'enseignement religieux; elles prêchent par le bon exemple qu'elles ne cessent de donner, et la prière continue de monter vers le Ciel. Quelques prêtres, augustes débris, avaient échappé à la prison, à l'échafaud. Elles les accueillent avec un saint respect, les cachent dans quelques recoins, ou dans quelques maisons isolées, souvent au péril de leur héroïsme.

Grâce à leur dévouement, le saint sacrifice conti-

nue d'être offert, comme autrefois dans les catacombes; et l'adoration secrète supplée à l'adoration publique, condamnée et proscrite. Un jour, quand la France châtiée et purifiée put respirer, il se trouva que tout avait sombré, le catholicisme excepté. Nouvelles Marie, les chrétiennes avaient emporté, caché au désert Jésus-Christ persecuté. Les Hérodes disparus, elles le ramenèrent au sanctuaire avec Joseph, je veux dire, de concert avec le prêtre. La France se releva chrétienne; et les filles de Marie, les collaboratrices de Jésus, se retrouvèrent prêtes à reprendre leur place à la tête de tout bien. Il n'y eut pas un moment d'arrêt.

Nous voici à notre temps. Quelle peinture en ferons-nous pour ce qui vous concerne, ô chrétiennes, pour ce qui concerne toutes les femmes marquées du sceau du Baptême? Que de bien à dire, et que de mal que nous ne pouvons pas dissimuler?

Disons le mal d'abord. Vérité douloureuse à constater, c'est que, après quatre-vingts ans d'efforts, notre France religieuse n'est pas remontée au niveau de ses meilleurs siècles. Pourquoi? Sans doute parce que les causes du mal, les élements de perversion sont incalculables parmi nous. Il faut bien avouer aussi que c'est parce que les femmes de zèle nous ont manqué. Le zèle de la charité corporelle n'a disparu d'aucune paroisse. Mais pouvons-nous en dire autant du zèle pour le salut des âmes?

Ne parlons pas de ces femmes, hélas! trop nombreuses, qui se traînent dans la fange; femmes aussi

corruptrices que corrompues, vrais anges déchus, vrais démons.

Mais ont-elles du zèle, ces chrétiennes aux prières rares, profanatrices du saint jour du dimanche, se livrant sans remords à un travail défendu, ou le commandant à d'autres?

Ont-elles du zèle ces femmes vaines, qui ne vivent que de romans, qui ne rêvent que toilette, bals et théâtre?

Ne se trompent-elles pas elles-mêmes, et sont-elles dans la bonne voie, ces autres chrétiennes qui, toutes à leurs pratiques religieuses, se bornent à leur sanctification personnelle, et qui, autour d'époux, d'enfants, de frères, oublieux de leurs devoirs, vivent sans se donner aucun souci de l'état de ces âmes qui se perdent, et que cependant elles disent aimer?

Mais, jetons un voile sur ces défections et sur ces scandales. Parlons plutôt du bien que les anges ont à écrire tous les jours au livre de vie.

Si le nombre des filles d'Eve est grand, au milieu de nous, les filles de Marie ne nous font pas défaut, et leurs actions de bien sont vivantes. Elles consolent la sainte Eglise et elles réjouissent le Ciel.

La plus belle œuvre de notre époque, c'est celle de la Propagation de la foi, qui étend maintenant ses ramifications chez tous les peuples catholiques, et ses fruits de salut chez toutes les nations infidèles. A qui doit-elle son origine? A d'humbles chrétiennes. A qui doit-elle sa perpétuité et son expansion? Généralement encore à des chrétiennes, dociles

aux exhortations des Souverains Pontifes et des évêques.

Autre œuvre bénite : l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. Combien de pécheurs lui doivent leur salut ? Combien de grâces obtenues, d'après les annales de l'association, et combien d'autres ne sont connues que de Dieu ? Or, cette ligue d'âmes priantes sous la protection du Cœur de Marie immaculée de qui se compose-t-elle ? En outre des ministres de Jésus-Christ et des religieux, elle compte surtout de pieuses épouses, des mères tendres, des filles zélées, ayant à cœur le salut des âmes, par conséquent, pratiquant le zèle sous sa forme la plus chère au Cœur de Dieu.

Regardez ces vierges consacrées au service de l'enfance, de la vieillesse, des malades, ou vacant à la prière et à la mortification dans les cloîtres. Elles se comptent par milliers. Regardez ces filles héroïques qui abandonnent parents et patrie, affrontent les dangers de navigations longues et périlleuses, et se dévouent à la conversion des sauvages, à l'assistance des missionnaires, au service de la sainte Eglise, anges par la pureté, apôtres par le zèle, et martyres par le dévouement. Elles sont nombreuses, et quel spectacle consolant !

Regardez au milieu du monde, à vos côtés. Regardez-vous vous-mêmes, vénérées sœurs. Mais je m'arrête. Je blesserai la modestie, quand je ne dois qu'enflammer le courage et aiguillonner la charité.

Il est donc vrai, les chrétiennes de notre patrie ont compris très bien les desseins de la Providence.

La parole du Calvaire : *Mulier, ecce filius tuus,* — Femme, tous les enfants de Dieu sont vos enfants, » a été leur devise. Aussi bien que leurs sœurs chez les autres nations, elles ont su partager avec le prêtre, comme Marie avec les Apôtres, le souci de l'apostolat. Elles ont su donner pour Jésus-Christ leur temps, leur or, leurs enfants, leur personne et leur sang. Elles ont volé partout où il y avait du bien à faire, et elles y ont employé leur ascendant, leurs saintes industries, leurs procédés délicats, leur zèle et leur dévouement.

En présence d'un si splendide passé et des grands besoins du temps présent, que me reste-t-il à vous dire, ô chrétiennes, si ce n'est le mot de l'apôtre saint Paul : « *hora est jàm* — debout c'est l'heure. »

Debout, vous d'abord qui semblez avoir oublié, ou ne pas comprendre votre sublime vocation. Ah! si ces pages tombent sous vos regards, ne détournez pas vos yeux. Lisez et reconnaissez ce qui peut faire votre honneur et ce qui est votre devoir. Sachez que vous existez non pas pour remplir le rôle d'Eve, rôle de perdition; mais le rôle de Marie, rôle de glorification et de salut.

Debout, vous aussi qui êtes ferventes mais d'une ferveur égoïste. Reconnaissez que le nombre d'heures passées à l'église, que le nombre de prières récitées ne sauraient vous dispenser de rendre compte à Dieu des âmes que vous devez évangéliser et sauver. Persuadez-vous bien qu'une femme chrétienne n'est une femme accomplie qu'autant qu'elle s'efforce de ne pas se sauver seule.

Enfin, debout, ou plutôt courage, persévérance, vous, chères sœurs, qui accomplissez si admirablement la mission que Dieu vous a départie. Oui, courage, vous qui dotez, affermissez et étendez toutes les œuvres de bien. Courage, saintes religieuses, qui combattez le bon combat, sous la bannière et sous l'uniforme de soldats de Jésus-Christ. Courage, épouses, mères, jeunes filles, qui savez trouver des loisirs pour le service de Jésus-Christ et des âmes rachetées par son sang divin. Toutes ensemble, vénérées chrétiennes, continuez votre mission si agréable à Dieu et si utile au monde. Dans le grand renouvellement catholique qui est nécessaire et que Dieu prépare, tenez-vous prêtes à remplir le rôle grandiose et difficile que la miséricorde divine vous réserve.

O Dieu de Clotilde, de Geneviève et de Jeanne d'Arc, souvenez-vous de leurs sœurs, du temps actuel, multipliez parmi elles les femmes de zèle. O Marie, Mère de Celui qui daigna verser tout son sang pour nous, priez-le de créer en nous des cœurs nouveaux, tout embrasés du feu de son amour. Bonne et tendre Mère, si dévouée pour les âmes, communiquez-nous votre dévouement. Laissez s'épancher sur nous votre charité, comme une bénédiction puissante et féconde. O Marie, Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

LES FEMMES CHRÉTIENNES

2° LEUR MISSION PUBLIQUE ACTUELLE.

CHAPITRE XVIII.

Premier objet du zèle : l'Enfance. Importance et gloire de cette mission.

Le ministère rempli par Marie et par vos sœurs, à travers toutes les générations chrétiennes, vous incombe à vous-mêmes à l'égard de la génération présente. Vous devez comme elle, vous montrer à la tête de tout bien dans le monde. Ce devoir bien compris, cherchons de nouvelles lumières; examinons quels sont ceux qui doivent avant tout fixer votre attention et devenir l'objet de votre sollicitude. Reprenons l'Evangile, notre guide et notre modèle, relisons une page déjà connue.

« Aussitôt après le départ de l'Ange, Marie partit » aussi, et s'en alla en hâte au pays des montagnes, en » une ville de Juda; et étant entrée dans la maison » de Zacharie, elle salua Elisabeth. Aussitôt qu'Eli- » sabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait... » élevant sa voix, elle s'écria... Votre voix n'a pas » plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez

» saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans » mon sein. »

Vous le constatez avec moi, vénérées sœurs, la première créature à qui Marie a fait du bien, c'est un enfant. C'est un tout petit enfant, Jean-Baptiste, qu'elle est allé chercher jusque dans le sein de sa mère pour le sanctifier. Ne trouvez-vous pas là une grande leçon? Et n'est-ce pas pour vous la donner qu'Elisabeth élève la voix, et une voix forte dont l'écho devait parvenir jusqu'à nous? Oui, mes sœurs, c'est aussi vers l'enfance que vous devez tout d'abord tourner votre sollicitude.

1° Est-il une mission plus fructueuse? D'un côté, qui a plus d'influence que vous autour de l'enfant? Un invincible attrait attache l'enfant aux idées que lui transmet sa mère. L'onction de suavité, le parfum de grâce qui découle de ses lèvres ont une merveilleuse puissance pour façonner son cœur et plier sa volonté au joug des lois saintes. D'un autre côté, l'enfance est comme une cire molle à laquelle on peut imprimer toutes les formes. Les bonnes impressions reçues dans l'enfance ne s'effacent jamais. Au contact du monde et des passions, elles peuvent sommeiller. Mais viennent d'heureuses circonstances, elles se réveillent, elles reparaissent dans le cœur, comme des hôtes familiers revenant dans leur maison longtemps déserte. L'homme, au déclin de son âge, sur le bord même de la tombe, se retrouve étonné, tel qu'il se connut au printemps de ses jours. « Je me vois encore, disait le comte de Maistre déjà vieux, sur les genoux de ma mère m'apprenant à croire en

Jésus-Christ, et à bégayer le nom de cette virginale Mère qui portait l'Enfant-Dieu dans ses bras. » A quoi le prodigue de l'Evangile dut-il son retour à la maison paternelle? A un souvenir d'enfance. Il se souvint que, tandis qu'il mourait de faim, lui fils de grande famille, les serviteurs de son père avaient tout en abondance, dans ce foyer où s'étaient écoulés si doux, si heureux, ses premiers jours. Oh! qu'il est donc avantageux de réchauffer, de développer les germes de vie surnaturelle déposés dans le cœur de l'enfant par les saintes onctions et l'eau du Baptême!

2° Est-il une mission plus nécessaire. Sans doute, il a été fait beaucoup pour l'enfance depuis soixante ans. La France s'est couverte d'ordres religieux qui se dévouent à l'instruction du jeune âge. Des établissements de tout genre se sont formés pour atteindre l'enfance jusque sur les genoux maternels et la protéger bien au delà des années critiques de l'adolescence. Eh bien, quel est le résultat de ces institutions aussi précieuses que multipliées? Interrogez la foi et les mœurs de la génération élevée avec tant de soins. Pourquoi, chaque année, tant de premières communions suivies de si peu d'autres? Pourquoi tant de familles qui souffrent plus de leurs enfants que de toutes les autres douleurs de la vie? Parce que les femmes chrétiennes, les mères surtout, n'ont secondé ni le prêtre, ni les maîtres et maîtresses chargés de l'éducation de leurs enfants.

3° Est-il une mission plus importante? L'homme n'a pas été jeté sur la terre, avons-nous dit précé-

demment, pour y vivre dans l'isolement, à la manière des animaux. Il a été créé pour vivre en société, et quand il arrive au monde, trois grandes sociétés l'accueillent et le prennent sous leur garde : la société civile, la société religieuse et la société de la famille. Or, vénérées sœurs, la première, la plus importante de ces trois sociétés, celle qui est la base, la source, la pépinière des deux autres, c'est incontestablement celle de la famille. Oui, vérité trop oubliée et qui porte l'avenir du monde, ce que la racine est à l'arbre, la source au fleuve, la base à l'édifice, la famille l'est à la société religieuse et à la société civile, et la vie se retrouve dans la patrie et dans l'Eglise, telle à peu près qu'elle est sortie du foyer domestique.

La famille est le moule, l'école où s'élabore le bon ou le mauvais citoyen, le bon ou le mauvais chrétien. Les eaux que les fleuves roulent dans leur lit ne sont pas distinctes de celles de leur source. Supposez donc la majorité des familles perverties par l'intelligence et corrompues par le cœur, que sera la société composée de telles familles? Peut-on recueillir des figues sur des ronces, a dit le divin Maître? Supposez au contraire les familles ne versant dans la société que des générations affranchies de toute erreur et pures de toute dépravation, ces générations ne formeront-elles pas la plus belle, la plus unie, la plus heureuse des sociétés? Car des parties saines peuvent-elles constituer une masse corrompue? Une source limpide peut-elle donner des eaux bourbeuses? De sorte que préparer de bonnes familles, ou laisser

s'en former de mauvaises, c'est préparer infailliblement la gloire ou la honte, le bonheur ou le malheur de la société.

*
* *

Or, mes sœurs, quel est le fondement de la famille et partant de la société? N'est-ce pas l'enfant? « *Que pensez-vous que sera cet enfant, — quis putas puer iste erit,* » se demandaient les voisins de Zacharie au sujet de Jean-Baptiste? Laissez-moi vous faire la même question et vous dire : Voyez ces millions d'enfants qui composent la génération nouvelle. Dans vingt et trente ans, que seront-ils, et que serons-nous ? Pour nous, nous serons, les uns dans le repos de la vieillesse; les autres, dans le repos de la tombe.

Pour ces enfants, parvenus, les uns à la fleur de la jeunesse, les autres à la maturité de l'âge et de la raison, ils seront des chefs, des fondateurs de nouvelles familles. Ils seront la génération gouvernant, administrant les affaires de l'Eglise et de l'Etat, comme celles de la famille. Membres actifs de la société religieuse et de la société civile, ils seront la France. Or, quels chrétiens et quels citoyens seront-ils ? Quels magistrats, quels soldats, quelle France aurons-nous? « *Quis putas ?* — Qu'en pensez-vous ? »

Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère, qu'était-il, quand Marie parut en la maison de ses parents pour le sanctifier ? Les jeunes filles d'Israël qui habitaient avec Marie dans le silence et le travail du temple de Jérusalem, soupçonnaient-elles qu'elles avaient en

leur compagnie la Vierge attendue depuis quarante siècles ? Un jour, une nacelle de joncs voguait lentement sur les eaux du Nil, près d'être submergée au moindre coup de vent. Elle renfermait un tout petit enfant qui ne savait encore faire que trois choses : dormir, pleurer et sourire. C'était bien peu, et cependant cette corbeille contenait des merveilles. Elle renfermait celui qui devait être le châtiment de Pharaon, opérer les prodiges de la mer Rouge, recevoir la loi du Sinaï, présider aux destinées d'un grand peuple : elle renfermait Moïse.

On en peut dire autant de tout berceau ; il contient l'espérance, parce qu'il contient l'avenir. Ces mains délicates, pouvant à peine tenir un jouet, tiendront peut-être un jour un sceptre. Sous ce front si pur siégeront de grandes pensées. Dans ce corps si frêle il y a peut-être l'âme d'un futur apôtre, qui volera un jour à la conquête des âmes. Cet enfant, il s'appellera un jour un Néron ou un Vincent de Paul, un Robespierre ou un François de Sales, une Elisabeth d'Angleterre ou une Elisabeth de Hongrie. Il sera certainement ou un saint dans le Ciel, ou un réprouvé dans l'enfer.

Donc, vénérées sœurs, l'Eglise et l'Etat c'est la famille, et la famille c'est l'enfant. Toute famille, toute société dépend de l'éducation de l'enfant, comme un fruit dépend de la qualité de l'arbre qui le porte. Comment ferait-on de bons citoyens si l'on ne formait que de mauvais fils? Comment aurait-on de vaillants chrétiens avec des enfants élevés sans principes religieux? Un enfant, c'est donc vraiment tout

l'avenir, et le bien élever, une affaire de la plus haute importance.

Mais laissons les raisonnements, tout éloquents qu'ils sont, pour aller à l'école de Dieu lui-même. Dieu a laissé aux hommes le soin de former les autres sociétés; mais celle de la famille il a voulu la former lui-même. C'est de lui directement qu'elle tient son origine; on peut même dire qu'elle fut son œuvre de prédilection. Lui-même, il en a préparé les deux principaux membres; lui-même, après les avoir mis au monde, il les a honorés, dit la sainte Ecriture, jusqu'à leur faire « *entendre sa voix et les instruire* » *de sa propre bouche, créant en eux la science de* » *l'esprit, remplissant leur cœur de sens et leur fai-* » *sant voir les biens et les maux.* » Leur éducation faite, c'est lui encore qui les a constitués chefs de famille et qui a cimenté et sanctifié leur alliance, en leur donnant la première des bénédictions descendues sur la terre.

Quatre mille ans plus tard apparut une nouvelle famille fondatrice, famille que la langue de tous les peuples chrétiens appelle la sainte Famille. Jésus, Marie, Joseph : voilà les noms à jamais bénis des membres qui la composent. Eh bien, cette deuxième famille c'est encore Dieu qui l'a préparée de ses divines mains, et l'Esprit-Saint s'est chargé de nous apprendre les dispositions des deux chefs, Joseph et Marie, au moment de leur alliance. Il fait l'éloge de saint Joseph, en l'appelant « *le Juste*, » parole qui veut dire la réunion de toutes les vertus. Il appelle Marie « *pleine de grâce* » parole d'un sens

encore plus vaste que la précédente et qui indique bien une sainteté à laquelle rien ne manque. Quant à Jésus, le saint Evangile nous dit qu'il *croissait en sagesse comme en âge.*

Que de leçons importantes, mes sœurs, dans ce passage et dans chacune de ces divines paroles? Pourquoi ces éloges de Joseph et de Marie, si ce n'est pour nous enseigner ce que doivent être tous ceux qui aspirent à devenir chefs de famille? Notre-Seigneur, disons-le pour la troisième fois, aurait pu apparaître dans le monde à l'âge adulte, et y apparaître sans l'intervention d'une mère, en un mot sans être membre d'une famille. Pourquoi encore en a-t-il été autrement? Parce que la Providence voulait reconstituer la famille, la sacrer aux yeux de tous les siècles, en apprendre à tous l'immense influence, et montrer au monde combien il importe de donner les plus grands soins à ceux qui sont appelés à les fonder d'âge en âge.

Et Jésus-Christ, le divin restaurateur de toutes choses, comment s'est-il occupé de la famille? Quel cas a-t-il fait de l'enfant? Le saint Evangile n'est-il pas tout plein des témoignages de son amour pour eux? A qui a-t-il témoigné plus d'intérêt? Aussitôt après son incarnation dans le sein de Marie, avant même sa naissance, sa première grâce a été en faveur d'un enfant. Son premier pas dans la carrière évangélique a été de bénir deux fondateurs de famille, en assistant à leur alliance et en opérant pour eux son premier prodige dans l'ordre temporel. Pendant qu'il parcourt la Judée et la Galilée, voyez comme il ap-

pelle près de lui les enfants, comme il les caresse et les comble de bénédictions, avant de les rendre à leurs mères. Ce n'est qu'avec douceur et tendresse, ce n'est qu'avec respect pour leur innocence qu'il prononce leurs noms. C'est en leur faveur qu'il fait ses miracles signalés. Un des premiers, après celui de Cana, est la guérison d'une jeune enfant, la fille de la Chananéenne. Il délivre un enfant tourmenté depuis l'âge le plus tendre. Il ressuscite la fille de Zaïre, enfant de douze ans, et un prodige semblable rend à la veuve de Naïm le jeune fils dont la mort précoce brisait toutes les espérances. Entendez-le glorifier les enfants dans leur faiblesse même : « *Qui-* » *conque*, dit-il, *reçoit un enfant en mon nom, c'est* » *moi-même qu'il reçoit.* » — « *Laissez venir à moi* » *les petits enfants, c'est à eux qu'appartient le* » *royaume des Cieux.* »

Enfin, les paroles les plus sévères peut-être qu'il ait prononcées ont été contre ceux qui porteront atteinte à l'innocence du jeune âge : « *Si quelqu'un* » *scandalisait*, s'écrie-t-il, *un de ces petits qui* » *croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on* » *lui mit au cou une meule qu'un âne tourne, et* » *qu'on le précipitât au fond de la mer. Prenez donc* » *garde de mépriser un de ces petits, car leurs anges* » *voient la face de mon Père.* » Notre-Seigneur pouvait-il nous enseigner d'une manière plus énergique le respect dû aux enfants et l'importance des soins à leur donner? Comment ne pas nous incliner devant tant et de si augustes témoignages?

4° Ajouterai-je enfin, mission glorieuse ? Oh ! bien-

heureux Joseph! bienheureuse Marie! s'écrie-t-on quelquefois, ils ont gardé le Sauveur fait petit Enfant pour nous! Mais qu'ont donc à leur envier les pères et mères et tous ceux qui soignent l'enfance? Du côté de Dieu, les enfants ne sont-ils pas des Jésus, du moment que l'eau du Baptême a coulé sur leurs fronts? Oui, l'enfant baptisé est l'enfant de Dieu aussi réellement qu'il est l'enfant du père et de la mère dont il a reçu le jour. En ce grand jour du Baptême, Dieu l'adopte et le sacre roi; il en fait un autre Christ et l'élève à la dignité de citoyen du Ciel, de cohéritier de Jésus-Christ, de frère des Anges. Les hommes se bornent à lui donner le nom de son père mortel; mais les Anges, l'Eglise et Dieu le comptent déjà au nombre de ceux dont il est dit : « *Vous êtes des dieux.* » Il porte pour toujours le caractère et la marque des enfants de Dieu. Il est par adoption tout ce que Jésus-Christ est par nature. Or, élever un Jésus-Christ, se peut-il un plus grand honneur? On ambitionne l'honneur d'élever les enfants des rois, on est fier de remplir cette charge. Elever les enfants du Roi des rois, les enfants de Dieu, n'est-ce pas une mission plus glorieuse encore? On vante l'artiste, auteur d'un chef-d'œuvre de peinture, l'architecte qui a élevé un palais. Ne leur est-il pas supérieur celui qui forme des âmes pour le Ciel, celui qui a pour associés un Ange et Dieu lui-même.

D'un autre côté, mes sœurs, quelle gloire comparable à celle de contribuer au bonheur de son pays? Puisque c'est par l'enfance bien élevée que Dieu rend les nations guérissables et les siècles corrigibles, en

faisant régner par elle l'innocence dans le monde, représentez-vous les suites heureuses de vos peines et de vos travaux. Considérez dans l'avenir ces générations chrétiennes dont vous aurez arrosé et cultivé les premières tiges. Voyez-les, devenues fondatrices de familles, transmettre à leur tour le trésor de sagesse qu'elles auront reçu de vous, et entendez dans le lointain jusqu'aux enfants de leurs enfants exalter votre nom et bénir votre mémoire. Pourquoi? « *Parce que*, dit saint Paul, *la piété est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente, aussi bien que celle de la vie future.* » Elle parfume la vie, elle engendre le bonheur, le bonheur de la famille et le bonheur de la patrie. O sainte patrie du Ciel, dont celle de la terre doit être le reflet, qui nous dira le bonheur de vos heureux habitants, parce qu'ils sont saints? O sainte Famille de Nazareth, quel était le vôtre? Quelle paix, quelle union, quelles prévenances, quels égards mutuels, pendant trente ans, dans ce sanctuaire du devoir toujours accompli? Puis-je, ô mon Dieu, pour ma patrie, pour chaque famille, rêver une image de cette félicité? Oui, Seigneur, si toutes les mères, si toutes les chrétiennes ont soif de l'honneur et de la gloire de former des saints, si toutes les chrétiennes sont désireuses de leur propre bonheur.

On vante le mot de cette romaine qui, dans une réunion où chacune de ses compagnes se glorifiait de ses atours, répondit, en montrant ses enfants : « *Mes joyaux à moi, les voilà.* » Oh! combien plus heureuses les mères qui peuvent dire, en montrant à Dieu et aux hommes, ornés des splendeurs, de la

vertu, les fruits bénis de leur amour et de leur sollicitude : nos joyaux, nos trésors, les voilà.

Le vieillard Siméon, en contemplant l'Enfant-Dieu qui devait être le salut du monde, s'écriait, transporté de joie : « *Nunc dimittis servum tuum*, — laissez partir votre serviteur. » Satisfaites de vos travaux, ayant sous vos yeux le résultat de vos efforts, ne pourrez-vous pas, ô sœurs vénérées, vous écrier comme lui : « Nos yeux ont vu, nos cœurs ont aimé, nos soins ont formé ceux qui vont être la gloire de leur pays, notre gloire et notre consolation. « *Nunc dimittis* » comblez de joie maintenant, et un jour laissez mourir en paix vos servantes.

O Vierge très bonne, aimable protectrice de l'innocence, nous vous en conjurons avec tous les parents chrétiens, toutes les mères, toute l'Eglise, veillez avec nous sur l'enfance. Adoptez pour vôtres tous les enfants qui ont été régénérés dans le sang de Jésus-Christ. Couvrez-les de votre protection toute-puissante. Apprenez-leur à vous aimer comme leur bonne Mère. Et quand nous vous prions pour les enfants, nous vous prions aussi pour les mères. Prenez-les toutes sous votre affectueuse tutelle, ô Marie. Séchez les larmes de celles qui pleurent, adoucissez le sort de celles qui souffrent, relevez le courage de celles qui faiblissent, ouvrez l'intelligence de celles qui ignorent. Elles sont vos sœurs, aimez-les toutes et soyez-leur propice, ô Notre-Dame de la Providence, ô Mère glorieuse et bénie.

CHAPITRE XIX.

Premier objet du zèle : encore l'enfance. — Plan d'éducation pour tous les enfants. — Sollicitude spéciale pour les enfants du sexe.

La mission à remplir auprès des enfants est votre première mission, comme elle a été la première remplie par Marie, votre sublime modèle, et cette mission est glorieuse, de la plus haute importance, absolument nécessaire. Pénétrées de cette vérité, mes vénérées sœurs, désormais, toutes les fois que vous vous trouverez en présence d'un enfant, ne vous semblera-t-il pas entendre ou cette parole du vieillard Siméon : « *Cet enfant sera un jour le salut ou la ruine d'un grand nombre*, » ou bien ce langage si si beau de l'ange Gabriel : « *Cet enfant, vous le nommerez Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très Haut, et il régnera, et son règne n'aura point de fin.* »

Or, pour que les enfants ne soient pas la ruine mais le salut ; pour qu'ils soient grands et dignes d'être appelés des fils du Très Haut, que faut-il que

vous fassiez à leur égard? Disons le mot : comment faut-il que vous les traitiez, que vous les éleviez?

Un mot de la sainte Ecriture va nous fournir un premier enseignement : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*, » se dirent, dans un mystérieux recueillement, les trois augustes personnes de la sainte Trinité, au moment de créer notre premier père. Faisons l'homme à notre image : O lumineuse parole! C'est son plan d'éducation que se trace d'avance Celui de qui découle toute paternité au Ciel et sur la terre. O lumineuse parole pour tous les lieutenants de Dieu auprès des enfants! C'est aussi leur plan d'éducation tout tracé. Oui, destinés à fonder des familles, les enfants doivent être formés de la même manière que le furent par Dieu les deux chefs de la première famille fondatrice, Adam et Eve, c'est-à-dire à l'image et ressemblance de Dieu.

Le saint Evangile va confirmer et compléter cette doctrine.

Que sont les enfants régénérés par les eaux du Baptême? Des Jésus du côté de Dieu, avons-nous dit précédemment. S'ils sont des Jésus, il est bien clair qu'ils doivent être traités comme fut traité par Joseph et Marie le divin Enfant Jésus, ce Jésus dont il est dit : « Qu'il croissait en sagesse en même temps qu'en âge, » ce Jésus que Joseph et Marie trouvèrent, après l'avoir perdu, non pas dans les jeux et compagnies du monde, mais dans le temple, assis au milieu des docteurs, tour à tour les écoutant, les interrogeant, et les étonnant par la sagesse de ses réponses. Or, comment Joseph et Marie se condui-

sirent-ils envers Jésus ? ou plutôt, comment se conduisit Marie en particulier ? Car pour Joseph, représentant de tous les pères de famille, je n'ai pas à vous montrer comment il remplit les devoirs de la paternité, en enseignant à Jésus la loi du travail, dans l'atelier de Nazareth, et la loi de la prière, en le conduisant aux cérémonies religieuses du temple de Jérusalem. Avec vous, je n'ai à parler que de Marie, représentante de toutes les mères. Eh bien, voyez avec quelle sollicitude cette auguste Mère remplit les devoirs de la maternité.

Entre elle et Jésus, vénérées sœurs, c'est à la vie et à la mort. Depuis la crèche jusqu'au Calvaire, la divine Mère est la compagne inséparable de son divin Fils. Elle commande, elle veille, elle observe tout. A la visite des bergers, des mages, du vieillard Siméon, toujours présente, elle écoute tout ce qui se dit de Jésus et autour de Jésus. Elle réfléchit et médite en son cœur sur tout ce qui arrive à celui dont le dépôt lui est confié.

Un Ange vient-il annoncer que l'on en veut à la vie du divin Enfant, aussitôt, en pleine nuit, voyez-la, pour le sauver, suivre le conseil du céleste messager. Elle ne s'arrête pas à se dire : mais il pourrait échapper à Hérode autrement que par la fuite ; mais je pourrais l'emporter en un pays ami, par exemple, au pays des mages ; mais nous pourrions fuir en compagnie de Jean-Baptiste et d'Elisabeth qui auraient tant de bonheur à être avec nous. Non ; l'Ange a dit : « Fuyez en Egypte ; » et Marie ne veut que ce que Dieu veut. Elle fuira donc en Egypte, et,

aussi longtemps que la Providence le voudra, elle y restera dans le dénuement de l'exil. Là, quel sera son unique souci? se dévouer pour celui dont elle est divinement chargée.

Après cinq à sept années de souffrances et de patience sur la terre étrangère, à la voix de l'Ange révélant de nouveau les ordres du Ciel, la voilà sur le chemin qui la ramène en Judée, la voilà dans le béni foyer de Nazareth. Son rôle va-t-il être changé et sa sollicitude va-t-elle diminuer? Nullement. A Nazareth, comme à Bethléem, comme en Egypte, à elle de veiller, de garder et de commander. A elle d'être l'asile et le refuge de cette vie destinée à devenir celle du monde.

Agé de trente ans, à Cana, le Sauveur va inaugurer sa mission divine. Marie sera là, et c'est en sa compagnie et comme sous sa tutelle que Jésus agira.

Vienne l'heure du grand sacrifice, elle sera là encore. Voyez-la sur le chemin du Calvaire, puis debout au pied de la Croix. Elle ne quittera pas celui dont elle est la Mère, qu'elle n'ait recueilli son dernier soupir et qu'elle ne l'ait vu déposé au sépulcre.

Voilà, ô chrétiennes, votre modèle, le modèle de toutes les mères. Voilà comment il faut savoir vous dévouer, vous sacrifier pour les enfants. A l'aspect de cette vie consacrée à l'enfance et à la jeunesse de Jésus, comprenez l'étendue de vos devoirs. A l'aspect de ces souffrances, de cet exil; à la vue surtout de ces avanies faites au Sauveur sur la Croix, et endurées par elle avec une si héroïque patience, ne soyez pas étonnées d'avoir beaucoup à souffrir

dans l'accomplissement de votre mission. Ne vous découragez, ne vous lassez jamais. Quelques soient les angoisses et les tribulations, élevez les enfants comme doivent les élever les lieutenants de Dieu. Aimez-les comme Marie aima Jésus. Emplissez leurs jeunes cœurs non de l'égoïsme et des futilités du monde, mais de vertus solides et de pures doctrines. En toute occasion, favorisez en eux les développements de la grâce.

Vous surtout qui êtes appelées à l'honneur de la maternité, sachez être doublement mères. Soyez-le selon la foi et la grâce aussi bien que selon la chair. En donnant le lait qui nourrit le corps, faites aussi couler dans l'âme le lait et le miel des vérités saintes, ces vérités qui nourrirent et immortalisèrent les Augustin, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Thérèse. Les enfants sont le bloc de marbre sortant de la carrière, soyez le statuaire pour le polir et le façonner pour le Ciel. Ils sont des vases précieux, de divins ciboires, à vous de les remplir du parfum des vertus. Alors ils ne s'égareront pas, ou s'ils s'égarent, vous n'aurez pas à désespérer.

Quand un vêtement a reçu une bonne teinture, il la garde. Le souvenir de Monique poursuivra Augustin dans les ivresses de Carthage. Ce souvenir suscitera dans son cœur le remords, et le remords c'est le précurseur de la vertu. Faites du foyer domestique une arche sainte qui les garde contre le déluge des eaux du mal. Comme Marie, obéissez à toute voix du Ciel, et conservez-les à l'abri de tout danger. Les Hérode ne manquent pas de notre temps. A

leur atteinte soustrayez ces chers innocents. Les bourreaux, je veux dire, les mauvaises compagnies qui maltraitent les âmes comme les juifs maltraitaient le corps du Sauveur, ne manquent pas non plus. Ah! montrez-vous, nouvelles Véronique, pleines de foi et d'amour, invincibles contre le respect humain, brûlant d'ardeur d'aller panser les plaies, ou mieux, d'aller empêcher les ravages que peut produire l'impiété.

Et pour faire ce grand bien, n'attendez pas trop tard. Jean-Baptiste n'était-il pas encore dans le sein de sa mère, quand Marie partit pour le sanctifier? Sainte Monique, sainte Chantal et des milliers d'autres mères n'ont-elles pas offert à Dieu leurs enfants avant même qu'elles les missent au monde?

*
* *

Ma tâche serait incomplétement remplie, vénérées sœurs, si je ne vous signalais pas que votre sollicitude envers les enfants doit avoir ses règles et ses degrés.

Vous aurez le bonheur de rencontrer des enfants privilégiés que Jésus-Christ appelle à son sacerdoce. Qu'ils vous soient tout particulièrement chers. C'est Jésus-Christ lui-même qui vous donne ce bel enseignement. Pourquoi ses premières faveurs furent-elles, au seuil de sa vie privée, pour Jean-Baptiste, et au seuil de sa vie publique pour certains de ses disciples Parce qu'il considérait en eux les futurs chefs spirituels, les futurs pères des âmes. Faites de même. Mais après ces enfants exceptionnels, que votre plus

affectueux dévouement soit pour vos jeunes sœurs, les petites filles. Ecoutez-en les motifs.

Que nous raconte l'histoire et que nous dit l'expérience? L'histoire nous dit que si Dieu, dans l'état d'innocence, a créé les deux chefs de la première famille fondatrice, Adam et Eve, dans un égal degré de sainteté, dans l'état de déchéance, il a doué Marie de plus de sainteté que saint Joseph. L'histoire nous dit aussi que c'est une femme qui a perdu le monde, que c'est par une femme que Dieu a commencé la restauration du monde, et que c'est par des femmes que Jésus-Christ a fait annoncer sa résurrection, c'est-à-dire son grand triomphe sur le démon et sur le monde.

Que nous attestent l'expérience et l'histoire? Que la femme est plus de la moitié du genre humain. Elle ne fait pas les lois, mais elle forme ceux qui les font. Elle fait les mœurs qui sont toujours plus fortes que les lois. Dans sa multiple fonction de fille, de sœur, d'épouse et de mère, elle relie tous les membres de la famille. L'homme, si vous le voulez, est l'aiguille qui marque les heures, mais la femme est le ressort caché qui la fait mouvoir. Elle exerce son influence en formant l'homme dans l'enfant et le frère, et en le reformant dans l'époux et le père.

Ce qu'un homme apporte dans la société de caractère, de mœurs et de résolution, c'est dans la compagnie de la femme qu'il le puise. Que de femmes, que d'épouses, que de mères qui, invisibles, inspirent les pensées, les sentiments, les rôles des acteurs de la vie humaine? Vous apporterai-je des

exemples pour vous montrer la grandeur de l'influence de la mère sur le génie et sur le caractère de l'enfant? Saint Augustin, comme un navire égaré, vogue longtemps, perdu dans les abîmes du vice et de l'erreur. Mais il y avait au fond de son âme, nous dit-il lui-même, une image que rien n'effaçait, un souvenir qui le rappelait à Dieu, c'était le souvenir, l'image de sa mère. Les noms fameux que la postérité a loués ou maudits, réveillent presque partout l'idée d'une mère vertueuse ou d'une mère coupable, qui partage leur gloire ou leur honte. Néron rappelle Agrippine avec ses débordements et ses haines. L'âme de saint Louis semble sortir de la reine sa mère, comme une douce et radieuse fleur sort d'une tige odorante et bénite.

Dans toute famille où la femme est chrétienne, fleurit et règne la vertu, quelle que soit la conduite de l'homme. Mais si la femme est mondaine, toute la maison est à son image, même malgré l'homme. Si vous trouvez qu'on parle respectueusement de Dieu dans une maison, qu'on y pratique, comme il faut, la religion, qu'on y édifie le prochain, soyez sûres qu'une femme chrétienne demeure là ou a passé par là. Partout où elle passe, la femme vraiment chrétienne laisse après elle la trace odoriférante de sa piété et de sa religion. Partout où elle habite, elle remplit la maison de ses vertus, comme un vase de parfums la remplit de sa bonne odeur.

Au contraire, si vous voyez que dans une maison la religion n'est pas plus respectée que les mœurs, que la piété n'y est pas plus en honneur que la cha-

rité, sachez qu'une femme légère, vaine, sans pudeur, est passée par là, ou y fait sa demeure. Car de pareilles femmes, partout où elles passent, laissent après elles une odeur nauséabonde d'impiété et d'irréligion. Partout où elles habitent, elles finissent par remplir la maison toute entière de l'ingrate et pernicieuse odeur de tous les vices. Que voulez-vous? elles ne peuvent répandre autour d'elles que l'esprit du démon qui les inspire, comme les femmes chrétiennes ne répandent autour d'elles que l'esprit de Jésus-Christ qui les pénètre.

En vérité, dans le monde, tout est fait de la femme. Que peut le bien sur la terre, si la femme ne vient à son aide, et qu'est-ce qui lui fait obstacle si ce n'est encore la femme? C'est toujours Eve et Marie qui se disputent le monde. On a dit qu'on réformerait le monde si on réformait l'éducation. Disons qu'on le réformerait promptement si on réformait l'éducation des filles. Car si la société c'est la famille, la famille c'est la femme, et la femme c'est l'ordre ou le désordre, selon l'éducation reçue. La société, comme la famille, est toujours faite à l'image de ses vertus ou de ses passions.

L'éducation des filles est donc vraiment l'élément le plus nécessaire à la vie d'un peuple.

Aussi, mes sœurs, tous les grands hommes du christianisme se sont-ils toujours occupés sérieusement de la femme. Saint Paul, ce premier et sublime interprète de la pensée de Jésus-Christ, parle de la femme avec un intérêt spécial dans ses épîtres. Il la suit dans ses différents états de vierge, d'épouse, de

mère, de veuve, et lui enseigne les devoirs qu'elle doit accomplir, les vertus qu'elle doit pratiquer, les écueils qu'elle doit éviter, les moyens par lesquels elle doit se sanctifier elle-même et sanctifier les autres. Il descend aux plus minutieux détails pour lui dire ce qu'elle doit être dans les conditions diverses dans lesquelles elle peut se trouver. Il montre presque la même sollicitude pour la femme chrétienne que pour l'évêque, pontife et pasteur des âmes.

L'apôtre saint Pierre, lui aussi, fixe son attention sur la femme chrétienne pour lui montrer sa dignité et lui tracer ses devoirs. Que ne puis-je redire ici quelques-unes, au moins, de ses paroles? Lisez-les plutôt dans ses saintes lettres aux premiers chrétiens.

Si nous voulions, parcourant leurs écrits, interroger les docteurs de l'Eglise, nous les verrions tous multiplier leurs efforts pour la sanctification de la femme, et enseigner expressément que le moyen le plus certain pour réformer les hommes, c'est de commencer par réformer les femmes. Tertullien, saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, saint Basile, saint Grégoire, dans les premiers siècles; les Souverains Pontifes, les Conciles, les Théologiens, dans les siècles suivants; saint Gaëtan, saint Charles Borromée, saint François de Sales, dans les temps plus rapprochés de nous, que n'ont-ils pas fait, que n'ont-ils pas écrit pour l'instruction de la femme chrétienne? Et pourquoi? Ah! ils croyaient servir parfaitement la cause de la religion et de la société.

Ils croyaient que tout était important lorsqu'il s'agit de former une seule femme à la sainteté, cette femme pouvant devenir la source d'une génération chrétienne, d'une race de saints, pendant plusieurs siècles et l'apôtre de toute une nation.

Telle est de nos jours la persuasion intime de tous nos évêques. Aussi que d'écrits, que d'efforts, que d'œuvres entreprises pour sauvegarder votre sexe contre les périls du moment? Je ne me bornerai pas à vous dire : contemplez-les à l'œuvre, et admirez. J'aime mieux vous dire : imitez-les et secondez-les.

Oui, ô chrétiennes, mères de famille, institutrices dévouées, vous toutes qui approchez de près les enfants, comprenez votre rôle plus spécial vis-à-vis de vos sœurs, de vos filles. Souvenez-vous bien que ce n'est pas pour plaire au monde, pour être des danseuses, des idoles qu'il faut les façonner, mais bien pour être dignes d'accomplir de grands devoirs. Formez en elles, avant tout, des chrétiennes solides. Les femmes illustres qui soutinrent dans leurs grandes œuvres les saint François de Sales, les saint Charles Borromée, les saint Vincent de Paul, ignoraient nos arts corrupteurs. Elles ne composaient pas, et même ne lisaient pas des romans, mais elles bâtissaient des palais pour le pauvre et pour l'orphelin ; elles fondaient les mœurs et glorifiaient la France.

Voilà les filles, les femmes, les chrétiennes comme il nous les faut. Voilà, mes sœurs, les vrais modèles à imiter. Arrière, par conséquent, les voluptueuses ; arrière les efféminées; arrière les affamées du luxe et de charnelles jouissances ; arrière les cœurs étroits

qui ne savent vivre que d'égoïstes plaisirs. Que votre zèle, mes sœurs, ne se donne pas de repos qu'il n'ait transfiguré de telles âmes. Ou plutôt, prions Dieu et disons : Vous seul, ô mon Dieu, vous pouvez par votre grâce multiplier ces vaillants cœurs que nous voudrions pénétrer des saines doctrines et rendre dignes de votre Ciel. Aidez-nous, Seigneur, dans cette difficile tâche.

Et vous, ô Marie, protectrice des berceaux, notre Providence et notre parfait modèle, veillez avec nous sur l'enfance. Vous saurez mieux que nous la garder contre les écueils ; prenez-la sous votre tutelle, tout en secondant nos efforts et nos meilleurs désirs. Notre bonne Dame de la Providence, priez pour nous.

CHAPITRE XX.

Deuxième objet du zèle : La génération adulte.

Ce n'est pas seulement Jésus-Christ enfant dans le sanctuaire de Nazareth que Marie a dirigé, ou Jean-Baptiste dans le sein de sa mère qu'elle a sanctifié. C'est aussi à Zacharie, à Elisabeth, c'est-à-dire à tous les membres qui composent une famille, à tous ceux qui l'ont approchée qu'elle a fait sentir la douce influence de sa présence. Suivant ce grand exemple de Marie, votre modèle, vous ne bornerez pas à l'enfance et à la jeunesse votre sollicitude; vous l'étendrez aussi à l'âge mûr, à la génération adulte toute entière. Elle en a grand besoin, mes sœurs. Venez et voyez vous-mêmes, vous dirai-je, avec les sœurs de Lazare parlant à Jésus-Christ de leur frère, en proie, depuis quatre jours, aux ravages de la mort. Venez et voyez, vous allez en juger.

Deux doctrines nourrissent et dirigent les peuples dans leurs pensées et dans leurs actes : le spiritualisme et le matérialisme qu'il vaut mieux appeler le

sensualisme. Entre ces deux doctrines, l'une venue du Ciel, l'autre inspirée par l'enfer, les hommes varient, allant de l'une à l'autre, selon les circonstances, et selon le degré de zèle déployé par ceux qui en sont les chefs. Le passage est d'abord inaperçu. C'est un homme qui en gagne un autre, celui-ci un troisième, ce troisième un quatrième. Et lorsque ce travail a duré, il arrive un moment où deux peuples, opposés de goût, de sentiments et de désirs, parce qu'ils sont opposés de croyances, se trouvent en présence, ayant leurs écrivains, leurs apôtres, ainsi que leurs prétentions à la domination.

C'est là, mes sœurs, la situation si digne de compassion de notre pauvre et bien-aimée patrie. Autrefois il y avait des passions, il y en a toujours eu. Mais la foi restait et, tôt ou tard, elle reprenait ses droits. C'était le petit nombre qui s'égarait, et il n'y avait toujours qu'une grande famille, parce qu'il n'y avait toujours qu'une doctrine.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Notre patrie ne renferme plus seulement le peuple de sainte Clotilde, de Charlemagne et de saint Louis, le peuple dont les missionnaires et les sœurs de charité portent partout avec leurs sueurs et même leur sang, les lumières et les bienfaits de l'Evangile; le peuple dont vous êtes les membres d'élite, le peuple qui donne de si beaux exemples de dévotion à Marie, en un mot, le peuple formé, nourri et dirigé par la doctrine de Jésus-Christ.

En son sein il s'en est formé un autre. Le démon, qui ne se départit jamais de son rôle toujours trom-

peur, à ce pauvre peuple, a fait entendre sa voix. Mangez de ce fruit, a-t-il dit à qui a voulu l'écouter, comme autrefois à Eve, et vous serez comme des dieux, c'est-à-dire, obéissez à cette passion, contentez ce penchant, fréquentez cette compagnie, lisez ce livre, abandonnez cette croyance, et vous serez heureux. Continuant la tentation du désert, il prend le jeune homme, la jeune fille, l'homme même d'âge mûr, comme autrefois il prit le Sauveur, et les portant sur la montagne du désir, il leur crie, en leur montrant les biens de ce monde avec leur ombre de gloire : « *Si vous m'adorez*, » c'est-à-dire si vous secouez tout autre joug que le mien : ces biens, ces plaisirs, ces honneurs seront votre partage.

Hélas! au lieu de répondre, comme répondit le Sauveur, comme le devoir et l'intérêt commandaient de répondre : « *Retire-toi*, *Satan*, *l'homme ne vit pas seulement de pain*, du pain des plaisirs, du pain des honneurs, du pain des richesses, combien se sont prosternés et ont adoré! Planté au cœur de la France, l'arbre de la science du mal a porté ses fruits. Les âmes par millions les ont goûtés, et des millions de fois la chute de l'Eden s'est reproduite avec la même facilité, par suite des mêmes piéges, avec les mêmes dommages et les mêmes déboires.

Aux derniers jours, disait saint Paul, il y aura des temps périlleux. Une race d'hommes paraîtra qui sera l'effroi de la société, et voici à quels traits vous les reconnaîtrez. « Ils seront égoïstes, épris de l'amour » d'eux-mêmes, cupides, arrogants, orgueilleux,

» blasphémateurs, désobéissants, ingrats, inquiets, » incapables de rester en repos et d'y laisser les » autres, calomniateurs, incontinents, cruels, mé- » chants, traîtres, insolents, enflés du vent de l'or- » gueil, aimant la volupté plus que Dieu, apostats » de la vertu, ennemis de la vérité, corrompus par » l'intelligence et autant que par le cœur. (2e Timothée, III.)

Ne dirait-on pas que ce sont les hommes de notre temps que le grand Apôtre a voulu peindre? En effet, les blasphémateurs de Dieu et de son Christ, de son Eglise et de ses mystères, marchent la tête levée. S'affranchissant de tout frein, comme le prodigue, ils dépensent, ils dissipent dans la lointaine région du mal, tout ce qu'ils avaient de meilleur : le don d'une bonne éducation, le don de la foi, le don d'un bon cœur, toutes les bonnes impressions.

Pauvres âmes! pour combien d'entre elles il n'y a plus de culte public, plus de prière publique, plus de profession publique de foi et de respect envers Dieu, plus de jours consacrés au Seigneur, plus de jours de pénitence et de componction, plus de participation aux mystères sacrés et aux grâces surnaturelles des sacrements, ces célestes canaux institués par le Sauveur, pour arroser les âmes et y produire la sainteté? Combien d'hommes dont les genoux ne savent plus se ployer devant Dieu, même pour la prière privée, et dont les cœurs ne savent plus s'élever vers le Ciel?

A voir la conduite qu'ils mènent, on dirait que

pour eux, par delà ce ciel où resplendissent les étoiles, il n'en est aucun autre. On dirait que pour eux le monde est vide de Dieu, comme une maison sans maître, un troupeau sans pasteur, un royaume sans monarque. Ils remuent la terre, comme si sa fécondité ne dépendait que de leurs bras ou de leur industrie. Le Ciel et la terre, l'Eglise et ses œuvres ont beau publier la puissance, la bonté, la présence, la providence de Dieu dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, les yeux de leur esprit sont clos, ils ne voient rien. Comme l'oiseau engagé dans les filets du chasseur ne peut plus prendre son vol et s'élever dans les airs, ainsi les hommes dont nous parlons, engagés qu'ils sont dans les embarras de la terre, circonscrivent toutes leurs pensées dans le cercle étroit des affaires de ce bas monde.

Vous dirai-je, maintenant, quelles sont les tristes conséquences de cet obscurcissement de l'esprit et de cet amoindrissement de la foi ? Il en est des esprits et des cœurs comme des terres. Quand les terres ne produisent plus le froment, elles produisent les ronces. De même, à mesure qu'ils rejettent les vérités et les vertus, les esprits et les cœurs se remplissent d'erreurs et de vices. De là les plus lamentables suites, du côté des hommes ; et, du côté de Dieu, des châtiments terribles.

*
* *

Du côté des hommes, c'est l'indépendance, c'est l'orgueil, la haine de tout frein, la soif des honneurs,

des plaisirs, des dignités, des richesses; c'est la fièvre de la cupidité et de l'égoïsme; c'est le mépris des lois et la dissolution des mœurs qui, comme autant de maladies, les dévorent. Ici les séductions de l'erreur, là les entraînements de la convoitise. Pauvres dévoyés! voyez-les s'égarer par millions sur tous les chemins qui conduisent à l'abîme. O mon Dieu! que d'indifférence chez les uns, que d'alliages mauvais, que de défaillances doctrinales et morales chez les autres? Regardez quelle mollesse il y a partout : mollesse de convictions, mollesse des principes, mollesse des volontés, mollesse des sentiments, mollesse des mœurs privées et des mœurs publiques, mollesse des esprits et des corps.

Ce n'est pas tout, car aux suites morales s'ajoutent les suites physiques : des souffrances. Ils souffrent, parce qu'ils veulent jouir, et que la terre ne peut offrir des jouissances suffisantes pour l'immensité des désirs. Ils souffrent, parce qu'ayant comme le prodigue, tout dissipé, ils ont faim et soif de tout ce qui leur manque. Oh! que d'hommes semblables à cet homme de l'Evangile, tombé entre les mains des voleurs? Mais aussi que de Lazare ensevelis dans le tombeau du vice! Que de brebis égarées dans le bercail du bon Pasteur! Que d'ivraie dans le champ du Père de famille?

Oui, elle est bien vraie la parole de la sainte Ecriture : « *Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum,* — la justice élève les nations, et le péché rend les peuples malheureux. « *Mulier, quid ploras.* » — Pourquoi pleurez-vous, ô France, ma

patrie, et de quoi souffrez-vous ? Quelle est la cause de vos angoisses et de vos malheurs ? « *Tulerunt Dominum meum.* » Ah ! c'est qu'ils m'ont enlevé mon Dieu, ma foi, mes croyances, et ils ne m'ont rien donné qui tienne la place de ce que j'ai perdu !

Le connaissez-vous maintenant, mes sœurs, le nouveau peuple qui vit au milieu de nous : le peuple formé par l'erreur et les passions, le peuple esclave des penchants abjects, le peuple dont les espérances pour l'autre monde sont ou éteintes ou bien affaiblies, le peuple qui revendique sa place au soleil, qui veut avoir ses lois, ses droits, ses chefs en rapport avec ses erreurs et ses penchants, qui veut dominer à son tour, nous assimiler à lui et façonner à son image toute la grande famille, le peuple enfin qui, après en être arrivé à dire : Chassons Dieu de notre terre, effaçons jusqu'à sa pensée : « *Nolumus hunc regnare super nos*, » s'écrie avec une ardeur satanique, « *eradamus justum à terrâ*, — faisons disparaître le juste de dessus la terre. » En vérité, sommes-nous loin de la persécution et du martyre ?

*
* *

Et Dieu, quand une société est descendue, tombée si bas, que fait-il à son égard ? Sur cette société révoltée fondent des châtiments pour la sanctification des uns et pour la punition des autres. Dieu se retire ou plutôt il appesantit son bras, il venge son honneur outragé et, pour montrer qu'il est le Maître, il appelle ceux dont il est dit dans la sainte Ecriture : » *Quæ faciunt verbum ejus*, — ceux qui sont

les exécuteurs de sa volonté, les fléaux. » Car il faut que vous le sachiez, mes sœurs, Dieu a fait chaque homme, chaque famille et chaque nation, comme la terre entière, pour un but dont il ne se départit jamais : produire des saints pour peupler le Ciel, Deux fois la terre entière a manqué à son but, nous savons ce qu'il lui en a coûté. Adam et Eve, en qui se résumait le genre humain, tombent. Aussitôt châtiment général qui dure encore. Seize cents ans après la chute première, le genre humain a perdu de nouveau sa voie, toute chair est corrompue. Nouveau châtiment général : un déluge universel. Et la terre purifiée n'est repeuplée que grâce à une famille qui sauve dans l'arche quelque chose de plus cher à Dieu que tout ce qu'elle contient : la sainteté, et qui la fait refleurir dans le monde. Un jour, la terre sera redevenue totalement oublieuse, elle ne produira plus rien pour le Ciel, elle ne sera plus la pépinière de ses saints. Alors un dernier châtiment. Elle sera livrée au feu, comme elle a été livrée à l'eau. Ce sera fait de la race humaine. « *Quis ut Deus*, — qui est semblable à Dieu ? »

Voilà, mes sœurs, en toute sa réalité la situation présente. Peut-elle être plus grave ? D'un côté il est là, il est à l'œuvre, le peuple dont il faut que nous devenions ou les esclaves ou les vainqueurs. Les tempêtes, que ses chefs appellent de tous leurs vœux, voulez-vous les laisser se déchaîner ? Elles menacent de plus en plus. Combien de fois nous en avons vu les préludes. D'un autre côté, combien de fois Dieu irrité, mais toujours patient, nous a avertis en père

plutôt qu'en maître. Voulons-nous de sa miséricorde ou de sa justice? A cette grande heure de la lutte gigantesque du mal contre le bien et du bien contre le mal, à quoi voulons-nous nous déterminer ?

*
* *

Ah ! j'en suis sûr, mes sœurs, votre choix est fait. Vous êtes prêtes à vous enrôler pour une sainte croisade où il n'y aura pas une goutte de sang versé, et pas une famille en deuil. Il ne sera pas besoin de vous dire comme un ancien disait à ses concitoyens, Démosthènes aux Athéniens, menacés par leurs redoutables voisins : « L'ennemi est à vos portes, s'é- » criait-il, il est au milieu de vous. Entendez le bruit » des chaînes qu'il vous apporte? Ne prendrez-vous » aucun souci de votre patrie et de vous-mêmes? » Vous êtes prêtes à vous lever comme un seul homme, en prenant pour devise ce cri de nos ancêtres, partant pour conquérir le tombeau du Sauveur : *Dieu le veut.*

Oui, mes sœurs, c'est le vœu de Dieu que les vices et les passions, ces tyrans des âmes, des familles et des sociétés ; ces sources de déchirements et de misères, soient extirpés, et c'est pourquoi il fait appel à tous les courages. Oui, c'est le vœu de Dieu que la France, qui a toujours eu un rang splendide parmi les peuples catholiques, le reprenne et le garde.

Debout donc et à l'œuvre. Aimez-la cette France qui, soldat de Dieu, a combattu tant de fois pour les destinées de la vérité, et qui a attaché à ses

principaux triomphes les noms glorieux que vous savez : de Clovis, de Charles-Martel, de Charlemagne et de saint Louis. Aimez-la comme l'aimèrent les Clotilde, les Geneviève, les Jeanne d'Arc. Aimez-la comme Jésus-Christ lui-même, en tant qu'homme, aima sa patrie terrestre. « *O Jérusalem*, s'écriait-il un jour, *combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants, comme la poule réunit ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!* » Et il pleurait! Quel exemple, mes sœurs, et qui de vous ne s'honorerait pas de le suivre? Héritières de la vérité par vos ancêtres, devenez-en résolûment les dispensatrices envers vos contemporains, et bénissez Dieu qui veut bien compter sur vous, O chrétiennes, connaissez votre puissance. Si vous saviez tout le mal que vous pouvez empêcher et tout le bien que vous pouvez faire? Si, animées de l'esprit de Jésus-Christ, vous saviez, en chaque paroisse, vous unir, vous concerter ensemble, pour sauver les âmes, que la foi aurait bien vite repris l'empire des temps passés et ramené la paix dans la société!

Aussi, c'en est fait, désormais vous serez des Apôtres et vous ne perdrez plus de vue ces deux grandes choses : servir la France et faire triompher la sainte Eglise. Servantes de la patrie, quel beau titre et quel beau rôle? Vous serez plus encore. Vous envierez le beau nom que l'Eglise aime à donner à sainte Clotilde, le nom de mère de la patrie, *mater patriæ*. Vous serez mères, et vous en aurez avec le langage, les tendresses ineffables, l'infatigable dévouement.

Commencez, mes sœurs, sans plus tarder, vous qui n'avez pensé qu'à vous jusqu'ici. Coutinuez, vous qui êtes à l'œuvre depuis longtemps. Courage, et soyez partout avec votre zèle et votre charité. Crèches, salles d'asile, orphelinats, patronages, conférences, publications populaires, bibliothèques de bons livres, missions, que rien ne vous reste étranger. Accents et œuvres d'une charité infatigable, vaillance indomptable contre toutes les ruses; ramassez sur votre front tous les genres de beauté. Au milieu de vos semblables, soyez belles par la doctrine, par l'amour, et, s'il le faut, par la souffrance. En présence surtout des grandes et innombrables altérations du vrai accumulées partout, soyez de puissantes affirmatrices pour en rétablir l'intégrité et l'éclat.

Courage, et que toutes les âmes vous soient chères comme elles sont chères à Jésus-Christ. O divin Pasteur des âmes, infatigable missionnaire des âmes, comme il s'attachait à leur faire du bien en tout temps et en tous lieux. Il convertit la Samaritaine près du puits de Jacob, Zachée dans sa maison, la femme adultère dans la synagogue, le bon larron sur la croix. Il instruit Nicodème pendant la nuit et il console les filles de Jérusalem sur le chemin du Calvaire. Il se montre aux saintes femmes pour sécher leurs larmes et les ranimer; à saint Pierre, pour l'encourager dans sa pénitence; à saint Thomas, pour le guérir de son incrédulité; aux voyageurs d'Emmaüs, pour les éclairer; à tous les apôtres et dis-

ciples réunis, pour les affermir dans la foi. Imitez, mes sœurs, votre divin Maître et bienfaiteur.

Ainsi qu'il y a des hommes dont le devoir est d'être toujours à la recherche des malfaiteurs pour les punir, soyez toujours à la recherche des pécheurs pour les rendre bons et à la recherche des bons pour les rendre meilleurs. Vers toutes les âmes baissez-vous avec indulgence pour les ramasser au sein des douleurs et des passions, et pour les remettre dans la bonne voie. Devant toutes tenez allumée la lampe de votre foi, afin d'aider leurs pensées à divorcer avec l'erreur et le mal, leur esprit à remonter vers Dieu, leur cœur à se repeupler de saints désirs et de chastes espérances. En un mot, portez-les toutes sur la montagne de la sagesse, et dites-leur : Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux.

O Jésus, qui avez recommandé de prier le Maître d'envoyer des ouvriers à sa moisson, nous vous supplions d'augmenter parmi nous le nombre des femmes de zèle. Et vous, ô Marie, Notre-Dame de la Providence, vous dont l'âme est compatissante comme toutes les âmes qui ont beaucoup souffert; vous qui vîtes aussi, ô bonne Mère, à travers les mensonges de la civilisation de votre temps, le monde presque entier soumis au démon, et dont le cœur dut tant souffrir à ce spectacle, ah! prenez en pitié ceux qui, encore plus aveuglés que pervers, voudraient nous reconduire à ces temps malheureux. Que ce ne soit pas en vain que vous êtes venue pleurer sur nos montagnes et nous avertir! Ce monde, que vous avez aidé à transfigurer une première fois,

vous seule êtes assez puissante pour le transfigurer encore. Vous seule pouvez hâter l'accomplissement du règne de Dieu. Venez donc à notre aide, ô Marie. O vous qui avez pleuré sur les malheurs de votre patrie, dont vous avez vu le déicide, entendu les blasphèmes et connu d'avance tous les désastres, soyez sensible à nos malheurs. Faites, vous-même, monter vers le trône de votre divin Fils une prière pour cette France qui vous fut toujours chère. Souvenez-vous qu'elle a été, qu'elle est toujours le grand missionnaire du bien. Ne permettez pas qu'elle soit tombée pour jamais des hauteurs de sa gloire. Demandez pour elle le renouvellement et la perpétuité de la foi, que tant de doctrines mauvaises s'efforcent de lui ravir. Ah ! puissions-nous bientôt, saluant les merveilles opérées sous votre miséricordieuse et maternelle protection, nous réjouir et redire avec vous ce chant prophétique : « *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ*, — Dieu a pris entre ses mains Israël, la France, son enfant, se ressouvenant de ses anciennes miséricordes. » O Marie, hâtez pour nous ces jours bénits ! Soyez notre Providence ; notre espérance est toute en vous.

CHAPITRE XXI.

Collaboratrices de Marie : 1° les femmes chrétiennes doivent regarder le ministère de la miséricorde et les bons procédés comme les très puissants auxiliaires de leur apostolat.

Sœurs de charité des âmes encore plus que des corps : voilà désormais votre nom. Vous aimerez les âmes et vous ne faillirez jamais à la noble mission de les sauver. Mais ces âmes comment les aborderez-vous ? Quel sera votre secret pour vous ménager un plus facile accès auprès d'elles et pour gagner leur confiance ? Ce sera, mes vénérées sœurs, par la double charité des œuvres et des bons procédés. Allons de suite aux exemples, nous serons plus vite instruits.

Comment Marie s'est-elle conquis tout pouvoir sur les âmes pour les sanctifier, soit pendant sa vie sur la terre, soit depuis qu'elle règne dans le Ciel ? C'est par les bienfaits et les bonnes œuvres de tout genre, nous répondent toutes les voix de l'histoire.

Jésus-Christ, aux jours de sa vie mortelle, comment s'est-il fait suivre des multitudes ? Venu pour

détruire toutes les haines, unir tous les cœurs, faire de tous les hommes un peuple de frères dans l'unité d'une même foi et d'un même amour, prend-il, pour assurer le secret de sa mission, les titres pompeux de conquérant, de monarque, de docteur? Non, il évite de faire sentir son autorité. C'est par la confiance et par les charmes de la douceur qu'il veut gagner les cœurs. Il se fait appeler le bon Pasteur, qui porte ses brebis sur ses épaules et donne sa vie pour elles, le bon Père qui oublie les torts de son enfant pour ne s'apitoyer que sur sa misère. Il annonce qu'il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, qu'il n'achèvera pas de rompre le roseau à demi-brisé. Oh! Ciel, quelle grâce répandue sur ses lèvres? quelle sérénité sur son visage? quel abord facile et plein d'aménité pour tous ceux qui se présentent à lui? Comme ses paroles, son air, ses manières, comme tout en lui est plein de charmes, lorsqu'il appelle et accueille les pauvres, les affligés, les pécheurs, et leur dit : « *Venite ad me, omnes*, — venez tous à moi. » Terre heureuse qu'il arrosa de ses sueurs, Jérusalem perfide sur laquelle il versa des larmes, femme adultère qu'il renvoya avec des paroles de pardon, infidèle Samaritaine pour laquelle il daigna se reposer haletant, au puits de Jacob, trop coupable Magdeleine dont il agréa les parfums, publicain égaré qui eûtes le bonheur de l'avoir pour convive, et vous disciple chéri qu'il laissa reposer sur son sein, petits enfants auxquels il prodigua sa tendresse, mères et veuves désolées dont il essuya les pleurs : dites-nous si l'esprit de douceur ne fut pas l'esprit de notre

divin Maître? Dites-nous si jamais sa patience fut lassée, si son zèle ne fut pas toujours aussi doux que son cœur était tendre! Apprenez-nous comment il savait compatir aux infirmités, et s'accommoder à tous les caractères.

Je le suis dans ses courses pénibles, je l'écoute dans tous ses discours, je le vois se montrer partout père, toujours sauveur, toujours plein de grâce comme de vérité, *plenum gratiæ et veritatis*. Parcourant les campagnes de la Judée et de la Galilée, il prêche, mais en même temps, dit l'Ecrivain sacré : « *il guérit toute langueur et toute infirmité. — Il passe en faisant le bien.* »

Or, pourquoi Notre-Seigneur fait-il ses délices de tout ce qui est abandonné du monde? Pourquoi aborde-t-il le lépreux, le paralytique, le coupable avec une bonté si grande? Pourquoi a-t-il les mains toujours levées pour bénir et le cœur toujours ouvert pour compatir? C'est, dit le saint Evangile, pour se frayer le chemin des cœurs, c'est pour se ménager le moyen d'annoncer à tous son royaume. Parce qu'il était bon, les peuples oubliaient leurs plus pressants besoins et le suivaient dans le désert et sur les montagnes. Pour recueillir ses enseignements, ils s'attachaient à ses pas, et lui, en les accueillant avec une ineffable mansuétude, en parlant leur langage, en mangeant avec eux, il les gagnait, il les instruisait, il les convertissait et les sanctifiait.

L'histoire nous parlerait comme l'Evangile, si nous pouvions dérouler ici ses enseignements. Elle nous dirait que l'apostolat de la charité a toujours accom-

pagné et même devancé celui de la vérité. Comment les Apôtres se sont-ils fait connaître et se sont-ils préparé des auditeurs? En semant sur leur passage les bienfaits. Quel était le secret des premiers chrétiens pour s'affectionner les païens et leur rendre aimable la religion qu'ils brûlaient de leur faire embrasser? Ils étaient bons, ils se prodiguaient pour tous.

Comment, dans un temps voisin du nôtre, saint François de Sales a-t-il converti plus de soixante mille hérétiques? Il était si bon, si calme devant l'injure, si bienveillant pour les personnes, tout en attaquant leurs erreurs; si admirablement doux envers tous, qu'il n'était pas possible de lui résister. « Je veux être de la religion de saint François, s'écriait une dame, car la vraie religion est seule capable de rendre un homme aussi aimable. »

Aujourd'hui même, mes sœurs, qu'est-ce qui frappe et convertit le païen sinon le dévouement, la bonté, la charité du missionnaire. Ce païen considère cet homme qui a quitté sa mère, ses frères, ses sœurs, sa patrie. « J'ai vu, dit le missionnaire, j'ai vu mon père pleurer à mon départ, et ma mère, si ce n'était de sa foi, ne se consolerait jamais de m'avoir perdu. Si j'ai tout quitté, c'est parce que le désir de te sauver l'a emporté sur tout autre sentiment. » Le païen étonné s'en retourne pensif, réfléchissant sur ce dévouement, sur cette charité dont il est l'objet. Bientôt on le voit reprendre le chemin qui conduit auprès du missionnaire, et on l'entend lui dire : Père, instruis-moi. Cet homme a compris qu'il y a

alliance entre la vérité et la charité, et que là où il y a charité, là aussi nécessairement réside la vérité. Le voilà gagné à Dieu, la charité a fait une conquête.

Mais qu'ai-je besoin d'exemples étrangers? O vous, qui explorez les greniers, les mansardes où s'abrite la misère, pieux associés de saint Vincent de Paul, sœurs de charité, femmes chrétiennes et charitables du monde, vous-même qui me lisez, parlez pour moi. Dites-moi si ce ne sont pas vos bons procédés, vos paroles de consolation qui, tout en calmant les douleurs, ramenaient le sourire sur les lèvres, et réconciliaient le pauvre souffrant avec lui-même, avec Dieu et avec la société? Dites aussi comme il vous a été facile de parler fructueusement de Dieu à ceux que vous aviez d'abord entretenus de leurs peines, à ceux dont vous vous étiez affectionné les cœurs par vos bienfaits. Combien de fois n'avez-vous pas vu vos bonnes œuvres devenir par elles-mêmes une semence de vertus, votre aumône distribuer la patience, la résignation, l'allégresse? Oh! que d'infortunés n'ont cessé de croupir dans la fange du vice, que grâce à un cœur ami se trouvant sur leur chemin et qui leur a témoigné de l'intérêt!

« *Vous êtes bénie entre toutes les femmes. D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne me visiter?* » s'écriait Elisabeth, transportée d'allégresse, et sanctifiée par la visite et le salut de Marie? « *Unde hoc mihi?* — D'où me vient ce bonheur? » s'est écrié aussi ce pauvre, ce déshérité, en vous voyant ouvrir la porte et respirer l'odeur de son réduit, en vous entendant le saluer avec ce sourire

qui lui apportait l'espérance « *Unde hoc mihi ?* » A l'aspect de ce visage si digne et si doux, en regardant ces lèvres d'où descendait pour lui la consolation, en fixant ce regard qui semblait lui dire : je t'aime et je te plains : non, non, s'est dit, dans son cœur ému et ravi, cet abandonné, ce rebuté; non, mon Dieu ne m'a pas délaissé, puisqu'il m'envoie un ange me visiter dans ma détresse, un ange qui a quitté pour moi le paradis de la famille, un ange qui fuit pour moi les fêtes auxquelles le monde l'appelle. Voilà un malheureux consolé. Il a senti son âme reprendre sa dignité, en voyant les sacrifices que s'impose pour lui le dévouement, et les sympathiques égards qui lui sont prodigués. Il cesse de maudire et de blasphémer. Que dis-je? le voilà disposé à bénir Dieu, en bénissant celui qui l'a sauvé.

O charité, fille du Ciel, comme tu attires et tu attaches les cœurs! Ce pécheur est converti : tu lui as parlé avec tant de charmes! Ce malade ne sent plus ses maux et ne connaît plus le murmure; tu as remué sa couche et préparé son breuvage, tu as prononcé de si douces paroles! Ces petits enfants sont dociles : ils ont reçu tes caresses. Cette famille était désunie : la discorde faisait habiter l'enfer sous son toit : une âme douce et bonne est venue. Bientôt, comme Jésus sur la mer, elle a semblé commander aux orages. De son cœur et de ses lèvres est sortie une vertu mystérieuse qui a tout rapproché, tout réconcilié. La haine s'est fondue à son sourire, comme la glace aux rayons du soleil; et les mains qui se repoussaient se sont réunies dans les siennes, et les

saintes affections qui s'étaient envolées sont revenues s'asseoir au foyer. Ce n'est plus l'enfer, c'est le paradis.

O charité, que tes triomphes sont magnifiques ! En vérité, il n'y a pas de société qui plaise autant que celle de l'homme charitable et bienveillant. En accueillant avec bonté ceux qui l'abordent, en témoignant de l'intérêt et de l'attachement à ceux dont il approche, il dispose à son gré des volontés et les transforme. Oui, la charité est bien la première puissance, soit pour diriger les hommes et les gouverner, soit pour les relever de l'abjection et les conduire au bien. Telle la fleur s'épanouit aux rayons du soleil, telles les âmes s'attendrissent au contact des bienfaits. Ainsi que le feu amollit les métaux les plus durs, ainsi la charité sensibilise les cœurs les plus endurcis. Les natures même les plus exigeantes ne résistent point à son empire. La sainte Ecriture a bien raison de dire qu'une langue et un cœur doux c'est un arbre de vie.

Mais d'où vient, me demanderez-vous peut-être, ce pouvoir magique de la charité, son irrésistible ascendant? Il vient, mes sœurs, de la soif qu'a l'homme d'être aimé. L'homme aime instinctivement le cœur qui se réjouit de ses joies et souffre de ses peines. Il sait bon gré à quiconque lui prouve un peu d'amour. Il est comme naturellement incliné à faire ce que lui conseille un cœur bienfaisant. Il ressent à son approche je ne sais quel apaisement, quelle mutuelle bienveillance qui le rend apte à écouter la voix de la justice et de la vérité. En un mot, son

cœur est gagné, et le cœur c'est tout l'homme. Quand on est maître du cœur, on est maître de l'homme tout entier.

O chrétiennes, que je convie au zèle des âmes, vous qui avez le privilége de savoir tout manier sans rien briser, de réjouir sans qu'on s'aperçoive que vous voulez consoler, de deviner et de guérir toute blessure, avant qu'on ait eu le temps de soupçonner le baume que vous avez préparé, vous vous rappellerez donc la puissance de la double charité des œuvres et des bons procédés. Pour réussir à faire goûter l'aumône de la foi, vous commencerez auprès de plusieurs par faire l'aumône du pain pour le corps et des consolations pour le cœur. Vous visiterez tour à tour le vieillard délaissé, l'ouvrier sans travail, la veuve désolée, l'orphelin sans appui, le pauvre malade sur son grabat. Pour eux, vous serez le bon Samaritain sur le chemin de Jéricho, vous serez Véronique sur la route du Calvaire, vous serez Marie au pied de la Croix. Vous vous approcherez de leur misère, vous mettrez votre main dans leur main, vous vous asseoirez sur leur pauvre chaise, vous écouterez leurs plaintes, vous caresserez leurs petits enfants, vous compatirez à tous leurs maux. Et alors vous arriverez plus facilement à découvrir les besoins des âmes, et vous verrez que bien souvent le chagrin et l'amertume du cœur font plus souffrir que la faim.

Ce que vous ferez à l'égard des pauvres et des délaissés, faites-le envers tous. Toutes les fois que vous voudrez faire du bien à une âme, aimez-la.

Sur ses plaies, quelles qu'elles soient, et qui n'en a pas, laissez tomber un peu de l'huile de douceur affectueuse, et vous la verrez s'éveiller à tout le bien que vous désirez d'elle. Semblable à une riche aumône, votre affabilité aura tout transfiguré.

A l'œuvre donc, mes sœurs. Laissez, laissez à d'autres les folles jouissances que suivent les remords. Préférez à tous les plaisirs celui de faire du bien à vos frères. Faire des heureux et des saints, oh ! l'incomparable bonheur! se rendre heureux soi-même, oh ! l'ineffable félicité ! Attirer sur sa patrie la clémence divine, la miséricorde divine, au lieu de la justice, oh! la belle mission!

O Marie, Vierge clémente et débonnaire, Mère aimable du Dieu qui nous ordonne de nous aimer les uns les autres; Providence de tout ce qui souffre et gémit sur notre terre, faites que nous brûlions toujours comme vous des saintes ardeurs de la charité, et que nous en connaissions comme vous les précieux avantages. O Seigneur Jésus, à la prière de Marie, imprimez en nous les plus purs sentiments de la miséricorde, de la douceur et de la patience. Guidez-nous dans la recherche du malheur pour le consoler, du désespoir pour le faire cesser, du vice caché pour en tarir la source. Vous aimez celui qui assiste le malheureux et s'assimile ses souffrances, vous bénissez les pas qui cheminent souvent vers l'asile de la douleur, et les bras qui soutiennent les défaillances de l'homme éprouvé. Vous nous bénirez donc, ô divin et bon Maître, car nous aussi, nous voulons soigner toute langueur et toute infirmité.

Nous voulons vous gagner des âmes et vous les conduire au Ciel. Notre-Dame de la Providence, bénissez nos résolutions, priez pour nous.

CHAPITRE XXII.

Collaboratrices de Marie : 2° les femmes chrétiennes doivent faire aux âmes, pour les sanctifier, un premier don : les environner de bons exemples.

Trois points sont désormais démontrés pour vous, vénérées chrétiennes : 1° votre dignité d'auxiliaires de Dieu et de Marie ; 2° les besoins de la société au sein de laquelle vous vivez ; 3° la puissance des bienfaits et des bons procédés pour vous ouvrir le chemin des cœurs. Quand donc vous aurez accès auprès des âmes, que ferez-vous pour les améliorer et les rendre heureuses ? La réponse est facile.

Auxiliaires de Marie, vous vous souviendrez d'abord comment elle contribue personnellement à faire du bien à tous. Elle y concourt tout à la fois et par les exemples de sa vie toujours éloquents pour remuer les cœurs et les rendre bons, et par les prières puissantes qu'elle daigne adresser à son divin Fils en faveur de ceux qui l'invoquent. Les bons exemples et la prière : tels sont aussi les deux leviers dont vous ne cesserez de vous servir en faveur de vos frères.

Parlons d'abord de l'exemple, de sa puissance, de ses magiques effets. Ecoutez ce qu'en pense notre commun Maître. Traitant avec ses Apôtres de leur apostolat, et abordant ce sujet de la prédication par l'exemple, il leur disait : *Vous êtes le sel de la terre. Que la lumière de vos bonnes actions brille aux regards des hommes.* Et pourquoi donc ? *Afin*, répond-il, *qu'en les voyant les hommes apprennent à glorifier le Père céleste.* Pourquoi encore ? Parce qu'un homme de bien est semblable à une ville placée sur une montagne, à un flambeau allumé dans une maison. La ville est vue de tout le monde, le flambeau éclaire et guide tous ceux qui sont dans la maison. De même les bonnes actions frappent et attirent tous les regards et produisent dans les âmes les effets de la lumière. Voilà, mes sœurs, comment Jésus-Christ proclame lui-même le pouvoir magique du bon exemple. Aussi est-ce par les exemples de sa vie qu'il a donné au monde ses plus sublimes leçons. Aussi est-ce contre ceux qui scandalisent au lieu d'édifier qu'il a prononcé ses plus sévères anathèmes. Le mot de malheur n'est sorti que deux fois de sa bouche divine. Il a mis sur le même pied le scandaleux et Judas le traître. Ils sont à ses yeux un égal objet d'horreur.

Consultez l'histoire. Qu'est-ce qui a converti le monde ? La sainte vie des Apôtres, répond saint Chrysostôme, bien plus que leurs miracles. C'est par le spectacle de leur union et de leur charité, par la bonne odeur de leurs bons exemples que les premiers chrétiens charmaient et attiraient les païens.

L'assemblée des fidèles, écrivait saint Paul, est un spectacle ravissant pour les anges et pour les hommes, pour le monde tout entier. Combien d'hommes se raidissaient contre le raisonnement, blasphémaient contre les miracles, et qui furent vaincus par un trait de patience, par un acte de dévouement? Combien de savants, de guerriers, de magistrats refusaient d'écouter la prédication des missionnaires, et qui ne purent résister au tableau sublime de leurs vertus. C'est aux exemples des chrétiens empressés à soulager ses soldats blessés ou malades, que saint Pacôme dut sa conversion. Le récit de la vie des solitaires d'Egypte et le sublime exemple que deux officiers venaient de donner, en abandonnant une brillante existence pour vivre chrétiennement, firent plus d'impression sur saint Augustin que les discours de saint Ambroise et les conseils de sainte Monique et du vieillard Simplicien. Tant il est vrai que Dieu, en distribuant ses grâces, n'a pas seulement en vue ceux à qui il les donne. Il se propose encore de toucher, de convertir et d'instruire les autres par l'exemple et le spectacle des vertus. Dans la sainteté d'un seul homme il prépare quelquefois le salut de tout un peuple.

Consultez enfin l'expérience. Qu'une mère veuille inspirer la religion à ses enfants, elle obtiendra peu de succès, si elle se contente de les instruire par des paroles. Mais que ces enfants voient leur mère fléchir les genoux pour prier, marquer son front du signe de la croix, conformer sa conduite au saint

Evangile, instinctivement et spontanément ils suivront son exemple.

Non, nulle leçon ne produit plus d'effet, nulle prédication n'est plus décisive que celle de l'exemple Il est de toute vérité que les hommes croient plus aux faits qu'aux raisonnements, aux actions qu'aux paroles. C'est l'exemple qui gouverne le monde. Ainsi que le lierre s'enlace pour grandir autour du vieux chêne, ainsi l'homme se prend aux exemples qui le frappent pour agir. Malheur au pays où les mauvais exemples prédominent! Heureux, mille fois heureux le pays, où les bons exemples triomphent. Nul bon exemple ne reste dans la stérilité, et c'est la plus belle gloire de la vertu de provoquer à l'imitation.

Le bon exemple, c'est le doux parfum qui, s'exhalant du vase, remplit toute une maison de son odeur; c'est la pierre d'aimant qui attire et enlève le fer; c'est le firmament qui, par la variété et la splendeur de ses étoiles, raconte les grandeurs de Dieu, et, dans son muet langage, se fait comprendre de tous les peuples et dans tous les temps; c'est une éloquence muette qui, s'insinuant doucement dans l'âme gagne insensiblement le cœur et, par une douce et agréable persuasion se rend maîtresse de la volonté. Le bon exemple est parmi le monde ce qu'est le soleil dans la nature, lumière et chaleur, et il éclaire, et il échauffe dans la vertu.

Une vie de bons exemples, c'est l'Evangile en action; c'est le plus magnifique commentaire de la doctrine du Sauveur; c'est presque Jésus-Christ en personne. Le bon exemple est un prédicateur qui

parle toutes les langues, redisant de mille manières cette grande maxime, meilleure que tous les livres des hommes pour guérir le péché : *Que sert à l'homme de gagner même l'univers s'il vient à perdre son âme.* On chasse le remords par le plaisir, les bons désirs par la dissipation ; la mort, on ne la voit que dans le lointain. Quant au bon exemple, il plaît et impressionne toujours. Malgré soi la vue du véritable juste frappe et porte à des pensées qui souvent ne s'effacent jamais. Saint Vincent de Paul ne pouvait revenir de l'impression qu'avait faite sur lui la présence de saint François de Sales. Oh! que Dieu doit être bon, s'écriait-il avec transport, puisque son serviteur François est si bon! C'est ainsi que l'exemple de l'homme de bien porte à Dieu, et mène les autres hommes comme par la main dans la voie du salut.

Il est si fort qu'il survit même à celui qui le donne. Il ne s'arrête pas à l'action qu'il inspire, il fait naître tous les jours des fruits nouveaux de vertus. On cherche les exemples du juste, après sa mort, en ses descendants, en ses amis, en ses disciples, jusque dans les lieux qu'il a habités, jusque dans le tombeau qui garde ses cendres, et sans cesse ils produisent des imitateurs. Ainsi les Bruno, les François d'Assise, les Louis de Gonzague, les Thérèse, les Vincent de Paul, et mille autres, jusqu'à la fin des temps, enlèveront au monde des partisans. Qui pourra dire le nombre de conquêtes que feront et qu'ont déjà fait à la vertu les saints exemples de leur vie? Oh! le fructueux combat que celui du bon exemple contre le mauvais! Qui pourrait refuser de le livrer, ou d'y

concourir? Qu'ils sont doux les triomphes qui lui sont assurés? Oh! qu'il est beau et consolant de n'avoir besoin que d'être vu pour se rendre utile!

Souvenons-nous donc, mes sœurs, non-seulement que l'honneur, le progrès, la gloire de la religion dépendent de nous. Souvenons-nous aussi combien il nous est facile de lui servir d'apôtres. Encourageons les bons exemples en les louant dans les autres. Exaltons le bien et ceux qui le pratiquent. *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté*, disait la femme de l'Evangile, ravie par les actions et par les paroles de Notre-Seigneur. *Bienheureux,* s'écriait à son tour Notre-Seigneur, *ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique.* Bel exemple et belle leçon pour nous!

Soyons nous-mêmes, par nos œuvres, la règle des pensées, des désirs et des actions de nos frères. Que la lumière de nos bons exemples luise à tout venant, et lui montre la route du vrai, du juste, du bien, de l'honnête.

La maison est l'enseigne de celui qui l'habite, et chacun, en y entrant, doit pouvoir en reconnaître l'hôte. Votre demeure, que dit-elle de vous sous le rapport chrétien? Les objets religieux y sont-ils à la place d'honneur? Avez-vous un crucifix dans vos appartements, ou, du moins, son image? Et vous voit-on, chaque jour, vous prosterner à ses pieds, vous et les vôtres, pour recevoir et les inspirations salutaires et les bénédictions qui en découlent? Combien de familles autour de vous qui n'en ont plus! O Dieu! les divinités du paganisme trouvent

un asile au foyer des chrétiens, et, sous ce toit qui abrite les images de héros impurs, il n'y a pas de place pour l'image de Jésus-Christ, cette image qu'un païen ne refusait pas d'admettre avec celles de ses divinités! Il n'y en a pas pour les gravures religieuses, qui sont cependant des livres toujours ouverts, des livres intelligibles à tous. Qu'il n'en soit pas ainsi, mes sœurs, dans vos demeures. Faites-vous un devoir et un honneur de les décorer d'emblêmes religieux. Sachez donner à vos appartements cette physionomie catholique que leur donnaient chez nos pères, le crucifix, symbole de tous les dévouements, les images de Marie, du saint patron, de l'ange gardien, vrais tableaux de famille pour des chrétiens.

Les habits sont aussi un langage. C'est par la modestie de sa mise qu'Esther gagna le cœur d'Assuérus. Ayez le courage, mes sœurs, de vous donner en exemple sur ce sujet. Quelle réforme à faire, quelle réaction à opérer! Puissiez-vous mettre un terme à cet abus du vêtement, qui dépasse toute limite et qui fait périr chaque année tant d'âmes et tant de corps.

Travaillez, mes sœurs, à être, sous tous les rapports, la règle des pensées, des désirs et des actions de vos frères. Que la lumière de vos bonnes actions luise à tout venant et lui montre la route du vrai et du juste. Que tout en vous et autour de vous proclame votre qualité de chrétiennes.

C'est ainsi que vous deviendrez les anges tutélaires et la bénédiction des familles et du monde, comme Marie dans la maison d'Elisabeth. S'il suffit

quelquefois d'un saint, dans un siècle, pour faire triompher la religion, à plus forte raison, il peut suffire dans une famille, dans une paroisse de quelques âmes exemplaires pour en améliorer beaucoup d'autres. Ah! soyez donc pour un grand nombre l'étoile qui les conduise à Jésus et Marie. Que votre vue les édifie et les réjouisse, comme la vue de l'étoile réjouissait les mages et, qu'à cause de vous, ils se prosternent devant le Sauveur et l'adorent.

O mon Dieu, qui hésitera à se faire apôtre pour peu qu'il vous aime, puisqu'il est si facile de remplir ce glorieux office. O Marie, rose mystérieuse, qui avez répandu parmi le monde l'odeur de toutes les vertus, obtenez-nous d'être comme vous la bonne odeur de Jésus-Christ par la sainteté de nos discours, la pureté de nos actions et l'innocence de nos mœurs.

CHAPITRE XXIII.

Collaboratrices de Marie, les femmes chrétiennes, 2° doivent, comme Marie, faire aux âmes un deuxième don : prier beaucoup pour elles.

Les bons exemples sont comme une bonne semence. Mais pour les faire germer et produire leurs fruits, il leur faut, comme à un pur froment, la rosée, c'est-à-dire la grâce qui s'obtient par la prière.

Donnez-moi un levier, disait Archimède, frappé des étonnants effets d'une force bien dirigée, et je soulèverai la terre. La prière est ce levier, mes sœurs, mais un levier dont Dieu seul peut mesurer la puissance. D'après une tradition pieuse, sainte Thérèse n'aurait pas moins gagné d'âmes à Dieu par la ferveur de ses prières, que saint François Xavier par les immenses travaux de son apostolat.

Qui, en effet, peut mieux que Dieu nous aider à rendre l'homme meilleur? Qui peut réparer un ouvrage mieux que son auteur? L'homme est l'ouvrage de Dieu; il tient de lui son cœur immortel et les saintes inclinations. C'est aussi de lui et de lui seul qu'il peut obtenir les vertus qui lui manquent.

Non-seulement Dieu peut nous aider, il le veut, il le désire avec ardeur, Il aime, n'est-il pas vrai, même le pécheur? Commennt n'aimerait-il pas le plus excellent de ses ouvrages, sa propre ressemblance, quoique défigurée par le péché? Dans les âmes des pécheurs il reconnaît ses enfants, comme le père du prodigue reconnut son fils sous les haillons de la misère et sous les livrées du crime. Aussi combien de fois ne se plaint-il pas, dans la sainte Ecriture, de ce qu'on laisse sa justice punir et perdre les âmes que sa miséricorde aimerait tant à sauver! « *J'ai cherché*, nous dit-il par un de ses prophètes, *j'ai cherché un homme qui mit sa prière comme un rempart entre ma justice et les coupables, et m'empêchât de les frapper. Pourquoi faut-il que je ne l'aie pas trouvé?*

Et pendant qu'il était sur la terre, le divin Sauveur ne s'est-il pas fait appeler l'ami des pécheurs? Ne s'est-il pas représenté sous les traits du pasteur qui court après la brebis égarée, du bon père qui serre entre ses bras et arrose des pleurs de son amour l'indocile enfant qui l'avait abandonné? Que nous disent d'ailleurs et la crèche, et le jardin des Olives, et le prétoire, et le calvaire, si ce n'est l'amour de Jésus-Christ pour les âmes? Tant de sacrifices ne nous apprennent-ils pas combien il lui doit être doux de nous voir, à son exemple, leur faire du bien, et avec quel empressement il accueillera les prières que nous lui adresserons en leur faveur?

Mais le bon Maître ne s'est pas borné à nous faire pressentir la puissance de la prière sur son Cœur

par l'amour qu'il porte aux âmes. Il a voulu nous le montrer d'une manière positive, soit en nous conseillant, et même en nous enjoignant de prier pour les âmes, soit en priant lui-même, et en exauçant, pendant sa vie mortelle, les prières de tous genres qui lui furent adressées.

Quand vous prierez, recommande-t-il à ses Apôtres, *vous direz : « Notre Père, que votre Nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite ?...* Faire de tels souhaits, mes sœurs, qu'est-ce autre chose que prier pour les âmes, et surtout pour celles qui les réalisent le moins? Et pourquoi désire-t-il qu'on les lui adresse, sinon parce qu'il a soif de les exaucer?

Il a prié lui-même pour les âmes. Pendant les trente années de sa vie cachée, que faisait-il dans le saint asile de Nazareth? Il priait; et par sa prière s'opérait la réconciliation entre le Ciel et la terre. Que faisait-il dans le désert, pendant les quarante jours de son jeûne si rigoureux et d'une solitude entière? Que faisait-il pendant les jours de sa vie évangélique, alors surtout qu'il se retirait sur la montagne, loin du bruit des foules? Il priait, nous dit le saint Evangile? Et quel était, je ne dis pas l'unique but, mais le grand but de sa prière, sinon de demander et de préparer l'union entre Dieu et sa créature?

Mais dans deux grandes circonstances surtout, le Sauveur nous a donné l'exemple de la prière pour le prochain. Entendez-le d'abord, le soir de l'institution de l'Eucharistie. Sur le point d'aller au jardin des Olives, quelle est sa dernière prière? Que fait-il en

remettant entre les mains de son Père ses Apôtres et ses disciples, en lui demandant de les conserver, de les soutenir, de leur donner l'union de cœur et de volonté, la victoire sur le démon et le monde, au milieu des persécutions qui allaient éclater bientôt? Dans leurs personnes il voit tous les élus de tous les siècles, et il prie pour tous, il demande pour tous les biens qui résument tous les autres : en cette vie, l'union d'esprit par la foi et l'union du cœur par la charité ; en l'autre vie, la possession des biens éternels. Mais sa charité ne serait pas satisfaite s'il mourait sans avoir eu pour les pécheurs une prière spéciale et solennelle, comme il venait d'en avoir une pour les justes. Entendez-le jeter au monde, du haut de sa croix, ce cri de son cœur et de son amour : « *Mon Père, pardonnez-leur.* » Dans la personne des bourreaux qui l'outragent et le crucifient, il contemple tous les pécheurs, même dans l'acte du crime, et pour tous les pécheurs sans exception il prie, il sollicite un pardon. Il va jusqu'à plaider leur cause. « *Nesciunt quid faciunt. — Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* » O vénérées sœurs, quel exemple, quelle leçon?

Mais Jésus-Christ n'a pas seulement prié pour les âmes, pour le prochain, il a fait le meilleur accueil aux prières qui lui ont été adressées pour leur bien. Depuis Marie aux noces de Cana jusqu'au bon larron sur le Calvaire, que de suppliants de tous genres parurent à ses pieds et qu'il daigna toujours écouter? Si le serviteur du centenier, le fils de l'officier, les lépreux, les paralytiques recouvrent la santé, si les

aveugles voient, si les sourds entendent, si les boiteux marchent, si les possédés sont guéris : c'est à la prière en même temps qu'à la foi qu'ils doivent leur bonheur. Si la tempête se calme, si les morts reviennent à la vie, c'est la prière qui opère ces heureux résultats. Les justes, comme Marthe et Marie; les imparfaits, comme les Apôtres; les pécheurs, comme la Samaritaine ou le larron ; les étrangers, comme la Chananéenne ; ceux qui demandent pour eux-mêmes comme ceux qui demandent pour les autres : tous ont accès et tous sont exaucés, parce qu'ils ont prié. Or, pourquoi Notre-Seigneur s'est-il montré si miséricordieux envers tous ceux qui lui ont adressé des prières, et a-t-il lui-même prié pour les âmes, si ce n'est pour nous donner une grande leçon de zèle et de charité, et nous inspirer un sentiment de grande confiance que nos prières seront exaucées.

Après le saint Evangile, interrogeons l'histoire. Elle aussi, mes sœurs, est pleine des prodiges dus à la prière. A toutes les époques, et dans toutes les circonstances critiques, la sainte Eglise a toujours regardé la prière comme sa plus précieuse ressource. Pour n'en citer qu'un exemple, rappelons-nous ce qui se passait à Jérusalem, au sortir même du Cénacle. Pierre venait d'être jeté en prison. Il était lié d'une double chaîne, gardé à vue par quatre soldats, et, par surcroît de précautions, le tyran avait encore placé des sentinelles à la porte. Mais, voilà que, du fond de son cachot, Pierre prie. Avec lui et pour lui prient aussi tous les fidèles. Car ils croient qu'il

n'est point d'obstacle que la prière ne domine, point de difficulté qu'elle ne surmonte.

La délivrance de Pierre semble une œuvre impossible; mais ils savent que ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu. C'est pourquoi ils s'adressent à lui sans crainte et sans hésitation, avec cette foi pleine et entière que recommandait plus tard l'apôtre saint Jacques. Le succès ne se fit pas attendre longtemps. On croyait Pierre encore captif que déjà il prêchait dans le temple. Un ange du Ciel était venu le délivrer. Qui avait fait descendre de la Cité sainte cet esprit céleste? La prière.

A quelque temps de là une nouvelle persécution s'élevait. Saul, armé de pleins pouvoirs, s'en allait à Damas enchaîner les chrétiens. Assurément, il ne s'occupait guère alors de se convertir, et il ne faisait aucun acte qui pût lui mériter une si grande grâce. Cependant sur sa route un grand prodige s'opérait en sa faveur. Saint Etienne, mourant sous une grêle de pierres, élevait vers Dieu son âme et sa prière pour ses bourreaux, au nombre desquels Saul avait le premier rôle. Les fidèles, menacés dans leur fortune, leurs biens et leur vie, faisaient aussi monter sans relâche vers le Ciel leurs ardentes supplications. Ces prières opéraient un miracle de conversion, et faisaient, presque au même instant, de Saul persécuteur Paul prédicateur.

Et comment, me direz-vous, la prière peut-elle jouir d'une si grande puissance auprès de Dieu? Parce que Dieu le veut ainsi, Avons-nous à lui demander raison de sa conduite? Sans doute, il aurait

pu agir en dehors de nos influences; mais sa sagesse en a décidé autrement. « Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, et il écoutera leurs supplications, » est-il dit au Psaume 144.

Sur le dogme de la solidarité, mes sœurs, repose cette utilité, cette efficacité de la prière pour le prochain. Toute une famille est ennoblie par les actions d'éclat d'un de ses membres. Tout un peuple est sauvé par le sang des soldats ignorés qui meurent sur le champ de bataille. Toute une nation est grande par les œuvres que quelques hommes ont enfantées dans son sein. Cette loi de solidarité régit aussi la société surnaturelle. S'il se fût rencontré dix justes dans Sodome, cette grande ville eût été sauvée. Moïse obtint par ses supplications le salut de tout un peuple. Saint Paul par ses prières sauve du naufrage tous les passagers du navire sur lequel il était monté. C'est ainsi qu'en considération des prières des saintes âmes, Dieu fait miséricorde à un grand nombre de coupables.

Oh! qu'elles sont utiles au monde, mes sœurs, les âmes priantes! Elles en sont comme les montagnes spirituelles. Elles y remplissent le même rôle que les montagnes dans le monde physique. C'est en portant leurs cîmes jusque dans les nues, que les montagnes s'emplissent de ces eaux abondantes qui jaillissent ensuite de leurs flancs et forment ces sources vives, ces rivières, ces fleuves dont le cours fertilise les vallées et féconde au loin les champs et les prairies. Ainsi, dans le monde spirituel, toutes ces âmes qui prient, et qui s'élèvent jusque dans le

sein de Dieu, sont comme des montagnes qui vont puiser dans le Ciel ces grâces surabondantes, ces rosées salutaires qu'elles déversent ensuite sur le monde et en particulier sur tant de cœurs desséchés par le souffle des passions.

A quoi bon les cloîtres, entendez-vous dire quelquefois? La société ne gagnerait-elle pas à les détruire? Ceux qui parlent ainsi ne ressemblent pas mal à cet homme qui, passant au pied d'une montagne, dirait : à quoi bon cette masse de terre? Il faut la faire disparaître. Insensé, si les montagnes sont abattues, que restera-t-il? Un vaste désert, de stériles et infécondes campagnes. Laissez donc subsister cette montagne, et bénissez Celui qui l'a faite au profit de la plaine. Laissez aussi subsister les maisons des vierges. La prière de ces vierges, cette prière qui ne cesse jamais, que la longueur des nuits n'interrompt même pas, c'est elle qui est le trésor et le salut du monde. Par leurs prières, ces vierges sont les paratonnerres du monde moral, les médiateurs qui le font tolérer et vivre, malgré son incrédulité, sa corruption, ses désordres. O saintes âmes, qui dans vos monastères élevez vers le Ciel, la nuit et le jour, vos mains suppliantes, courage donc, persévérez! Que la prière ne se taise jamais sur vos lèvres!

Et nous aussi, mes sœurs, ne cessons de prier pour nos frères. Il est nécessaire pour le monde que les prodiges de la prière s'accomplissent sous ses yeux, comme il est nécessaire que de son sein s'exhale pour le purifier le parfum des vertus. Oui,

prions, faisons comme une sainte ligue de prière, et embrassons dans nos supplications et notre patrie et le monde entier, car ils sont grands les besoins de la France et de la terre entière.

Voyez comme partout le péché fait des brèches, comme partout il creuse des vides et amoncelle des ruines. Voyez comme de tous côtés il y a des infirmes, des moribonds qui nous appellent. Il y a des millions de criminels, de mondains qui souffrent avec rage et meurent impénitents. Il y a des millions d'enfants que les hérétiques et les infidèles nous ravissent, des millions de jeunes filles que la faiblesse et la misère jettent dans le vice, des millions de jeunes gens livrés aux passions brutales. N'y a-t-il pas sept cent millions de nos frères, victimes encore de l'ennemi terrassé au Golgotha et promis à Jésus-Christ en retour de son sang versé sur la Croix? Quel vaste champ à défricher? C'est le globe entier que nous avons à comprendre dans nos prières, si nous voulons aider à l'accomplissement de la parole du Maître : « *Que votre règne arrive sur la terre comme il est dans le Ciel. — Adveniat regnum tuum sicut in Cœlo et in terrâ*, » si nous voulons contribuer à l'avénement du triomphe général.

« Je fais chaque jour le tour du monde, disait sainte Thérèse, pour chercher toutes les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et solliciter leur conversion ou leur progrès dans la vertu. » Comme cette grande sainte, comptons, vénérées sœurs, au nombre de nos plus puissants moyens de faire le bien, la prière. Soyons assurés qu'une âme humble,

répandant son cœur devant Dieu, et lui demandant le retour d'enfants égarés dans les bras de leur Père, aidera merveilleusement au succès de la parole évangélique. Souvent elle préparera d'heureuses conversions dont d'autres, peut-être, auront l'honneur devant les hommes, mais dont elle aura le principal mérite devant Dieu.

Ne doutons jamais de l'efficacité de la prière, lors même que nous ne sommes pas exaucés sur-le-champ. « *Les conseils de Dieu ne sont pas nos conseils, et ses voies ne sont pas nos voies*, » dit Isaïe. Ce qui est certain, c'est que les prières humbles et confiantes sont recueillies et gardées précieusement dans le trésor des divines miséricordes. Elles s'y amassent, elles s'y condensent et se résolvent en une pluie de bénédictions spirituelles et même temporelles. Il en est de nos prières, comme de ces vapeurs que l'on voit monter à l'horizon, pendant les chaleurs de l'été. D'abord elles semblent se perdre et s'évanouir dans l'espace. Mais peu à peu elles se rejoignent, se forment en nuages, et les nuages se résolvent en une pluie bienfaisante qui ramène l'abondance et la joie.

En contact avec des âmes de toute trempe, plus d'une fois, vos efforts aboutiront et vous aurez des succès consolants. Mais vous en trouverez auprès desquelles il vous semblera qu'il n'y a aucun espoir. Eh bien, auprès de ces âmes, sachez qu'il vous reste une dernière ressource : la prière.

Adressons donc à Dieu, mes sœurs, par l'intermédiaire de Marie, des anges et des saints, tout ce qui

souffre, pleure et périt, tout ce qui se dessèche, languit et meurt. Souvenons-nous que Dieu veut, que Dieu désire ardemment que nous sauvions les âmes. Peut-être même, dans son ineffable miséricorde, ne fait-il dépendre leur salut éternel que de notre seule prière ! N'en doutons pas : les soupirs de notre cœur ne monteront pas en vain vers son trône. Celui qui commande aux vents et aux tempêtes dissipera nos alarmes. Celui qui arracha Lazare à la pourriture du tombeau, arrachera les âmes du tombeau du péché.

Usons tous de ce pouvoir miraculeux, illimité de la prière, dont l'exercice est à la portée même du plus faible d'entre nous. S'il y avait quelque part à notre disposition un moyen de ressusciter les morts, qui de nous se montrerait indifférent à s'en servir ? Ce moyen de résurrection qui nous manque par rapport à la mort passagère, Dieu nous l'a confié pour délivrer nos frères d'une deuxième mort, bien plus lamentable par ses suites, la mort éternelle.

Oh ! s'il y avait davantage d'âmes priantes, que la terre cesserait bientôt de ressembler à un vaste cimetière ? Que les morts spirituels seraient moins nombreux ? Un levier a d'autant plus de puissance qu'un plus grand nombre de mains s'unissent pour le faire mouvoir. Ainsi la prière a un pouvoir d'autant plus irrésistible qu'elle est mise en œuvre par un plus grand nombre d'âmes. Il nous faut donc des prières partant de tous les cœurs et s'exprimant par toutes les bouches, des prières montant au Ciel, unanimes comme ces vapeurs qui partent à la fois de tous les points de l'Océan, et qui bientôt font descendre la

fécondité sur nos campagnes. A nous, mes sœurs, de rendre ces prières universelles.

O Seigneur, c'est vous qui pouvez répandre sur chacun de nous cet esprit de prières. Nous vous le demandons, donnez-nous le abondamment. Faites-nous comprendre la puissance de la prière, afin que nous ne cessions d'intercéder les uns pour les autres, auprès du trône de votre infinie miséricorde et de votre inépuisable bonté.

O Marie, douce Providence des âmes dans tous leurs maux, faites que les misères spirituelles de nos frères nous touchent, comme vous toucha la détresse des époux de Cana. Demandez pour nous le don de la prière. Rendez-nous par elle vos auxiliaires puissants dans la mission de sauver les âmes. Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

CHAPITRE XXIV.

Collaboratrices de Marie, les femmes chrétiennes : 3° doivent faire aux âmes, pour les sanctifier, un troisième don : les familiariser avec les saintes habitudes de la prière et des pratiques pieuses.

On devient semblable à ceux que l'on fréquente, dit le proverbe, et plus les rapports sont intimes et nombreux, plus la ressemblance devient complète et s'acquiert avec facilité et promptitude. Ce qui est vrai à l'égard des hommes est également vrai à l'égard de Dieu.

C'est pourquoi, mes sœurs, voulez-vous arriver plus vite à la sanctification des âmes, c'est-à-dire à les faire ressembler à Dieu, faites-leur un troisième don. Faites-leur fréquenter Dieu, Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges et les saints. Accoutumez-les à prier. Faites refleurir chez elles une pratique qui leur a été chère à toutes, dans les années de leur innocence, je veux dire la pratique de la prière. Car, sachez-le bien : c'est quand une âme délaisse et met en oubli la prière que les passions en envahissent toutes les avenues. Et c'est quand la prière reprend

en elle sa place et son empire que les passions perdent sur elle toute leur puissance. Prier est l'indispensable besoin de toute âme qui veut devenir, rester ou redevenir chrétienne. La prière est absolument nécessaire. Allons aux preuves.

C'est d'abord l'enseignement du divin Maître : « *Oportet semper orare et non deficere*, — *il faut*, dit-il, *prier toujours et ne jamais se lasser.* » Remarquez bien qu'il ne dit pas : il est bon, il est utile, mais il faut, « *oportet*, » c'est indispensable. Il ne dit pas non plus : C'est une nécessité pour quelques-uns seulement, pour les justes, par exemple, et en certains moments. Le commandement qu'il fait regarde toute la vie et tout le monde, l'enfant aussi bien que le vieillard; les pécheurs, s'ils veulent reconquérir la vertu, aussi bien que les justes, s'ils veulent ne pas perdre l'innocence. Il faut prier toujours et ne jamais se lasser : voilà la loi.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous donner le commandement; pour mieux nous persuader, il l'a fidèlement lui-même accompli. Sa vie a été, le saint Evangile nous l'atteste, une vie toute de prière, et rien n'a jamais pu le détourner de ce saint exercice. La prière a présidé à toutes ses œuvres.

Dans la solitude de Nazareth, il sanctifia le travail quotidien par la prière. Pendant ses prédications et ses courses à travers les campagnes de la Judée, on le vit, pour ne pas manquer à ce grand devoir, devancer le jour, et le soir venu, se retirer de nouveau à l'écart sur la montagne, pour y vaquer encore, longuement et plus tranquillement.

Au jardin des Olives, représentant de tous ceux qui souffrent dans leur âme, à quoi passa-t-il son heure de tristesse et d'agonie ? A prier et à faire prier avec lui ses Apôtres. Sur la croix, représentant de tous ceux qui souffrent plus particulièrement dans leur corps, les heures douloureuses de son crucifiement ne furent-elles pas comme une longue oraison et une grande prière ?

Pourquoi, mes sœurs, cette soif de prière en notre divin Sauveur ? La plénitude de la sagesse, de la science, de la divinité ne résidait-elle pas en lui ? Toute puissance ne lui avait-elle pas été donnée au Ciel et sur la terre ? Bon Maître, comme le chante la sainte Eglise, il a voulu nous instruire. O vénérées chrétiennes, une leçon de trente-trois années ! Quel plus éloquent enseignement !

*
* *

Les Apôtres les premiers le comprirent, le suivirent et le prêchèrent. Ils prièrent au Cénacle, ils prièrent à travers le monde, pendant tout le cours de leur vie. Quand ils ne purent plus suffire aux travaux, ils se déchargèrent de plusieurs de leurs fonctions ; mais il y en eut une que rien ne put leur faire abandonner, celle de la prière. Ils prêchèrent cette obligation avec un zèle que rien ne put ralentir. Toutes leurs épîtres sont pleines des recommandations adressées aux premiers chrétiens, de vaquer à la prière. *Soyez persévérants dans la prière*, écrivait saint Paul aux Romains. *Adressez en tout temps du fond du cœur toutes sortes de prières et de supplications*,

disait-il aux Ephésiens. *Priez sans relâche*, *rendez grâces à Dieu en toutes choses*, recommandait-il aux Thessaloniciens. Saint Pierre, saint Jacques, saint Jean ne tinrent pas un autre langage et ne furent pas moins pressants.

Formés à l'école de Jésus-Christ et des Apôtres, les chrétiens éclairés ont donné, en tous les siècles, le même exemple de l'assiduité à la prière. Les saints se sont distingués les uns des autres par le caractère, par les vertus, par les œuvres. Mais il est un point sur lequel ils se ressemblent tous, c'est leur amour ardent et leur zèle persévérant pour le saint exercice de la prière.

*
* *

Mais pourquoi, me demanderez-vous, la prière est-elle si nécessaire à chacun? C'est encore Jésus-Christ qui va vous répondre pour moi. *Qui de vous,* nous dit-il, *pourrait, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible,* » l'esprit est prompt à prendre de bonnes résolutions, mais la chair est infirme, trop infirme pour les accomplir, abandonnée à sa propre faiblesse. « *Sans moi*, s'écrie-t-il plus clairement encore ailleurs, *vous ne pouvez rien faire.* »

Vous le voyez, mes sœurs, c'est en particulier sur l'impuissance de l'homme que Notre-Seigneur fonde la nécessité de la prière. Et là-dessus, le monde se montre d'accord avec Jésus-Christ, quand il va ré-

pétant sans cesse, pour excuser le mal qu'il fait : Je ne peux pas, je prends des résolutions, mais c'est plus fort que moi. Oui, Jésus-Christ et le monde ont raison. L'homme est impuissant, plus impuissant qu'on ne saurait le dire. Pourquoi ? Parce que le péché originel ayant laissé dans son âme des plaies profondes, et fait de son cœur un foyer où fermente perpétuellement une foule de penchants mauvais, une pente malheureuse l'entraîne. Pourquoi encore? Parce que des ennemis invisibles lui font une guerre incessante. Ainsi que l'en avertit saint Paul, il a à combattre non-seulement contre la chair et le sang, mais encore contre les puissances infernales, contre les esprits de malice répandus dans l'air.

Au milieu de tant d'assauts, que voulez-vous qu'il devienne? Etre incomplet et malheureux, il ne lui est pas possible de ne pas porter à quelqu'un ou vers quelque chose son cœur vide. Il faut qu'il demande, et s'il ne demande pas à Dieu, il demandera à la créature, à la terre, à la boue. On s'étonne quelquefois de trouver dans l'homme des bassesses, des avilissements qui font pitié. Ah! c'est qu'il ne peut pas échapper à la loi : « *oportet orare* — il faut prier. » S'il ne s'humilie pas devant Dieu, il s'humiliera devant la créature. S'il ne veut pas adorer le Dieu des vertus, il adorera je ne sais quel Dieu de l'orgueil, de l'or, de la volupté. Un homme qui ne prie pas, on peut lui faire sa confession, on peut lui dire : mon ami, votre cœur, n'est-ce pas, a été livré au pillage des passions. Le mal qui s'est présenté, vous l'avez accepté, vous l'avez même re-

cherché, quoique à regret, quelquefois. Et il répondra, s'il est sincère : c'est vrai, j'étais faible, mes passions m'entraînaient.

Oui, mes sœurs, ainsi que l'homme ne conserve la vie corporelle qu'en respirant à pleine poitrine un air sain et salubre, ainsi le chrétien ne peut conserver la vie divine, la sagesse, qu'en aspirant par la prière la rosée de la grâce. Qui cesse de respirer cesse de vivre. Qui ne prie pas est mort, ou va mourir à la vie surnaturelle. Sous le rapport spirituel, nous sommes comme ces malades à qui il faut, à chaque instant, pour les soutenir, quelque potion fortifiante.

Voyez, vénérées sœurs, l'arbre planté au désert, dans un sable aride. Il s'élève à peine au-dessus du sol, vers lequel il incline et laisse tomber languissamment ses frêles rameaux. Sa verdure pâle et souffrante ne cache aucun fruit, ou ce sont des fruits sans saveur. Voyez, au contraire, l'arbre qui croît au bord des ruisseaux et des fleuves. Comme il s'élance majestueux, orné d'un verdoyant feuillage, couronné de fleurs abondantes et de fruits succulents ? Parfaite image de l'homme selon qu'il prie ou ne prie pas.

S'il ne prie pas, le vent brûlant des passions le dévore. Il est sans force et sans courage. Les tentations se multiplient, les saintes résolutions s'évanouissent, et toutes les mauvaises inclinations germent et se fortifient. C'est une terre inculte qui se couvre de ronces et d'épines.

Au contraire, donnez-moi une âme priante. Cette âme sera l'arbre planté le long des eaux, le champ

qui rend le centuple de ce qu'on lui confie. Vous la verrez s'embellir de tous les dons du Ciel, et s'enrichir de toutes les vertus.

Mais pourquoi l'homme, si faible sans la prière, devient-il si puissant quand la prière lui est familière? Parce que Dieu, vénérées sœurs, a contracté l'engagement de ne rien lui refuser. « *Demandez*, dit Notre-Seigneur, *et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira*. *Oui*, continue-t-il, *tous ceux qui cherchent trouvent; tous ceux qui demandent reçoivent. En vérité, en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez* »

Ah! je vous connais bien, semble nous dire le divin Maître; je sais la boue dont vous êtes formés, c'est ma main qui l'a pétrie. Vous êtes pauvres, et j'ai compassion de votre misère. Demandez-moi, et je vous le promets, aussitôt que vous m'aurez appelé, je vous répondrai. La raison, c'est qu'il est père. Nous sommes sa famille, et il a pour nous un cœur de père, je ne dis pas assez : il a un cœur de mère.

Vous ne me croyez pas sur ma parole, poursuit-il. Eh bien, « Y a-t-il un homme parmi vous assez dur » pour présenter une pierre à son fils qui lui de- » mande du pain, un serpent s'il lui demande un » poisson, un scorpion s'il lui demande un œuf? Si » donc, vous qui êtes méchants, vous savez donner » de bonnes choses à vos enfants, à combien plus » forte raison votre Père céleste vous donnera-t-il » des choses meilleures encore, quand vous les lui » demanderez. »

En viendrai-je maintenant aux faits sans nombre qui confirment cette admirable puissance départie par Dieu à la prière ? L'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et l'histoire du monde entier rendent témoignage de cette vérité.

La prière triomphe des ardeurs du feu : témoins les trois jeunes gens dans la fournaise. Elle dompte les lions : témoin Daniel. Elle désarme la justice de Dieu et corrige les dérèglements de la vie : témoins les Ninivites. Elle est salutaire même aux plus grands pécheurs : témoins le pauvre publicain, l'enfant prodigue ingrat et débauché, la Chananéenne infidèle, la Samaritaine schismatique et adultère, la pécheresse publique, objet de scandale à ses concitoyens. Tous sont exaucés parce qu'ils ont prié. Saint Chrysostôme avait donc bien raison d'appeler la prière la clef du Ciel. Nous pouvons bien dire qu'elle est pour les choses spirituelles ce que sont l'or et l'argent pour les choses matérielles : l'instrument avec lequel on peut tout obtenir. De la prière, comme d'une source intarissable, jaillissent les grâces et les bénédictions les plus abondantes. La prière introduit avec elle dans une âme la tempérance, la justice, la chasteté, la charité, la concorde, la paix, enfin l'amour de Dieu, toutes les vertus.

Comment en serait-il autrement ? Si on devient saint dans la société d'un homme saint, comment ne le deviendrait-on pas dans l'intime familiarité du Saint des saints ? Peut-on approcher d'un foyer sans en remporter de la chaleur ? Peut-on approcher de Dieu sans en devenir meilleur ?

Donc, mes vénérées sœurs, faisons chérir la prière. Enveloppons les âmes d'une atmosphère de prière. Enseignons la prière sous toutes ses formes. Aux prières essentielles qui tombent sous le domaine du commandement, ajoutons celles qui ne sont que de conseil et de perfection. Faisons connaître et aimer les unes et les autres de ces nombreuses pratiques, chères et familières aux âmes qui désirent leur sanctification. Un grand bien s'ensuivra.

En effet, les pratiques pieuses ne sont-elles pas des foyers de dévotion, ne vivifient-elles pas la piété, et ne font-elles pas rayonner dans les âmes des influences puissantes de pureté et de sainteté ? Elles sont la robe de la religion, le vêtement protecteur qui l'échauffe et la conserve, comme l'écorce conserve le tronc de l'arbre, et l'arbre entier par la sève qui est sa vie. Regardez les arbres au printemps. Pourquoi ce luxe de feuilles dont les pare la Providence ? Ces feuilles sont autant de canaux par lesquels l'arbre se nourrit d'air, s'enrichit de sève vivifiante et devient fécond en fleurs et en fruits. Telles les feuilles à l'arbre, telles les pratiques pieuses à la vie chrétienne. Elles sont aussi les canaux qui vont aspirer jusqu'au Ciel la sève vivifiante de la grâce. Pour protéger le fruit naissant contre la fraîcheur, la chaleur, le vent, les insectes et la pluie, la Providence, avec la plus délicate attention, couvre le bouton qui lui sert de berceau de deux, trois et quelquefois quatre enveloppes différentes. O chrétiennes, soyez la Providence des âmes, et par mille moyens pieux protégez, défendez leur foi et leur vertu contre les

écueils, les tiédeurs, les défaillances, les énervements et les ruines. Souvenez-vous que c'est par les petites précautions que se conservent les grandes vertus. Souvenez-vous que de même qu'un arbre sans feuilles sera un arbre sans fruits, de même un homme sans prières, sans pratiques de piété sera un homme sans vertus, sans force pour les pratiquer.

Enseignez qu'il n'y a rien de petit dans tout ce que la religion conseille ou autorise pour conduire à la perfection, que tout est grand aux yeux de la foi. Apportez en témoignage le don du verre d'eau froide recevant une récompense d'une durée éternelle. Tout est estimable quand le progrès spirituel en résulte. Voyez le monde s'attacher à ces mille riens qu'il nomme bienséances, prévenances, bonnes manières, pourquoi? Parce qu'elles font le charme de la vie sociale, et qu'elles entretiennent la charité, la bonne harmonie entre les hommes. Ainsi les chrétiens doivent-ils s'attacher aux exercices divers de la prière, parce qu'ils entretiennent la foi, l'espérance et la charité. Ils sont l'expression de l'amour de Dieu, comme les embrassements sont l'expression de l'amour filial.

Que vous dirai-je encore d'enseigner pour rendre recommandables les prières et pratiques de piété? Vous rappellerai-je que, enrichies d'indulgences par la sainte Eglise, elles sont comme une clef d'or qui nous ouvre le Purgatoire, et nous rendent les bienfaiteurs des chères âmes qui y sont captives, ou nos propres bienfaiteurs? Jésus-Christ est descendu une fois dans les lieux inférieurs, et il y a porté l'es-

pérance et la joie. Le chrétien, par les pratiques de piété et le gain des indulgences, jouit du même pouvoir. La seule différence entre Jésus-Christ et lui, c'est que Jésus-Christ n'est descendu qu'une fois aux limbes, tandis que le chrétien peut descendre chaque jour et plusieurs fois le jour, au Purgatoire, et, chaque jour, réjouir quelque âme en contribuant à diminuer sa souffrance, à abréger la durée de son exil. Ce qu'il peut faire pour les défunts, il peut le faire pour lui-même. Il peut s'affranchir des peines méritées par ses propres péchés, en s'appliquant à lui-même les indulgences auxquelles il a droit.

O Jésus, divine lumière du monde, qui avez inculqué à vos Apôtres, avec une si grande énergie d'expression, la nécessité et les avantages de la prière, donnez-nous un saint zèle pour l'enseigner et la faire pratiquer comme vous. Donnez-nous l'esprit de prière.

O Marie, c'est par votre entremise que nous adressons notre demande. Vous avez fait de la prière votre occupation la plus chère. Qui mieux que vous en a connu la puissance et les délices? Qui mieux que vous peut nous obtenir à tous ce divin don? Nous l'espérons, ô Marie, de votre bonté pour nous.

CHAPITRE XXV.

But suprême du zèle : donner, rendre ou conserver Jésus-Christ aux âmes, à la famille et au monde.

Vive le Christ qui aime les Francs.
(Prologue de la loi salique.)

Lorsque vous serez devenues, mes sœurs, comme Marie, le sel de la terre, par vos exemples en tout genre de bien, lorsque vous serez à l'œuvre pour assainir le monde par vos prières personnelles et par la prière inspirée aux autres, vous serez déjà de grandes bienfaitrices des âmes et de la société. Mais vous ne serez encore qu'à demi les imitatrices, les auxiliaires de Marie.

Quel a été le grand don de Marie à la terre ? Jésus-Christ, n'est-ce pas ? Jésus-Christ qu'elle a donné à la famille et au monde, Jésus-Christ qu'elle a gardé, qu'elle a sauvé contre les persécutions du monde.

Eh bien, Jésus-Christ restauré dans les âmes, Jésus-Christ resplendissant dans la société, la vie de Jésus-Christ coulant à pleins bords, surtout par le cœur des jeunes générations, dans les veines de vos

frères : voilà aussi pour vous la grande tâche, le grand but, en dehors duquel tous vos efforts seraient à peu près stériles; le but suprême vers lequel tous les autres doivent converger et qui est celui de la Providence. Nous allons le prouver.

Sachons-le bien, vénérées sœurs, pour rendre ses créatures heureuses, les hommes aussi bien que les Anges, Dieu n'a pas deux plans. Au Ciel, vous ne trouverez pas deux volontés rivales. Il n'y en a qu'une qui est la sienne, et voilà pourquoi le bonheur y est parfait. Or, ce qui est dans le Ciel, Dieu le veut sur la terre pour tous les peuples, pour chaque nation, chaque famille, chaque individu. Un seul peuple, une seule famille, sous la direction des chefs qu'il lui avait donnés et relevant de lui : tel fut le dessein de Dieu, dès le commencement, et à cet ordre de choses il subordonna le bonheur de l'humanité.

Quand le monde a-t-il été dévoyé et malheureux, pour la première fois? Lorsque l'ordre établi pour le rattacher à son Créateur eut été rompu, dès qu'il n'eut plus de chefs pour lui servir d'intermédiaires entre le Ciel et la terre, en un mot, dès que nos premiers parents, substituant leur volonté propre à celle de Dieu, eurent brisé les liens de l'union divine.

La chute ne changea rien au plan divin, nous l'avons vu également. Quel fut le but de Dieu pendant quarante siècles, dans toutes ses annonces à la terre, et dans toutes les œuvres de son amour? Rétablir l'harmonie détruite, relier de nouveau la terre avec le Ciel, lui rendre ses chefs, lui préparer, à la

place d'Adam et d'Eve, Jésus et Marie. A l'heure solennelle de la Providence, Jésus-Christ paraît. Venant, comme le chante saint Paul, pour restaurer toutes choses au Ciel et sur la terre, en quoi va consister son ouvrage? Pour arracher la famille humaine des mains de l'Ennemi, et la remettre dans la bonne voie, se contentera-t-il d'accomplir en son nom la grande loi de l'expiation solidaire? Non, ce ne serait là qu'une partie du plan divin.

Ce qu'il vient faire encore, dites-le nous, ô saints Anges qui entourez son berceau? Etes-vous là seulement pour faire honneur au divin Roi? Quel est le sujet de votre allégresse? Pourquoi chantez-vous tout haut cette grande parole : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* » Nous sommes là, et nous tressaillons d'allégresse, nous répondent-ils, parce que vos intérêts nous sont chers. Nous nous réjouissons de ce que le moment est venu pour vous de former de nouveau avec nous, comme dès l'origine, une seule famille, la famille de Dieu. Nous sommes là, comme les hérauts de Dieu, ses messagers, chargés de promulguer l'accomplissement de ses desseins. Si nous chantons tout haut notre grande parole, c'est pour être entendus non-seulement des bergers, mais du monde entier dont ils sont les représentants. C'est pour que tous les siècles se la redisent, la comprennent et la suivent.

Elle est pour vous apprendre, ô hommes, à quelles conditions le bonheur va renaître sur la terre. « *Evangeliso vobis gaudium magnum*, » nous vous annon-

çons une nouvelle qui sera un sujet de joie pour tous les peuples « *omni populo*, » c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, un Libérateur, un Chef : un Sauveur qui expiera, un Chef qui vous dirigera, qui vous enseignera, qui vous apprendra quelle est cette volonté bonne, source de paix pour vous sur la terre.

Oui, Jésus-Christ naît non-seulement pour expier, mais encore pour être Chef, pour nous réunir autour de lui comme une famille, afin de nous rattacher à Dieu, principe de tout bonheur : tel est l'enseignement de sa crèche. Ce sera aussi l'enseignement, le but de tous ses actes, de toutes ses paroles, de toute sa vie. Ecoutons-en rapidement les frappantes preuves.

Depuis sa naissance jusqu'à son baptême, trente ans s'écoulent. A quoi vont-ils se résumer ? « *Erat subditus illis*, — il leur était soumis. » Cette parole n'explique-t-elle pas, ne complète-t-elle pas celle des Anges ? Les Anges avaient dit que les biens de la paix seraient le fruit, le résultat de la volonté bonne. Qu'est-ce qu'une volonté bonne? Les Anges ne l'avaient pas expliqué. Mais Jésus-Christ va nous le dire par son exemple. *Il leur était soumis*. C'est-à-dire, comme Fils de Dieu il obéit à Dieu, et comme Fils de l'Homme et représentant de tous les hommes, il obéit à ceux qui pour lui tiennent la place de Dieu sur la terre, à Joseph et à Marie. En d'autres termes, représentant de l'humanité, il enseigne à l'humanité la loi de l'obéissance comme condition de tout vrai bonheur.

Après ces trente ans de soumission, de volonté bonne, l'heure va sonner pour lui de commencer sa mission publique. Il paraît sur les bords du Jourdain. Pendant qu'il descend dans ses eaux pour sanctifier par elles toutes les eaux de l'univers, il plaît à Dieu le Père de faire entendre sa voix. Quelle parole va-t-il dire, et pourquoi va-t-il parler du haut des airs? Sa parole va être une parole d'union et d'union par l'obéissance : « Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » C'est-à-dire, ô hommes, voilà votre modèle, obéissez comme lui, et vous serez aussi mes fils bien-aimés, mes fils bénis, mes fils heureux.

Sorti des eaux, pénitent du désert, et ses Apôtres choisis, le voici à l'œuvre. A quoi vont tendre toutes ses paroles et se résumer toutes ses œuvres?

Ici, entendez-le s'apitoyer sur les foules qui le suivent, parce que, dit-il, elles sont comme des brebis sans pasteur. Là, écoutez-le s'écrier : « *Je suis la voie, la vérité et la vie...*, *je suis la lumière du monde...*, *je suis le pain vivant descendu du Ciel pour donner la vie au monde...*, *je suis le bon Pasteur... Venez à moi vous tous qui gémissez.* » Ses Apôtres lui demandent-ils qu'il leur enseigne à prier : quand vous prierez, leur répond-il, vous direz : « *Notre Père, qui êtes aux Cieux... que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le Ciel.* » Voilà le souhait qu'il enseigne à l'humanité représentée par les Apôtres, et que l'humanité devra lui exprimer, chaque jour, de tous les points de l'univers, et pendant tous les siècles. Union de tous les hommes entre eux sous la main

de Dieu : voilà la vérité que cette prière rappellera à chacun et à chaque instant. « *Mon Père, que mes disciples soient un, comme vous et moi nous sommes un :* Voilà jusqu'à cinq fois le cri de son cœur, la veille de sa Passion sanglante. *Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* » A ces textes si clairs je pourrais ajouter beaucoup d'autres textes. Mais vous ne me le demandez pas.

Les actes du divin Maître confirment ses paroles. L'Eglise sous la main d'un seul chef, n'est-ce pas l'union réalisée selon le plan divin? Qu'est-ce que la Croix plantée au Calvaire, sinon le signe et la bannière du ralliement? Pourquoi les sacrements, canaux mystérieux qui font couler dans la vie chrétienne la vie unifiante de Jésus-Christ? L'Eucharistie en particulier qu'est-elle? Pourquoi une fois apparu sur la terre, Jésus-Christ, au lieu de borner son séjour à trente-trois ans, a-t-il voulu le faire durer toujours? Comment n'a-t-il pas été arrêté par la pensée de tant d'outrages, de tant d'avanies que lui réservaient un grand nombre de pécheurs? Pourquoi a-t-il voulu faire de chaque royaume, de chaque paroisse une terre sacrée, une Judée et des hommes de tous les temps ses contemporains et ses concitoyens? Pourquoi enfin a-t-il fait une obligation, un commandement à tous de le recevoir? Le désir d'union, de communauté de vie entre lui et nous, explique toutes ses généreuses déterminations, toutes ses volontés. Il savait que si son nom, ou même son sang ne nous fût arrivé que par le canal de l'histoire, il eût été trop froid pour faire battre notre cœur et

nous rattacher à lui. Pasteur, il veut être à côté de son troupeau; chef, à la tête de ses soldats; père, au milieu de ses enfants. « *Non relinquam vos orphanos*, — je ne veux pas que vous soyez jamais orphelins. »

Et pourquoi, ô Jésus, tant d'affirmations, tant d'invitations, tant de véhéments désirs? Ah! s'écrie-t-il, « *tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, toute ville, toute maison divisée contre elle-même ne pourra subsister... O Jérusalem, qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants, comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu? Ah! si, du moins, en ce jour qui t'est donné, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix! Mais maintenant ces choses te sont cachées, et c'est pour cela que des jours malheureux viendront pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, te serreront de toutes parts et te coucheront par terre, toi et tes enfants. Ils te détruiront entièrement, ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu l'heure du salut!* »

O bon Maître, pouviez-vous mieux nous peindre et nous prophétiser les malheurs qui attendent tout peuple sur lequel votre règne s'amoindrit, et qui ne veut pas se soumettre à votre volonté, comme on lui est soumis dans le Ciel!

*
* *

Comprenez-vous maintenant, mes sœurs, pourquoi notre patrie est travaillée par tant de mauvaises pas-

sions, comme par autant de maladies? D'où viennent parmi ses enfants tant de haines, tant de divisions, tant de mauvais ferments? Ah! c'est parce qu'elle peut dire comme le paralytique : « *hominem non habeo*, — un homme me manque. » Savez-vous aussi la cause de l'abaissement et des douleurs de tant de familles? Un homme leur manque, le seul capable d'arrêter le mal, celui qui était le lien d'union dans cette jeune société dont l'Ecrivain sacré a dit pour notre enseignement : « *Erant cor unum et anima una* — ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, je veux dire Jésus-Christ. »

Hélas! dans ces familles, Jésus-Christ ne règne pas, et dans les mœurs il ne se révèle pas. Le père ne l'adore pas, ne l'aime pas, et même ne le connaît pas.

La mère elle-même a laissé emporter peu à peu par le souffle du monde cette image de Jésus-Christ dont son enfance n'avait reçu qu'une impression superficielle. Or, entre un père et une mère qui ne connaissent pas Jésus-Christ, comment le connaîtraient les enfants? Chose triste à dire : l'Arabe sait la vie de Mahomet, le Chinois la vie de Confucius ou de Boudha, et le chrétien baptisé ignore la vie de son Sauveur! On vit pour soi, on vit pour le monde; on s'occupe de commerce, de politique, d'industrie, mais de Jésus-Christ nullement. On ne pense même pas à lui, ou bien c'est pour le haïr, et avec lui ceux qui lui sont fidèles. On passe devant ses maisons, on en admire l'architecture, les ornements. Mais lui, le Maître de la maison, qui demeure là nuit et jour

par amour pour nous, il est méconnu. Il ne rencontre dans ces âmes qu'indifférence, il ne se révèle plus dans leurs actes, il ne règle plus leur conduite.

Pauvres âmes, pauvres familles, Jésus-Christ leur manque et avec lui tout le reste. Il leur manque, et dès lors elles ne sont plus dans les conditions ni de l'honneur, ni de la paix. Il leur manque, et le malheur de son absence engendre tous les maux dont nous souffrons. « *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.* » O ma patrie, retourne à ton Dieu, ton Sauveur et ton Chef. Retourne à Celui en qui seul est le salut, et qui seul peut attirer tous les cœurs. O mon Sauveur, quand luira le jour où vous régnerez de nouveau sur vos enfants pour les rendre unis, parfaits, heureux? Quand se réalisera votre prophétie : « Un seul troupeau, un seul pasteur. » Quand non-seulement la France, mais la terre entière ne fera-t-elle qu'une seule famille de frères, ainsi que vous n'avez cessé de le vouloir depuis l'origine du monde?

Il viendra, vénérées sœurs, ce moment fortuné, et votre mission est de le faire arriver, et même de le hâter. Telle la mission de Marie et de vos sœurs à travers les générations passées, telle la vôtre aujourd'hui. C'est toujours la femme chrétienne avec le prêtre, comme Marie avec Joseph, qui doit donner Jésus-Christ à tous. C'est toujours elle qui, dans la persécution, doit l'emporter au désert, le sauver, et le nourrir de son amour, qui, dans la paix, doit propager et soutenir son règne tutélaire.

A l'œuvre donc, vénérées sœurs. Pendant que les

méchants rassemblent autour de Satan, leur maître, des légions d'ambitieux, de cupides, de voluptueux, il faut que les bons rassemblent autour de Jésus-Christ, les légions des humbles, des dévoués et des chastes. Ce n'est pas assez. Il faut ramener ces jours de foi où le nom de chrétien faisait palpiter les cœurs. Il faut faire planer sur les âmes la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, comme le souffle de Dieu au jour de la création planait sur les eaux. Il faut restaurer en elles la vive image de ce Dieu disparu et pourtant si aimé aux jours de l'enfance.

Entendez, mes sœurs, entendez le divin Sauveur vous dire à l'égard du monde entier et de notre patrie surtout, comme autrefois à ses Apôtres : « *Misereor super turbam*, — j'ai pitié de cette foule d'hommes qui se dégradent faute de m'aimer et de s'aimer entre eux. » Ecoutez-le vous faire le même appel qu'entendirent les Apôtres : « *Eritis mihi testes*... — Servez-moi de témoins à Jérusalem, à Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Répondez-lui, vénérées chrétiennes, comme Marie : « *Ecce ancilla*, — nous voici vos servantes. » Faites ce qu'elle fit : « *Exsurgens abiit in montana cum festinatione*, — se levant, elle courut à la hâte au pays des montagnes » pour donner le Sauveur et avec lui le bonheur. A son exemple, levez-vous, hâtez-vous, et prenant ce même Sauveur, vrai arbre de vie planté au centre de chacune de nos paroisses, présentez-le à l'adoration et à l'amour de chacun. Présentez-le à l'enfant comme Marie à Elisabeth, afin qu'il tressaille de joie comme Jean-Baptiste et soit sanctifié

comme lui. Présentez-le au pauvre, à l'ouvrier, au riche et au savant comme Marie aux bergers et aux Mages, afin que les uns et les autres, comme les bergers et les Mages, l'adorent et soient bénis. Ainsi que Jean-Baptiste, appelez l'attention des hommes trop préoccupés des intérêts du temps, et montrez-leur qu'il en est un parmi eux qu'ils ne connaissent pas et dont il leur importe de connaître la grandeur et la bonté. Allez à tout ce peuple qui touche le ciseau, la lime ou le marteau, et soyez les anges de la crèche pour leur annoncer leur Sauveur. Allez à toute cette foule de savants, d'artistes, de littérateurs, de philosophes, à qui le nom de Jésus-Christ est indifférent, et soyez pour eux l'étoile qui guida les Mages. Allez à toutes ces pauvres âmes, vrais prodigues, qui ont tout dépensé, les dons d'un beau cœur et d'une bonne éducation, la grâce d'une bonne première communion. Comme le père du prodigue, allez sur le chemin pour les apercevoir et voler vers elles. Sous les haillons du péché et des mauvaises habitudes, reconnaissez-les et ménagez-leur la joie du retour à la maison de famille. Ne vous lassez pas, tant que vos frères ne jetteront pas avec saint Paul cette parole de feu : « *Quis me separabit à caritate Christi*, — qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? » ou cette autre : « Qu'il soit anathème celui qui n'aime pas Jésus-Christ. »

Oh ! l'heureux jour que celui où, redisant les paroles d'Elisabeth, nous pourrons nous écrier : cet enfant, ce père, ce frère, ce voisin tressaille de joie dès qu'il entend la voix qui lui annonce Jésus !

Le beau spectacle ! s'il nous était donné de voir tous les hommes et même tous les peuples se tendre une main amie, se regarder comme des frères en Jésus-Christ, s'agenouiller ensemble en tous lieux, et d'une seule voix comme d'un seul cœur, crier à Dieu : *Notre Père, qui êtes aux Cieux.*

Oui, ô Jésus, ô Maître, ô Père, faites que les hommes, en se rapprochant, s'asseoient au banquet fraternel de la foi et de la charité. O bon Maître, ressuscitant le ravissant spectacle de la Pentecôte, faites disparaître les divisions des esprits, à mesure que se multiplient partout les moyens d'union matérielle. Donnez-nous de comprendre la parole de vos anges autour de votre berceau : Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté !

O Marie, notre bonne Mère, c'est à vous que nous confions notre ardente prière. Comme au Cénacle priez avec nous et surtout pour nous. Comme à Hébron, à Bethléem et au temple, présentez-nous vous-même votre divin Fils Jésus, et faites-nous goûter le bonheur de le servir. Notre-Dame de la Providence, obtenez à tous vos enfants l'union des intelligences dans la vérité, et l'union des cœurs dans la charité.

CHAPITRE XXVI.

Premier but suprême du zèle : donner non-seulement Jésus-Christ Sauveur et Maître, mais Jésus-Christ Pain vivant descendu du Ciel.

Je suis le Pain de vie.

(*S. Jean*, ch. 6.)

Le besoin de révéler, de donner Jésus-Christ comme chef aux âmes, aux familles, à tous ceux que vous devez aimer, ne fait plus de doute pour vous, vénérées chrétiennes. Pleines des enseignements qui précèdent, vous dites avec saint Paul : « Il n'y a de salut en personne autre qu'en lui, » il n'y a de vrai bonheur que par lui. Vous êtes résolues de travailler à le fixer d'autant plus solidement dans les âmes et dans la société, en zélées collaboratrices de Marie, que l'enfer s'attaque à lui avec plus d'acharnement pour l'en exclure.

Mais révéler, donner Jésus-Christ comme chef, est-ce assez? Non; car il faut arriver à en faire un chef adoré, un chef aimé, pour qu'il soit un chef obéi. Comment y parviendrez-vous? Anges gardiens des âmes, anges gardiens des familles, interrogez les

Anges du Ciel, conférant avec les bergers de Béthléem. Leur annonçant la naissance du Sauveur, se contentent-ils de leur révéler ses titres de Sauveur, de Christ, de Seigneur ? Ils se plaisent encore à leur préciser le lieu où il vient de naître, à les inviter à le visiter, en leur disant à quel signe ils le reconnaîtront. Ils se plaisent surtout à s'entretenir avec allégresse, en leur présence, des merveilles qu'il va opérer désormais sur la terre. Ils louent Dieu, en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. » C'est ainsi qu'ils les instruisent et qu'ils les encouragent à leur pieuse visite à l'Enfant-Dieu.

Grandes et précieuses leçons pour vous, chères sœurs. Voulez-vous mieux imiter Marie, et mieux donner Jésus-Christ? Imitez les Anges. A ceux que vous voulez sauver, parlez du lieu où le divin Maître demeure et des motifs qui expliquent sa présence. Racontez, publiez les merveilles qu'il a opérées, et qu'il opère tous les jours en faveur de ceux qui le visitent, afin que, victorieusement touchés, comme les bergers, ils se disent aussi : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. »

*
* *

Et d'abord, le lieu où demeure le Sauveur, le lieu de sa présence réelle, qui ne le connaît pas? Ce sont toutes les églises. Serait-on aussi parfait que Marie et Joseph, on ne le trouve pas ailleurs personnelle-

ment. Mais aussi, là, on est toujours sûr de le rencontrer; on le trouve à l'autel, dans le tabernacle, à la table sainte. L'autel, c'est l'Incarnation permanente, vaste comme l'univers, durable comme les siècles. Dans une église, c'est tous les jours Noël. Tous les jours Jésus-Christ renaît sur tout autel où un prêtre célèbre le saint sacrifice. Là, il vit toujours, là, il est toujours présent. Et pourquoi? C'est ce qu'il faut enseigner à beaucoup qui ne le comprennent pas.

La présence réelle, mes sœurs, dites-le bien haut, c'est le complément de la venue de Jésus-Christ sur la terre. C'est le couronnement de son œuvre. Avant de venir en ce monde, pendant quarante siècles, alors qu'il n'avait pas de corps, il en empruntait un pour apparaître à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Moïse, à Job. C'était, selon la belle parole de Tertullien, afin d'essayer, pour ainsi dire, notre humanité, et faire l'apprentissage de son séjour parmi nous. Comment donc, après être venu, et avoir pris ce corps qu'il désirait s'adapter, depuis la création du monde, se serait-il contenté de le garder, pendant trente-trois années seulement?

Sa mission finie, sans doute il était juste qu'il remontât au Ciel. Mais ne se devait-il pas de ne pas nous quitter, de ne pas nous priver du bonheur de sa présence? Non, non, nous ne pouvions pas être déshérités de lui. Il ne pouvait pas restreindre son Incarnation aux lieux bénits où elle s'opéra. Il ne devait pas apparaître pour un temps limité et court, mais pour tous les temps; non au profit d'un lieu isolé,

mais pour tous les lieux de notre exil terrestre. Un privilége en faveur d'un lieu et d'un peuple nous eût rendus jaloux.

En vérité, les mêmes motifs qui l'ont porté à venir sur la terre l'ont porté à y rester toujours. Une comparaison nous fera toucher du doigt la nécessité de la perpétuité de sa présence. Voyez le soleil qui monte sur l'horizon, chaque jour. Que faut-il pour que sa lumière et sa chaleur nous manquent? Sa disparition pendant quelques heures. Jésus-Christ, soleil des âmes, s'il ne luisait pas toujours sur nous, quel vide pour nos cœurs si peu touchés de ce qu'ils ne touchent pas ; quelles ténèbres pour nos intelligences si faciles à s'obscurcir?

Comment son absence eût-elle été possible? Il s'appelle notre ami. Or, le propre de l'amitié est de rester avec ceux que l'on aime et de vivre auprès d'eux. Il est notre Père, et il a dit : Je ne vous laisserai pas orphelins. Il a nécessairement tenu parole. L'Eglise est son épouse. Pouvait-il la laisser seule ici-bas, comme une répudiée? Ce que Dieu a uni pouvait-il être séparé? Il est Pasteur. Le mercenaire peut bien fuir. Mais le bon Pasteur ne doit-il pas rester à la tête de son troupeau et lui montrer le chemin? Enfin, il est Chef d'une Eglise qui s'appelle militante. Ne doit-il pas être à la tête de ses troupes et payer de sa personne en combattant avec elles?

Oui, ô Jésus, vous nous deviez cette marque suprême d'amour, et vous nous l'avez donnée, ainsi que vous nous l'avez dit : « *Ecce vobiscum sum*

usquè ad consummationem sæculi, — voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Oui, ô chrétiennes, Jésus-Christ dans l'Eucharistie, Jésus-Christ perpétuellement présent au milieu de nous, voilà le grand événement; des saints ont dit : Le plus grand événement ici-bas, celui pour lequel tous les autres ont été des préparations, des préludes; celui auquel tous les autres se rattachent; celui qui les complète et les couronne tous. « *Gloria in excelsis Deo*, — oh! gloire à Dieu pour tant d'amour? »

Chantez, mes vénérées sœurs, chantez à toute âme devenue assez éclairée pour vous comprendre, cette merveille de la présence de notre Emmanuel, de notre Dieu avec nous. Ce n'est pas assez d'en raconter le fait et les causes, racontez-en, comme les Anges aux bergers, les splendides résultats. Les annonces des Anges étaient prophétiques. Les vôtres seront historiques et prophétiques tout à la fois, le passé et le présent étant un présage et un gage de l'avenir.

*
* *

Ouvrons d'abord le saint Evangile.

Un jour saint Jean-Baptiste ayant envoyé des disciples demander à Jésus qui il était, Jésus leur fit cette réponse : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Evangile est annoncé aux pauvres. Voilà, mes sœurs, une image de ce qui doit se passer

dans une famille, dans une paroisse, dans une nation, quand Jésus-Christ vit et agit dans les âmes.

Un autre jour, Jésus-Christ entre dans la maison de Zachée. Zachée est aussitôt pénétré des sentiments les meilleurs. La charité le presse, et il veut donner la moitié de son bien aux pauvres. Sa conscience est d'une délicatesse exquise. Il veut réparer largement ses torts, jusqu'à rendre quatre fois plus qu'il ne peut devoir. Autre image des merveilles que Jésus-Christ opère dans les maisons dont les habitants le reçoivent, l'écoutent, vivent avec lui en communauté de sentiments.

Il vous souvient de Véronique, cette sainte et courageuse femme qui s'approche de Jésus montant au Calvaire, et qui lui présente un voile pour essuyer la poussière, la sueur et le sang qui couvraient sa face adorable. Sur le linge qu'elle avait approché de son visage meurtri, Jésus-Christ, par un prodige de sa bonté, laisse l'empreinte de ses traits divins. Belle récompense pour la pieuse Véronique assurément. Disons aussi, vénérées chrétiennes, bel et éloquent enseignement pour tous les siècles, et pour tous les imitateurs de cette sainte femme envers Jésus-Christ persécuté, ou Jésus-Christ devenu l'hôte adoré d'un cœur sanctifié. Jésus-Christ leur laissera mieux que les traits de son visage, il leur laissera les sentiments de son Cœur, exemplaire et source de toutes les vertus.

Auprès de qui la Samaritaine reconnut-elle qu'elle avait oublié ses devoirs et souillé son âme? Auprès

de qui le bon larron éprouva-t-il le regret de sa vie criminelle ?

En vérité, qui a demandé au Sauveur une bénédiction et ne l'a pas reçue? Quel malheureux lui a demandé une grâce en vain? Que ces deux mots de saint Luc : « *Pertransiit benefaciendo* — il a passé en faisant le bien, » résument admirablement sa vie, depuis la crèche jusqu'au Calvaire !

*
* *

Or, sachons-le bien, mes sœurs, ils ne la résument pas moins admirablement, depuis le Calvaire jusqu'à nous. Depuis l'heure solennelle de sa mort, de sa Résurrection, de son Ascension, Jésus-Christ n'a pas cessé le même office qu'il faisait dans la Galilée et dans la Judée. Il a enseigné les mêmes vertus qui charmèrent les cœurs. Il a répandu les mêmes bienfaits qui séchèrent tant de larmes et firent un si grand nombre d'heureux.

Il y a près de dix-neuf siècles, du sein du monde qui tombait en pourriture et périssait de la disette des vertus, une génération modèle s'élève, une explosion de sainteté a lieu, ainsi que nous l'avons déjà signalé. Une nouvelle humanité, une race d'hommes nouveaux se montre couronnée de toutes les vertus. Des humbles, des chastes, des intrépides en tout genre de bien deviennent aussi communs qu'ils étaient rares auparavant. Le monde était froid, égoïste, cruel. Et voilà que partout apparaissent des hommes qui s'aiment comme des frères. Spectacle

nouveau qui arrache aux païens ce cri d'admiration : Voyez comme ils s'aiment.

A qui était due cette transfiguration des âmes? Avec la bannière de Marie Immaculée, quelle autre bannière flottait sur le monde? Les chrétiens s'abreuvaient-ils à une autre source que celle de la dévotion à Marie?

Dites-le nous vous-mêmes, fervents chrétiens, vaillants martyrs des premiers siècles, qui courriez à la mort avec plus d'allégresse que n'en montrent les mondains courant à leurs fêtes. Apprenez-nous le secret de tant de courage, de tant d'abnégation, de tant d'héroïsme. Ah! votre foi vous a conduit à celui qui a dit : « Ne craignez pas... ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Vous avez aimé l'Eucharistie, et tous les biens vous sont venus avec elle. Vous vous êtes munis de l'Eucharistie, et quand la persécution a éclaté, c'est elle qui vous a inspiré courage. Jésus-Christ était dans vos cœurs.

Le temps présent, vénérées sœurs, si nous l'interrogeons, ne nous tiendra pas un autre langage que le passé. Justes de tous rangs, de tout âge, dans la solitude ou dans le monde, dans le cloître ou dans la famille; vous tous qui vivez chastes et saints, à travers tous les périls et toutes les séductions, vous qui maintenez sur une terre souillée la divine effusion des miséricordes divines, où puisez-vous les vertus qui vous honorent? Je vous comprends. Le tabernacle et la table sainte ont votre amour. Là est votre trésor. De là partent d'ineffables influences. Là s'opèrent de mystérieux changements. Avec Marie et Joseph, là vous trouvez Jésus.

*
* *

Entre l'Eucharistie et la sainteté, il y a, en vérité, d'aimables liens. Elle est le parfum qui embaume l'âme, le flot rafraîchissant qui éteint le feu des passions. A son contact, l'entendement, la volonté, l'imagination, toutes les facultés subissent une action intérieure qui les porte suavement et doucement aux vertus les plus héroïques. Même quand l'oiseau marche, on voit, on sent qu'il a des ailes. Ainsi le communiant, même jeté au milieu du monde, et plongé dans le souci des affaires, laisse apercevoir qu'il a son cœur ailleurs.

Le corps lui-même ne reste pas étranger à de si douces influences. La sainte communion détruit en lui les rébellions et fait germer la virginité. La chair du Sauveur rend pure et soumise la chair du communiant, en purifiant les sens, et change ses membres en dociles instruments au service de l'âme pour la pratique du bien. En un mot, l'homme de la déchéance redevient l'homme de l'état d'innocence, l'homme affranchi des lois de la chair, l'homme pur et maître de lui-même, un nouvel Adam en Jésus-Christ, comme la femme une nouvelle Eve, une sœur de la Vierge Marie.

Phénomènes admirables, n'est-ce pas, mais bien naturels. A force de recevoir la bonté, la pureté même, comment ne pas devenir bon et pur ? Quand on a senti remuer en son âme la vie de Jésus-Christ, quand on a contracté une alliance avec la sainteté même, peut-on ne pas éprouver le besoin, la pas-

sion de devenir saint? Peut-on s'approcher d'un foyer sans en être échauffé, ou d'une lumière sans en être éclairé? Quoi d'étonnant que la chair virginale du Sauveur angélise l'âme et le corps du communiant, quand les linges qui ont servi aux saints, ou touché leurs reliques, ont plus d'une fois guéri les maladies les plus désespérées? Le bon Maître rendait la santé aux malades par le seul attouchement de ses vêtements. Comment aurait-il moins de vertu, quand il repose lui-même en personne au dedans de nous?

Venons-en à l'expérience, et voyez si elle ne confirme pas le raisonnement. Comparez les âmes qui communient dignement et souvent avec celles qui ne communient pas. De quel côté sont les vertus les plus parfaites et les plus constamment pratiquées? Il en est des âmes sous l'influence de la présence de Jésus-Christ, comme des plantes sous l'influence du soleil. Plus les plantes sont en contact avec la lumière et la chaleur du soleil, plus elles charment le regard par la beauté de leurs tiges, l'abondance et le parfum de leurs fleurs, plus elles flattent le palais par la saveur de leurs fruits. Il en est de même des âmes. Plus elles se mettent en contact intime avec Jésus-Christ, le soleil des âmes, plus elles deviennent pures et parfaites. Le mot de l'Evangile ne cesse pas d'être vrai : « Mon Père et moi nous travaillons toujours. »

Oui, vénérées sœurs, Jésus-Christ travaille toujours par sa présence eucharistique. Ses opérations ne sont limitées que par la volonté humaine qui résiste ou

acquiesce, selon qu'il lui plaît, à l'impulsion qui lui est donnée. Jésus-Christ reçu par la communion, voilà le divin Ouvrier qui vivifie les âmes, et qui fait croître en elles ces moissons de vertus qui réjouissent la terre et qui peuplent le Ciel d'élus. Depuis dix-huit siècles, autant de tabernacles, autant de réservoirs mystérieux où il se met à la portée de tous. Là, se forment les âmes les plus parfaites, les paroisses les meilleures, les peuples les plus éclairés et les plus sages.

O bon Maître! n'est-ce pas à ces splendides influences qu'il pensait, lorsque, entrant dans le Cénacle, à la veille de mourir, il laissait échapper de son Cœur ému ces brûlantes paroles : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous! » N'est-ce pas dans ce but miséricordieux qu'il a voulu que la table eucharistique, dressée pour la première fois le Jeudi saint, se prolongeât chez tous les peuples et fût dressée pour tous les siècles? L'avenir était pour lui sans voiles. Du Cénacle il apercevait les innombrables générations des enfants de l'Eglise venant tour à tour former sous sa garde une grande famille. Il voyait le moment où dans son long pèlerinage il rencontrerait chacun d'eux. Son cœur les connaissait, il les comptait, il les aimait, et pour les satisfaire rien ne lui coûtait : « *Quam bonus Israel Deus!* — Que le Dieu d'Israël est bon! »

*
* *

O vénérées chrétiennes, le connaissez-vous maintenant celui qui peut faire remonter les âmes vers

les hauteurs de la vertu, le divin médecin, capable de guérir tous nos maux? Me contenterai-je de vous dire, comme précédemment, après tous ces enseignements : Prenez le Sauveur et présentez-le à l'adoration et à l'amour de chacun? Ne vous dirai-je pas plutôt : Amenez-lui dans son sanctuaire ceux que vous aimez, et qu'ils fassent plus que se prosterner et adorer devant le tabernacle. Qu'ils deviennent eux-mêmes des tabernacles et des ciboires.

En effet, il ne suffit pas que l'arbre penche ses rameaux chargés de fruits; il faut que la main se lève pour les cueillir. Il ne suffit pas que la fontaine contienne d'abondantes eaux; il faut que l'on aille y puiser. Ainsi il ne suffit pas que Jésus-Christ soit au milieu de nous, que chaque paroisse soit une terre sacrée qu'il daigne habiter. Il faut que chacun le reçoive dans son propre cœur. Il n'a pas dit : prenez et adorez, prenez et portez en triomphe. Il a dit : prenez et mangez. Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Le pain ne demande pas un ostensoir, mais une bouche. Jésus-Christ, Pain vivant descendu du Ciel, ne s'arrête dans nos ciboires que pour arriver dans nos poitrines. Un ciboire, fût-il d'or, n'est rien pour lui en présence d'un cœur.

Disons donc, vénérées sœurs, disons à ceux que nous voulons rendre ou conserver bons : venez, venez au Dieu de l'Eucharistie. Nourris par lui d'un pain matériel, les Juifs le voulaient faire roi. Il refusa une royauté terrestre qui ne valait pas la peine d'être acceptée. Pour vous, offrez-lui la royauté de vos âmes,

faites-le roi de vos cœurs, de vos affections, de tout ce que vous êtes, de tout ce que vous avez. Dites-lui : « *Adveniat regnum tuum*, — régnez sur nous, » et il acceptera.

« *Erat subditus illis*, — Jésus était soumis à Marie et à Joseph. » Il sera aussi tout ce que vous voudrez pour bénir vos actions, faciliter votre travail, dissiper vos tentations, éclairer vos doutes, calmer les instincts remuants, vous transfigurer. C'est du saint Sacrement que partent toutes les grâces.

« *Esurientes implevit bonis*, — il a rempli de bien les affamés. » Venez, vous tous qui manquez de beaucoup de choses, venez, et il vous rassasiera. Venez apprendre à son école la béatitude du travail, de la souffrance, de la pauvreté. Pour se préparer à endurer les tristesses du Calvaire, les Apôtres n'ont passé qu'une fois au Thabor. Au Thabor de l'autel, pour apprendre à travailler, pleurer et souffrir, en attendant le Ciel, vous pouvez revenir tous les jours.

« *Portæ inferi non prævalebunt* — les portes de l'enfer ne prévaudront pas. » Etes-vous aux prises avec quelque grande tentation, ou une lutte quelconque? Venez; avec Jésus, vous triompherez. Le cœur gardé par une hostie est bien gardé.

« *Venite ad me omnes qui laboratis* — Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous réconforterai. » Ames tristes, qui croyez n'avoir personne pour vous, personne à qui parler, personne qui vous écoute, personne qui vous comprenne, détrompez-vous. Au tabernacle il est quelqu'un à qui vous pouvez tout dire, qui peut tout entendre,

tout guérir, tout consoler. Ce Jésus qui y demeure pour vous, *natus est vobis*, est-ce que vous le comptez pour rien? Prenez donc son avis, exposez-lui votre plaie, épanchez auprès de lui votre peine, ouvrez-lui en entier votre pauvre âme.

Venez tous « *venite ad me omnes*, » il n'y a pas d'exception. Venez tous : il est là qui écoute, l'oreille penchée et le cœur ouvert. Venez tous : là, vous pouvez tout lui dire, et il prend part à toute douleur. Venez tous; avec le tabernacle il n'y a pas de délaissés. Venez, et il marquera vos fronts du signe de la grandeur, et vous deviendra une règle de vie et de perfection. La vie est pour vous un chemin de croix, dites-vous. Mais qu'importe la croix sur les épaules, quand on a Jésus-Christ dans son cœur? Une goutte de consolation recueillie à la table sainte vaut mieux que toutes les joies de la terre.

« *Zachee, festinans descende, quià hodie in domo tuâ oportet me manere*, — Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. » Zachée! écoutez, il vous connaît et il vous appelle par votre nom, comme il a appelé Zachée par le sien, venez donc. Venez et ne tardez pas. Il vous appelle aujourd'hui même, et non pas seulement dans le jeune âge, ou sur le soir de la vie; aujourd'hui, alors même que vous êtes engagés dans les affaires; aujourd'hui, et non pas seulement quand vous serez parfaits, parce que ce n'est pas pour le sanctifier, mais pour être sanctifiés par lui qu'il vous attend.

O charité sans mesure du Seigneur Jésus, que

n'êtes-vous connue de tous nos frères dans la foi, de tous ceux qu'il a rachetés de son sang ? Ne les verrions-nous pas se presser autour de ses autels, de sa table sainte, comme se pressaient autour de sa divine personne les foules avides de l'entendre ? Mais ils la connaîtront désormais, vénérées sœurs, car nous nous liguerons tous ensemble pour la leur enseigner. Nous entendrons la plainte et le désir de notre Sauveur, nous faisant dire par notre Bienheureuse Marguerite-Marie : « Voilà le cœur qui a tant aimé les hommes. » Nous nous rappellerons les mille promesses de bonheur qu'il nous fait par son intermédiaire, si nous voulons nous abriter auprès de lui, comme dans un lieu de refuge. Nous entendrons tous ces appels de plus en plus pressants par lesquels il nous invite à nous rallier autour de ses tabernacles et de son Cœur sacré. Nous aimerons et nous propagerons avec ardeur toutes les œuvres eucharistiques, tous ces actes de dévotion qui, sous le souffle de l'Esprit saint, et sous l'inspiration de l'Eglise, germent, éclosent et se multiplient en son honneur aujourd'hui. Exercice de l'Adoration perpétuelle, exercice de l'Heure sainte, et dévotion du premier vendredi de chaque mois, sainte Ligue et Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, confrérie du Saint-Sacrement, de la Garde d'honneur, de Jésus pénitent, visites du saint Sacrement, communions fréquentes, etc. tous ces témoignages de dévotion, si propres à réchauffer notre amour refroidi, nous seront chers, et nous les rendrons chers à d'autres. Nous provoquerons ainsi un vaste épanchement de vie chrétienne,

d'où naîtra une nouvelle explosion de vertus, et le monde verra se lever une fois de plus la grande ère de la sainteté.

O divine Eucharistie, qui, depuis le soir du Cénacle, toujours vivante au milieu de nous, ne cessez de replacer Jésus-Christ devant nos yeux et près de notre cœur, soyez à jamais bénie. O Jésus présent, Jésus notre vrai Chef et notre vraie vie, jetez les yeux sur nous et sur notre patrie tant de fois armée pour votre service. O bon Maître, sur ce sol où nous pleurons et souffrons, que nous avons besoin de votre présence et de votre secours? Demeurez avec nous, car il se fait tard pour nous. Notre monde ébranlé penche, il penche vers des abîmes. Il a besoin d'une main qui le saisisse dans la douceur et la force, pour le remettre dans sa voie, et cette main c'est la vôtre. Affermissez, ô Jésus, les pas de l'enfance, soutenez les faibles, rappelez ceux qui s'égarent, soyez le conseil de l'âge mûr, la consolation du vieillard, la force de l'infirme, le viatique du mourant. O bonne Mère, c'est à vous de nous présenter notre Sauveur. Faites qu'il repose dans nos âmes avec le même plaisir que dans les bras du vieillard Siméon. Faites que nous le recherchions avec l'empressement des enfants des campagnes de la Judée, avec l'ardeur de Magdeleine autour du sépulcre. Faites que nous le recevions avec la joie de Marthe et de Marie. Faites qu'il demeure avec nous toujours, comme avec vous à Nazareth. O Marie, premier tabernacle, premier autel de Jésus, ô Marie, Notre-Dame

de la Providence et Mère de Celui qui est notre vraie Providence, priez sans cesse pour nous qui recourons à vous.

CHAPITRE XXVII.

Deuxième but suprême : faire aux âmes un autre grand don, celui de Marie. Leur faire pratiquer le culte du respect, aussi bien que le culte d'espérance : Premier moyen de nous rendre Marie propice, de l'avoir pour notre Providence.

Auxiliaires, collaboratrices de Marie, vous allez être, comme elle, vénérées sœurs, les grandes bienfaitrices des âmes. Vous allez, comme elle, vous proposer surtout de donner Jésus-Christ aux âmes, à la famille, à la société, afin qu'il en soit le chef pour en être le bonheur. Vous allez mettre les âmes en rapports intimes et profonds avec sa divine parole, ses exemples, sa divine personne toute entière. C'est votre grand but, votre but suprême ; mais ce n'est pas toute votre mission.

Toutes puissantes que vous pouvez être pour répandre le bien sous toutes ses formes, vous avez une ressource meilleure que vous-mêmes, et cette ressource votre cœur la nomme plus vite que ma parole ne la signale, c'est Marie. En d'autres termes, vous devez au beau titre de collaboratrices de Marie

en ajouter un autre plus auguste encore, celui de collaboratrices de Jésus-Christ et de Dieu lui-même, pour donner au monde, en même temps que le divin Restaurateur Jésus-Christ, la divine bienfaitrice, Marie.

D'une part, une reine est le lien naturel entre le souverain et ses sujets, et une mère entre le père et ses enfants. Le monde physique ne demeure stable et beau qu'avec le concours et sous la dépendance de ses deux chefs, le soleil et la lune. Le monde moral ne peut subsister non plus qu'avec l'assistance et sous la direction de ses deux souverains, Jésus et Marie. Il faut à la famille chrétienne, pour être complète et heureuse, avec Jésus, son Chef et son Roi, la présence de Marie, sa Reine et sa Mère.

D'autre part, la voix de soixante siècles, voix de Dieu et des hommes, voix de Jésus-Christ et des grands personnages de l'Evangile, voix de l'Eglise et des générations chrétiennes, bienfaits de tous genres obtenus depuis dix-huit siècles, signes particuliers d'en Haut dans le temps présent : tout nous a redit les grandes espérances à fonder en Marie. Tout nous a montré Marie comme le grand remède à nos maux, comme le grand bien dont le monde a besoin, en un mot, comme notre Providence.

Elle est le don nécessaire, indispensable, je ne dis pas assez, elle est le premier don et celui par lequel il faudra presque toujours commencer. Car il faut prendre le contrepied du démon et imiter Dieu.

Quand le démon voulut perdre le monde, son pre-

mier acte ne fut-il pas de chercher à le dépouiller de sa Souveraine, de sa Mère, en perdant Eve? C'est encore son même plan aujourd'hui. L'infernal ennemi, ah! s'il pouvait briser le canal de la miséricorde, pour que la miséricorde ne coulât plus sur la terre, comme sa haine de l'homme serait satisfaite, comme il triompherait. Il sait si bien, qu'après Dieu et Jésus-Christ, ce qu'il y a de plus nécessaire à l'homme, c'est Marie.

Dieu, à son tour, quand il voulut sauver le monde, que fit-il? Aux jours de la création, il est vrai, il commença par donner l'Homme-Chef, et la Femme-Aide, Souveraine, ne vint qu'après, tirée de la substance de cet Homme. Mais aux jours et pour accomplir l'œuvre de la Rédemption, Dieu intervertit son premier ordre de choses. Il commença par promettre puis par donner à la terre sa Souveraine et sa Mère, et le Libérateur, le Sauveur ne vint qu'après, tiré, quant à sa nature humaine, de la substance de cette Femme, « *factum ex muliere, natus ex Maria Virgine* » fait de la Femme, dit saint Paul, né de la Vierge Marie, chante la sainte Eglise. Marie est le don nécessaire. Pour confirmer cette doctrine, vous rappellerai-je comment Jésus-Christ a mêlé Marie à toutes ses œuvres, et comment c'est en sa présence et avec son concours qu'il a accompli tous ses desseins? Enfant, c'est dans ses bras qu'il se révèle à l'humanité, représentée par les bergers et les Mages, et qu'il reçoit la première adoration. Quand Hérode cherche à le faire mourir, c'est par elle et non par d'autres qu'il veut être emporté sur la terre étran-

gère. Prononcerai-je de nouveau les noms de Cana, du Calvaire et du Cénacle? A-t-il accompli sans elle un seul de ses mystères? Magnifique enseignement pour nous : nous devons aussi associer Marie à toutes nos œuvres de bien.

Oui, soyez-en bien convaincues, mes sœurs, Marie qui a donné Jésus-Christ au monde une première fois, doit le donner toujours. C'est elle qui doit présenter à tous et à chacun cette lumière destinée à être exposée à la face de tous les peuples, comme elle l'a présentée aux regards et déposée sur les bras du vieillard Siméon. Le règne complet de Jésus-Christ sera une suite nécessaire de la connaissance et du règne complet de la sainte Vierge. C'est parce que la dévotion à Marie que nous trouvons si prospère dans le monde, ne l'est pas encore assez, que Jésus-Christ n'est pas connu non plus, n'est pas aimé, n'est pas imité autant qu'il doit l'être pour le bonheur de tous.

Il en est de même des bienfaits que nous avons besoin de recevoir, tant pour écarter de dessus nos têtes les maux matériels, les fléaux, que pour éloigner de nos cœurs les maux spirituels, les vices. Ces bienfaits qui ont ruisselé sur nos ancêtres, ces trésors de bonté, de puissance qui nous sont offerts en Marie et par son entremise, comment les mériterons-nous, comment nous les approprierons-nous? Il ne nous suffit pas de savoir que tout nous vient par Marie. Il faut encore savoir par quels moyens, par quels procédés nous pouvons disposer Marie en notre faveur. Grande question à méditer, mais facile

à résoudre. Car les lumières abondent pour nous éclairer.

Que nous dit d'abord la raison? Que le secret pour un sujet de mériter les bienfaits de son souverain, et pour un enfant l'affection de sa mère, c'est de remplir les devoirs, l'un de sujet respectueux, l'autre de fils tendre et soumis.

Que nous dit l'Esprit-Saint? « *Honora matrem ut sis longævus super terram*, — honorez votre mère afin que vous soyez bénis. »

D'autre part, dix-huit siècles se lèveraient s'il était besoin pour nous instruire et nous dire : « Si vous voulez que Marie vous protége, pratiquez le commandement : honorez, aimez, priez. Si elle a fait beaucoup pour les chrétiens qui vous ont précédés ici-bas, c'est parce qu'ils ont fait eux-mêmes beaucoup pour elle.

Mais sur le saint Evangile lui-même je veux fonder nos devoirs, comme naguère nos espérances, et vous montrer que ces devoirs sont la condition indispensable et certaine des bienfaits. Il a plu a la bonté de Dieu de nous apprendre par des faits non-seulement nos espérances, mais encore les conditions de leur accomplissement.

Reportons notre pensée sur les deux familles représentantes de toutes les autres, l'une pour les besoins spirituels, l'autre pour les besoins temporels : la famille d'Hébron et la jeune famille de Cana.

Relisons d'abord le récit de la rencontre d'Hébron « Entrant dans la maison de Zacharie, Marie salua » Elisabeth. Et il arriva que dès que celle-ci enten-

» dit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans » son sein. Et remplie aussitôt de l'Esprit-Saint, » Elisabeth s'écria d'une grande voix et dit : Vous » êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de » vos entrailles est béni. Et d'où me peut venir ce » bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne ve- » nir à moi? Voici en effet que dès que la voix de » votre salutation a frappé mon oreille, un tressail- » lement de joie a agité l'enfant dans mon sein. »

Que vous disent ces paroles, mes sœurs, sur le sujet qui nous occupe? Ne nous montrent-elles pas les deux causes déterminantes des merveilles opérées dans cette première famille? « *Maria introvit et salutavit*, » Marie est entrée dans cette maison, et il a fallu qu'elle y entrât. Tant qu'elle n'y a pas paru, tout est resté dans la situation accoutumée. Mais aussi à peine a-t-elle été présente et a-t-elle salué, qu'aussitôt tout a été changé. « *Ut audivit salutationem Mariæ, exsultavit infans; repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* — A l'instant même, l'enfant a tressailli, et Elisabeth a été remplie du Saint-Esprit. » Je me trompe, ces mémorables effets ont été subordonnés à une deuxième condition, celle-là du côté d'Elisabeth.

En même temps que Marie entrait, Elisabeth était saisie d'un profond respect pour son auguste visiteuse. Supérieure à Marie par son âge, par le rang de son mari honoré du sacerdoce, bénie dans sa vieillesse du don miraculeux d'un enfant, elle incline devant elle cette triple majesté de l'âge, du sacerdoce et du miracle. Elle la reçoit avec les plus grands

égards, les témoignages de la plus profonde vénération. Elle l'honore par sa parole, par ses actes, par ses tressaillements, ses transports. C'est son bon accueil qui lui vaut sa récompense. Elle est bénie dans sa personne et dans ce qui lui est cher, mais elle le doit à ses bons procédés.

Heureuses les Elisabeth, heureux tous ceux qui suivront son exemple! Ils seront traités comme elle. C'est la condition ordinairement indispensable. En effet, Marie est entrée ailleurs; sa présence y a-t-elle produit les mêmes merveilles? A Bethléem, par exemple, elle a frappé, quelques mois plus tard, à diverses portes. Elle a salué les maîtresses de ces habitations, d'autres mères sans doute. Elle s'est présentée avec l'Enfant-Dieu dans son sein. A-t-elle communiqué aux enfants et aux mères les bénédictions d'Hébron? Non, et pourquoi? Parce qu'il n'y a pas eu réciprocité de sentiments. Au contraire, au lieu de l'honorer en la recevant, on lui a fait affront en l'éconduisant. « *Non erat eis locus in diversorio*, — Là, il n'y avait point de place pour elle. » O chrétiens, entre Hébron et Bethléem, quelle différence! A Hébron, les bienfaits et les joies; à Bethléem, le silence et l'exclusion! Ce sont là des leçons pour vous, ô hommes de l'avenir. Sachez-le bien, si vous voulez que Marie soit votre ressource, entendez sa voix respectueusement, comme Elisabeth. Rendez-la présente au milieu de vous, et vous souvenant de sa bonté, de sa dignité, de son pouvoir, témoignez-lui les sentiments les plus vifs de votre respect et de votre amour, aussi bien que de votre confiance.

Ce n'est pas moi, mais l'Esprit-Saint qui vous l'enseigne. C'est sous son inspiration qu'Elisabeth glorifie Marie. « *Repleta est Spiritu sancto et exclamavit voce magnâ*, — Elle fut remplie du Saint-Esprit, et s'écriant d'une grande voix, elle dit : vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Pourquoi, mes sœurs, l'Esprit-Saint fait-il louer Marie par Elisabeth? Pourquoi lui inspire-t-il les mêmes paroles qui avaient été dites par l'Ange ? Pourquoi, enfin, Elisabeth éclate-t-elle d'une grande voix? Est-ce seulement pour être entendue de Marie? Oh! c'est bien plutôt pour être entendue de toutes les générations et pour être suivie, imitée par elles. Elisabeth est ici le héraut, le porte-voix de l'Esprit-Saint pour annoncer au monde les volontés de Dieu touchant les honneurs à rendre à Marie. Ce passage est vraiment aussi la bonne nouvelle de ce que nous devons tous croire et professer envers elle. Il veut nous dire ; Marie étant une créature sans égale, honorez-la par des honneurs sans limites, si vous souhaitez d'être bénis sans mesure.

*
* *

D'Hébron, franchissant les distances de lieux et de temps, retrouvons-nous à Cana et reprenons le récit de l'Ecrivain sacré. « Il se fit des noces à Cana, en » Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi » convié aux noces avec ses disciples. Et le vin ve- » nant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont » point de vin. Et Jésus lui dit : Femme, que nous » fait ceci à vous et à moi? Mon heure n'est pas en-

» core venue. Alors sa Mère dit à ceux qui servaient : » faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six » urnes de pierre pour les purifications usitées parmi » les Juifs, dont chacune tenait deux ou trois me- » sures. Jésus leur dit : Emplissez les urnes d'eau. » Et ils les emplirent jusqu'au bord. Alors il leur » dit : puisez maintenant et portez-en au maître- » d'hôtel ; et ils lui en portèrent. Sitôt que le maître- » d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, et ne » sachant d'où il venait (mais ceux qui avaient puisé » l'eau le savaient bien), il appela l'époux et lui dit : » Tout homme sert d'abord le bon vin ; et après » qu'on a beaucoup bu, il sert alors celui qui vaut » moins ; mais vous, vous avez gardé le bon vin » jusqu'ici.

» Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui » fut fait à Cana, en Galilée ; et il manifesta sa » gloire ; et ses disciples crurent en lui. »

Nous avons lu ; maintenant pesons et méditons. Pourquoi les heureux époux de Cana sont-ils l'objet d'une si grande faveur temporelle? « *La Mère de Jésus était là, — Erat Mater Jesu ibi*, » nous répond l'Evangile. Marie se trouve là, comme autrefois dans la maison d'Hébron, et elle y est traitée de même, je veux dire avec honneur. Car pourquoi s'y trouve-t-elle? Parce qu'elle en a reçu l'invitation, nous dit indirectement saint Jean, en nous mentionnant celle faite à Jésus et aux disciples. Cette invitation est une première marque d'honneur qui rend certaines toutes les autres, tant celle du bon accueil que celle de la déférence et des égards.

Non-seulement on honore Marie, on lui obéit avec le plus vif empressement. A peine a-t-elle dit aux serviteurs : « *quodcumque dixerit vobis facite*, — quelque chose qu'il vous dise, faites-le, » qu'aussitôt les voilà prêts à obéir, et prêts, lorsque tout devait, au contraire, les arrêter. Ce que leur commande Jésus ne doit-il pas leur paraître bien singulier, bien excentrique, disons le mot?

Quoi! pendant le repas même, cesser le service de la maison, puiser de l'eau en grande quantité, remplir non pas un vase ordinaire, mais six grandes urnes, contenant chacune deux ou trois mesures, et les remplir sans même pouvoir en pressentir le but : oui, cela doit paraître bien singulier. Mais qu'importe? Marie a dit : faites tout ce qu'il vous dira; cela suffit, elle sera obéie, elle le sera promptement. Jésus leur dit : emplissez les urnes d'eau et ils les emplirent. Elle le sera complétement : ils les emplirent jusqu'au bord, autant qu'elles purent en contenir.

Heureux serviteurs! heureux époux et convives! Si les bénédictions de toutes sortes, temporelles et spirituelles, descendent sur vous en abondance : sur vous, serviteurs et disciples, la grâce de la foi; sur vous, époux, la grâce de la foi et de la chasteté virginale; m'en étonnerai-je? Marie est au milieu de vous, et vous savez si bien l'honorer, si bien lui obéir!

Ah! puissions-nous le savoir et le faire comme eux, vénérées chrétiennes! Cana, Hébron, c'est notre maison, notre famille, notre patrie. Eclairés que nous sommes de tant de lumières sur le beau sujet

que nous traitons, appelons de plus en plus Marie au milieu de nous. Car si nous la prions de s'asseoir à nos côtés et de se mêler de nos affaires, si en même temps nous l'entourons de notre respect et de tous nos hommages, nous sentirons infailliblement, comme nos ancêtres, les effets de sa protection puissante.

Oui, ô chrétiennes, donnez Marie aux âmes, mettez-la à la tête de la société, réunissez sous son empire les membres de vos familles, toute notre patrie; inspirez son amour à tous les âges et à tous les rangs. Soyez vraiment ambitieuses de porter le beau titre de collaboratrices de Dieu. Sans doute, c'est au prêtre qu'il a été dit : « *Ite, docete*, — Allez, enseignez. » Et, en vertu de cet ordre, le prêtre doit prendre le premier la place de Jésus-Christ et crier, partout où il a la parole, comme le Sauveur du haut de la Croix : « *Disciple, voilà votre Mère.* » Mais après le prêtre, de concert avec le prêtre, soyez les dévoués apôtres de Marie.

Vous rappellerai-je, pour achever de vous y déterminer, que c'est votre sexe qui a, le premier, dans la personne d'Elisabeth, glorifié Marie sur la terre? Devez-vous seulement en être fières? Ne devez-vous pas aussi suivre et faire suivre ce grand exemple.

Ne vous rappellerai-je pas un motif encore plus puissant, qui vous est particulier et qui doit parler à vos cœurs éloquemment? Souvenez-vous du grand jour de votre réhabilitation par Marie. De cet incomparable bienfait, ne naît-il pas pour vous un devoir particulier de vous attacher et d'enchaîner les âmes

à Marie, le devoir si doux de la reconnaissance ? A vous s'adresse tout spécialement cette recommandation : « disciple, voilà votre Mère. » C'est-à-dire, voilà celle qui vous a engendrées à la noblesse, aux égards que le monde vous témoigne ; voilà celle que vous devez à votre tour engendrer à l'honneur, à la gloire dans tous les cœurs. C'est de vous surtout que le monde doit pouvoir dire, comme l'Evangile dit de saint Jean : « *Accepit eam discipulus in sua*, — le disciple la prit pour son bien. » Oui, ô chrétiennes placées si haut dans le monde par Marie, il est juste que vous placiez Marie bien haut dans tous les cœurs. O filles de Marie, courage. La gloire de Marie rejaillit sur ses enfants. En faisant honorer et aimer votre auguste bienfaitrice, vous ne travaillerez pas seulement au bien de la société, vous travaillerez pour vous, pour votre propre bonheur.

O Marie, nous le jurons tous, nous vous aplanirons la voie pour gouverner les âmes, les conduire à Jésus-Christ, et leur dire à chacune, comme aux serviteurs de Cana : « *Faites tout ce que mon Fils vous dira.* » Nous montrerons au monde que votre dévotion peut faire, aujourd'hui comme autrefois, des Dominique, des Stanislas, des Thérèse. Reprenant la douce parole du Calvaire, nous ne cesserons de la faire retentir, afin de grouper autour de vous tous les cœurs. O bonne Mère, agréez nos serments, bénissez-nous, vous êtes notre Providence et notre modèle, notre espérance est toute en vous.

CHAPITRE XXVIII.

Modèles incomparables de respect et d'amour pour Marie : Dieu, Jésus-Christ Homme-Dieu. Les imiter et les faire imiter, second moyen de nous rendre Marie propice, de l'avoir pour notre providence.

Le saint Evangile, mes sœurs, vient de faire briller à nos yeux une nouvelle vérité. Vous venez de le voir, il nous prêche envers Marie le culte du devoir, aussi bien qu'il nous a prêché le culte de l'espérance. Il nous apprend lui-même que pour mériter les bénédictions de l'auguste Vierge, la Mère de Jésus-Christ et la nôtre, il nous faut lui appartenir, être avec elle en rapport de famille, la faire vivre au milieu de nous, comme elle a vécu à Hébron et à Cana, lui rendre et lui faire rendre les mêmes honneurs qu'elle y a reçus. En vérité, le saint Evangile est le vrai point de départ de la dévotion à Marie aussi bien sous le rapport du devoir que sous le rapport de la confiance. Il est le roc vif auquel cette consolante et nécessaire dévotion vient se sceller sous toutes ses faces, comme par un double anneau : le dernier

concernant la Vierge destinée à la maternité, « *Virgo paritura;* » le premier concernant la Vierge devenue Mère, « *Maria de quâ natus est Jesus*, — Marie de laquelle est né Jésus. »

Je n'hésite pas à essayer de vous montrer encore cette vérité. En ce temps où les croyances sont si diminuées, nous ne saurions trop insister pour les retremper à leurs vraies sources. Cherchons donc dans de nouveaux faits évangéliques de nouveaux exemples et de nouvelles leçons. Plus nous serons pleins de la divine doctrine, mieux nous saurons raisonner nos convictions et les rendre fermes en nous-mêmes et chez les autres.

Savez-vous, mes sœurs, qui a donné le premier exemple de vénération envers Marie? Sont-ce les personnages dont nous venons de considérer les actes si honorifiques? Est-ce quelque contemporaine entraînée par la simplicité de son cœur, quelque enfant conduit par la naïveté de son âge, quelque ignorant guidé par la faiblesse de ses connaissances? Sont-ce les bergers et les Mages adorant l'Enfant-Dieu dans ses bras, et ne pouvant certainement adorer l'Enfant sans vénérer la Mère? Est-ce, du moins, le vieillard Siméon l'associant dans sa prophétie à toutes les contradictions auxquelles doit être en but son divin Fils, et surtout à ce glaive de douleur qui doit les unir dans le grand supplice ? Est-ce, enfin, la femme ravie des paroles de Jésus et s'écriant : « *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri*? » Tous ces personnages nous ont certainement donné l'exemple d'un culte solen-

nel et bien explicite de vénération envers Marie. Mais des leçons nous viennent de bien plus haut.

Le premier hommage décerné à Marie, nous l'avons déjà constaté ailleurs, est un hommage non de la terre mais du Ciel. Il lui vient non d'un mortel mais d'un Ange; c'est-à-dire, d'un de ces esprits purs, qui, prosternés continuellement devant le trône de Dieu, chantent sans fin ses louanges éternelles. C'est cet Ange qui honore le premier cette Vierge sainte, le premier célèbre ses louanges, le premier lui adresse un magnifique éloge dans ce salut le plus respectueux qui puisse jamais être adressé à une créature : « *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* »

Mais que dis-je, un Ange, un Archange même? N'est-ce pas au nom de Dieu et comme son ambassadeur que l'esprit céleste apparaît en présence de Marie? N'est-ce pas Dieu lui-même, dans la personne de son Ange, qui a été son premier glorificateur. O prodige! un Dieu honore, et les hommes n'honoreraient pas, ou craindraient d'honorer trop!

Dieu honore Marie par le langage qu'il met sur les lèvres de son messager fidèle, il l'honore bien davantage par ses actes. Sa conduite envers elle n'est-elle pas une glorification continuelle et partant un continuel enseignement pour nous? Que faisait-il quand il la préservait de la tache originelle, quand il lui donnait une sainteté supérieure à celle des Anges, quand il enlevait son corps au mystère du tombeau, quand il lui ménageait une entrée au Ciel qui rap-

pelle l'Ascension du Sauveur, et un triomphe qui émeut toute la cour céleste ? N'a-t-il pas de toutes les manières travaillé à la glorifier en ouvrant pour elle tous les trésors de ses grâces et toutes les richesses de sa puissance ?

Mais surtout ne l'a-t-il pas honorée au delà de tout ce qu'on peut dire en l'élevant à la maternité divine ? La gloire de son âme immaculée qui surpasse en perfection les esprits célestes, la gloire de sa vie qui surpasse en sainteté toutes les créatures, la gloire de sa mort qui surpasse en douceur celle des plus illustres amis de Dieu, toutes ces gloires rehaussent Marie assurément. Cependant elles s'éclipsent devant celle qui lui vient de sa maternité.

Or, quand Dieu fait de Marie un être à part, ne nous apprend-il pas à faire comme lui-même ? Ah ! si Marie a été traitée avec tant de déférence et par Dieu même, lorsqu'elle était encore inconnue au monde et dans la maison de ses humbles parents, que ne lui est-il pas dû, après qu'elle est assise triomphante sur le premier trône du Ciel ? Si les préparatifs du grand mystère lui ont valu de si grands hommages, que ne doit pas lui mériter sa consommation ? Si déjà le Ciel saluait avec tant de respect Marie Vierge, quel culte la terre ne doit-elle pas à Marie Mère de Dieu, à Marie devenue Reine des Anges, Reine de l'Eglise, Souveraine du Ciel et de la terre ? Avec toutes nos louanges, nos cantiques et nos fêtes, pouvons-nous égaler l'honneur que lui fait Dieu et les hommages que lui rend l'archange Gabriel au nom de Dieu ? Dieu lui-même ayant glorifié

Marie, quoi de plus naturel et de plus conforme à la foi que de l'honorer et de la glorifier aussi ? Pouvons-nous moins faire que d'imiter Dieu, j'ajoute pouvons-nous moins faire que d'imiter Jésus-Christ, dont l'Apôtre a dit : « *Hoc sentite quod et in Christo Jesu*, — partagez tous les sentiments du Cœur de Jésus. »

*
* *

Marie, vis-à-vis de la divine personne du Sauveur, qu'est-elle? Elle est la créature privilégiée qu'il a daigné choisir entre toutes pour être sa mère, son temple, l'ouvrière de ses desseins; celle dont les entrailles l'ont porté neuf mois; celle dont le sein virginal est devenu son trône, son refuge, son oreiller, son aliment; celle qui a palpité d'un même sang avec lui et respiré avec lui d'un même souffle. Quelle dignité, quel honneur pour une créature! Pour nous, quelle leçon!

Vénérables sont les temples dans lesquels Jésus-Christ daigne habiter, la terre qui fut marquée de la trace de ses pas, la crèche où il prit naissance, la croix qui fut chargée du poids glorieux de son corps. Tous les lieux honorés de sa présence, tous les objets consacrés par ses attouchements se ressentent pour ainsi dire de la gloire de sa divinité et participent à nos hommages. Comment vénérer tout ce qui a été en rapport avec lui, sans faire rejaillir cette vénération sur l'auguste et sainte créature qui fut sa Mère? Croirait-on honorer dignement un souverain, si les hommages adressés à sa personne ne se répan-

daient encore sur ceux qui lui sont unis par les liens du sang?

Regardez le Sauveur dans la maison de Nazareth. N'a-t-il pas honoré et aimé Marie comme le meilleur des fils n'honora et n'aima jamais la meilleure des mères? Quels témoignages d'honneur, de soumission, d'affection ne lui a-t-il pas donnés, pendant les trente ans de sa vie cachée? Que de merveilles, que de leçons dans ces trois mots : « *erat subditus illis* — il leur était soumis? » O Ciel! trente ans de soumission, de respect de la part d'un Dieu, dans une vie de trente-trois ans! Quel exemple! Et pendant sa vie publique, sa conduite, ses paroles, ses actes ne sont-ils pas, à chaque instant, des témoignages de ces sentiments et comme des échappées de lumière pour nous instruire?

Ainsi, aux noces de Cana, en faisant briller l'autorité sans limite qu'elle exerçait sur lui, et en suspendant, pour lui plaire, les lois de la nature, en déférant à une de ses paroles et en devançant pour elle l'heure de ses miracles, ne l'honorait-il pas? Ainsi encore, en répondant à la parole : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté » par ces mots : « plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent, » ne louait-il pas magnifiquement Marie qui s'est appelée la servante du Seigneur, et que le saint Evangile nous a représentée gardant si bien dans son cœur le souvenir des merveilles dont étaient témoins ses oreilles et ses yeux.

Enfin les paroles du Calvaire, en outre de toutes

leurs fécondes significations, ne contiennent-elles pas un grand témoignage de piété filiale? Ne sont-elles pas une demande de sympathie au disciple pour Marie, la demande d'un fils respectueux et aimant, et par conséquent, une nouvelle leçon pour nous? Croyons-le donc fermement, mes sœurs, Jésus-Christ, qui veut des honneurs pour ses plus humbles serviteurs et qui nous fait placer jusqu'à leurs cendres sur nos autels pour les vénérer, ne peut pas nous dispenser d'honorer sa Mère et de l'entourer de nos hommages.

En vérité, comment pourrait-il nous en exempter quand le commandement déjà cité est formel : « *Honora matrem tuam* — honorez votre mère, » et qu'il nous dit lui-même du haut de la Croix : « *Ecce Mater tua* — Voilà votre Mère. » La Mère, selon la grâce, ne peut pas être traitée autrement que la mère selon la nature. Marie est notre mère. Les paroles du Calvaire nous dictent nos devoirs avec la même certitude qu'elles nous révèlent nos espérances. Elles ne veulent pas dire seulement : voilà votre Mère, espérez en elle en tous vos besoins. Elles veulent dire aussi : voilà votre Mère, honorez-la. En tant que votre Maître et Seigneur, je vous le commande. A mon exemple, faites-lui honneur en secret et en public, dans vos familles et dans le monde. Défendez-la, sauvez-la de toute insulte et de tout outrage. Ayez soin de sa mémoire, ayez soin de sa gloire. En un mot, honorez votre Mère. Et pourquoi? Pourquoi Dieu si empressé de nous instruire le premier de nos espérances au berceau de la création, est-il

aussi le premier, au temps de la réparation, non-seulement à nous les confirmer, mais encore à nous apprendre le secret d'en mériter l'accomplissement? Parce qu'il veut notre bonheur, et que son grand commandement est celui-ci : *ut sis longœvus, honora* — Il faut honorer, obéir et aimer, si l'on veut être béni. »

Après un si splendide enseignement vous étonnerez-vous, vénérées sœurs, des témoignages de respect et d'amour rendus à Marie par nos ancêtres! O chrétiens, et vous, chers frères séparés de nous par l'hérésie, avez-vous lu le saint Evangile quand vous appelez notre dévotion à Marie une dévotion moderne, imaginaire, exagérée, du surérogation, indifférente, nullement obligatoire, de nulle utilité? Est-elle moderne celle qui remonte au temps de l'Incarnation, et même au temps de la création? Est-elle inutile celle que l'Evangile nous montre si féconde? Est-elle de surérogation celle dont une volonté divine nous fait un commandement formel? Et peut-elle être exagérée, quand nous sommes dans l'impuissance de la porter aussi haut que l'ont portée les augustes personnes de la sainte Trinité? D'ailleurs, entre enfant et mère peut-il y avoir des marques de tendresse et d'amour que l'on puisse dire excessives? Ce titre de mère ne justifie-t-il pas toutes les inspirations de la piété filiale et toutes les inventions de la reconnaissance? Vous voudrez donc, mes sœurs, appuyées sur les mêmes données lumineuses que nos pères, publier plus que jamais les gloires de Marie et vous employer à lui faire rendre d'universels hommages.

Grande tâche, vénérées sœurs, car il ne faut pas vous le dissimuler, malgré la magnificence des démonstrations de piété envers Marie, il reste à faire, beaucoup à faire auprès d'un grand nombre.

Ainsi est-ce Marie que chante la lyre des poëtes? Est-ce Marie que reproduisent la palette du peintre et le ciseau du statuaire? Subissant l'influence d'un siècle de matière, combien d'artistes ne savent travailler que la matière? Ses associations sont-elles aimées de tous comme elles le sont de ces âmes d'élite qu'une grâce spéciale éclaire de ses rayons et anime de son feu sacré? Dans chacune de nos paroisses tous lui disent-ils comme Elisabeth à Hébron : Vous êtes bénie entre toutes les femmes? N'en connaissez-vous pas qui lui disent dans leur cœur, sinon dans leurs paroles, comme les habitants de Bethléem : « *Non est locus in diversorio*, — il n'y a point de place pour vous en la maison de notre âme? » Et pourquoi? Parce qu'ils ne la connaissent pas. Ah ! si les habitants de Bethléem l'avaient connue, ne se seraient-ils pas disputé l'honneur de la posséder et avec elle le Sauveur? Le grand mal de ceux qui ne prennent point part à nos manifestations pieuses, c'est qu'ils ignorent, comme ignoraient les habitants de Bethléem, ou que leurs connaissances sont trop superficielles. Eh bien, mes sœurs, comprenez votre mission, instruisez, je vous le répète, instruisez. Vous avez pour modèle Dieu lui-même, Dieu dont vous êtes les collaboratrices. C'est pour instruire son peuple qu'il a tant de fois parlé par les prophètes. Imitez-le. Si vous voulez que notre société suive ces voies pro-

videntielles, qu'elle soit comme une fille noble et et pleine d'honneur, qu'elle fasse dans la vérité et la vertu d'incessants progrès, donnez-lui, conservez-lui, rendez-lui sa Souveraine et sa Mère, sa Mère honorée, sa Mère obéie, sa Mère aimée. Enseignez son rôle, sa place dans le Ciel et sur la terre, selon tous les plans divins. Montrez que sa dévotion tient aux entrailles du christianisme et remonte non-seulement à l'Evangile mais à l'origine du monde. Faites connaître la conduite non-seulement des générations chrétiennes, mais encore, sujet trop peu traité dans les livres et dans les chaires, la conduite des générations anciennes. Pénétrez les âmes des devoirs qui lui sont dus comme Souveraine et comme Mère. Racontez sa préexistence et tout ce qui s'y rattache pendant quarante siècles, sa vie proprement dite et les prérogatives et les grâces dont Dieu l'a si largement comblée, sa vie ressuscitée longue déjà de dix-huit siècles, par conséquent, ses apparitions, ses œuvres miraculeuses si nombreuses que les siècles ont dû renoncer à les enregistrer. Toutes ces connaissances si précieuses, à quel degré sont-elles répandues dans les familles ? Répandez-les, mes sœurs, de toutes parts. Les pages que vous venez de lire ne sont qu'un abrégé bien succinct de ce vaste sujet. Mais encore peuvent-elles vous suffire pour vous mettre sur la voie. Tant que vous n'aurez pas enrôlé tous les habitants de notre patrie sous la puissante bannière de Marie, ne vous donnez point de repos. Inspirez son amour à tous les âges. Depuis le petit enfant qui ne commence qu'à bégayer jusqu'au vieillard qui se meurt, que tous lui

rendent hommage, et que la France entière puisse dire dans une universelle allégresse : Je suis le peuple, la famille de Marie !

O Marie, quand donc luira un si beau jour ? Quand rivaliserons-nous avec Dieu lui-même pour vous rendre les honneurs que vous mérite votre sublime dignité de Mère de Jésus-Christ ? Quand vos fils d'adoption vous aimeront-ils comme vous aima votre divin Fils Jésus ? Quand la terre sera-t-elle pour vous une image du Ciel ? Vous seule, ô Marie, pouvez nous obtenir ce bonheur. Nous vous le demandons comme la plus grande de toutes les faveurs. Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

CHAPITRE XXIX.

L'Immaculée Virginité de Marie célébrée entre tous ses priviléges, troisième moyen d'obtenir qu'elle soit notre providence.

Nous n'avons pas épuisé l'énumération des moyens que nous avons de nous rendre Marie propice. Pour gagner sa bienveillance, vénérées chrétiennes, et pour obtenir de Dieu par elle tous les biens qui nous manquent, nous avons, en nos jours, un moyen spécial qui tient le premier rang parmi tous ceux dont nous venons de nous entretenir. Ce moyen c'est Dieu lui-même qui nous l'a offert par la voix du Pontife suprême, et c'est pourquoi nous avons dit ailleurs : « Lorsque Jésus-Christ glorifie ainsi sa Mère d'une nouvelle gloire, c'est qu'il prépare à la terre de nouvelles faveurs. » J'ai nommé l'Immaculée Conception de Marie.

Oui, mes vénérées sœurs, l'Immaculée Conception, l'innocence sans tache de Marie, reconnue et glorifiée dans le monde : voilà le privilége sauveur auquel Dieu attache tout particulièrement notre salut, notre

bonheur, tout notre avenir. Ce n'est pas ma persuasion personnelle qui n'est rien. C'est la persuasion générale.

Depuis des siècles déjà, d'illustres serviteurs de Dieu, contemplant d'un regard prophétique l'heureuse époque où Marie serait proclamée conçue sans la tache originelle, la saluaient comme un nouveau sourire du Ciel à la terre. Le bienheureux Léonard de Port-Maurice entre autre, aimait à dire à ses religieux : « Prions, afin que le Saint-Esprit inspire à notre Saint-Père le Pape d'embrasser avec ferveur une œuvre d'une si grande importance et de laquelle dépend le repos du monde. Je tiens pour certain « que, si on rend ce solennel hommage à la Souve- » raine Impératrice, Marie, il se fera bientôt après » une paix universelle. Oh! quel grand bien! oh! » quel grand bien ! »

C'est aussi la persuasion de toutes les grandes âmes de notre temps. Entendez-les, dans leur zèle à faire honorer Marie, nous parler plus que jamais de sa pureté sans tache, et nous presser de recourir à son Cœur immaculé. Ce Cœur nous est montré comme le sanctuaire, le refuge assuré où la miséricorde divine attend les nations et les individus. Le nom de Marie, ce nom que tant de générations ont béni, l'Eglise ne veut plus, en quelque sorte, que nous le prononcions, sans nous rappeler en même temps que l'éclat n'en n'a jamais été terni.

Que dirai-je encore, quand un grand jour a brillé, et que le successeur de Pierre, résumant en lui le présent et le passé, a fait entendre sa voix? Qu'est-ce

qui a mû son cœur et sa foi? Les grands maux de la terre, d'un côté, et de l'autre, la certitude de leur trouver un remède dans Marie proclamée sans tache, plus pure qu'Eve, à l'instant même où elle sortit vivante des mains de son Créateur. Que la persuasion des saints soit aussi la nôtre, mes sœurs. C'est, éclairés par des lumières divines que les saints appelaient ce jour et en chantaient d'avance les suites heureuses. C'est sous l'inspiration de l'Esprit-Saint que le Souverain Pontife a parlé et décerné à Marie ce glorieux triomphe, notre espérance.

Oh! quand le monde entier aura-t-il compris le signe de Dieu et répondu à la grande voix partie de la Ville Eternelle?

Et comment, me direz-vous, les honneurs rendus au privilége de l'immaculée virginité de Marie peuvent-ils devenir pour tous et pour chacun, pour les nations et pour les individus, une planche de salut?

1° Qu'est-ce que la glorification de l'immaculée virginité pour Marie? Le comble de la gloire, comme pour le démon le comble de l'humiliation. Si c'est vraiment aujourd'hui que le pied virginal pèse de tout son poids sur la tête du grand ennemi; si par cette glorification le démon est frappé du dernier éclat de la foudre dont il fut menacé, il y a soixante siècles, par elle aussi Marie est élevée à un degré de gloire jusqu'alors inconnu. Cette innocence entière, c'est son plus magnifique privilége, celui qui la met à la tête de l'humanité, celui qui est la source et la condition de tous les autres. L'exemption de la plus légère tache a pour elle plus de prix que le diadème

royal qui lui ceint le front. Louer, célébrer, exalter la prérogative qui lui est chère entre toutes; chanter le bonheur qu'elle a eu d'être affranchie de toute souillure, même de la souillure originelle : voilà donc certainement l'hommage qui lui cause le plus de joie. Car on flatte plus délicatement une grande reine en louant ses nobles qualités, qu'en célébrant sa puissance et la gloire de sa couronne. C'est donc aussi l'hommage le meilleur pour mériter son affection, attirer ses regards miséricordieux sur les besoins de la terre et faire pleuvoir des grâces nouvelles sur le monde.

2° Le dogme de la virginité sans tache, publié à toutes les oreilles, infiltré, gravé dans toutes les âmes, est le dogme le plus propre à améliorer les idées et, par conséquent les mœurs, parce qu'il est le plus en rapport avec les tendances de la société.

Il y a ordinairement dans un siècle un mot qui résume toutes les aspirations, une idée qui domine, une passion qui captive les esprits et les cœurs et qui les entraîne. Ce mot était, au XVI^e^ siècle, celui de réforme ; au XVIII^e^, celui de liberté. Aujourd'hui, c'est celui de progrès. Oui, le progrès, voilà le mot magique du moment, la passion dominante de notre temps. Voilà l'idée qui obtient non-seulement les sympathies, mais les adorations et les hommages universels. Et que faut-il entendre par ce mot de progrès? C'est une soif de l'homme d'arriver à de plus grandes lumières et à des conquêtes plus étendues sur la nature. C'est l'aspiration à plus de dignité, à plus de grandeur, à plus de royauté pour la nature

humaine. C'est le pressentiment qu'un jour va arriver où l'homme aura la toute-puissance sur le globe et aura ainsi retrouvé tous les pouvoirs perdus par Adam coupable. C'est l'espérance de rencontrer dans toutes ces merveilles futures des jouissances qui seront le bonheur. C'est enfin le désir d'appeler tous les hommes au même bien-être, en les élevant aux mêmes connaissances.

Pénétrés, plus qu'ils ne s'en rendent compte, des doctrines divines, nos contemporains ne séparent plus les peuples en races inférieures et esclaves, et en races supérieures et maîtresses. Ecoutez-les dire volontiers, comme saint Paul : Il n'y a plus ni Juifs, ni Gentils, ni Grecs, ni Barbares : il n'y a qu'une famille de frères.

Ces aspirations, ces croyances sont-elles opposées à la volonté divine? Loin de là, elles entrent au contraire dans ses plans. C'est Dieu lui-même qui appelle l'homme à grandir, et qui lui a donné cette vocation dès le paradis terrestre. *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*, dit le Créateur, avant de le mettre au monde. Devenez parfait comme votre Père céleste est parfait, dit Jésus-Christ, venu pour le faire rentrer dans la vraie voie. Ces paroles regardent aussi bien la science et la puissance qu'elles regardent la vertu. Le mal de l'homme n'est donc pas d'aspirer au progrès. C'est, au contraire, une ambition qui lui fait honneur. C'est celle d'un roi déchu qui se ressouvient de sa primitive grandeur et qui a soif de remonter les degrés qu'il a descendus.

Mais à côté du vrai progrès, il y a le progrès

faux. L'habileté de Satan fut de faire prendre le change à notre premier père. Le progrès glorificateur voulu par Dieu consiste à monter vers lui par l'obéissance et la soumission : « *Cherchez le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* » Le progrès proclamé par le démon consiste à s'affranchir de Dieu : mangez, malgré la défense divine et vous serez comme des Dieux. C'est-à-dire, désobéissez, et votre désobéissance doublera votre science et votre bonheur. L'homme écouta le démon, et au lieu d'une grandeur divine, il n'eut plus qu'une grandeur humaine, extérieure, mensongère et pleine de déboires.

Or, ni Dieu, ni le démon, ni l'homme n'ont changé. Aujourd'hui, comme à l'aurore de la création, Dieu veut que l'homme s'élève et s'honore, mais du côté de l'âme, avant tout; qu'il cherche le bonheur, mais à sa vraie source, qui est la perfection du cœur. Aujourd'hui, comme autrefois, le démon veut le tromper, et lui répète son éternelle formule : désobéissez ; en vous, en votre génie résident la grandeur et le bien-être que vous cherchez. Aujourd'hui, comme il y a six mille ans, l'homme sent qu'il est fait pour s'ennoblir et monter. Il y aspire et ses désirs sont d'autant plus ardents que le succès de ses recherches et les merveilles de ses découvertes et de ses conquêtes sur la matière l'enivrent davantage et l'exaltent jusqu'au délire.

Son malheur est de n'avoir rien appris de l'histoire de soixante siècles. Les apparences, la beauté des formes le séduisent, comme elles séduisirent notre

première mère, et le mènent aux mêmes désastreuses conséquences. Le voici admirant les richesses, les honneurs, les plaisirs; ne voyant de jouissance que dans leur possession, répétant sur tous les tons que ceux-là sont heureux qui les possèdent, et s'efforçant de se les procurer par toutes sortes de voies. Obéi, le démon triomphe, et les déceptions suivent l'erreur, l'erreur engendre le vice et le vice produit la misère. L'homme est dévoyé, il s'avilit, se faisant chair au lieu de rester esprit.

Telle est la situation, tel est le danger; tel est aussi un des grands motifs pour lequel Dieu a réservé pour notre temps plutôt que pour tout autre la préconisation de Marie. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, selon une loi providentielle, Dieu proportionne toujours les secours aux besoins du monde. Aux suggestions contemporaines du démon, Dieu vient opposer les siennes. Il ne se contente plus de nous dire : priez pour le progrès du règne de Dieu sur la terre, là est le vrai progrès, la vraie grandeur, ou bien, devenez parfaits comme votre Père céleste; car vous êtes créés pour vous façonner à son image et pour participer, même ici-bas, à un commencement de sa félicité.

Pour rectifier nos idées, il nous reporte à six mille ans de distance, il vient poser sous nos regards, par le ministère de son Eglise, sous les traits aimables de Marie immaculée, le type, le modèle par excellence de la vraie grandeur. Qu'est-ce, en effet, que Marie, en tant qu'elle est immaculée? C'est la nature humaine dans toute sa grandeur primitive, telle

qu'elle est sortie des mains de Dieu lorsqu'il a dit : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* » En la présentant au monde avec l'innocence d'Eve, et en conviant le monde à fêter cette pureté incomparable, bien supérieure à celle d'Eve, il dit à tous : « ô hommes, regardez bien, voilà celle dont vous devez être fiers, comme une famille, comme une nation est fière des personnages illustres qu'elle a produits. Sa gloire est votre gloire et son honneur votre honneur. Voilà celle dont vous pouvez dire, comme Adam de la première femme : « Voici l'os de nos os et la chair de notre chair. Elle est grande, elle est noble, vous ne pouvez le nier; mais sa grandeur ne lui vient pas de ce qui est extérieur et étranger, elle lui vient de ce qui est intérieur et personnel. Voulez-vous être grands, voulez-vous être nobles comme elle, comme elle soyez parfaits, soyez chastes, soyez purs. »

*
* *

De là, ce grand dogme de l'immaculée virginité n'est pas seulement propre à rectifier nos idées, il est propre aussi à épurer nos mœurs et le remède le plus en rapport avec les besoins de la société.

Nous avons vu combien notre société ressemble malheureusement à la société païenne, et aussi combien la virginité dont Marie a arboré la première le glorieux étendard, a contribué puissamment à l'arracher à la corruption une première fois. Elle a donc besoin d'entendre une doctrine différente de celle qui l'envahit, la doctrine de la pureté sans tache.

Aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, l'innocence dont le monde a besoin pour se retremper, c'est l'innocence absolue, parce que seule elle est une protestation suffisamment éloquente contre tout ce qui souille les créatures de Dieu. Seule elle possède le pouvoir et la force de charmer les âmes et de les transfigurer.

Dieu, mes sœurs, y a pourvu en nous présentant Marie comme immaculée. C'est pour cette raison aussi qu'il a fait poser sur son front une si radieuse couronne et l'a placée aux regards du monde dans une gloire qui doit rejaillir sur la société toute entière. L'homme reconquérant les pouvoirs perdus, Dieu a voulu qu'il pût reconquérir aussi la sainteté perdue. Le monde poussant à l'amour de l'humanité dégradée, il a voulu pousser à l'amour de l'humanité pure, et par là inspirer un culte de compassion, de dévouement pour l'humanité déchue afin de la réhabiliter.

En nous appelant tous auprès de Marie immaculée, Dieu semble nous dire : ô hommes, regardez cette terre et les souffrances que vous y endurez. Est-ce bien là toute votre destinée? Ne voyez-vous rien de mieux? Elevez-vous plus haut. Contemplez ce cœur qui est celui qui me ressemble le mieux. Faites-vous à son image afin de vous faire à ma ressemblance. C'est parce qu'il est immaculé que j'ai été attiré sur la terre. Faites selon cet exemplaire et j'y serai attiré de nouveau pour vous rendre la paix, pour satisfaire votre soif de bonheur.

Oui, Marie proclamée immaculée, c'est le signal donné à la terre d'une régénération nouvelle. Marie

immaculée : voilà le drapeau autour duquel nous devons nous presser. Autour de ce drapeau l'Eglise appelle ses phalanges de doux, de pacifiques, de crucifiés, de chastes et de dévoués, et leur répète le mot de l'histoire : « *In hoc signo vinces* ; — Vous vaincrez par ce signe. »

Merci, ô mon Dieu, de votre grande miséricorde pour nous. Dans ce grand pêle-mêle il nous fallait un signe de ralliement et vous nous l'avez donné. Les hommes faisant leurs apprêts pour l'unité matérielle, vous faites les vôtres pour l'unité morale, vous leur donnez la main. A cette grande famille de peuples il faut une Souveraine pour la diriger dans la bonne voie et vous nous dites en nous montrant Marie immaculée : la voilà, suivez sa bannière.

Ah! puissent bientôt tous les cœurs redire à Satan, dans un magnifique et formidable concert, la grande malédiction des premiers jours : « *Ipsa conteret caput tuum* ; — Elle-même te brisera la tête. »

Debout donc, mes sœurs, et à l'œuvre ; comprenons le besoin du temps et le remède que Dieu y apporte. Qu'à nos yeux le mot de la victoire, le drapeau de nos batailles soit le nom de Marie Immaculée. Les mondains, les puissants nous trouveront peut-être insensés de mettre notre espoir dans ce dogme de l'immaculée virginité de Marie, de puiser nos armes dans le trésor de la médaille miraculeuse, de chercher notre organisation militante dans l'archiconfrérie et sous la bannière du Cœur sans tache. Laissons-les dire. L'avenir est à nous parce qu'il est à Dieu, et c'est à Dieu que nous obéissons.

Comme Dieu, posons Marie aux regards du monde, c'est-à-dire l'humanité saine en face de l'humanité malade, la pureté personnifiée en face de la corruption. Arborons et tenons levée bien haut cette bannière de l'immaculée virginité de Marie. Entendons la sainte Eglise nous appeler autour d'elle, en nous disant que dans ses plis est la certitude du triomphe.

Cherchons avec ardeur à augmenter le nombre des dévots à ce grand privilége de notre Mère. Faisons resplendir cette auguste perfection comme un astre nouveau qui éclaire le monde et le sauve. Que nos églises et nos maisons retentissent des acclamations en son honneur ! Que tous nos efforts tendent à lui gagner des cœurs.

Soyons bien convaincus qu'en les rendant purs comme celui de Marie, comme elle, nous aiderons à l'accomplissement de ce souhait divin : « *Adveniat regnum tuum.* — Que votre règne arrive. » Comme elle, les âmes purifiées attireront Jésus-Christ, et Jésus-Christ, nous l'avons dit, c'est la paix, c'est le bonheur, aussi bien sur la terre parmi les hommes que dans le Ciel parmi les anges.

O Marie, Vierge sans tache, versez donc sur nous quelques gouttes de ce vin céleste qui fait germer dans les âmes la virginité. Détachez nos cœurs des séductions et des plaisirs coupables pour les conduire aux saintes délices de l'innocence. Soyez l'étoile dont le monde a besoin pour retrouver Dieu. Attirez-nous vers vous par le charme inexprimable de votre pureté sans tache. O Marie, Reine des vierges ; Marie,

conçue sans péché; Marie, créée immaculée pour être notre Providence et notre modèle, priez pour nous qui avons recours à vous.

CHAPITRE XXX.

Les pratiques de piété : quatrième moyen de nous rendre propice la sainte Vierge et de l'avoir pour notre Providence.

Celui qui est fidèle dans les petites choses, sera fidèle dans les grandes.
(*S. Luc*, XVI, 10.)

Quand, pour faire planer sur le monde la glorieuse figure de Marie, avec la divine figure de Jésus-Christ, vous aurez, mes vénérées sœurs, fait rayonner sur les âmes le souvenir si doux de sa puissance, de sa bonté, de sa grandeur, de sa sainteté ; quand vous aurez fait connaître les priviléges si magnifiques dont elle a été comblée, et les ministères divins que le Ciel lui a confiés ; quand vous lui aurez fait rendre des honneurs, qui, si grands qu'ils puissent être, n'égaleront jamais ceux qu'elle a reçus de l'archange Gabriel, de Jésus-Christ, des trois augustes personnes de la sainte Trinité, votre mission vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de vos frères sera entrée dans la meilleure voie. Cependant il vous restera encore quelque chose à faire.

Voulez-vous, mes sœurs, que toutes les croyances et affections se concentrent et se fixent sur Marie, comme elles s'y fixèrent dans un beau siècle, le XIII^e^; que les fronts et les cœurs s'inclinent devant elle, pendant que les esprits s'inspireront pour sa gloire; que les sciences et les arts rivalisent de zèle à son service, pendant que les fidèles se prosterneront à ses pieds en sujets soumis, heureux de l'avoir pour Reine et pour Mère; que l'on chante avec bonheur son humilité, couronnée du diadème arraché à Satan, pendant que l'on couvrira le monde d'églises, de sanctuaires, de basiliques en son honneur? Attachez-lui les âmes par mille autres liens ajoutés à ceux que nous avons nommés dans les pages précédentes?

Il y a, en effet, mille autres manières d'être en rapport de famille avec elle. Donnons-en quelques exemples.

*
* *

Pour entretenir avec Marie de continuelles, d'intimes, de fructueuses relations, chaque saint a eu ses pratiques favorites. Saint Odilon n'entendait jamais prononcer son nom et ne rencontrait jamais son image sans faire une inclination profonde. Sainte Elisabeth, reine de Hongrie, toutes les fois qu'elle donnait l'aumône, demandait en échange la récitation d'un *Ave Maria*. Saint Louis de Gonzague, à neuf ans; sainte Thérèse, à douze ans; la bienheureuse Marguerite-Marie, à quatre ans, consacrèrent à Marie leur virginité. Saint Stanislas de Kostka, au commencement de chacune de ses actions, lui demandait sa

bénédiction. Saint Edmond avait toujours devant les yeux son image. Saint Charles Borromée jeûnait au pain et à l'eau la veille de ses fêtes. Saint Nicolas Tolentin, sainte Elisabeth, reine de Portugal ; saint Jacques d'Alcala, jeûnaient tous les samedis en son honneur. Le vénérable Olier n'essayait jamais un vêtement sans aller le lui présenter. Charlemagne portait toujours à son cou son image. Saint Henri, empereur d'Allemagne, dès qu'il entrait dans une ville, s'empressait d'aller dans quelque église lui offrir ses hommages. Saint Louis, roi de France, réunissait, chaque samedi, des pauvres dans son palais, les servait à table et leur donnait une aumône en son honneur. Sainte Jeanne de Valois employait ses mains royales à travailler pour la décoration de ses autels, et mettait tous ses soins à rehausser la splendeur de son culte. Je m'arrête, car je ne me propose pas de nommer ici tous les saints. Mais ce que je dois publier bien haut, c'est que ces pratiques, et mille autres également aimées, ont produit les meilleurs résultats, je veux dire la sainteté ici-bas, et dans le Ciel un bonheur infini.

C'est pourquoi, vénérées sœurs, enseignez l'estime des pratiques en l'honneur de la sainte Vierge, à tous ceux qui vous approchent. Montrez-leur que sans être obligatoires, elles ont cependant leur importance. Une pratique omise, négligée, après avoir été aimée et suivie, c'est une pierre retranchée à l'édifice du salut. Aucune des pierres qui composent un palais n'est nécessaire, prise séparément. Cependant, si vous les ôtez les unes après les autres, sur quoi

reposera la charpente? Aucune des millions de gouttes d'eau dont l'Océan est formé n'est nécessaire, considérée isolément. Cependant si le soleil venait à les enlever toutes, sur quoi navigueraient les vaisseaux? Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle dans les grandes; et celui qui sera infidèle dans les petites choses sera infidèle dans les grandes. Depuis le commencement du monde, l'expérience confirme ces divines paroles. Faites-en, mes sœurs, l'application aux pratiques en l'honneur de la sainte Vierge.

*
* *

Boleslas IV, roi de Pologne, portait nuit et jour à son cou le portrait de son père, comme un témoin de sa conduite, et comme le guide de ses actions. Lorsqu'il avait à entreprendre une affaire importante, il regardait l'image de son père et se disait à lui-même ces mémorables paroles : « Mon père, ne souffrez pas que je prononce une seule parole, ou que je fasse un seul acte indigne de votre nom et du haut rang où vous m'avez placé. »

Combien de fois, vénérées sœurs, la médaille ou le scapulaire, frappant le regard des chrétiens formés par vos soins, leur inspirera les mêmes sentiments, et les préservera peut-être de grandes chutes. Les livrées de Marie, ce sont des vêtements de sainteté. Portées avec foi, elles ne protégent pas seulement contre les dangers du corps, elles méritent des grâces de sanctification. Elles rappellent à celui qui les porte l'obligation de vivre chrétiennement, afin de les porter dignement. Les avoir sur soi, n'est-ce

pas prendre l'engagement de ne pas les déshonorer? Celui qui revêt les insignes de quelque ordre militaire ou civil, s'engage d'honneur à ne point les flétrir par des actions indignes. Une princesse voudrait-elle souiller dans la boue les riches parures dont elle fait son ornement? Ainsi, quel est le chrétien qui voudrait traîner dans la fange du péché les livrées de Marie devenues sa parure?

O saintes livrées, douces images, signes sacrés d'une tendre dévotion, puissiez-vous être toujours chers à nos frères et devenir pour eux une source de bonheur. Soyez toujours sur leurs poitrines, si vous ne pouvez être toujours sous leurs yeux! A vous, mes sœurs, le soin de rendre universelle la pieuse habitude de porter le scapulaire, la médaille et autres souvenirs de Marie. A vous de faire aimer ces saintes livrées qui ont inspiré tant de saintes pensées, qui ont préservé de tant de naufrages dans la vertu, qui ont été si chères aux saints.

*
* *

Enseignez aussi l'excellence des visites aux sanctuaires de Marie. Ces commémorations, ces fêtes, ces pèlerinages, en amassant, pour ainsi dire, des provinces sur un seul point, ces manifestations de villes entières, animées d'un même transport, ces chants unanimes, ces illuminations féeriques qui font ressembler une cité à un sanctuaire, ces érections de statues, dans nos églises et sur nos montagnes, toutes ces manières d'honorer Marie exercent une influence profonde, une des meilleures que puisse

sentir la société. Elles assainissent en quelque sorte l'atmosphère, et y combattent ces puissances mauvaises qui remplissent l'air, nous dit l'apôtre saint Paul. Elles nourrissent et ravivent la piété d'un grand nombre. Combien de fois même elles sont le point de départ de grandes conversions ?

Marie l'Egyptienne, une grande pécheresse, voit un jour de nombreux fidèles se rendre à Jérusalem, à l'adoration de la vraie Croix. Sans aucun désir de les imiter, elle se mêle aux pieux pèlerins. Elle arrive aux Lieux-Saints, et s'approche d'une église. C'est là que la grâce l'attendait. Elle jette un regard sur une image de Marie, placée au fronton de l'édifice. Ce regard suffit pour la faire rentrer en elle-même. Sa vie de désordre lui apparaît dans toute sa laideur. La honte, le regret, le repentir s'emparent d'elle. La voilà soudain devenue pénitente. Transfigurée, elle court au désert et, dix-sept ans après, elle y était encore. Elle y finit ses jours. Elle y devint sainte Marie l'Egyptienne que l'Eglise honore sur ses autels. Quel exemple, mes sœurs, et quelle leçon !

Vous les ferez donc aimer ces saintes et salutaires démonstrations de foi et de piété. Autour de vous, que de préjugés peut-être contre elles? Dissipez les erreurs, instruisez, éclairez les âmes, et amenez-les doucement à des pensées meilleures. Ne soyez satisfaites, que lorsque, comme vous, ces âmes parfumeront leur vie de souvenirs, de témoignages de dévotion envers Marie.

*
* *

Notre époque a plus d'un rapport avec l'époque tourmentée où vécut un de nos saints illustres, saint Dominique. Or, saint Dominique voulant régénérer la société de son temps, comme nous voulons régénérer la nôtre, comment s'y prit-il? Il laissa les savants, les politiques, les guerriers mettre leur confiance dans les secours humains. Il crut qu'il fallait, avant tout, compter sur la sainte Vierge. La dévotion à Marie, rendue plus florissante, lui sembla le vrai moyen, le vrai secret pour purifier les âmes, les ramener à la vertu, et attirer sur cette société, pleine de maux spirituels et temporels, des grâces particulières. Il se fit le missionnaire de Marie. Il publia ses louanges avec un zèle infatigable. Il s'attacha surtout à rendre familières aux fidèles les pratiques de piété, et parmi ces pratiques celle du rosaire dont le chapelet est l'abrégé.

Heureuse inspiration! Accueillie avec ardeur par les fidèles que l'on vit se presser en foule dans les églises pour la réciter, cette prière devint universelle. Parmi ces populations que désolaient les plus affreux scandales, elle produisit les plus heureux effets. Le mouvement hérétique fut comprimé, la religion refleurit, et les principes catholiques furent raffermis dans les cœurs ébranlés. Cette pratique du rosaire fut pour les sectaires plus terrible qu'une armée rangée en bataille.

Imitez saint Dominique, vénérées sœurs. Groupez les âmes autour de Marie. Affectionnez-les à la pra-

tique du rosaire ou à d'autres. Comme ce grand saint, vous ferez des merveilles.

*
* *

Et les pieuses confréries et associations de tous genres en l'honneur de Marie, ne vous les signalerai-je pas? Que leur excellence mérite d'être plus connue, plus appréciée? Que leurs avantages sont grands!

Ce sont des arches de salut qui protégent les âmes contre les naufrages spirituels. Ce sont, si vous aimez mieux, des compagnies d'assurance contre l'enfer et le purgatoire.

Elles le sont contre l'enfer par la réversibilité des mérites. Les prières, les communions, les bonnes œuvres des uns contrebalancent les indifférences et les fautes des autres et leur méritent des grâces toutes particulières de préservation ou de repentir. Certainement la prière même isolée du juste a une grande puissance sur le cœur de Dieu, quand elle est bien faite. Mais des prières mises en commun, qui se réchauffent et se complètent les unes les autres, ont une puissance infiniment supérieure. Vous savez la puissance du nombre. Ce qu'un soldat seul ne peut faire, une armée en vient facilement à bout. Cette vérité a inspiré ce vieil adage : l'union fait la force. C'est pour nous le rappeler sans cesse que la sainte Eglise nous fait chanter ces immortelles paroles : « Je crois la communion des saints. » Longtemps auparavant, l'Esprit-Saint avait dit : « *Væ soli!* — malheur à celui qui est seul! » Dès le com-

mencement du monde, Dieu avait dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

Préservatrices de l'enfer par la réversibilité des mérites, les confréries, les associations sont encore bien davantage préservatrices du purgatoire par le gain des indulgences dont elles sont enrichies. Par les indulgences, le chrétien ne participe pas seulement aux mérites de ses frères. Il entre en partage des mérites surabondants de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Il puise dans ce riche trésor de quoi diminuer ses dettes envers la justice divine. Il peut, chaque jour, abréger le temps de son futur exil, et avancer l'heure bénite de son entrée au séjour céleste.

Aussi, mes sœurs, les confréries sont-elles estimées de tout ce qu'il y a de meilleur au monde, et abritent-elles sous leurs bannières l'élite des chrétiens. C'est par millions que se comptent les fidèles qui leur appartiennent, qu'elles s'appellent Archiconfrérie du Cœur-Immaculé, Archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette ou de Notre-Dame de Lourdes, confréries des divers rosaires et des divers scapulaires, Associations des Enfants de Marie, ou de Notre-Dame de Salut, etc., etc. Regardez surtout, comme le rosaire, le chapelet pendant à toute ceinture de sœur de charité, de religieux ou d'apôtre, et comme sa récitation entre dans la vie pratique de tout chrétien. Or, le chapelet, le rosaire c'est la prière favorite, ordinaire de toutes les confréries et associations qui fleurissent dans le monde chrétien.

Dans ces pieuses familles, mes sœurs, vous ferez

entrer le plus d'âmes que vous pourrez. Ce sera votre rêve de chaque jour, votre sollicitude de tous les instants.

*
* *

Grande tâche, me direz-vous ! Oui, sans doute, mais le triomphe du bien est à ce prix. Et puis si la tâche est grande, elle est facile, pleine de douceurs, et féconde en resultats. Nous allons en juger.

La tâche est facile. En effet, l'amour filial envers la sainte Vierge n'est-il pas une de ces lois que Dieu avait promis d'écrire dans le cœur de ses disciples, et que Jésus-Christ y a gravée avec le sceau du Baptême. Or, cet amour une fois gravé comment le détruire? L'amour de sa mère n'est-il pas le sentiment indestructible pour l'homme, à tous les âges de sa vie, et l'image de sa mère, l'image que rien ne décolore? N'est-ce pas au cœur de sa mère que se plaît à venir raconter et l'homme fortuné son bonheur, et l'homme battu par l'adversité ses angoisses?

La tâche est pleine de douceurs et féconde en résultats. Peut-il y avoir de bonheur plus doux, quand il n'y a pas de vocation plus belle, de ministère plus cher à l'Eglise, plus béni du Ciel et plus aimé de Dieu, que de travailler à la diffusion, à l'affermissement et au triomphe du culte de Marie dans les âmes.

Quant aux résultats de ce grand don de Marie, les énumérerai-je de nouveau, lorsque dix-huit siècles ont déjà passé sous nos regards et nous ont fait ad-

mirer tant de merveilles? Assurément la vénération et l'amour pour Marie verseront, aujourd'hui, comme par le passé, des trésors de vérités et de vertus dans les âmes, à mesure que nous en populariserons les sentiments. La dévotion à Marie, augmentée dans la famille et dans le monde, y produira d'incomparables bienfaits. Elle amènera le triomphe de l'Eglise et le règne de Dieu.

Elle sera le bonheur des enfants. Quand la racine d'un arbre est intacte, les branches qui en naissent n'en sont que plus saines. Le fruit est toujours en rapport avec la sève dont il se nourrit sur sa tige. De même que les corps héritent des maladies des parents, de même les âmes héritent de leurs qualités ou de leurs défauts. Donc, si le sentiment de la dévotion à Marie est dans l'âme de toutes les mères, que seront les enfants qu'elles mettront au jour? Croyez-vous que ces enfants ne recevront pas, même avant de naître, quelques semences de cette vie surnaturelle qui les attend au Baptême?

En reposant neuf mois dans le sein de telles mères, ne deviendront-ils pas, dans ce contact mystérieux, des enfants de bénédiction? Oh! que de larmes, que de regrets, que de déchirements épargnés aux familles dont les enfants entendront, soit avant de naître, comme Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, soit au seuil de la vie, une parole de foi et d'espérance, une grâce de protection demandée à Marie!

Heureuses mille fois les mères qui placeront leurs enfants sous les auspices de cette Mère de toutes grâces, qui les berceront aux chants que son amour

inspire, qui les charmeront par le récit de ses bienfaits et le tableau de ses vertus, qui les conduiront à ses autels, qui leur donneront, comme récompenses préférées, ses souvenirs, et qui leur inspireront pour elle la dévotion la plus tendre comme la plus solide?

Bonheur des enfants, la dévotion à Marie sera aussi le bonheur des familles. Celui qui a dit : « Quand vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous, » peut-il manquer de se trouver dans une famille qui honorera Marie d'un culte domestique? Si la famille vaut ce que vaut une mère, que sera-ce d'une famille qui aura pour mère la Mère de Dieu, qui vivra et qui agira sous l'œil et sous l'influence de Marie, qui, dans toutes ses peines, dans tous ses intérêts, aura, comme les époux de Cana, Marie auprès d'elle, Marie toujours bonne, Marie toujours pleine d'une ineffable tendresse, Marie toujours puissante pour hâter l'heure de la miséricorde?

Marie sera le bonheur de tous ceux qui l'honoreront et l'aimeront d'abord du côté des vertus dont elle facilite l'apprentissage. Devant la tombe d'un général mort au champ d'honneur, le soldat enflamme son courage. Devant les grands modèles et les maîtres illustres, le peintre s'inspire et devient maître lui-même. Ainsi devant Marie, type sublime de perfection, enfants, jeunes hommes, jeunes filles, hommes de l'âge mûr, vieillards, tous pourront devenir maîtres en vertus.

Transportez dans les régions du midi les plantes chétives des climats du nord, elles y deviennent des

arbres. Ainsi, faites passer les âmes sous la tutelle de Marie, seraient-elles des âmes souillées de vices, elles deviendront bientôt des âmes pures, belles de toute la beauté des vertus. Comme les animaux venimeux, dit saint François de Sales, fuient la vigne en fleurs, ainsi le démon, le péché, fuient les âmes qui exhalent la bonne odeur de la dévotion à Marie. Sous l'irrésistible influence de ses vertus, le caractère devient meilleur, les habitudes bonnes se perfectionnent, les mœurs prennent cette heureuse gravité qui ennoblit et honore. En s'affranchissant des souillures de la chair, on acquiert le plus beau des empires, l'empire sur les sens, on devient immaculé. Mais pourquoi redire ce que dix-huit siècles d'histoire nous ont déjà appris ?

Enfin, non moins que par ses vertus, Marie sera le bonheur de tous par les bienfaits dont elle est la grande dispensatrice. En vérité, ne peut-on pas oser tout avec elle et tout lui demander? Ne doit-on pas tout espérer par elle, alors que par elle Dieu lui-même se fait de la famille pour en faire sa propre famille ?

Oui, telle devint la maison d'Elisabeth, dès le moment où Marie y fit son entrée, et la maison des époux de Cana, après qu'elle y eût été invitée ; telle deviendra chaque famille, chaque paroisse, quand elle y sera filialement honorée, aimée et priée. Sous son patronage on tressaillera d'allégresse, comme Jean-Baptiste ; on se sanctifiera, comme Elisabeth ; on aura part aux richesses de son amour, comme les

mille millions de suppliants que dix-huit siècles ont vus à ses genoux. Oh ! quel grand bien !

O Marie, notre Providence et notre tout, nous serons plus que jamais à vous. Mille liens nous attacheront à vous. Nous aimerons le rosaire, le chapelet, c'est vous-même qui nous le présentez. Nous aimerons votre médaille, c'est vous-même qui nous la révélez. Nous aimerons les visites en vos sanctuaires, c'est vous-même qui nous les demandez. Nous aimerons tout ce qui nous rappelle votre doux souvenir, tout ce qu'ont aimé vos plus dévoués serviteurs, les saints, tout ce que la sainte Eglise approuve et encourage par la richesse de ses indulgences, c'est vous-même qui nous y invitez par les mille témoignages d'amour que vous nous donnez. O bonne Mère, Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

LES FEMMES CHRÉTIENNES

3e LEUR MISSION INTÉRIEURE OU VIS-A-VIS D'ELLES-MÊMES.

CHAPITTE XXXI.

Les femmes chrétiennes, pour être apôtres, 1° doivent être des Marie en sainteté, ou chasteté, lui ressembler par le cœur.

Jésus commença à agir, et il enseigna ensuite.

Les pages que vous venez de parcourir, mes sœurs, font votre part bien belle sur la terre. Elevées à l'honneur incomparable de coopérer à la glorification de Dieu dans les âmes et à la formation des saints, que vous devez être fières, je vous le redis encore, d'une si sublime et si glorieuse vocation qui vous rend semblables à Marie?

Toutefois, vénérées sœurs, il ne faut pas vous le dissimuler, ni vous faire illusion. Vous ne vous acquitterez bien de votre mission envers les âmes, qu'autant que vous en remplirez une envers vous-mêmes, que vous aurez avec Marie une autre ressemblance, celle du cœur, de l'intelligence et de la volonté.

Et d'abord, il vous faut avec Marie la ressemblance

de cœur. Vous vous rappelez avec quel soin Dieu a préparé le Cœur de Marie, et avec quel zèle Marie s'est exercée et formée à toutes les vertus, dans le temple de Jérusalem, dans la maison de Nazareth, et pendant toute sa vie. C'est par ses vertus qu'elle a plu à Dieu, et qu'elle a contribué à se rendre digne de devenir la collaboratrice de Jésus-Christ et la corédemptrice du genre humain. C'est par Marie immaculée que Jésus-Christ a sauvé le monde. C'est par des femmes pures qu'il le veut purifier et sauver toujours. Comme à Marie, la sainteté vous est donc nécessaire. Je vais le prouver.

J'ai à peine besoin de dire que c'est la sainteté qui donne puissance auprès de Dieu. Dieu écoute, il est vrai, le pécheur. Mais c'est du juste qu'il est écrit : « *Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent.* » C'est un Elie, un Moïse, un Samuel qui touchent le cœur de Dieu. C'est un saint Pierre, une sainte Thérèse, une sainte Elisabeth de Hongrie, un saint François de Sales, une bienheureuse Marguerite-Marie qui obtiennent de Dieu des merveilles, et qui vont jusqu'à converser familièrement et visiblement avec les uns ou les autres des habitants du Ciel, pour le bonheur de la terre.

C'est la sainteté également, vénérées chrétiennes, qui donne toute puissance sur l'homme. Si c'est du cœur que partent les bonnes prières, c'est aussi du cœur que partent les bons exemples. « Un mauvais arbre, a dit Jésus-Christ, ne peut produire de bons fruits, ni une mauvaise terre de bonnes moissons. » Il en est de la conduite extérieure de l'homme, de

ses actes, de ses mœurs, comme de l'aiguille d'une montre. Si l'ouvrier veut que l'aiguille indique l'heure vraie, il faut qu'il dispose les rouages de sa montre de telle sorte qu'ils se communiquent le mouvement et le transmettent à l'aiguille. Ainsi pour que nos actions soient constamment bonnes et exemplaires, il faut que nous réformions, que nous réglions le mouvement qui est en nous. Si nous voulons que la vertu brille sur nos fronts, que la douceur découle de nos lèvres, que la virginité colore nos joues, que la modestie règle tout notre extérieur, il faut que chacune de ces vertus ait son siége dans notre âme. L'âme et le corps étant en communication perpétuelle, toute habitude de vertu reluit du sein de l'âme sur son enveloppe terrestre et y trace des sillons heureux.

De là, dans la physionomie, ces singulières illuminations qui se font jour sur le visage, ces lueurs qui montrent le corps comme un sanctuaire où luit une lampe divine, et qui attendrissent les regards de ceux-là même dont Dieu ne possède pas l'amour. Dans le juste, dans le saint, la vertu se décèle elle-même, semblable à l'humble mais odorante violette qui, cachée dans les buissons, se trahit néanmoins par la douceur de ses parfums. Du juste s'échappe, comme des reliques des martyrs, une sainte influence, et c'est pourquoi on ne s'en retourne jamais d'auprès de sa personne sans se sentir meilleur. C'est l'histoire des disciples d'Emmaüs, lorsqu'ils faisaient route, sans le reconnaître, avec le Juste par excellence, le Sauveur ressuscité. « *Nos cœurs*, disaient à leur retour, ces heureux voyageurs,

nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants pendant qu'il nous parlait. » O visages des saints, douces lèvres accoutumées à louer Dieu, couleurs sacrées de la vertu, que vous donnez d'éclat et de puissance à ceux qui vous possèdent et heureux qui vous rencontre.

Réels et visibles en tout, vrai chrétien, ces magiques effets de la vertu sont encore plus visibles dans la femme. Fidèle à la pratique de la vertu, la femme, plus que l'homme, devient digne, honorable, et revêt une grandeur qui n'appartient qu'à elle. Nulle parure ne vaut cette parure pour elle. La vertu, précisons mieux, la chasteté, source et gardienne de toutes les autres vertus, la revêt d'un caractère auguste, je dirai presque divin, qui commande en sa faveur les hommages, et lui concilie une estime mêlée de respect.

Rien de plus vénérable qu'une chrétienne dont une sainte pudeur embellit le front, et dont toute la conduite resplendit de l'éclat qu'elle projette autour d'elle. O sainte pudeur, aimable modestie, grâce suprême surpassant toutes les grâces, fleur immortelle que le temps ne saurait flétrir, beauté céleste qui ne peut périr, combien tu réfléchis d'attraits sur ceux qui te cherchent et savent te conquérir? Avec quelle éloquence tu prêches et tu sèmes sur tes pas les bonnes pensées, les bons désirs et les bonnes actions? Quel beau spectacle présenterait une ville, une province peuplée de chrétiennes, qui feraient de la modestie leur plus bel ornement? Ce serait une image du Ciel sur la terre.

Source de puissance auprès de Dieu, source de vertus auprès des hommes, la chasteté est encore une source de dévouement pour ceux qui la possèdent. Interrogez l'histoire. Quelles sont, à toutes les époques du catholicisme, les femmes qui se sont le plus signalées par les prodiges de leur charité, sinon celles qui ont brillé en même temps par les prodiges de leur pureté?

Les saintes martyres, avant de se dévouer à la religion jusqu'à l'effusion du sang, lui étaient déjà dévouées de toute l'énergie de leur volonté par la pratique de la chasteté, soit dans le mariage, soit hors du mariage. Il en a été de même de ces nobles vierges, de ces reines admirables, de ces saintes femmes qui, dans les époques suivantes, se sont consacrées avec tant de générosité à l'œuvre d'affermir, de propager la religion, et de procurer le salut des âmes.

Et aujourd'hui, quelles sont ces femmes si empressées à courir jusque dans les îles éloignées, parmi les peuplades, hier sauvages, maintenant soumises à Jésus-Christ et civilisées? Leur langue annonce la bonne nouvelle de l'Evangile, et leur dévouement surhumain confirme la prédication du missionnaire et la leur. Ici, elles ornent le modeste sanctuaire; là, elles président à l'école, ou volent au secours du pauvre malade. Et si la persécution vient à éclater et à les surprendre au milieu de leurs saintes œuvres, reculeront-elles devant les menaces des bourreaux? Elles donneront des exemples à faire rougir les héros les plus vantés du paganisme

Eh bien, ces chrétiennes si dévouées, dont les œuvres et les triomphes s'étendent jusqu'au bout du monde, vous les connaissez. Elles s'appellent les vierges du Seigneur. Les Anges de la charité sont en même temps les Anges de la pudeur. Supprimez la virginité chrétienne, et vous verrez si les pauvres, les infirmes, les orphelins, les délaissés auront encore ici-bas des consolatrices et des mères. Demandez plutôt à nos frères séparés d'Angleterre, ou à nos frères schismatiques de la Russie, je ne dirai pas aux musulmans et aux idolâtres, pourquoi ils sont privés de toutes ces institutions de charité dont abondent les nations catholiques.

Oui, c'est la chasteté qui fait embrasser comme des sœurs toutes les misères de l'humanité. C'est elle qui fait voler sur les pas du vice, pour en réparer les ravages, comme sur les pas du malheur, pour en adoucir l'amertume. C'est quand elle est pure que l'âme s'ouvre à toutes les émotions de la tendresse, à tous les mouvements de la compassion, et qu'elle embrasse tous les intérêts de la charité. Où trouverez-vous une main plus douce et plus forte, un cœur plus dévoué et plus maternel que parmi ces vierges qui soignent l'enfance d'une multitude d'innocentes créatures abandonnées, ou qui inoculent de nobles vertus dans ces jeunes âmes sevrées pour quelques années des joies de la famille?

Ah! l'amour même de la mère, qui est l'amour le plus fort, le plus énergique, le plus entraînant, le plus intrépide de tous les amours, pâlit presque en présence de l'amour de ces mères improvisées, for-

mées par la grâce et la chasteté. Car enfin, si la mère se dévoue pour ses enfants, ces enfants sont une portion d'elle-même, tandis que les héroïnes de la charité se dévouent pour des êtres qui leur sont étrangers par les liens du sang, et dont les infirmités ou le malheur sont les seuls titres qui les recommandent à leur sensibilité. Voulez-vous connaître le secret du dévouement de ces saintes filles? Ce sont des vierges consacrées par un engagement solennel à la triple pureté du corps, de l'esprit et du cœur.

La virginité sèvre l'âme et la dégoûte des joies puériles, des plaisirs énervants, des satisfactions égoïstes. Quand un cœur est le siége de la pureté et de la sainteté, le dévouement y naît aussi naturellement qu'un bon fruit sur un arbre de choix. Disons plus : le dévouement n'y germe bien, il n'y grandit bien qu'à côté et à l'ombre de cette vertu. De sorte que la femme est d'autant plus affectueuse qu'elle est plus pure.

Voulez-vous, mes vénérées sœurs, vous convaincre davantage de cette vérité? Etudiez la femme au sein de la famille. Regardez bien. La sœur qui aime ses frères d'une affection sans bornes n'est-elle pas celle qui vit dans la virginité? L'épouse la plus tendre pour son mari n'est-elle pas celle qui est la plus fidèle aux serments jurés au pied des autels? La mère la plus dévouée à ses enfants n'est-elle pas en même temps la chrétienne la plus réservée dans ses mœurs?

Considérez, au contraire, la femme qui commence

à se relâcher dans sa conduite. Les mêmes taches qui altèrent sa pureté n'émoussent-elles pas aussi sa sensibilité? Je n'en citerai qu'un exemple tiré de l'Evangile. « Hérode, le jour anniversaire de sa naissance, fit un festin aux grands de sa cour. La fille d'Hérodias étant entrée dans la salle du festin, et ayant dansé, plût à Hérode. Le roi lui dit : Demandez-moi ce qu'il vous plaira, et je vous le donnerai. La fille étant sortie, dit à sa mère : que demanderai-je? Sa mère lui répondit : la tête de Jean-Baptiste. Et rentrée aussitôt en grande hâte : je veux, lui dit-elle, que vous me donniez à l'heure même, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. Hérode envoya un de ses gardes. Et ce garde étant entré dans la prison, coupa la tête du prisonnier, l'apporta dans un bassin et la donna à la fille, et la fille la remit à la mère. » S. Marc, VI.

O fille cruelle! O mère barbare, ô monstres! On vous offre des honneurs, de l'or, des terres, des châteaux, la moitié même d'un royaume! Et vous, ce qui vous tente, c'est une tête, c'est du sang!... N'en soyons pas surpris. Cette fille et cette femme, ce sont deux impudiques. Et il n'est pas de passion plus intraitable que l'impureté, surtout dans une femme. Pour la femme impure, il n'y a plus rien de sacré. En voulez-vous une autre preuve?

Faut-il vous faire le portrait des malheureuses qui abandonnent leurs enfants nouveau-nés, ou qui portent sur eux une main homicide? Quand elles immolent sans frissonner ces pauvres petites créatures, n'y a-t-il pas longtemps qu'elles ont immolé la virgi-

nité, qu'elles en ont traîné dans la boue le délicat vêtement ?

La mère elle-même, qui a été pleine des grâces du sacrement de Mariage, si elle porte son cœur hors du sanctuaire de la famille, elle n'échappe pas à ces instincts pervers, vis-à-vis de ses propres enfants. La preuve en est dans la facilité avec laquelle elle néglige leur éducation, gaspille leur patrimoine et fait bon marché de leur avenir, de leur honneur et de leur bonheur.

Tant il est vrai que la vie n'est que l'écho du cœur. Quand une âme est pure, le cœur s'élève, s'ennoblit et s'ouvre à tous les meilleurs sentiments. Mais dès l'instant où elle s'oublie, tout s'altère en elle. Sa parenté, sa famille, son honneur, sa conscience, son Dieu, son éternité, rien ne l'arrête. De sorte qu'il n'y a pour la femme, on peut l'attester, qu'un seul vice et une seule vertu. Chaste, elle est capable de tout bien; non chaste, elle devient capable de tout mal. Ses autres qualités peuvent être altérées, sans qu'elle cesse de mériter le nom d'épouse tendre, de fille respectueuse, de bonne mère, de digne veuve. Mais du moment qu'elle perd la pudeur, tous les autres dons de l'esprit et du cœur ne lui servent de rien. On peut même dire qu'on ne comprend pas plus une femme sans pudeur, qu'un prêtre sans foi, ou un soldat sans bravoure.

Faut-il s'étonner maintenant que les Apôtres et les Docteurs de l'Eglise aient tant insisté sur la chasteté? Quand saint Pierre s'écriait : « Rendez vos âmes chastes, pour les soumettre à la charité, à cette mu-

tuelle tendresse qui naît d'un cœur simple, » il disait vrai. Un cœur ne peut pas être embrasé du feu de la charité s'il ne bat pas sous les douces émotions de la chasteté.

Saint Paul écrivait à son tour : « Ne mettez pas votre ornement à vous parer au dehors par la culture de vos cheveux, ou par des ornements d'or et par la beauté de vos habits, mais par une pureté incorruptible. » Le grand Apôtre savait aussi que si la piété et la pudeur dans la femme sont prodigieusement fécondes pour le bien, son impiété et son dévergondage sont horriblement contagieux pour le mal.

O chrétiennes, étudiez-vous donc à devenir des miroirs fidèles de la virginité de Marie. Gardez vos âmes enrichies de lumières, ornées, splendides des beautés de la céleste vertu. Si vous voulez dominer le monde, consacrez-vous à la chasteté. Plus vous serez chastes, plus vos cœurs s'ouvriront facilement à l'amour du bien, à l'abnégation de vous-mêmes, et au dévouement pour les autres. Soyez chastes et formez des âmes chastes; c'est le plus grand don que vous puissiez faire à vos familles, à la société, à la patrie. Quand vous aurez fait de vos jeunes gens et de vos jeunes filles une génération chaste, on goûtera de nouveau le bonheur que l'on ne connaît presque plus. On aimera à vivre entre son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, comme on aime aujourd'hui à vivre dans les théâtres et les assemblées tumultueuses. La maison paternelle ne pèsera plus. Fut-elle une chaumière, on la préférera à un palais.

On ne demandera plus à aller mendier auprès du monde des plaisirs mensongers. Les plaisirs vrais de la famille paraîtront cent fois plus doux. On aura retrouvé les délices de Nazareth, parce qu'on en aura retrouvé les vertus.

O Marie, ô Vierge sans tache, obtenez à nos yeux d'être purs comme les vôtres; à nos oreilles, d'être fermées à tous les discours frivoles et vains; à nos cœurs, de ne battre que pour les ravissantes délices de la virginité. Rendez-nous détachés comme vous des biens et des plaisirs du monde. Apprenez-nous à ne soupirer avec vous que pour les chastes plaisirs de la bonne conscience. O Vierge immaculée, Notre-Dame de la Providence, priez pour nous.

CHAPITRE XXXII.

Les femmes chrétiennes, pour être apôtres, 2° doivent être des Marie en science religieuse, lui ressembler par l'intelligence.

Il ne devra pas vous suffire, vénérées chrétiennes, de mouler votre cœur sur le Cœur de Marie. Vous devrez encore chercher à lui ressembler par l'intelligence, c'est-à-dire par la connaissance approfondie des choses de la foi. Notre époque, si pleine d'ignorance, n'a pas moins besoin de trouver en vous des foyers de doctrine que des miroirs de justice. Elle aura ce bonheur, si vous imitez Marie sous ce nouveau rapport.

Vous ne pouvez douter, mes sœurs, de la science étendue de la sainte Vierge. C'est le péché qui a obscurci l'intelligence, comme c'est le péché qui a incliné le cœur vers le mal. Marie, exempte de tout péché, a dû être aussi à l'abri de ses suites, à l'abri, par conséquent, de l'ignorance, aussi bien que de la concupiscence. Créée pure, immaculée, comme Adam et Eve, elle a dû avoir leur science,

comme elle a eu leur sainteté. Si la raison nous le fait pressentir, le saint Evangile va nous l'apprendre.

Reportons-nous à Hébron, au moment solennel où, Jean-Baptiste étant sanctifié, Elisabeth changée en prophète, et la maison de Zacharie transformée en un temple, Marie laisse tomber de son cœur et de ses lèvres son sublime cantique. Je ne vous demanderai pas pourquoi elle le chante, mais pourquoi l'Esprit-Saint en fait buriner les expressions par les Ecrivains sacrés dans des pages ineffaçables. Et je répondrai pour vous qu'il l'a voulu pour nous instruire.

Ce chant divin est assurément le chant de la reconnaissance d'un cœur tout plein des bienfaits reçus. Mais relisez-le attentivement. Si le cœur de Marie s'y épanouit dans la joie, son esprit, vous le verrez, y tressaille sous le flot des lumières qui l'inondent des plus vives clartés. Que sait-elle donc cette auguste Vierge? Elle sait plus de choses qu'un apôtre, plus qu'un docteur, plus que les plus grands génies. Sa science est immense. Chacune des dix strophes qu'elle prononce est un monde de richesses et de connaissances profondes. Le présent, le passé, l'avenir y sont pour elle sans obscurité.

En effet, elle connaît toutes les promesses consolatrices faites aux patriarches et renouvelées, dit-elle, de siècle en siècle à la race d'Abraham. Elle se voit, avec un étonnement qui la confond de gratitude et d'humilité, l'instrument choisi pour leur accomplissement. L'amour sacré de la patrie fait vibrer son âme, et, sous l'inspiration des clartés qui l'illuminent,

elle peint les douces complaisances de Dieu pour Israël dont elle chante le bonheur. Elle connaît les merveilles de la miséricorde divine, non-seulement pour son peuple, mais pour l'humanité entière, à travers les âges, et elle les déroule et les raconte avec transport : « *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum,* — Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. »

Pour son regard pénétrant, l'avenir n'a pas plus de nuages que le présent et le passé. Elle, encore humble fille d'Israël au regard du monde, elle sait sa propre histoire à travers les siècles chrétiens. Elle voit les générations qui passent et repassent devant son trône, et elle raconte leur conduite future envers elle, mieux que nous ne pouvons la raconter nous-mêmes, après dix-huit siècles d'hommages non interrompus.

Que dirai-je des prodigieuses connaissances renfermées dans ces magnifiques paroles : *Dieu a travaillé » dans la plénitude de sa force : il a dispersé les com- » plots des superbes avec les créations de leur or- » gueil, et il a glorifié les humbles. — Fecit poten- » tiam... dispersit superbos... exaltavit humiles.* » Marie ne peint-elle pas ici, à grands traits, les humiliations futures des ennemis du Seigneur, le triomphe de la Croix, les combats victorieux de l'Eglise, la glorification des enfants de la grâce, les gloires de l'humanité, en un mot, toute la restauration du monde opérée par l'Incarnation, la Rédemption et les enseignements du christianisme ? Oui,

mes sœurs, Dieu qui a voulu être appelé le Dieu des sciences, Dieu qui a enseigné à nos premiers parents la céleste doctrine ; Dieu qui, au grand jour de la Pentecôte, a ouvert l'intelligence des Apôtres, pour leur infuser le don des langues et la connaissance des mystères de la foi, a daigné donner aussi à Marie la science en partage, la science la plus étendue.

*
* *

Ce n'était pas assez que le saint Evangile constatât cette grande science de Marie. Telle qu'il nous la dévoile, elle serait pour nous un sujet d'admiration. Mais nous n'y trouverions pas une leçon suffisante. L'Esprit-Saint s'est donc plu à nous faire deux autres révélations de la plus grande importance. Par la première, il nous apprend que les divins mystères ont fait l'objet des méditations de Marie. A chaque grande circonstance de la vie du Sauveur, à chacun de ces moments où il manifestait quelque chose de sa divinité, *conservabat,* nous dit aussitôt l'Evangéliste, *conservabat omnia verba hœc, — Marie conservait en elle-même toutes ces paroles* qu'elle entendait, toutes ces merveilles qu'elle voyait. Elle les conservait, pourquoi? *Conferens*, pour les repasser en elle-même, les méditer, les peser selon toute leur excellence, et ajouter tous les jours de nouvelles lumières à celles qu'elle possédait déjà.

Mais était-ce son esprit seul qu'elle appliquait à cette méditation, à la manière de ces savants qui veulent seulement se rendre compte curieusement

des vérités qu'ils approfondissent? Non, dit l'Evangéliste, voulant nous faire une nouvelle révélation, ce n'est pas son esprit, c'est son cœur qui savoure les vérités saintes. *Conferens in corde suo*, c'est son cœur qui en confère avec lui-même, et qui en thésaurise les lumières et les grâces. Et pourquoi le cœur plutôt que l'esprit? Ah! sans doute, parce que c'est du cœur que procèdent, ainsi que l'a dit le divin Maître, les bonnes actions.

Marie médite avec son cœur les enseignements divins pour les rendre fructueux en elle. En effet, elle les rend féconds et fructueux de deux manières.

Elle y puise 1° un surcroît d'obéissance, d'amour et d'attachement pour son Dieu. Si elle prononce son immortel « *Ecce ancilla Domini*, — me voici la servante du Seigneur, » dans le sanctuaire de Nazareth; si son cœur tressaille de joie et de reconnaissance auprès de sa parente, à Hébron, c'est après qu'elle a été instruite par les paroles de l'Ange. La science qu'elle a recueillie dans son colloque avec le messager céleste, lui inspire et lui fait épancher au dehors les sentiments qu'elle éprouve. Son cœur déborde d'allégresse et de reconnaissance, parce que son esprit déborde de lumières.

Elle y puise 2° un surcroît d'amour pour le prochain. Car c'est après avoir reçu les enseignements du saint Archange que le zèle du salut des âmes la dévore, et qu'elle se lève et part en toute hâte pour le pays des montagnes. La science est pour elle le foyer du dévouement pour le prochain, comme elle est la source de sa reconnaissance envers Dieu.

*
* *

A l'école de Marie, votre Mère et votre modèle, vénérées chrétiennes, apprenez à aimer vous mêmes l'étude des vérités saintes. Oui, comme elle, étudiez, comprenez bien les dons de Dieu à votre égard et à l'égard du monde. Connaissez la religion avec toutes ses grandeurs, ses beautés et ses bienfaits. Sachez surtout comment elle vous a réhabilitées, affranchies, ennoblies. Rendez-vous compte des difficultés qu'elle a eu à surmonter, de la puissance qu'il lui a fallu déployer pour vous rétablir dans votre première condition de compagnes et d'aides de l'homme. Rachetées par elle, non-seulement de l'esclavage du péché, mais encore de l'esclavage de l'homme, apprenez à quel haut degré vous lui êtes redevables de tout ce que vous êtes.

Oh! si toutes les femmes connaissaient bien ces choses, leurs cœurs ne tressailleraient-ils pas, comme celui de Marie, en Dieu leur Sauveur? Ne s'attacheraient-elles pas à lui par les liens d'un amour ferme, inébranlable? Ne s'écrieraient-elles pas, avec tout l'élan de la reconnaissance : « *Ecce ancilla Domini*, — Seigneur, nous voici vos servantes, nous voici vos apôtres. »

La science de la foi, mes vénérées sœurs, ne vous enseignera pas seulement l'amour de Dieu, elle vous enseignera encore le prix des âmes, et elle vous inspirera le dévouement pour les sauver. Elle vous rendra empressées à voler partout où vous appellera le

feu du zèle. L'amour de la patrie et la soif de lui faire du bien vous porteront aux grandes, aux plus salutaires résolutions.

Par-dessus tout, mes sœurs, la science approfondie de la foi aura pour vous l'inappréciable avantage, en honorant votre dignité de missionnaires, de vous faciliter l'évangélisation de ceux qui vous approcheront.

La première qualité d'un ambassadeur, c'est la science, c'est la connaissance exacte des volontés de celui qui l'envoie. Il doit savoir ses pensées, ses vues, ses intentions, ses desseins. Représentantes de Jésus-Christ, comment seriez-vous capables de venger son honneur, de soutenir les intérêts de sa gloire, quand il est attaqué, calomnié, persécuté, si vous étiez ignorantes de ses désirs et de ses ordres? « *Vos testes mihi eritis*, — vous serez mes témoins, » vous dit le Sauveur, comme il le disait à ses Apôtres. Or, un témoin doit connaître l'objet de son témoignage. Il faut savoir rendre raison de sa foi pour faire toucher du doigt l'ignorance et la frivolité. Il faut savoir donner des raisons solides des croyances auxquelles on est attaché, et des pratiques que l'on aime.

La grande plaie de notre temps, c'est l'ignorance. « *Les vérités ont diminué parmi les enfants des hommes*, selon le langage du Prophète, et *les hommes ont cessé de comprendre.* » C'est pourquoi « *ils sont devenus semblables aux animaux sans raison.* » Or, d'où est venue l'ignorance générale?

Il faut bien l'avouer : elle a pour cause l'ignorance particulière des femmes.

Regardez autour de vous, à l'heure présente. Vous trouverez des femmes qui parlent bien, qui savent l'histoire profane, la musique, les arts d'agrément. Mais en trouverez-vous beaucoup qui sachent bien l'histoire de la religion, ses dogmes et sa morale? Connaissent-elles la religion, ces femmes qui ne remplissent le peu de loisirs que leur laissent les plaisirs que par une piété toute mondaine? La connaissent-elles, celles surtout qui ne se plaisent qu'aux récits fabuleux de héros imaginaires, et qui ne recherchent que les histoires de brigands et les récits des feuilles légères, au lieu des histoires de chasteté, de pauvreté volontaire, de charité chrétienne?

O mon Dieu! on donne au sommeil un tiers de sa vie; on ne refuse pas au corps pour le nourrir plusieurs heures par jour. Mais pour nourrir son âme du pain de la vérité, combien trouve-t-on de minutes, je ne dirai pas chaque jour, mais chaque semaine, et même chaque mois? Quelques minutes au confessionnal, de loin en loin, le dimanche une messe qui ne prend pas une demi-heure, n'est-ce pas là toute la religion d'un trop grand nombre?

Elles ont appris un peu de catéchisme sur les bancs de l'école et de l'église. Depuis qu'elles ont quitté ce livre qui devrait être gardé et aimé, comme une relique, ainsi qu'il l'était chez nos ancêtres, qu'ont-elles lu habituellement en fait de livres religieux? Quels livres de piété possèdent-elles, en dehors du *Paroissien* ou de la *Journée du Chrétien?*

Avec une si mince science, faut-il s'étonner de l'absence de toute croyance et pratique religieuses au sein des familles? Ah! comment une femme pourrait-elle inspirer à d'autres l'amour de la religion, quand elle n'en a elle-même que des idées incomplètes, mêlées à beaucoup d'idées fausses et à mille préjugés?

Faut-il s'étonner aussi si la plus petite impertinence d'un collégien suffit pour déconcerter une telle femme? Faut-il être surpris, s'il est même des chrétiennes qui vont jusqu'à prendre parti contre la religion? Elles ne rougissent pas de joindre leurs critiques à celles des impies. On les voit même se rire avec eux des choses et des pratiques religieuses? Il y a longtemps, mes sœurs, que le déplorable état que je vous signale a commencé. Depuis trois siècles, d'année en année, ou, du moins, d'une génération à l'autre, le mal a empiré. Aujourd'hui il porte ses fruits et l'avenir épouvante.

Arrêtez ce fléau, vénérées chrétiennes, en vous passionnant pour l'étude et la propagation de la science religieuse. Ne laissez plus le champ libre aux méchants, ici, répandant l'or à pleines mains pour favoriser la diffusion des mauvaises doctrines; là, ne cessant de semer l'erreur par leurs livres et leurs publications quotidiennes. Prenez exemple sur eux.

Ou plutôt, prenez exemple sur les saintes chrétiennes des temps passés. La foi qu'elles ont fait briller dans le monde était une foi solide, fondée sur la connaissance de la religion. Voyez la femme mar-

tyre. Le courage avec lequel elle a défendu la foi chrétienne devant les philosophes et les tyrans, jusqu'à les convaincre, nous dit assez combien ses enseignements lui étaient familiers. En embrassant la religion, elle s'empressait autant que l'homme de l'approfondir. L'histoire de sainte Cécile, portant toujours sur sa poitrine le saint Evangile, est aussi l'histoire d'un grand nombre de nobles vierges et de saintes femmes de cette époque si glorieuse. Elles faisaient de ce livre le sujet de leur lecture continuelle et de leurs méditations quotidiennes. Elles y cherchaient leurs délices, elles le savaient par cœur; elles se pénétraient de ses maximes. C'est, l'esprit nourri de la science sacrée, et le cœur fortifié par la grâce des sacrements, qu'elles bravaient les plus affreux tourments, et montraient cette inébranlable constance qui faisait l'admiration des païens étonnés, et le triomphe de la religion.

A l'époque des grands Docteurs de l'Eglise, on a vu les vierges et femmes chrétiennes, telles que sainte Catherine, sainte Paule, Olympiade, combattre les hérétiques, convertir les philosophes, former les Pères et les aider dans le développement et la défense du christianisme. Leur foi était éclairée autant que fervente. Saint Jérôme, parlant de sainte Marcelle et de sainte Paule, atteste que sainte Marcelle était aussi habile que lui dans l'interprétation de la sainte Ecriture, et dit de sainte Paule qu'elle ne se contentait pas de saisir le sens littéral de l'Evangile, qu'elle travaillait avec ardeur à en saisir le sens spirituel, allégorique ou mystique. Saint Augustin assure qu'il

dut le goût des choses divines à la science aussi bien qu'à la tendresse et à la vie exemplaire de sainte Monique, sa mère.

Dans les temps qui suivirent, les Clotilde, les Marguerite, les Elisabeth, les Hedwige, toutes ces reines qui ont fondé des royaumes; les Gertrude, les Brigitte, les Catherine de Sienne, toutes ces vierges illustres par leur piété, possédaient à un haut degré la science de l'Evangile.

Cette pieuse reine et mère, Blanche de Castille, qui redisait si souvent à son fils saint Louis : « Mon fils, je vous aime beaucoup, cependant j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds que de vous voir commettre un péché mortel, » où avait-elle puisé ce noble sentiment? Et cette pieuse mère de Sales qui, en montrant à son jeune François le clocher du village natal, au moment de se séparer de lui, lui disait : « Mon enfant, je te rappelle ton plus beau titre de gloire, celui de ton baptême; mon enfant, quand ton cœur sera froid, va le réchauffer au pied des autels, » où avait-elle appris à tenir un langage si chrétien, sinon dans l'étude approfondie de la science sacrée?

Oh! qu'une femme solidement instruite de sa religion est donc précieuse! En vérité, c'est le plus riche don que Dieu puisse faire à une famille. C'est la source cachée de son bonheur, le gage de sa prospérité. Car voilà la femme que l'on verra se dévouer corps et âme, au vrai bonheur de tous ceux qui vivront autour d'elle et sous sa douce influence.

Bel encouragement pour vous, vénérées sœurs, à

faire aussi de la science de la foi l'objet de vos sérieuses méditations. Oui, imitez ces grandes chrétiennes que nous venons de rappeler à votre mémoire. Employez à la lecture réfléchie des saints livres une partie de ce temps que trop de femmes de nos jours perdent dans la lecture des feuilletons et des romans. Loin de vous ces productions désordonnées d'hommes sensuels et dévorés par des passions abjectes. Loin de vous, même ces livres plus ou moins légers, dont la lecture, sans être absolument dangereuse, ne saurait cependant faire aucun bien ni à l'esprit, ni au cœur. Regardez plus haut. Etudiez les grandes magnificences, aimez les clartés virginales de la vérité chrétienne. Allez à toutes ces splendeurs incomparables qu'on appelle le christianisme. Ayez *la Vie des Saints*, le *Saint Evangile médité*, l'*Imitation de Jésus-Christ* et d'autres encore qui vous feront aimer la religion en en faisant ressortir les beautés et les bienfaits.

Ne vous contentez pas de lire et de méditer. Soyez avides d'entendre les instructions de vos pasteurs. Apportez à leur parole la même attention et le même respect que Marie prêta aux paroles de l'ange Gabriel. Car eux aussi sont ambassadeurs de Dieu, chargés de faire connaître ses volontés. En un mot, devenez des âmes lumineuses, et, projetant de divines clartés au sein de nos ténèbres contemporaines, méritez qu'il vous soit dit comme aux Apôtres : « *Vos estis lux mundi*, — vous êtes la lumière du monde. »

O divin Jésus, il a été dit de vous que vous êtes apparu sur la terre, non-seulement avec la plénitude

de la grâce, mais encore avec la plénitude de la vérité. Faites, ô bon Maître, que nous vous ressemblions, faites que nous vous connaissions!

Et vous, ô Marie, qui avez si bien mérité votre titre de siége de la sagesse, obtenez-nous d'être comme vous, non-seulement des miroirs de justice, mais encore des foyers de doctrine. O reine des Docteurs et des Apôtres, Notre Dame de la Providence, priez pour nous.

CHAPITRE XXXIII.

Les femmes chrétiennes, pour être apôtres, 3° doivent être des Marie en dévouement, lui ressembler du côté de la volonté.

Le champ spirituel que doivent féconder votre sainteté et votre science, mes vénérées sœurs, est immense, et pour le cultiver ne vous attendez pas à ne trouver que des douceurs. Où est le laboureur exempt d'arroser de ses sueurs le sillon auquel il va confier ses espérances? C'est assez vous dire que pour remplir votre noble mission, vous avez besoin d'être des Marie non-seulement du côté de l'intelligence et du cœur, comme nous venons de vous le démontrer, mais encore du côté de la volonté. Vous avez besoin de vous pénétrer des mêmes sentiments qui remplirent son âme, comme Reine des Apôtres et modèle des missionnaires, et qui furent les sentiments de Jésus-Christ lui-même et de tous ceux qui se sont dévoués de siècle en siècle au bien, au salut des âmes.

En un mot, vous avez besoin d'avoir le zèle, et les

qualités du zèle de Marie. Marie, en effet n'a pas seulement rempli, la première, les fonctions sublimes de l'apostolat. Elle a tracé la route à suivre et indiqué par sa conduite les qualités que doit en tout temps revêtir la charité pour les âmes. Recueillons ce nouvel enseignement.

Je vois d'abord en Marie un zèle prévenant, sourd au langage de l'amour-propre et n'obéissant qu'à celui de l'humilité et de l'oubli de soi-même. Quelle est cette habitation vers laquelle elle dirige ses pas? Est-ce dans un palais qu'elle va abriter sa gloire? Est-ce une femme environnée de l'éclat de la naissance qu'elle va visiter? Non, c'est la reine qui va visiter la servante, la Mère de Jésus-Christ qui prévient la mère de Jean-Baptiste. Elle sait sa dignité, elle sait la gloire dont doit retentir son nom dans tous les siècles, et cependant elle n'hésite pas à aller d'elle-même se mettre au service d'Elisabeth. Elle n'attend pas qu'elle vienne la trouver, elle s'empresse de la prévenir.

O favoris de la fortune, ô princes et princesses illustres, ô femmes de génie, ne craignez pas, dans la suite des âges, d'échanger le sceptre de la puissance, les douceurs de la richesse, contre le bâton et le dévouement du missionnaire; une princesse très grande, la plus illustre de toutes, a marché hardiment dans cette route avant vous.

O zèle de Marie, que vous êtes éloquent et instructif pour nous? Qui craindra de s'abaisser, quand la Mère du Sauveur s'humilie jusqu'à devenir presque la servante d'Elisabeth? A sa suite, qui hésitera à

déployer sans réserve, comme elle, abnégation et dévouement pour sauver les âmes?

Le zèle de Marie n'a pas été seulement un zèle prévenant; il a été un zèle prompt et généreux. « *Exsurgens autem Maria, abiit in montana cum festinatione.* — Marie se lève, elle part, et c'est en toute hâte. » Elle part et n'écoute ni prétextes de la nature, ni obstacles du voyage. Qui pourra nous donner une idée du bonheur et des jouissances de Marie dans sa maison de Nazareth, maison devenue si sainte, si vénérable, si auguste par la présence d'un Archange? Là, retirée, seule avec Dieu seul, loin des bruits du monde, uniquement occupée de ses devoirs, elle coulait ses jours dans une douce paix. Tout ne l'invitait-elle pas à ne déroger en rien à une vie si tranquillement recueillie, et à goûter seule les délices de l'union avec Dieu? Jeunesse, longueur du chemin, faiblesse de son sexe, délicatesse de son âge, habitude de la vie retirée : que de prétextes pour l'empêcher d'entreprendre ce laborieux pèlerinage auprès de sa parente! Mais le zèle du bien la dévore et ne lui permet pas d'en retenir captives les célestes ardeurs. Il faut qu'elle parte, et qu'elle parte précipitamment.

Quelle leçon pour vous, pour nous tous, mes sœurs? C'est bien ainsi qu'il faut faire, et voilà bien le zèle qu'il faut avoir. Non, non, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas nous contenter de regarder comment va le monde, quand notre Mère nous donne un si grand exemple, quand d'autre part les méchants travaillent de leur côté sans repos, et quand l'ennemi

sème hardiment l'ivraie dans le champ du père de famille. Non, il ne sera pas dit que les chercheurs de gloire ou de voluptés sauront mieux se dévouer que nous. Il ne sera pas dit que les parcelles d'or ou d'argent, ensevelies dans la terre ou incrustées dans les rochers, provoqueront plus d'énergie et de constance que chez nous le salut des âmes. Nous n'attendrons pas que les âmes viennent à nous. Comme Marie, nous irons résolûment, courageusement au devant d'elles pour leur porter les dons du Ciel, les richesses de la grâce, le bonheur de la foi.

C'est bien cet enseignement que nous donne notre Sauveur lui-même. Est-ce nous qui sommes allés le chercher au sein de sa gloire? Pendant les années de sa carrière évangélique attendit-il les âmes, à la maison de Nazareth, ou au temple de Jérusalem, ou dans quelque synagogue? Non, nous dit l'Evangile, il s'élança lui-même à la recherche des brebis perdues de la Maison d'Irsraël, pour les ressaisir et les ramener au bercail. Les lacs, les vallées et les montagnes entendirent sa voix tour à tour, aussi bien que les cités. Toute la Judée et toute la Galilée le contemplèrent infatigable, prêchant partout le royaume de Dieu, et guérissant toute langueur.

Ce zèle généreux, nos ancêtres aussi l'ont possédé. Comme le grand Apôtre, ils ont pu dire : « *Je me sacrifierai volontiers, je m'immolerai de grand cœur pour le salut de mes frères*. Ils n'eurent pas plutôt compris *la bonne nouvelle*, qu'ils la portèrent partout, depuis les réduits infects où gémissait l'esclave jusqu'aux palais dorés où trônaient les Césars. Se sen-

tant comptables du don qu'ils avaient reçu, ils travaillèrent généreusement à amener aux pieds de Jèsus-Christ de nouvelles âmes, et pour y réussir, ils furent aussi prodigues d'abnégation et de renoncement que de charité et de dévouement. Ils n'épargnèrent rien, et rien ne les effraya. C'est qu'ils étaient sans cesse soutenus, fortifiés par les exemples de zèle de Marie. Ils se rappelaient que si Marie a donné au monde la divine Lumière, c'est dans une étable ; si elle a élevé l'Enfant-Dieu, c'est dans l'exil, puis dans l'obscurité et la pauvreté de Nazareth ; si elle a concouru à la rédemption du monde, c'est en épuisant avec Jésus-Christ la coupe de toutes les douleurs.

Une autre pensée, un autre sentiment les dominaient et aiguillonnaient leur zèle. Ils étaient pleins d'une immense pitié et d'un inépuisable amour pour les âmes ; et quand on aime, il n'y a plus d'obstacle qui arrête. Regardez le Sauveur. Il nous aima : c'est pourquoi on le vit reposer sa tête enfantine sur la paille d'une étable, et, plus tard, fatiguer ses pieds aux cailloux du désert, et s'arrêter haletant au puits de Jacob. Il nous aima : c'est pour cela que ses disciples le virent suer le sang et l'eau sous les oliviers de Gethsémani, que la foule le contempla portant sa croix aux cîmes du Calvaire, et que le Ciel et la terre l'entendirent jeter au monde son suprême cri de zèle : « *sitio*, — j'ai soif, » la soif la plus dévorante et la plus inextinguible, la soif des âmes. O puissance de l'amour ! Voilà, vénérées sœurs, le secret de tous les dévouements, depuis dix-huit siècles.

Et pourquoi tant de pitié, tant d'amour pour les âmes? Pensez bien. Qu'est-ce qu'une âme? Faut-il le demander à Jésus-Christ? O Crèche de Bethléem! ô jardin des Oliviers! ô Prétoire! ô Calvaire! répondez pour le divin Maître. Qu'est-ce qu'une âme? Faut-il le demander à ces ardents missionnaires qui sacrifient famille, patrie, vie entière pour s'en aller sur des plages lointaines, afin d'en gagner quelques-unes à la foi? Qu'est-ce qu'une âme? Au besoin le démon lui-même pourrait nous répondre et nous instruire. Ne nous a-t-il pas répondu déjà lorsque, présentant à Jésus-Christ les royaumes de la terre avec leurs grandeurs et leur gloire, il lui disait : « *Omnia hæc...* — Toutes ces magnificences je vous les donnerai, si, vous prosternant devant moi, vous m'adorez. » Il met donc, lui aussi, les âmes, même une seule âme, au-dessus de tous les trésors de l'univers.

Mais qu'est-ce surtout qu'une âme dans le péché? Un pécheur, n'est-ce pas un infortuné qui a fait une perte immense? « *Lorsqu'il était dans l'honneur*, dit le Prophète, *il a manqué d'intelligence, et il s'est assimilé aux bêtes de somme.* » Des régions si belles de la vertu, il est passé aux régions si désolées du vice. Il a dissipé le don d'un bon cœur, d'une bonne conscience, d'une bonne première communion. Maintenant il s'appelle et il est le frère des démons, et les réprouvés l'attendent. O pauvre âme, qui pourrait ne pas avoir pitié de toi! Un enfant même ne montre-t-il pas le chemin au voyageur égaré. Ne

donne-t-on pas avec empressement le pain matériel au malheureux qui a faim?

Vous étonnerez-vous, maintenant, mes sœurs, des ardeurs du zèle déployé pour le salut des âmes? Si les âmes en elles-mêmes sont ce qu'il y a de plus grand sur la terre, et les âmes dépouillées de la grâce ce qu'il y a de plus digne de pitié, la mission de les sauver n'est-elle pas la plus glorieuse qui puisse exister?

Voilà une ville assiégée. Elle est sur le point d'être livrée aux horreurs du bombardement, de l'incendie, de la famine, du carnage. Un homme arrive et a l'habileté de la sauver. Quelle gloire pour cet homme? Quelle gloire aussi pour le chrétien dont les soins charitables sauvent une âme des ravages du péché et l'arrachent aux supplices de l'enfer? Arracher les moribonds à leur lit de douleur, troubler dans son silence la poussière du sépulcre pour la faire revivre, être associé au Créateur pour faire sortir du néant un monde, ce serait autant de missions sublimes. Aider à la sanctification d'une âme, procurer la conversion d'un pécheur, aider une âme à retrouver sa première innocence, faire l'office des Apôtres, de Marie et de Jésus-Christ, être associé à l'œuvre de la Rédemption du monde, quelle mission incomparablement plus sublime encore?

Oui, les plus grandes âmes devant Dieu sont celles qui enseignent à bien faire et qui convertissent un plus grand nombre de pécheurs. Jésus-Christ nous l'a bien montré, quand il a proclamé Jean-Baptiste

le plus grand des enfants des hommes. Que faisait Jean-Baptiste? Il prêchait aux âmes la pénitence.

*
* *

C'est pourquoi c'en est fait, vénérées sœurs, votre détermination est prise, irrévocable. Vous êtes de la grande armée des dévoués, et vous allez mettre à sauver les âmes la même ardeur que l'on montre à éteindre le feu, ou à secourir les victimes d'un incendie. Vous vous souviendrez que vous êtes ici-bas pour déployer la lumière, l'amour, le zèle, et que c'est là le splendide usage qu'il faut faire de votre temps. Le mal est là devant vous, debout, vivant, parlant, enseignant, il faut le vaincre. Les méchants guettent la vertu pour lui faire la guerre, il faut la guetter pour la défendre.

Ayez les vastes soucis de la charité, sachez que pour être vraiment dans l'esprit du christianisme, il faut donner à sa foi non-seulement l'adhésion de sa conscience, mais aussi le témoignage de ses actes. L'Eglise n'est pas seulement une Eglise enseignante, elle est une Eglise agissante. Faites comme l'Eglise. La foi, d'ailleurs, ne tend-elle pas à se manifester, comme le torrent à rouler ses flots, comme la fleur à exhaler son parfum, comme l'oiseau à chanter, comme le cœur à aimer? Jésus-Christ veut des œuvres de ceux qui disent l'aimer. A Pierre converti, il ne dit pas : restez à mes pieds, passez votre vie dans la contemplation. Il l'envoie au travail : « *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* Le vrai amour, c'est le zèle; la preuve de l'amour, c'est le dévouement

actif. Si vous m'aimez, allez. Vous vous reposerez dans le Ciel. Mais maintenant c'est la lutte, c'est la guerre, allez.

Sans doute le mal est grand, nous l'avons constaté ailleurs. Mais, après tout, des troupeaux de défaillants et d'apostats ne sont pas la France. Et puis le Christ veut sa France, il l'aime : il l'a tant de fois montré. Il nous aidera avec Marie notre providence.

Sans doute votre zèle rencontrera des ingrats. Mais quoique on démolisse son nid, l'hirondelle ne revient-elle pas tous les ans nous annoncer le retour des beaux jours? Quoiqu'on salisse la limpidité de ses eaux, le fleuve cesse-t-il de porter aux peuples des cités et des campagnes la richesse et la vie? Quoique on blasphème sa Providence, Dieu ne fait-il pas toujours lever son soleil sur les impies ?

Je le veux bien encore, les résultats ne répondront pas assez vite, ni assez abondamment à vos efforts. Mais regardez les fontaines. Elles ne cessent pas de couler, lors même que peu de personnes viennent puiser leur eau. Les âmes ne se moissonnent pas, elles se glanent ordinairement une à une. Voyez le laboureur confiant à ses sillons toutes les ressources de l'année suivante. Ce petit grain doit supporter les pluies et les froids de l'hiver, braver les orages et les chaleurs de l'été. Pour ce grain que de périls, que de dangers? Pour le laboureur que de temps à attendre le fruit de son labeur, et combien d'incertitudes ? Il sème néanmoins, et il espère. Il sème, et, après neuf mois d'attente, il recueille. N'avez-vous pas vu même les semences oubliées parmi les

décombres et les ruines finir par y prendre racines et parvenir à maturité? Ainsi, mes sœurs, en est-il de la semence de la vérité et du bien. Contrariée par les tempêtes des passions, jetée au milieu des ruines amoncelées par les vices, elle est souvent longue à germer; mais tôt ou tard elle finit par fructifier. Comme le laboureur, semez et espérez. C'est appuyés sur ces pensées et ces sentiments que nos pères ne désespérèrent jamais du monde au sein duquel ils vivaient.

Sachez aussi qu'il est des coups de grâce qui font tourner au profit de la religion jusqu'aux écarts même de l'erreur. Ainsi, quand Saul se rendait à Damas pour saisir les chrétiens et les charger de chaînes, pouvait-on prévoir qu'avant la fin de ce voyage, il serait changé, qu'à Damas même il serait baptisé, et que bientôt il deviendrait le plus zélé, le plus infatigable, le plus ardent des Apôtres. Lorsque Augustin courait, de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Milan, répandre avec tout le feu de la jeunesse les leçons de l'erreur, pouvait-on prévoir qu'il serait, peu de temps après, un des plus éloquents défenseurs de la foi? Sachez enfin qu'au jour où s'ouvrit la prédication évangélique, la société était plus malade qu'aujourd'hui. La parole de vie la transforma cependant. Douze hommes gagnant d'autres hommes christianisèrent une société toute païenne. N'était-ce pas chose plus difficile que de maintenir tout ce qui est debout et même florissant, et d'éclairer ce qui est égaré? Combien ne sont que flottants entre le bien et le mal, et qui auraient

seulement besoin d'entendre une bonne parole? Beaucoup ne sont-ils pas plus dignes de compassion que de blâme?

Le retour au bien est-il toujours si difficile? A quoi tient quelquefois une conversion? A un rien, à un mot. Un avis sage donné à propos et avec mesure n'a-t-il pas suffi plus d'une fois pour procurer les plus heureux fruits de salut? Le cœur ne garde-t-il pas le souvenir d'un bon conseil comme les plantes conservent la trace des liens qui les ont unies à leur tuteur?

Enfin Jésus-Christ, j'aime à vous le redire une dernière fois, ne compte pas que douze hommes à son service actif. Regardez autour de vous combien s'honorent de compter parmi sa milice d'élite dans tous les rangs de la société. Voyez ces milliers de prêtres, d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles qui s'associent et prennent part à toutes les œuvres catholiques. A l'heure qu'il est ne sommes-nous pas toujours la nation qui jette le plus d'apôtres sur toutes les frontières de la vérité? Ne multiplions-nous pas, comme elles ne l'ont jamais été, les sœurs de charité, les jetant comme une pluie de fleurs à travers les tristesses, les mécomptes, les douleurs, les désenchantements de l'ancien monde, et comme une pluie d'apôtres à travers les déserts du nouveau?

Considérez toutes ces institutions qui se fondent, tous ces ordres nouveaux qui se forment. Quels consolants symptômes? Voyez ce dévouement des laïques, des femmes de cœur, de ces hommes du devoir qui se mettent au service de la vérité et de la

charité. Voyez quel réveil admirable de la foi, que d'efforts magnanimes? Partout quelle généreuse ardeur, quelle germination prodigieuse, quelle féconde végétation des œuvres de toutes sortes qui montrent que Dieu travaille le monde pour la paix et l'honneur. Il y a une lutte terrible où les volontés se combattent avec acharnement. Mais il y a l'Eglise qui garde ses ancres et enfle ses voiles pour de nouveaux triomphes. Il y a les soldats de la foi qui sont fiers de la défendre. Et il y a Marie qui combat pour nous et avec nous.

Oh! non, Seigneur, les ouvriers ne vous manquent pas pour cette moisson que vous nous dites, dans votre Evangile, prête à recueillir. Ce qui nous manque davantage c'est le courage, c'est l'énergie de volonté, c'est ce feu que vous êtes venu apporter sur la terre. Mais, Seigneur, nous vous en supplions, vous allez le créer en nous, comme dans vos Apôtres, au grand jour de la Pentecôte, cet esprit de zèle et de dévouement que réclame de nous le temps présent, et cet esprit d'union qui est le secret de tous les triomphes, comme le lien de toutes les vertus. Et nous allons tous devenir autant d'instruments d'une habileté consommée dans l'art de vous conquérir des âmes.

O Marie, notre modèle et notre providence, obtenez-nous une parcelle de ce feu divin qui vous fit quitter avec tant de diligence et d'héroïsme votre douce et sainte solitude. Obtenez-nous cette charité généreuse qui sait prendre sur soi pour donner aux autres. Faites que nous sachions répandre, comme vous, partout où nous passerons, les richesses de la grâce et le bonheur de servir Jésus-Christ. O Marie, Reine des Apôtres, priez pour nous.

CHAPITRE XXXIV.

Triple source du dévouement, pour les femmes chrétiennes, voulant devenir des apôtres.

Notre tâche s'achève, mes sœurs. Après qu'il vous a été démontré que vous êtes appelées à transfigurer la société, et que pour la transfigurer, il vous faut tout naturellement ressembler à Marie en sainteté, en science et en zèle. Il me reste peu à faire. Cependant je serais incomplet si je passais sous silence un sujet grave et plein d'intérêt pour vous.

Certainement vous ne me demandez pas où vous puiserez et comment vous acquerrez la sainteté. La source est la même pour tous, vous le savez bien.

Mais vous pouvez très justement me demander où sera pour vous la source, le foyer de cette vertu spéciale, dominante, capitale, que tout ce livre a eu pour but de vous prêcher, le zèle. Voici ma réponse.

Toutes les vertus se tiennent. On ne devient pas saint sans devenir dévoué. Par conséquent, vous ne

pratiquerez pas la prière, l'oraison, la dévotion à Marie pour votre sanctification personnelle, sans sentir le dévouement pour le prochain naître et croître en vous, comme naissent et vivent de la sève de l'arbre tout à la fois la feuille, la fleur et le fruit.

C'est en effet dans la prière, dans l'oraison, que les François d'Assise, les Dominique, les François Xavier, les Vincent de Paul, remplissaient leurs cœurs de ces pensées sublimes, de ces sentiments généreux qu'ils communiquaient si abondamment à tous ceux qui avaient le bonheur de les approcher. C'est là qu'ils concevaient ces vastes projets pour l'instruction des ignorants, le soulagement des pauvres et la conversion des pécheurs. En cela ils imitaient le divin Maître qui n'a commencé le cours de ses prédications qu'après avoir vaqué, pendant quarante jours, au jeûne et à la prière, qui n'a fait le choix de ses apôtres qu'après avoir passé la nuit précédente dans la prière, et qui se levait de grand matin pour préluder par la prière à la guérison des malades et à la prédication du royaume qu'il était venu fonder sur la terre, le royaume des âmes. Quel exemple, quel enseignement pour tous ceux qui veulent travailler au bonheur des autres? Les saints l'ont suivi. Vous ferez de même.

La dévotion à Marie n'a pas moins contribué que la prière en général à engendrer, alimenter et développer le zèle, en même temps que les autres vertus. Depuis l'heure la plus reculée des temps apostoliques jusqu'à l'heure présente, dans les combats de la vérité contre l'erreur, dans les combats de la cha-

rité contre l'égoïsme et la misère, comme dans les luttes de la vertu contre la tentation, la Vierge immaculée, la divine Mère, n'a jamais été invoquée ou contemplée en vain. Devant le grand spectacle de Marie sacrifiant son divin Fils pour le salut du monde, et assistant à son supplice pour mieux en sentir le tourment, qui dira, par exemple, combien de sacrifices ont germé, combien d'œuvres de zèle et de charité ont pris naissance et grandi? Vous me dispensez de demander des témoignages à l'histoire qui en surabonde. Vous êtes convaincues, vous prierez Marie avec ardeur. Vous demanderez et vous recevrez : « *petite et accipietis.* »

*
* *

J'ai hâte d'arriver au sujet par lequel je veux finir et par lequel il est juste de clore nos entretiens. J'ai hâte de vous dire que, quelle que soit la puissance de la prière, de l'oraison, de la dévotion à Marie pour produire le zèle, il y a une source incomparablement plus féconde : la divine Eucharistie, de vous montrer que c'est surtout dans la compagnie du Dieu qui réside sur nos autels que vous deviendrez zélées, ardentes, dévouées jusqu'au sacrifice de vous-mêmes.

Avez-vous remarqué, vénérées chrétiennes, dans quel moment de sa vie, Marie a manifesté son zèle et commencé de faire le bien dans le monde? Quand est-ce qu'elle s'est sentie embrasée du plus ardent amour pour Dieu et de la plus grande charité pour l'homme? C'est, nous l'avons déjà dit, après que le Verbe fait chair a versé dans son âme les effusions

les plus abondantes de la grâce et lui a communiqué le feu de son amour. C'est lorsqu'elle possède en son sein Celui qui est venu apporter sur la terre le feu de la charité. Aussitôt elle quitte le tranquille asile de Nazareth et vole auprès de sa cousine Elisabeth.

Trente ans plus tard, le saint Evangile nous la montre s'attendrissant sur les besoins des époux de Cana, et là aussi il nous la montre en la compagnie de Jésus-Christ. De sorte que Jésus-Christ vivant en Marie ou avec Marie : voilà la source de son zèle, de sa charité, de son dévouement. Quel lumineux enseignement pour nous ?

Jetons un regard sur cette armée de dévoués qui ont traversé le monde, depuis dix-huit siècles. Ces héros qui ont changé la face de la terre, ces Apôtres, ces missionnaires qui n'ont cessé de redire comme saint Paul : je me dépenserai de grand cœur et tout entier pour le salut de vos âmes, où ont-ils puisé leur incomparable dévouement ? Leurs paroles et leurs actes nous disent que, si l'exemple de Jésus-Christ en fut le principe, la sainte communion en fut la source et l'aliment.

Interrogez plus près de nous saint François de Sales, saint François Xavier, saint Vincent de Paul, sainte Thérèse, et demandez-leur d'où leur sont venues tant de nobles initiatives, tant de fortes résolutions, la pensée de tant d'œuvres qui leur ont survécu et dont nous jouissons. Ils vous montreront le tabernacle et la table sainte.

Mais laissons le passé pour ne parler que du présent.

Missionnaires portant au péril de leur vie le bien-

fait de l'Evangile dans les contrées lointaines, pontifes et prêtres, protecteurs de l'innocence, vierges se consumant de soins et de veilles auprès de malades inconnus, comme la plus tendre mère auprès d'un fils unique, et semant sous leurs pas des œuvres qui répondent à tous les besoins de l'humanité, religieuses consacrées à l'éducation de l'enfance, chrétiens et chrétiennes de tout rang se dévouant dans le monde et hors du monde, et se donnant eux-mêmes comme une aumône : toutes ces âmes oublieuses d'elles-mêmes, en perpétuel sacrifice pour leurs frères en Jésus-Christ, tous ces serviteurs volontaires du prochain que l'on voit courir avec tant de joie d'un malade à un malheureux, d'un pauvre à un orphelin, d'un palais à une chaumière, où ont-ils pris le goût d'une vie si différente de celle du monde? Regardez-les faisant partout les mêmes œuvres, et au même prix, c'est-à-dire, sans aucun intérêt, sans qu'il puisse leur en revenir aucun gain. Voyez, uniquement pour servir les autres, combien ont tout quitté, tout donné, tout sacrifié : jeunesse, liberté, fortune, affections, talents, honneurs selon le monde, tout jusqu'à la santé, jusqu'à la vie même.

Ce spectacle si beau et devenu si commun, le rencontrez-vous chez les nations hérétiques, schismatiques et surtout infidèles? Demandez à nos frères séparés une religieuse, une fille de la charité. Ils n'ont pu encore en former une seule. Pourquoi cette impuissance ? Ils n'ont pas l'Eucharistie.

Le dévouement, sachez-le bien, nous vient du cénacle. Là où commença l'Eucharistie, là commença

la charité. Au Cénacle, la même bouche qui venait de dire : Ceci est mon corps, prenez et mangez, » ajouta bientôt après : « Je vous donne un commandement nouveau. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. »

Depuis cette heure mémorable, Jésus-Christ n'a pas cessé son divin langage. A tout vrai chrétien il a fait entendre la parole créatrice de l'Eucharistie : « Ceci est mon corps, prenez et mangez. » A tout vrai chrétien, il a fait entendre immédiatement après, la parole créatrice de la charité : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. » C'est-à-dire, Je vous ai aimés jusqu'à me donner à vous, jusqu'à vous nourrir de ma chair, jusqu'à mourir pour vous. De même aimez votre prochain, tous vos frères, jusqu'à vous dépenser, s'il le faut, pour eux.

En passant dans les cœurs par la sainte communion, Jésus-Christ a fait et continue toujours ce qu'il faisait sur les bords des lacs de la Judée : « Pierre, suis-moi; Jean, laisse là tes filets; Mathieu, abandonne ton comptoir. » A cette jeune personne, il dit : Ma fille, secoue la poussière du monde, quitte ta famille, ton pays, viens, je veux faire de toi une âme non-seulement humble et chaste, mais encore dévouée. Va te purifier par la prière et la mortification, va t'assouplir par l'obéissance. Je veux faire de toi un ange gardien du malade, du pécheur, de l'enfant, du vieillard, de l'abandonné; je veux te faire sœur de charité.

Mon fils, dit-il à ce jeune homme, qui ne connaissait pas encore sa voie, mon fils, va t'ensevelir dans

la solitude, va préparer ton intelligence par la science et ton cœur par la vertu : je veux faire de toi un pêcheur d'hommes, un apôtre, un missionnaire.

Ce jeune homme, cette jeune fille, comme Mathieu, comme Jean, comme Pierre, comprennent ce touchant langage. Cette âme de jeune homme, de jeune fille, qui a Jésus-Christ dans son cœur par la sainte communion, se dit à elle-même : Mon Dieu en personne, mon Dieu immolé pour mon salut, vient de se donner à moi. Pour sa vie, il me demande la mienne. Mais ce n'est pas lui qui a besoin. Il cède ses droits aux pauvres, aux malheureux, aux malades, qu'il appelle ses frères, aux pécheurs dont il se dit le médecin, le bon Pasteur. Pour eux, il me demande mon cœur, mon temps, ma vie. Pour payer son amour, c'est tout ce que j'ai. Il s'en contente, eh bien, me voilà. Une douce voix se fait entendre, une impression douce et victorieuse se fait sentir au plus intime du cœur. Une donation est faite, encore inconnue au monde, mais déjà ratifiée dans le Ciel. Jésus-Christ compte un serviteur de plus, une nouvelle servante au service de ses enfants.

J'en appelle à vous tous, vierges et prêtres, à vous-mêmes, mes sœurs, qui pratiquez déjà le dévouement. N'est-ce pas ainsi que se forment le missionnaire, le martyr, la sœur de charité, la femme de zèle? Oui, c'est au contact de ce mystère, de ce don ineffable de Dieu à l'homme, de Dieu se communiquant à l'homme avec toutes ses richesses ; c'est au pied de l'autel que le chrétien sent naître dans son cœur l'ambition de se donner, ravi qu'il est par

la pensée de l'immensité de l'amour de Jésus-Christ pour l'homme. Voyez les disciples d'Emmaüs, après qu'ils eurent reconnu Jésus-Christ, avec quel empressement ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem, pour annoncer sa résurrection. Tel sera toujours l'empressement, le courage du chrétien uni à Jésus-Christ pour briser les liens qui l'attachent au monde, afin de se mettre au service de son Sauveur.

*
* *

Mais ce n'est pas assez d'avoir consommé l'acte du renoncement et du dévouement. Il faut le rendre durable, le nourrir et le préserver de toute défaillance. Lorsque, par exemple, en parcourant les salles où gémissent toutes les infirmités, ces sœurs des malades songent, qu'au lieu de cette vie du monde qu'un seul mot leur rendrait; qu'au lieu de cette famille qui les rappelle, il faudra panser ces plaies, entendre ce râle des agonisants, ensevelir ces cadavres inconnus, non pas une semaine, un mois, un an, mais dix, vingt, trente ans, toujours; croyez-vous que le courage ne se sente jamais près de défaillir. On se lasse des plaisirs, comment ne se lasserait-on pas des sacrifices?

Savez-vous où se réchauffent et la charité de la religieuse, et le zèle du missionnaire, et le dévouement du chrétien, au sein de la société? C'est encore auprès du tabernacle, à la table sainte. L'Eucharistie, voilà la source intarissable où l'on puise une ardeur toujours nouvelle pour les œuvres de charité. Voilà le foyer où se rallume, quand il vient à se re-

froidir, le feu du zèle pour le salut des âmes. Voilà le feu qui vivifie le monde et y fait croître sans cesse et avec abondance ces moissons de bonnes œuvres qui adoucissent tant d'existences et réjouissent le Ciel. Comme le soleil échauffe la terre, et y fait germer, grandir et mûrir les plantes pour le bien matériel de la société, ainsi Jésus-Christ échauffe continuellement les cœurs et y fait germer et grandir les vertus pour le bien temporel et spirituel du genre humain. C'est lui-même qui nous le dit : « Ma chair est pour la vie du monde, — *Caro mea est pro mundi vitâ.* » Vous irez donc à Jésus-Christ, mes sœurs, pour posséder et conserver le zèle, l'esprit de dévouement. Avec lui, rien ne vous résistera. Maître, lui disait Pierre, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris ; mais sur votre parole je jetterai le filet. Ce qu'ayant fait, la pêche fut si abondante que les filets se rompaient.

Voyez la Samaritaine. Qui était moins préparée qu'elle aux œuvres de zèle ? Pour ébranler toute une cité et lui être une cause de salut que lui faut-il ? Il lui suffit d'une rencontre avec Jésus-Christ, au puits de Jacob, et d'un entretien de quelques instants.

Aimez le corps et le sang de Jésus-Christ, et lorsque vous serez dans sa compagnie, il vous dira lui-même, comme à Pierre, sur les bords du lac de Génézareth : « Pierre, m'aimes-tu? Si tu m'aimes, pais mes agneaux, pais mes brebis, » c'est-à-dire, sois dévoué. La conversion des âmes, leur avancement dans la vie chrétienne, voilà les vrais intérêts

de mon cœur. Pais mes agneaux, les enfants, pais mes brebis, les parents et les maîtres.

Allez, mes sœurs, et répandez la bonne odeur de Jésus-Christ. Allez, visitez ses pauvres, instruisez ses enfants, consolez ses malades, prenez soin du pécheur, du tiède et du juste. Sauvez les âmes. Et si vous sentez votre courage faiblir, si une œuvre vous effraie, venez au pied de l'autel. De l'autel à la maison du pauvre, le chemin vous semblera plus court.

O le plus aimant des pasteurs, c'était peu pour votre amour de mettre vos brebis en possession de toutes vos richesses. Vous avez voulu leur donner jusqu'à votre personne. O tendresse, ô amour d'un Dieu pour les hommes! Que mon âme vous glorifie, ô Jésus, à cause des merveilles que vous opérez par votre passage dans les cœurs! Que les Anges, que toutes les créatures vous bénissent! O Seigneur, que tous les cœurs qui vous reçoivent soient non-seulement changés, sanctifiés, mais encore enflammés de zèle pour l'établissement de votre règne sur la terre! Qu'ils deviennent autant d'apôtres qui brûlent de vous conquérir les âmes. O Marie, Reine des apôtres, priez pour nous.

CHAPITRE XXXV.

Les résultats, le salaire de la sainteté et de l'apostolat pour toute femme chrétienne accomplissant sa mission divine.

Deux motifs déterminent ordinairement les hommes aux entreprises laborieuses et louables : le devoir et l'intérêt. Que voulez-vous me donner, et je vous donnerai à mon tour : voilà le grand mot qui met tout en mouvement, soit pour le bien, soit pour le mal. Le méchant et le juste, la créature et le Créateur : tous ne donnent que pour recevoir.

C'est dans l'espérance d'un salaire, que l'ouvrier donne son temps et sa peine. C'est pour recueillir de riches moissons que le laboureur donne ses sueurs. Si Dieu met toutes les créatures au service de l'homme, il veut en retour que l'homme lui rende hommage, l'aime et le serve de toute son âme et de toutes ses forces. Si Jésus-Christ est venu sur la terre, s'est livré pour nous sur la Croix, et se donne, chaque jour, dans le sacrement d'amour, c'est pour se former un peuple fidèle. Si les martyrs

ont donné leur sang; s'il y a eu des justes qui ont souffert sans se plaindre, des pauvres qui ont enduré l'indigence sans murmure, des hommes qui se sont dépensés au service des autres, c'est parce qu'ils avaient tous présente à la pensée cette parole magique : je recevrai.

Et notre céleste Mère ne s'est-elle pas plu aussi à considérer les grandes choses qu'allait produire dans le monde sa mission? Cette connaissance n'est-elle pas une de celles qui lui firent proférer cette prophétique parole : « *Ecce... beatam me dicent omnes generationes ;* — Voici qu'à partir de ce jour, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » N'est-ce pas à la pensée des merveilles dont elle devait être l'instrument, et du bonheur dont elle devait être comblée, qu'elle s'écrie ravie de joie : « *Mon âme tressaille d'allégresse.* » Oui, nous répond-elle, mon âme est dans la joie, parce que Dieu, venant me tirer de mon obscurité, m'a fait de grands dons, et va bénir par moi Israël son enfant, selon la promesse faite à nos pères. »

*
* *

Pour achever, mes sœurs, de vous affectionner à votre double mission, il est bien naturel que vous en considériez aussi les suites heureuses et pour le monde et pour vous.

Que serez-vous désormais? des chrétiennes ferventes, des âmes fortement trempées pour le bien, des saintes, de parfaites imitatrices de Marie. Or la présence du juste dans le monde est pour lui un

trésor. Les bonnes actions de ce juste en sont l'ornement, comme les fleurs sont l'ornement d'un jardin, comme les astres sont l'ornement de la voûte des cieux. Je ne dis pas assez : elles en sont la vie. Autant la mer a besoin de sel, et les plantes de soleil, autant le monde a besoin de vertus. La vertu, c'est la richesse par excellence d'une nation. Car les nations ne sont vraiment riches que lorsqu'elles sont fortes. Or, ce qui fait leur force, ce n'est ni la fécondité du sol, ni l'activité du commerce, ni le développement de l'industrie : c'est la vertu.

Un des fils de Charlemagne demandait à un savant, à Alcuin, ce que c'était que la liberté. Alcuin fit cette admirable réponse : « La liberté, c'est l'innocence. »

L'innocence, mes sœurs, voilà aussi la véritable richesse pour les nations comme pour les individus. Les vertus sont le glorieux contre-poids opposé à la dégradation dont le ferment agite notre pauvre nature déchue. Selon que le vice ou la vertu prévaut, le destin d'une époque se décide. C'est dans la famille et dans la société l'ordre ou le désordre, la charité ou l'égoïsme, la prospérité ou la misère.

Les justes sont le sel de la terre et les gardiens du monde. Pendant que les méchants dorment, on peut dire que les saints montent la garde à leurs portes et les protégent. C'est Dieu qui le proclame. Si toute chair n'avait pas été gâtée par la corruption, le déluge serait-il arrivé ? Que ne se trouva-t-il dix justes à Sodome et à Gomorrhe ! En leur considération, ces villes coupables eussent été sauvées. Ne lisez-vous pas dans le saint Evangile que c'est à cause des

élus que les jours mauvais, précurseurs de la fin du monde, seront abrégés? O gloire! ô grandeur de la vertu! ô puissance incomparable du bien pour les familles, pour les nations, pour la terre entière! que vous serez donc utiles, précieuses au monde, mes sœurs, que vous serez dignes de louanges, si vous faites vaillamment le bien et l'enseignez aux autres?

*
* *

J'ajoute : à quel haut degré vous serez vos propres bienfaitrices! Je ne m'arrêterai pas à vous faire remarquer, avec l'expérience et les saintes Ecritures, que la vertu est sœur de la jeunesse, mère de la santé, et qu'un grand nombre d'infirmités glissent sur le corps du juste même vieilli, sans pouvoir l'atteindre, ou du moins lui épargnent leurs ravages. Elle possède de plus magnifiques prérogatives.

La vertu fait le charme de la vie présente. Une chrétienne, attachée à ses devoirs, dont la journée a été sanctifiée par de bonnes actions, n'éprouve, le soir venu, que de douces satisfactions. Pour elle, une journée s'est écoulée, mais si douce, qu'elle a passé presque inaperçue. Retirée dans sa demeure, la porte fermée au monde frivole, elle entre en quelque sorte en possession de ses mérites. Là, elle retrouve ses victoires, ses bonnes paroles et ses bons exemples. Là, elle retrouve ses amis : Dieu et sa conscience. Là, elle trouve son bonheur. L'humble souvenir de ses bonnes actions lui est un entretien plus agréable et plus délicieux que les compagnies les plus aimables, et les joies les plus vives du monde. Heureux souve-

nir qui embaume une âme aussi bien en public que dans la retraite, à la ville comme à la campagne, au milieu du travail comme au sein du repos.

Tandis que l'homme méchant ou mondain est obligé d'appeler à lui les créatures pour le distraire et remplir le vide et l'absence de la vertu, le juste n'a besoin que de lui-même. Il n'est jamais à plaindre, parce qu'il peut toujours soutenir la vue de sa conscience. Il n'est jamais seul, parce qu'il est toujours entouré de ses vertus. Il trouve en lui-même la paix, la joie, le bonheur. O Marie! vous qui eûtes en partage toutes les vertus, dites-nous la félicité qu'elles vous firent éprouver? O temple de Jérusalem! ô maison de Nazareth! de combien de merveilles et de douceurs cachées vous fûtes les solitaires témoins!

Le juste trouve en ses vertus plus que le bonheur : il y trouve l'honneur et la gloire. Il est des hommes qui croient avoir droit au respect, parce qu'ils ont de l'or et de l'argent. D'autres vont demander aux générations qui les ont précédés par quels canaux leur est arrivée cette goutte de vie qu'ils possèdent et où ils croient puiser leur grandeur. La véritable noblesse n'est ni dans le sang, ni dans les objets qui nous entourent. Elle est, comme le bonheur, dans la vertu. Ce n'est pas pour Marie seule, c'est pour tous qu'est vraie cette parole de la sainte Ecriture : « *La gloire vient de l'intérieur.* » Heureux celui qui a la vertu en partage! La dignité dont elle revêt ceux qui lui sont fidèles, efface l'éclat d'une couronne et la majesté des rois. Voyez les Joseph, les Daniel, les Mardochée; voyez nos saints si humbles par la nais-

sance et si vénérés cependant : une sainte Blandine, une sainte Germaine, un saint Vincent de Paul, et tant d'autres. A quoi doivent-ils leur grandeur, leur incomparable gloire sur la terre? Ils étaient justes. Ainsi qu'on discerne facilement l'or à travers le sable, ainsi à ses actes, à sa physionomie, on reconnaît facilement le juste à travers les hommes.

*
* *

Mais loin d'être toujours honoré, me direz-vous peut-être, le juste est plus d'une fois moqué, raillé dans le monde. Plus souvent encore, il dérobe sa vertu à l'œil du vulgaire, préférant servir en silence Dieu et l'humanité.

Oui, sans doute, bien des actes de vertu sont raillés sur la terre ou échappent aux regards des hommes. Mais il est quelqu'un à qui ils n'échappent jamais, à qui ils ne sont jamais indifférents : c'est notre Père céleste. Les actions vertueuses, oubliées des hommes, ressemblent à ces eaux qui tombent des nuages sur les montagnes. Ces eaux disparaissent et semblent se perdre dans le sein de la terre. Il n'en est rien cependant. Une goutte se réunit à une autre, ces deux gouttes se réunissent à une troisième, puis à une quatrième, puis à d'autres. Elles voyagent ensemble, suivent solitaires des routes inconnues, puis tout à coup elles reparaissent à la lumière et deviennent des ruisseaux, des rivières, des fleuves, qui portent à travers de vastes provinces la richesse et l'abondance. Ainsi, mes sœurs, en est-il des actions de vertu qui tombent une à une du cœur du chrétien. Sous l'in-

fluence des années qui emportent tout, elles disparaissent souvent, il est vrai, même au souvenir de celui qui les a faites. Il y a dix ans, vingt ans, vous donnâtes une légère aumône, un sage conseil, un bon exemple. Cette action fut sitôt faite, cette parole si vite dite et passée, que vous ne vous en souvenez plus. Eh bien, Dieu s'en souvient pour vous, et il ne l'oubliera jamais.

Les hommes élèvent des monuments à la gloire et pour la récompense de leurs semblables. Dieu aussi, pour immortaliser et récompenser les saintes actions de ses amis, a élevé en leur faveur un monument impérissable, et d'une magnificence sans égale. Il est un lieu où tous les actes de vertu, secrets ou publics, loués ou raillés, trouveront un splendide accueil. Il viendra un moment où toutes ces actions, maintenant obscures, mais chaque jour recueillies par les Anges avec soin, et inscrites au livre de vie, reparaîtront à la lumière, revêtues d'un éclat incomparable. Il viendra un moment où, à cause de ces actions vertueuses, il se fera pour le juste qui en aura été l'auteur, une transfiguration pareille à celle du Thabor. Tout ce qui aura été semé dans les larmes de l'exil se retrouvera changé en une moisson abondante de gloire. Ce cilice porté en secret, ces prières ferventes, ces combats contre les penchants mauvais, ces saillies de caractère réprimées en soi, ou supportées dans les autres, ces assujettissements offerts à Dieu, ces nuits passées sans sommeil pour la gloire de Dieu ou pour le service du prochain, ces conversions opérées, ces bons exemples, ces

salutaires conseils feront dire au divin Rémunérateur cette parole si douce à entendre : « *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume.* » Patience des martyrs, austérités des religieux, pureté des vierges, dévouement de l'apôtre, fidélité des épouses, sollicitude des mères, recevez votre salaire ; justes, ceignez votre couronne. Si les vainqueurs de la terre sont couronnés ici-bas, les vainqueurs d'eux-mêmes et les bienfaiteurs des âmes le seront encore plus magnifiquement dans le Ciel. Ecoutez le divin Maître le proclamer, en s'écriant du haut de la montagne : « *Bienheureux ceux qui sont purs; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; bienheureux ceux qui sont miséricordieux; bienheureux ceux qui évangélisent la paix et annoncent la bonne nouvelle : leur récompense sera grande dans le Ciel.* »

Oh! heureuses mortelles, nobles travailleuses, vous êtes donc assurées, à cause de vos saintes actions, et de toutes vos œuvres de dévouement, d'être un jour les sœurs des Anges, et de contempler face à face les beautés éternelles ! Heureux le jour où vous vîntes au monde! Heureux le pays qui vous possède ! Pour vous plus heureux mille fois le jour où vous partirez de ce monde, car ce sera le jour où vous entrerez en possession des splendeurs que vous aurez méritées !

Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, pour quelle raison suprême et dernière Jésus-Christ est venu habiter notre terre ; pourquoi, sur le point de faire ses adieux à ses Apôtres, il leur disait : « *Allez, enseignez toutes les nations ;* » pourquoi il a établi la

sainte Eglise, l'école par excellence du bien; pourquoi enfin il nous fait dire dans sa prière : « *Notre Père.., que votre règne arrive.* »

Vous ne comprenez pas avec moins de clarté pourquoi le bien a toujours été recherché, et pratiqué avec tant d'ardeur. Depuis surtout le mémorable jour où, sorties de la bouche du Sauveur, les paroles glorificatrices de la vertu ont été recueillies par la foule attentive à suivre ses pas, il n'y a pas eu une heure, une minute, où le zèle des bonnes actions n'ait enflammé les cœurs. Pour garder intact le trésor de la vertu, vingt millions de martyrs ont sacrifié jusqu'à leur vie. De peur de le perdre, ou pour le posséder plus sûrement, une multitude innombrable d'hommes ont couru dans les déserts, ou se sont enfermés dans les cloîtres pour y ensevelir leurs jours.

Ce splendide spectacle de l'amour de la vertu, tous les siècles l'ont contemplé, ravis, et ce n'est pas un spectacle fini, il dure. Chaque province, chaque paroisse compte des habitants : chaque famille compte des membres qui le continuent. Les saintes actions ont aujourd'hui, comme en tous les siècles, leurs écrivains qui les racontent et les louent, et des amis, des apôtres qui les propagent par la parole et par l'exemple. Pour en goûter les douceurs, des âmes, pleines de jeunesse et d'avenir, continuent de s'ensevelir dans les monastères. Combien d'affligés en font leur consolation? Combien de justes leur bonheur? combien de persécutés leur trésor?

Ce qui nous importe désormais, ô vénérées chré-

tiennes, est-ce de mourir riches ou pauvres, dans un palais ou dans une chaumière, sur la plume ou sur la paille? N'est-ce pas plutôt d'ajouter chaque jour, une perle à notre couronne, un gage au bonheur du monde? Oui, soyons les ardents amis de la vertu et ses zélés missionnaires. Que les bonnes actions en tout genre se multiplient sous nos pas, tels que se multiplient, au printemps, les feuilles dans la forêt, les fleurs dans la prairie, le grain dans le champ du laboureur! Par nos soins infatigables, que la vertu embellisse plus que jamais le front des vierges, des épouses, des mères, des jeunes hommes et des vieillards; qu'elle ait des amis dans tous les états et dans toutes les conditions : sous l'uniforme du soldat, dans la boutique de l'ouvrier, dans le palais du riche et dans la chaumière du pauvre.

O mon Dieu, qu'il est heureux celui qui porte de bonne heure, ou fait porter à d'autres le joug de vos commandements! Qu'il fait bon, Seigneur, vivre sous vos lois tutélaires et sanctificatrices?

O Marie, qui avez savouré toutes les jouissances du bien, et qui êtes le siége de la sagesse, nous implorons votre secours. Aidez-nous à marcher dans cette sainte voie de la vertu, et à multiplier les saints sur la terre. O Notre-Dame de la Providence, Notre Dame de toute grâce, ô Marie, Porte du Ciel, priez pour nous!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE..... V

AUX FEMMES CHRÉTIENNES..... VII

Première Partie. — La Sainte Vierge.

1° SA PRÉEXISTANCE PENDANT 4,000 ANS.

CHAPITRE Ier. — Plan divin relativement au genre humain, avant la déchéance : Dieu l'a mis sous la tutelle d'une femme..... 3

CHAPITRE II. — Plan divin relativement au genre humain, après la déchéance : Dieu l'a mis de nouveau sous la tutelle d'une Femme qu'il lui a promise, dès le moment de la chute, et signalée de diverses manières, pendant quarante siècles..... 9

CHAPITRE III. — La Femme libératrice, c'est-à-dire Marie, connue et attendue par Adam et Eve, par les patriarches et le peuple élu..... 22

CHAPITRE IV. — La Femme libératrice, ou Marie, connue et attendue chez les peuples païens..... 36

2° SA VIE DE SOIXANTE-DOUZE ANS ET SES DIGNITÉS.

CHAPITRE V. — 1° Marie constituée Souveraine universelle, par son élévation à la maternité divine..... 51

Pages.

CHAPITRE VI. — 2° Marie constituée Réparatrice spéciale Providence de son sexe..... 62

CHAPITRE VII. — 3° Marie Souveraine en sainteté, pour être le modèle universel et le modèle spécial de son sexe..... 75

CHAPITRE VIII. — 4° Marie sacrée Reine des martyrs, pour être la providence, c'est-à-dire l'avocate et le modèle de tous les malheureux..... 85

CHAPITRE IX. — 5° Marie constituée ministre des miséricordes divines..... 97

CHAPITRE X. — 6° Marie constituée Mère du genre humain régénéré..... 112

3° SA SURVIVANCE, SON RÈGNE DANS L'ÉGLISE DEPUIS DIX-HUIT CENTS ANS.

CHAPITRE XI. — Marie, amour et universelle espérance des générations chrétiennes..... 127

CHAPITRE XII. — Marie a comblé l'attente des générations : 1° Par la charité de ses prières, de ses conseils et de ses bienfaits. Elle a été leur Providence..... 146

CHAPITRE XIII. — Marie a comblé l'attente des générations chrétiennes : 2° Elle a accompli auprès d'elles son ministère de sanctification et de réhabilitation par ses vertus. Elle a été leur modèle..... 160

CHAPITRE XIV. — Marie notre providence certaine dans le temps actuel. — Signes contemporains..... 170

Deuxième Partie. — Les Femmes chrétiennes.

1° LEUR RÔLE DANS LE MONDE, D'APRÈS LE PLAN DIVIN ET L'HISTOIRE.

Pages.

CHAPITRE XV. — Plan divin relativement à toutes les femmes. Elles partagent la mission divinement confiée à Eve, puis à Marie..... 187

CHAPITRE XVI. — Comme Marie, les femmes chrétiennes ont accompli, depuis dix-huit siècles, leur double ministère providentiel..... 201

CHAPITRE XVII. — Les femmes chrétiennes, en notre patrie, comme leurs sœurs chez les autres nations, ont accompli vaillamment leur double ministère..... 215

2° LEUR MISSION PUBLIQUE ACTUELLE.

CHAPITRE XVIII. — Premier objet du zèle : l'Enfance. Importance et gloire de cette mission..... 231

CHAPITRE XIX. — Premier objet du zèle : encore l'enfance. — Plan d'éducation pour tous les enfants. — Sollicitude spéciale pour les enfants du sexe..... 243

CHAPITRE XX. — Deuxième objet du zèle : La génération adulte..... 255

CHAPITRE XXI. — Collaboratrices de Marie : 1° les femmes chrétiennes doivent regarder le ministère de la miséricorde et les bons procédés comme les très puissants auxiliaires de leur apostolat..... 268

Pages.

CHAPITRE XXII. — Collaboratrices de Marie : 2° les femmes chrétiennes doivent faire aux âmes, pour les sanctifier, un premier don : les environner de bons exemples..... 278

CHAPITRE XXIII. — Collaboratrices de Marie : 3° les femmes chrétiennes doivent, comme Marie, faire aux âmes un deuxième don : prier beaucoup pour elles..... 286

CHAPITRE XXIV. — Collaboratrices de Marie : 4° les femmes chrétiennes doivent faire aux âmes, pour les sanctifier, un troisième don : les familiariser avec les saintes habitudes de la prière et des pratiques pieuses..... 298

CHAPITRE XXV. — But suprême du zèle : donner, rendre ou conserver Jésus-Christ aux âmes, à la famille et au monde..... 309

CHAPITRE XXVI. — Premier but suprême du zèle : donner non-seulement Jésus-Christ Sauveur et Maître, mais Jésus-Christ Pain vivant descendu du Ciel..... 321

CHAPITRE XXVII. — Deuxième but suprême : faire aux âmes un autre grand don, celui de Marie. Leur faire pratiquer le culte du respect, aussi bien que le culte d'espérance : Premier moyen de nous rendre Marie propice, de l'avoir pour notre Providence..... 338

CHAPITRE XXVIII. — Modèles incomparables de respect et d'amour pour Marie : Dieu, Jésus-Christ Homme-Dieu. Les imiter et les faire imiter, second moyen de nous rendre Marie propice, de l'avoir pour notre providence..... 350

CHAPITRE XXIX. — L'Immaculée Virginité de Marie célébrée entre tous ses priviléges, troisième moyen d'obtenir qu'elle soit notre providence..... 361

CHAPITRE XXX. — Les pratiques de piété : quatrième moyen de nous rendre propice la sainte Vierge et de l'avoir pour notre Providence..... 373

3e LEUR MISSION INTÉRIEURE OU VIS-A-VIS D'ELLES-MÊMES.

Pages.

CHAPITRE XXXI. — Les femmes chrétiennes, pour être apôtres : 1° doivent être des Marie en sainteté, ou chasteté, lui ressembler par le cœur..... 389

CHAPITRE XXXII. — Les femmes chrétiennes, pour être apôtres : 2° doivent être des Marie en science religieuse, lui ressembler par l'intelligence..... 400

CHAPITRE XXXIII. — Les femmes chrétiennes, pour être apôtres : 3° doivent être des Marie en dévouement, lui ressembler du côté de la volonté..... 413

CHAPITRE XXXIV. — Triple source du dévouement pour les femmes chrétiennes voulant devenir des apôtres, doivent recourir aux trois principales sources du dévouement..... 424

CHAPITRE XXXV. — Les résultats, le salaire de la sainteté et de l'apostolat pour toute femme chrétienne, accomplissant sa mission divine..... 435

FIN DE LA TABLE.

3000. Grenoble, imprimerie Baratier et Dardelet. 3998.

DATE DUE

MAR 17 1992			
	APR 17 1998		
MAR 18 1992			
NOV 10 1992	MAY 02 1998		
NOV 11 1992	APR 20 1998		
FEB 29 1993	JUN 10 1998		
MAR 06 1993			
MAR 13 1993			
JUN 01 1993			
MAY 25 1993			
OCT 13 1993			
NOV 05 1993			
OCT 30 1993			
DEC 01 1993			
DEC 08 1993			
NOV 05 1997			

DEMCO 38-297

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
31197 12261 6417